



R. BIBLIOTECA
NAZ. CENT.
203
9 F
19
ROMA
VITT. EMAN. II





203.9. F. 19

COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

THÉODORE MOMMSEN

HISTOIRE ROMAINE

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR E. DE GUERLE

TOME DEUXIEME



BRUXELLES & LEIPZIG

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Co, ÉDITEURS
Rue Royale, 3, impasse du Parc.

1864

Droits de traduction et de reproduction réservés.

96



COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS.

HISTOIRE ROMAINE



Bruxelles. — Typ. de A. Lacroix, Verhoeckhoven et C^e, rue Royale, 3, impasse du Parc

203.9.F.19
COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE ROMAINE

PAR

THÉODORE MOMMSEN

TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR E. DE GUERLE



TOME DEUXIÈME

BRUXELLES & LEIPZIG

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^e, ÉDITEURS

Rue Royale, 5, impasse du Parc.

1864

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LIVRE II

(Suite)

DEPUIS L'ABOLITION DE LA MONARCHIE A ROME,
JUSQU'A L'UNION DE L'ITALIE.

Δεῖ οὖν ἐκπλήττειν τὸν συγγραφεὶ τερατευόμενον
διὰ τῆς ἱστορίας τοῦς ἐντυγχάνοντας.

POLYBK.



CHAPITRE IV

CHUTE DE LA PUISSANCE ÉTRUSQUE. — LES CELTES. — SUPRÉMATIE
MARITIME ÉTRUSCO-CARTHAGINOISE.



Nous avons présenté un tableau du développement de la constitution romaine pendant les deux premiers siècles de la république : l'histoire extérieure de Rome et de l'Italie nous rappelle maintenant au commencement de cette époque. Vers le temps de l'expulsion des Tarquins, la puissance étrusque avait atteint son apogée. Les Toscans et les Carthaginois, leurs alliés, avaient la suprématie incontestée dans la mer Tyrrhénienne. Quoique Massilia, au milieu de luttes pénibles et continuelles, maintint son indépendance, les ports de Campanie et de la contrée volsque, et depuis la bataille d'Alatri, la Corse aussi, étaient au pouvoir des Étrusques. En Sardaigne, les fils du général carthaginois Magon avaient jeté les fondements de la grandeur de leur maison et de leur patrie par la conquête de l'île entière (vers 260-494), et en Sicile, pendant que les colonies grecques étaient absorbées par leurs luttes intérieures, les Phéniciens conservèrent la possession

de la moitié occidentale, sans rencontrer d'opposition sérieuse. Les vaisseaux des Étrusques ne dominaient pas moins dans l'Adriatique, et leurs pirates étaient redoutés jusque dans les eaux orientales de la Méditerranée.

Le Latium
soumis
par
l'Étrurie.

Sur terre, leur puissance semblait croître aussi. Acquérir la possession du Latium était un objet de la plus haute importance pour l'Étrurie, qui n'était séparée que par le Latium des villes volsques qui étaient dans sa clientèle, et de ses possessions de Campanie. Jusque-là, le solide boulevard de la puissance romaine avait suffisamment protégé le Latium, et avait maintenu contre l'Étrurie la ligne frontière du Tibre. Mais, lorsque la ligue toscane tout entière, profitant du trouble et de la faiblesse de l'État romain après l'expulsion des Tarquins, renouvela son attaque avec plus d'énergie, sous le Lar Porsena de Clusium, elle ne rencontra plus la résistance ordinaire. Rome capitula, et par la paix (indiquée à l'an 247-307), non-seulement elle céda toutes ses possessions sur la rive droite du Pô aux villes toscanes adjacentes, et abandonna ainsi sa domination exclusive sur le cours du fleuve, mais encore elle livra aux vainqueurs toutes ses armes de guerre, et promit de ne plus se servir désormais du fer que pour les charrues. Il semblait que l'union de l'Italie sous la suprématie toscane n'était pas loin.

Les Étrusques
repoussés
du
Latium.

Mais la domination dont la coalition des Étrusques et des Carthaginois menaçait les Grecs comme les Italiotes, fut heureusement détournée par une alliance intime de peuples qui étaient attirés les uns vers les autres par une affinité de race aussi bien que par le péril commun. L'armée étrusque, qui, après la chute de Rome, avait pénétré dans le Latium, vit sa carrière victorieuse arrêtée devant les murs d'Aricie par l'intervention opportune des Cuméens qui étaient accourus au secours des Ariciniens (248-306). Nous ne savons comment la guerre se termina, et particulièrement si Rome rompit à ce moment une paix ruineuse et fatale ; ce qui est certain, c'est qu'en cette occasion les Toscans ne

purent maintenir leur terrain d'une manière durable sur la rive gauche du Tibre.

La nation hellénique fut bientôt obligée de s'engager dans une lutte plus vaste et plus décisive avec les Barbares de l'Ouest et de l'Est. C'était à peu près le temps des guerres médiques. La relation dans laquelle les Tyriens se trouvaient avec le grand roi entraîna aussi Carthage dans les vues de la politique persane (puisque'il existe même une tradition vraisemblable d'une alliance entre les Carthaginois et Xerxès). Les Étrusques suivirent les Carthaginois. Ce fut une des plus vastes combinaisons politiques que celle qui jeta en même temps les hordes asiatiques sur la Grèce, les Phéniciens sur la Sicile, pour balayer d'un seul coup la liberté et la civilisation de la surface de la terre. La victoire resta aux Hellènes.

Chute de la
suprématie
maritime
étrusco-
carthaginoise.

La bataille de Salamine (au de Rome 274-480) sauva et vengea la Grèce proprement dite, et le même jour (s'il faut en croire la tradition) les despotes de Syracuse et d'Acragas (Agrigente), Gélon et Hiérou, vainquirent à Himera l'immense armée du général carthaginois Hamilcar, fils de Magon, si complètement que la guerre finit d'un seul coup, et que les Phéniciens, qui ne nourrissaient alors en aucune façon le dessein de soumettre toute la Sicile pour leur propre compte, retournèrent à leur politique défensive antérieure. On conserve encore une des grandes médailles d'argent qui furent frappées à l'occasion de cette campagne pour les parures de Damareta, femme de Gélon, et d'autres nobles syracusaines; on se rappela longtemps avec reconnaissance l'aimable et valeureux roi de Syracuse, et la glorieuse victoire que Simo- nide a célébrée dans ses chants.

Victoires de
Salamine et
d'Himera,
et leurs
effets.

L'effet immédiat de l'humiliation de Carthage fut la chute de la suprématie maritime de ses alliés étrusques. Anaxilas, chef de Rhegium et de Zanclé, avait déjà fermé les détroits de la Sicile à leurs corsaires au moyen d'une flotte permanente, vers 272 (482); bientôt après, 280 (474), les Cuméens et Hiéron de Syracuse remportèrent une victoire décisive auprès de Cumes, sur

la flotte tyrrhénienne, à laquelle les Carthaginois essayèrent en vain de porter secours. C'est la victoire que Pindare célèbre dans sa première ode Pythique; et on a encore un cimier étrusque, qu'Hiéron envoya à Olympie avec cette inscription : *Hiéron, fils de Deinomenes et les Syracusains à Jupiter, dépouille tyrrhénienne de Cumès* (1).

Suprématie
maritime des
Tarentins
et des
Syracusains

Tandis que ces succès extraordinaires contre les Carthaginois et les Étrusques plaçaient les Syracusains à la tête des cités grecques de Sicile, et que l'aéhéenne Sybaris tombait vers l'époque de l'expulsion des rois, 243 (511), Tarente la dorienne s'élevait au premier rang parmi les Grecs-Italiotes. La terrible défaite qu'infligèrent aux Tarentins les Iapygiens, 280 (474), le plus grave désastre qu'une armée grecque eût encore éprouvé, ne servit, comme l'invasion Médique en Grèce, qu'à exalter le sentiment national dans le sens d'un énergique développement aristocratique. Depuis ce temps, les Carthaginois et les Étrusques ne furent plus prépondérants dans les eaux italiennes; les Tarentins dominèrent dans les mers Adriatique et Ionienne, les Massiliotes et les Syracusains dans la mer Tyrrhénienne. Les premiers, en particulier, restreignirent de plus en plus la piraterie étrusque. Après la victoire de Cumès, Hiéron avait occupé l'île d'Ænaria (Ischia) et par ce moyen interrompu la communication entre la Campanie et l'Étrurie du Nord. Vers l'an 502 (432), Syracuse, pour réprimer complètement la piraterie toscane, envoya une expédition spéciale, qui ravagea l'île de Corse et les côtes étrusques, et s'empara de l'île d'Æthalia (Elba). Quoique la piraterie étrusco-carthaginoise ne fût pas entièrement réprimée, puisque, par exemple, Antium avait continué à être un repaire de pirates jusqu'au commencement du v^e siècle de Rome, la puissance de Syracuse formait un solide boulevard contre l'alliance des Toscans et des Phéniciens. Pour un moment, il sembla que la puissance de Syracuse allait être anéantie

(1) *Ἱέρων ο Δεινομένηος καὶ τοὶ Συρακόσιοι τοῖς Διὶ Τύραν' ἀπὸ Κούμας.*

par l'attaque des Athéniens, dont l'expédition navale, dans le cours de la guerre du Péloponèse, 339-341 (413-415), était soutenue par les Étrusques, anciens alliés commerciaux d'Athènes, qui fournirent trois galères à cinquante rames. Cependant la victoire resta, comme on sait, dans l'ouest comme dans l'est, aux Doriens. Après l'ignominieuse échec de l'expédition athénienne, Syracuse devint si évidemment la première puissance navale de la Grèce, que les hommes qui étaient à la tête des affaires aspirèrent à la souveraineté sur la Sicile et la Basse-Italie, et sur les deux mers de l'Italie. D'autre part les Carthaginois, qui voyaient leur puissance ébranlée en Sicile, devaient diriger aussi leur politique dans le sens de l'abaissement de Syracuse et de la réduction de toute l'île de Sicile. La chute des États intermédiaires de Sicile, et l'établissement de la suprématie carthaginoise dans l'île, qui en fut la conséquence naturelle, ne peut pas être racontée ici. En ce qui concerne l'Étrurie, le nouveau chef de Syracuse, Denys qui régna de 348 à 387 (406 à 367) lui infligea de rudes échecs. Ce profond politique jeta le fondement de la nouvelle puissance coloniale, par-dessus tout, dans les mers à l'est de l'Italie, dont les eaux les plus septentrionales devinrent alors, pour la première fois, soumises à un pouvoir grec maritime. Vers l'an 367, Denys occupa et colonisa le port de Lissus et l'île d'Issa sur la côte Illyrienne, et les ports d'Ancône, Numana et Hadria, sur la côte d'Italie. La mémoire de la domination Syracusaine dans cette région écartée est perpétuée non-seulement par le « canal du Philistin, » construit à l'embouchure du Pô, sans doute par l'historien bien connu et ami de Denys, qui passa les années de son exil à Hadria, mais encore par le changement de nom de la mer orientale d'Italie, qui depuis ce temps, au lieu de son antique dénomination de golfe Ionique, reçut l'appellation encore admise aujourd'hui, et qui doit se rapporter sans doute à cette occupation syracusaine, de « mer d'Hadria (1). » Non content d'attaquer ainsi les

(1) Hécateë († après 257 [497] de Rome) et Hérodote lui-même 270 (484), 345 (409)

possessions et les communications commerciales des Étrusques dans la mer Orientale, Denys frappa au cœur la puissance étrusque en prenant d'assaut et saccageant Pyrgi, 369 (383), le riche port de mer de Cære. Elle ne se releva jamais de ce coup. Quand les troubles intérieurs qui suivirent la mort de Denys à Syracuse, donnèrent aux Carthaginois plus de liberté d'action, et que leurs flottes reprirent, sur la mer Tyrrhénienne, avec de rares interruptions, la suprématie qu'elles y conservèrent depuis, cette suprématie devint un fardeau pour les Étrusques comme pour les Grecs. Lorsque Agathoclès de Syracuse, en 444 (310), faisait des préparatifs pour une guerre contre Carthage, il fut aidé de dix-huit galères de guerre toscanes. Les Étrusques avaient peut-être eu leurs craintes en ce qui concernait la Corse, qu'ils conservaient probablement encore à cette époque : de sorte que l'ancienne symmachie étrusco-phénicienne, qui existait encore au temps d'Aristote 370-432 (384-322), fut rompue; mais les Étrusques ne recouvrèrent jamais leur puissance maritime.

Les Romains
rencontrent les
Étrusques
à Veïes.

Le déclin rapide de la puissance maritime des Étrusques serait inexplicable, sans la circonstance qu'au moment même où les Grecs de Sicile les atteignaient par mer, les Étrusques se trouvèrent assaillis des calamités les plus terribles sur terre. Vers le temps des batailles de Salamine, d'Ilmera et de Cumes, une guerre furieuse éclata pour de longues années, s'il faut en croire les récits des annales romaines, entre Rome et les Véiens, 271-280 (483-474). Les Romains subirent pendant ce temps de rudes défaites. La tradition a particulièrement conservé la mémoire de la catastrophe des Fabius 277 (477), qui s'étaient exilés volontairement de la ville, à la suite de troubles intérieurs et avaient entre-

ne connaissent d'Adria que le delta du Pô et la mer qui baigne ses rives (O. Müller, *les Étrusques*, I., p. 140. *Geogr., Græci Min.*, éd. C. Müller, I. p. 23). L'appellation de mer Adriatique, dans son sens le plus étendu, se présente pour la première fois dans Scylax, vers l'an de Rome 418 (336).

pris la défense de la frontière contre l'Étrurie ; ils furent massacrés jusqu'au dernier homme capable de porter les armes, au ruisseau de la Cremera. Mais l'armistice de quatre cents mois, qui, au lieu d'une paix, termina la guerre, fut si favorable aux Romains, qu'il remit pour le moins les choses dans le *statu quo* de l'époque des rois ; les Étrusques rendirent Fidènes et le district qu'ils avaient conquis sur la rive droite du Tibre. Nous ne pouvons savoir jusqu'à quel point cette guerre romano-étrusque fut directement rattachée à la guerre entre les Hellènes et les Perses, et à celle entre les Siciliens et les Carthaginois ; mais, que les Romains aient été ou non les alliés des vainqueurs de Salamine et d'Iléméra, il y eut tout au moins une coïncidence d'intérêts aussi bien que de résultats.

Aussi bien que les Latins, les Samnites se jetèrent sur les Étrusques, et à peine leurs établissements de Campanie furent-ils séparés de la métropole par suite du désastre de Cumès, qu'ils ne se trouvèrent plus en état de résister à l'attaque des montagnards sabelliens. Capoue, la capitale, tomba en 350 (424), et la population toscane en fut, après la conquête, extirpée ou chassée par les Samnites. Il est vrai que les Grecs de Campanie, désués et affaiblis, souffrirent aussi cruellement de la même invasion : Cumès fut elle-même, en 334 (420), conquise par les Sabins. Les Hellènes cependant maintinrent leur terrain, à Naples en particulier, peut-être avec l'aide des Syracusains, tandis que le nom des Étrusques campaniens était rayé de l'histoire ; c'est à peine si quelques communautés étrusques prolongèrent dans cette contrée une existence pénible et perdue.

Les Samnites
contre les
Étrusques de
Campanie.

Des événements plus importants encore se passaient, à la même époque, dans l'Italie du Nord. Une nouvelle nation frappait aux portes des Alpes ; c'étaient les Celtes, et ce furent les Étrusques qui supportèrent leur premier choc.

La nation celtique, galate ou gallique avait reçu de la mère commune des dons bien différents de ceux de ses sœurs italiques,

Caractère
des
Celtes.

germanique et hellénique. Il lui manquait, auprès des qualités sérieuses, et encore plus brillantes, qu'elle possédait, ces dons plus élevés, moraux et politiques, sur lesquels repose tout ce qu'il y a de grand et de bon dans le développement de l'humanité. Il était honteux, nous dit Cicéron, parmi les Celtes libres, de cultiver un champ de ses propres mains. Ils préféraient la vie pastorale à l'agriculture, et même dans les plaines fertiles du Pô, ils pratiquaient surtout l'élevage des pores, vivant de la chair de leurs bestiaux, et passant le jour et la nuit avec eux dans les forêts de chênes. L'attachement à la terre natale, si caractéristique des mœurs italiotes et germanes, leur était étranger ; tandis qu'ils aimaient à se rassembler dans des villes et des villages, qui, par conséquent, grandirent et gagnèrent de l'importance parmi les Celtes plus tôt qu'en Italie. Leur constitution politique était imparfaite ; non-seulement leur unité nationale était faiblement reconnue, ce qui arrive à toutes les nations à leur début, mais les communautés particulières manquaient d'unité de vues et de contrôle solide, de sentiment politique sérieux et de persistance. La seule organisation à laquelle ils fussent propres, était l'organisation militaire, dans laquelle les liens de la discipline dispensaient l'individu d'efforts personnels. « Les qualités prééminentes de la race celtique, dit leur historien Thierry, étaient le courage personnel, dans lequel ils surpassaient toutes les nations, un tempérament ouvert et impétueux, accessible à toutes les impressions ; beaucoup d'intelligence jointe à une extrême versatilité ; le manque de persévérance, l'aversion pour la discipline et l'ordre, l'ostentation et une discorde perpétuelle, fruit d'une vanité sans bornes. » Caton l'Ancien les peint plus brièvement, mais avec des traits analogues ; les Celtes recherchent surtout deux choses : la guerre et l'esprit (1). De pareilles qualités, qui font de bons soldats et de mauvais citoyens, expliquent ce fait historique que les Celtes ont renversé tous les États et

(1) *Pleraque Gallia duas res industriosissime persequitur, rem militarem et argute loqui.* (Cato. orig., liv. II, p. 2, Jordan.)

n'en ont fondé aucun. Partout nous les voyons prêts à rôder, ou, en d'autres termes, se mettre en marche; préférant la propriété mobile aux champs, et l'or à toute autre chose; suivant la profession des armes comme un système de pillage organisé, ou comme un métier pour vivre, et avec tant de succès que l'historien romain, Salluste lui-même reconnaît que les Celtes surpassaient les Romains en actions d'éclat. C'étaient les vrais soldats de fortune de l'antiquité. Les images et les descriptions nous les représentent avec des corps grands, mais peu flexibles, des cheveux hérissés et de longues moustaches; contraste frappant avec les Grecs et les Romains, qui se rasaient la tête et la lèvre supérieure: vêtus d'habits bariolés, qu'ils quittaient souvent pour le combat, portant au cou un large anneau d'or, sans casque et sans armes de jet, mais couverts d'un immense bouclier, armés d'une longue épée mal trempée, d'un poignard et d'une lance, armes enrichies d'or, car ils n'étaient pas inhabiles à travailler les métaux. Tout en eux tendait à l'ostentation, même les blessures, qui étaient souvent élargies, pour qu'on pût se vanter d'une cicatrice plus longue. Ordinairement ils se battaient à pied, mais certaines tribus à cheval; auquel cas tout homme libre était suivi de deux acolytes, également montés: ils se servirent de bonne heure de chariots de guerre, comme les Libyens et les Hellènes dans les temps les plus reculés. Bien des traits nous rappellent en eux la chevalerie du moyen âge: particulièrement la coutume du combat singulier, qui était étrangère aux Grecs, et aux Romains. Non-seulement ils avaient l'habitude, à la guerre, de provoquer un ennemi particulier, après l'avoir d'abord insulté par paroles et par gestes; mais en temps de paix, ils luttaient entre eux, splendidement costumés, comme pour la vie et la mort. De parçilles fêtes étaient naturellement suivies de carrousels. De cette manière, ils menaient, sous leurs propres bannières ou sous un drapeau étranger, une vie militaire agitée; toujours occupés de combats et de leurs actions héroïques, ils étaient dispersés depuis l'Irlande et l'Espagne jusqu'à l'Asie Mineure; mais

toutes leurs entreprises fondaient comme la neige au printemps : ils ne créèrent nulle part un grand État, et ne développèrent pas une civilisation particulière.

Les
migrations
celtiques.

Telle est la description que les anciens nous donnent de cette nation. Son origine ne peut être que conjecturée. Sortis du même berceau que les peuples helléniques, italiques et germaniques (1), les Celtes émigrèrent sans doute, comme eux, de la partie orientale en Europe, où ils atteignirent bientôt l'Océan occidental, et fondèrent dans la France d'aujourd'hui leurs principaux établissements, traversant la Manche pour s'installer au nord dans les îles Britanniques, et au sud passant les Pyrénées, et luttant avec les tribus ibériennes pour la possession de la Péninsule. Cette première migration passa par-dessus les Alpes, et ce fut des contrées occidentales qu'ils commencèrent ces mouvements moins considérables dans la direction opposée, mouvements qui les conduisirent par delà les Alpes et l'Hémos, et même le Bosphore, et qui firent d'eux, pendant bien des siècles, la terreur de toutes les nations civilisées de l'antiquité, jusqu'au temps où les victoires de César et les défenses des frontières organisées par Auguste brisèrent à jamais leur puissance.

La légende nationale de leurs migrations, qui nous a été conservée principalement par Tit-Live, raconte, comme il suit, l'histoire

(1) Il a été récemment soutenu par des philologues instruits, qu'il y a plus d'affinité entre les Celtes et les Italiotes qu'entre ceux-ci même et les Hellènes. En d'autres termes, ils soutiennent que cette branche du grand arbre, d'où les peuples d'origine indo-germanique sont sortis dans l'ouest et le midi de l'Europe, se divisa, dès les premiers temps, en Grecs et Italo-Celtes, et que ceux-ci, à une époque bien postérieure, se subdivisèrent en Italiotes et en Celtes. Cette hypothèse semble devoir se faire accepter au point de vue géographique, et les faits historiques peuvent peut-être s'y rattacher, attendu que ce qui a été regardé jusqu'ici comme civilisation gréco-italique, peut avoir été tout aussi bien gréco-celto-italique. En fait, nous ne savons rien de l'état primitif de la civilisation chez les Celtes. Les investigations linguistiques ne semblent pas avoir fait assez de progrès dans ce cas, pour que leur introduction dans l'histoire primitive puisse offrir de sérieuses garanties.

de ces mouvements rétrogrades subséquents (1). La confédération gallique, qui était présidée alors, comme elle l'était encore au temps de César, par le canton des Bituriges (aux environs de Bourges), expédia, sous le règne du roi Ambratus, deux grandes hordes militaires, commandées par les neveux du roi. L'un de ces neveux, Sigovèse, traversa le Rhin et s'avança dans la direction de la forêt Noire; l'autre, Bellovèse, descendit dans la plaine du Pô par les Alpes graïennes (le petit Saint-Bernard). Du premier vint l'établissement gaulois du Danube moyen; du second, le plus ancien établissement celtique de la Lombardie moderne, le canton des Insubres, avec Mediolanum (Milan) pour capitale. Une seconde horde suivit bientôt et fonda le canton des Cenomani, avec les villes de Brixia (Brescia) et Verona. Des flots incessants se précipitèrent par les Alpes dans cette plaine magnifique; les tribus celtiques, avec les Ligures qu'elles dépossédèrent et entraînèrent avec elles, prirent aux Étrusques ville sur ville, jusqu'à

(1) La légende est racontée par Tite-Live, V, 34, et Justin, XXIV, 4; et César l'avait aussi présente à l'esprit, B. G., VI, 24. La coïncidence de la migration de Bellovèse avec la fondation de Massilia, qui se trouve par là fixée chronologiquement au second siècle de Rome, appartient indubitablement non à la légende primitive qui certainement ne désignait pas de date, mais à une retherche chronologique postérieure, et elle ne mérite aucun crédit. Des incursions et des immigrations isolées peuvent avoir eu lieu à une époque très-reculée; mais la grande inondation de l'Italie du Nord par les Celtes ne peut pas être placée avant l'âge de décadence de la puissance étrusque, c'est-à-dire pas avant la seconde moitié du troisième siècle de Rome.

De même, après les intelligentes recherches de Wickham et de Cramer, nous ne pouvons douter que la marche de Bellovèse, comme celle d'Annibal, ait eu lieu non par les Alpes Cottiennes (mont Genève) et à travers la contrée des Taurini, mais par les Alpes Graïennes (le petit Saint-Bernard) et par le territoire des Salassi. Le nom de la montagne est probablement donné par Tite-Live, non d'après la légende, mais d'après ses propres conjectures.

Il faut renoncer à décider la question de savoir si le récit suivant lequel les Boii italiques vinrent par la passe la plus orientale des Alpes Pennines, reposait sur une réminiscence légendaire véritable, ou seulement sur une connexion supposée avec les Boii qui habitaient au nord du Danube.

ce que toute la rive gauche du Pô fût entre leurs mains. Après la chute de la riche ville étrusque de Melpum (probablement dans le district de Milan), pour la conquête de laquelle les Gaulois, déjà établis dans le bassin du Pô, s'étaient associés aux nouveaux arrivants 358 (396)[?] ces derniers passèrent sur la rive droite du fleuve, et commencèrent à menacer les Ombriens et les Étrusques jusque dans leurs demeures originaires. Ceux qui firent cela furent principalement les Boii qui, dit-on, pénétrèrent en Italie par une autre route, par les Alpes Pennines (le grand Saint-Bernard) ; ils s'établirent dans la Romagne actuelle, où la vieille ville étrusque de Felsina devint leur capitale, en changeant son nom en celui de Bononia. Enfin, vinrent les Sénones, les derniers des plus grandes tribus celtiques qui aient traversé les Alpes ; ils s'établirent le long de la côte de l'Adriatique, entre Rimini et Ancône. Les limites de l'Étrurie du nord devinrent de plus en plus resserrées, et vers le milieu du iv^e siècle, la nation toscane se trouva renfermée dans le territoire qui porta depuis et qui porte encore son nom.

Attaque
de l'Étrurie
par les
Romains.

Assaillie par ces attaques simultanées et pour ainsi dire concertées de peuples très-différents, les Syracusains, les Latins, les Samnites et surtout les Celtes, la nation étrusque, qui avait conquis un si vaste et si soudain ascendant dans le Latium et dans la Campanie et sur les deux mers italiques, subit une décadence encore plus rapide et plus violente. La perte de sa suprématie maritime et la conquête de la Campanie étrusque appartiennent à la même époque que l'établissement des Insubres et des Cenomani sur le Pô, et vers le même temps, les Romains qui, peu d'années auparavant, avaient été réduits à la dernière humiliation et presque à la servitude par Porsena, reprirent une attitude agressive en face de l'Étrurie. Par l'armistice conclu avec les Véiens en 280 (474), on avait regagné ce qui avait été perdu, et les deux nations se retrouvaient dans la situation où elles avaient été au temps des rois. Quand cet armistice fut expiré, en l'année 309, la guerre recommença ; mais elle prit la forme de luttes de frontière et

de pillages, qui n'amenèrent aucun résultat sérieux de part ni d'autre. L'Étrurie était encore trop puissante pour que Rome songeât réellement à l'attaquer. A la fin, la révolte des Fidénates, qui chassèrent la garnison romaine, massacrèrent les envoyés romains, et se soumirent au Lar Tolumnius, donna naissance à une guerre plus considérable, qui se termina d'une manière favorable aux Romains : le roi Tolumnius périt dans un combat, de la main du consul romain Aulus Cornelius Cossus 326 (428) [?] Fidènes fut prise, et un nouvel armistice de deux cents mois fut conclu en 329 (425). Pendant cette trêve, les troubles d'Étrurie devinrent de plus en plus graves, et les armes celtiques s'approchaient déjà des établissements de la rive droite du Pô, qui avaient été épargnés jusque-là. Quand l'armistice expira à la fin de l'année 346 (408), les Romains de leur côté se résolurent à entreprendre une guerre de conquête contre l'Étrurie, et cette fois la guerre fut poursuivie, non-seulement pour vaincre Véies, mais pour l'anéantir.

L'histoire de la guerre contre les Véiens, les Capénates et les Falisques, et du siège de Véies, qu'on dit avoir duré dix ans, comme celui de Troie, repose sur un témoignage peu digne de foi. La légende et la poésie se sont emparées de ces événements comme de leur propre domaine, et avec raison ; car la lutte fut poursuivie avec une énergie sans exemple et pour un prix sans pareil. Ce fut alors que, pour la première fois, une armée romaine resta sous les armes hiver et été, pendant plusieurs années, jusqu'à ce que l'objet de la guerre eût été atteint. Ce fut alors aussi la première fois que la communauté paya l'armée sur la caisse de l'État. Mais ce fut aussi la première fois que les Romains essayèrent de subjuguier une nation d'origine étrangère, et portèrent leurs armes au delà des anciennes frontières de la contrée latine. La lutte fut vive, le résultat était peu douteux. Les Romains étaient soutenus par les Latins et les Herniques, pour qui la destruction de leur voisin redouté n'était pas d'un moindre avantage que pour les

Conquête
de
Véies.

Romains eux-mêmes : Véies, au contraire, fut abandonnée par la nation elle-même, et il n'y eut que les villes voisines, Capène, Falerii et Tarquinies, qui lui donnèrent un contingent de troupes. Les attaques des Celtes, qui eurent lieu dans le même temps, suffisent à expliquer la non-intervention des cités du Nord ; on dit cependant, et sans qu'il y ait beaucoup de raison d'en douter, que l'inaction des autres Étrusques fut causée directement par les factions intérieures de la ligue des cités étrusques, et particulièrement par l'opposition des gouvernements aristocratiques des autres villes contre le gouvernement monarchique adopté ou restauré par les Véiens. Si la nation étrusque avait pu ou voulu prendre part à la lutte, la cité romaine n'eût guère été en état, vu l'ignorance où l'on était encore de l'art des sièges, d'accomplir la tâche ardue de forcer une ville grande et fortifiée ; mais isolée et abandonnée comme elle l'était, Véies succomba 358 (396), après une vaillante résistance, à l'héroïsme persévérant de Marcus Furius Camillus, qui ouvrait ainsi à son peuple la brillante et périlleuse carrière des conquêtes. Il est resté jusque dans les temps postérieurs un écho de la joie que ce grand succès excita à Rome dans l'habitude que prirent les Romains de terminer le festival de la ville par une « vente des Véiens : » parmi des dépouilles supposées exposées en vente, on se procurait le plus vieux mannequin qu'on pût trouver et on l'affublait d'un manteau de pourpre et d'une parure d'or : c'était le « roi des Véiens. » La ville fut détruite, le sol voué à une éternelle stérilité. Falerii et Capène se hâtèrent de faire la paix : la puissante Volsinii, qui, au milieu de l'indifférence des confédérés, avait regardé l'agonie de Véies, et pris les armes après la chute de la ville, consentit également à la paix après quelques années, 363 (391). On a dit que les deux boulevards de la nation étrusque, Melpum et Véies tombèrent le même jour, l'une au pouvoir des Celtes, l'autre au pouvoir des Romains : ce peut être une légende mélancolique ; mais elle recouvre une vérité historique profonde. La double attaque par le nord et le sud, et la chute des deux for-

teresses des frontières furent le commencement de la fin de la grande nation étrusque.

Pour un moment, il sembla que les deux peuples, dont l'action simultanée avait menacé l'existence de l'Étrurie, allaient se détruire l'un l'autre, et que la puissance renaissante de Rome allait succomber sous l'effort des étrangers, des Barbares. Cette crise, qui si contraire au cours naturel de la politique, les Romains se l'attirèrent par leur arrogance et leur imprévoyance.

Les Celtes
contre Rome.

Les hordes celtiques, qui avaient traversé la rivière après la chute de Melpum, dépassèrent rapidement l'Italie du Nord, non-seulement la contrée ouverte de la rive droite du Pô et les rivages de l'Adriatique, mais aussi l'Étrurie propre, au sud des Apennins. Quelques années après, 365 (391), Clusium, située au cœur de l'Étrurie (Clusii, à la frontière de la Toscane et des États de l'Église), fut assiégée par les Sénones celtiques, et les Étrusques étaient tellement humiliés, que la ville toscane appela à son aide les destructeurs de Veïes. Il eût peut-être été plus sage de s'accorder et de réduire à la fois les Gaulois par les armes et les Étrusques sous la dépendance de Rome en leur accordant protection. Mais une intervention, avec un but si étendu, et qui aurait obligé les Romains à entreprendre une lutte sérieuse au nord de la frontière toscane, dépassait encore l'horizon de la politique romaine. Il n'y avait donc d'autre parti à prendre que l'abstention. Avec une légèreté déplorable, en refusant des troupes, on envoya des ambassadeurs, et avec plus de légèreté encore, on voulut en imposer aux Celtes par un langage hautain ; en voyant échouer ce moyen, on crut qu'on pouvait violer ouvertement le droit des gens, en traitant avec des Barbares ; des Romains prirent part, dans les rangs des Clusiens, à une escarmonche, au milieu de laquelle l'un d'entre eux tua et démonta un chef gaulois. Les Barbares agirent dans cette circonstance avec modération et prudence. Ils envoyèrent d'abord une ambassade à Rome pour demander qu'on leur livrât ceux qui avaient violé le droit des gens. Le Sénat



était disposé à faire droit à cette demande raisonnable; mais, dans la multitude, la pitié pour des concitoyens l'emporta sur la justice due aux étrangers : les citoyens refusèrent la satisfaction, et même, suivant certains récits, ils nommèrent les braves champions de la patrie tribuns consulaires pour l'année 364 (390) (1), qui devait être si fatale dans les annales romaines. Alors le brennus, ou, en d'autres termes « le roi de l'armée des Gaulois », leva le siège de Clusium, et toute l'armée celte, dont le nombre est évalué à soixante-dix mille hommes, marcha sur Rome. De pareilles expéditions dans des pays inconnus et éloignés n'étaient pas extraordinaires pour les Gaulois, qui marchaient en bandes d'émigrants armés, et s'occupaient peu des mesures de précaution ou de retraite; mais il était évident qu'à Rome personne ne se doutait des dangers que présageait cette puissante et soudaine invasion.

Bataille
de l'Allia.

Ce fut seulement quand les Gaulois eurent traversé le Tibre, et furent au ruisseau de l'Allia, à moins de seize kilomètres au dessus de Rome, qu'une armée romaine chercha à leur barrer le passage, le 18 juillet 364 (390). Même alors, ils marchèrent au combat avec arrogance et présomption, comme s'ils attaquaient non une armée, mais des brigands, sous des chefs inexpérimentés. Camille s'était retiré des affaires, par suite de dissensions entre les ordres. Ceux contre qui ils avaient à lutter n'étaient que des sauvages : à quoi bon un camp et la sûreté de la retraite ? Mais ces sauvages étaient des hommes dont le courage dédaignait la mort, et leur façon de combattre était aussi nouvelle que terrible pour les Italiotes. Tirant leurs épées, les Celtes se précipitèrent avec un emportement furieux sur la phalange romaine, et la dispersèrent au premier choc. La défaite ne fut pas seulement complète, mais la fuite désordonnée des Romains, qui se hâtèrent de mettre le fleuve entre eux et les

(1) Suivant la supputation ordinaire, c'est l'an 390 avant J.-C.; mais en fait la prise de Rome eut lieu l'an de Rome 98, 4 = 388 av. J.-C. et ne fut déplacée qu'en conséquence du désordre du calendrier romain.

Barbares, entraîna la plus grande partie de l'armée défaite sur la rive droite du Tibre et du côté de Véies. La capitale fut ainsi laissée à la merci des Gaulois. Le peu de troupes qui restaient en arrière ou qui s'y étaient réfugiées, n'étaient pas suffisantes pour garder les murs, et trois jours après la bataille, les vainqueurs trouvèrent les portes de Rome ouvertes. S'ils avaient agi tout d'abord comme ils pouvaient le faire, c'en était fait non-seulement de la ville, mais de l'État ; un moment de répit donna le temps d'emporter et d'enfouir les objets sacrés, et, ce qui était plus important, d'occuper la citadelle et d'y introduire quelques provisions. Tout ce qui était incapable de porter les armes ne fut pas admis dans la citadelle ; il n'y avait pas de pain pour tous. La masse des habitants sans défense se réfugia dans les villes voisines ; mais beaucoup, particulièrement un certain nombre de vieillards distingués, ne voulurent pas survivre à la chute de la ville, et attendirent, dans leurs maisons, la mort de la main des Barbares. Ceux-ci vinrent, massacrèrent et pillèrent ce qu'ils trouvèrent d'hommes et de biens, et mirent le feu à tous les coins de la ville, sous les yeux des défenseurs du Capitole. Mais ils ne connaissaient pas l'art des sièges, et le blocus de la citadelle était fatigant et difficile, attendu que la subsistance de l'armée ne pouvait se faire que par des partis battant la campagne, et que les citoyens des villes voisines latines, les Ardéates en particulier, attaquaient fréquemment les maraudeurs avec courage et succès. Néanmoins, les Celtes persistèrent avec une énergie exemplaire en de pareilles circonstances, sept mois, sous le rocher du Capitole, et la garnison, qui n'avait échappé à une surprise au milieu d'une nuit sombre que par le cri des oies sacrées et le réveil accidentel du brave Marcus Manlius, commençait à voir ses vivres s'épuiser, quand les Celtes apprirent que les Vénètes avaient envahi le territoire des Sénones sur le Pô, nouvellement conquis, ce qui les décida à accepter la rançon qui leur fut offerte. En jetant avec mépris son épée dans la balance, pour que le poids en fût équilibré par de l'or romain, le chef gaulois indiquait la vraie situation des choses. Le

fer des Barbares avait vaincu, mais ils veudaient leur victoire, et, par là, ils la perdaient.

Inutilité
de la
victoire des
Celtes.

L'effrayante catastrophe de la défaite et de l'incendie du 18 juillet et du ruisseau de l'Allia, le lieu où les objets sacrés furent ensevelis et celui où la surprise de la citadelle avait été évitée, tous les détails de cet événement inouï passèrent de la mémoire des contemporains dans l'imagination de leurs descendants, et nous avons de la peine à nous figurer que viugt siècles se soient écoulés depuis que les oies illustres dans l'histoire ont montré plus de vigilance que les sentinelles du Capitole. Et cependant, quoiqu'il y eût à Rome une ordonnance pour qu'à l'avenir, à l'occasion de l'invasion celtique, il n'y eût aucun privilège légal qui pût exempter du service militaire, quoique les dates aient été comptées à partir de la conquête de la ville, quoique l'événement eût eu de l'écho dans tout le monde civilisé, et se trouvât noté dans les annales grecques elles-mêmes, la bataille de l'Allia peut à peine être comptée parmi les événements historiques féconds en conséquences. Elle ne changea rien aux relations politiques. Quand les Gaulois se furent éloignés avec leur or (une légende d'invention moderne et sans autorité prétend seule que le héros Camille le reprit sur eux); quand les fugitifs eurent regagné leurs demeures, l'idée insensée mise en avant par quelques politiques sans énergie, de faire émigrer les citoyens à Véies, fut écartée à la suite d'un discours ardent de Camille; les maisons sortirent des ruines à la hâte et sans ordre (les rues étroites et tortueuses de Rome remontent à cette époque), et Rome reprit bientôt sa situation dominante. Il n'est même pas invraisemblable que cette circonstance contribua essentiellement, quoique sans doute à un autre moment, à diminuer l'antagonisme entre Rome et l'Étrurie, et, avant tout, à renouer des liens d'union plus intimes entre le Latium et Rome. Le conflit entre les Gaulois et les Romains ne fut pas, comme celui entre Rome et l'Étrurie, ou entre Rome et le Samnium, une collision de deux pouvoirs politiques, qui se pénétrèrent et se modifièrent l'un l'autre; on peut le comparer à ces catastrophes de la

nature après lesquelles l'organisme, s'il n'est pas détruit, reprend immédiatement son équilibre. Les Gaulois retournèrent souvent dans le Latium, l'année 387 (367), par exemple, où Camille les défit à Albe. Ce fut la dernière victoire du vieux héros, qui avait été six fois tribun militaire avec les pouvoirs consulaires et cinq fois dictateur, et qui avait triomphé quatre fois au Capitole. Dans l'année 393 (361), le dictateur Titus Quinctius Pennus campait en face d'eux, à moins de six kilomètres de la cité, au pont de l'Auio; mais avant qu'aucune rencontre eût eu lieu, la horde gauloise se dirigea vers la Campanie. En 394 (360), le dictateur Quintus Servilius Ahala lutta avec les hordes revenant de Campanie, devant la porte Colline. En l'année 396 (358), le dictateur Gaius Sulpicius Peticus leur infligea une terrible défaite. En l'année 404 (350), dont ils passèrent l'hiver campés sur les monts Albains, ils s'étaient joints aux pirates grecs le long de la côte pour piller, jusqu'à ce que Lucius Furius Camillus, l'année suivante, les en chassa; cet incident arriva jusqu'à Aristote, qui vivait dans le même temps (370-432) à Athènes. Mais ces expéditions de pillage, quelque formidables et gênantes qu'elles aient pu être, étaient plutôt des accidents que des événements d'une importance historique, et le résultat principal en fut que les Romains furent considérés de plus en plus, dans leur propre pays et bien au delà, comme le boulevard des nations civilisées d'Italie contre les attaques des Barbares. Cette idée contribua, plus qu'on ne l'a cru communément, à assurer plus tard leur empire universel.

Les Toscans, que l'attaque des Celtes sur Rome avait aidés à assaillir Véies, n'étaient arrivés à rien, parce qu'ils avaient paru devant la ville avec des forces insuffisantes; les Barbares étaient à peine partis, que le bras du Latium pesait déjà lourdement sur les Étrusques. Après de nombreuses défaites, il fallut qu'ils abandonnassent aux Romains tout le sud de l'Étrurie, jusqu'aux monts Ciminiens. Les Romains formèrent quatre nouvelles tribus des territoires de Véies, Capène et Falerii, 367 (387), et assurèrent

Conquêtes
subséquentes
de Rome en
Étrurie.

la frontière du nord par la fondation des forteresses de Sutrium, 371 (385) et Nepète, 381 (375). Ce fut à pas rapides que cette contrée fertile et couverte de colons romains, se romanisa complètement. Vers 396 (558), les villes étrusques voisines, Tarquinies, Cære, Falerii cherchèrent bien à se révolter contre l'agression romaine, et l'exaspération qu'elle avait soulevée en Étrurie est prouvée par le massacre de tous les prisonniers romains faits dans la première campagne, au nombre de trois cent sept, qui furent immolés sur la place du marché de Tarquinies. Ce fut là l'exaspération de l'impuissance. A la paix, 405 (351), Cære qui, étant plus voisine de Rome, eut le plus à souffrir, dut abandonner à Rome la moitié de son territoire, et, avec le domaine restreint qui lui était laissé, se séparer de la ligue étrusque, et entrer avec Rome dans des relations de dépendance. Il ne parut pas utile cependant d'obliger cette cité éloignée et étrangère à prendre le droit de cité romaine complet, comme on l'avait fait, dans de semblables circonstances, pour des villes latines et volsques plus rapprochées et d'une origine commune. Au lieu de cela, la communauté cærète reçut le droit de cité sans le privilège d'élire ou d'être élu (*civitas sine suffragio*), forme de dépendance politique, dont c'est là le premier exemple, et par laquelle un État qui jusque-là avait été indépendant était changé en une communauté, non pas libre, mais administrant ses propres affaires. Peu de temps après, Falerii, 411 (345) qui avait conservé sa nationalité latine, même sous la loi toscane, abandonna la ligue étrusque, et entra en alliance perpétuelle avec Rome, et par là, sous une forme ou sous une autre, toute l'Étrurie méridionale devint sujette de Rome. Pour Tarquinii et l'Étrurie du nord en général, les Romains se contentèrent de les lier pour longtemps par une trêve de quatre cents mois, 405 (351).

Pacification
de l'Italie du
Nord.

Dans l'Italie du Nord, les peuples qui luttaient entre eux s'apaisèrent enfin, et s'organisèrent d'une manière plus durable et dans des frontières mieux délimitées. Les migrations d'au delà des Alpes

cessèrent, soit en conséquence de la défense désespérée des Étrusques dans leur nouveau territoire restreint, et de la sérieuse résistance des puissants Romains, soit par suite des changements, à nous inconnus, qui se produisirent au nord des Alpes. Entre les Alpes et les Apennins, et dans le Sud jusqu'aux Abruzzes, les Celtes étaient, en somme, la nation prépondérante, maîtresse en particulier des plaines et des riches pâturages ; mais leur politique d'établissement était relâchée et superficielle, et n'enracina pas leur domination profondément dans les pays conquis : elle ne prit en aucune façon le caractère d'une possession exclusive. Comment les choses se passaient dans les Alpes, et jusqu'à quel point les colons celtes se mêlèrent avec les anciens Étrusques ou avec d'autres races : ce sont des renseignements que notre connaissance imparfaite de ces populations alpines ne nous permettent pas de donner. Il est certain, d'autre part, que les Étrusques, ou comme on les appelait alors, les Rhœti, conservèrent leurs établissements dans les Grisons et le Tyrol actuels, ainsi que les Ombriens dans les vallées de l'Apennin. Les Vénètes, qui parlaient une langue différente, prirent possession de la partie nord-est de la vallée du Pô. Des tribus liguriennes maintinrent leur terrain dans les montagnes de l'ouest, poussant au sud jusqu'à Pise et Arezzo, et séparant la terre celtique propre de l'Étrurie. Les Celtes habitaient seulement le pays plat intermédiaire, les Insubres et les Cenomani au nord du Pô, les Boii au sud, et, sans parler des tribus moins importantes, les Sénones sur les côtes de l'Adriatique, d'Ariminum à Ancona, dans le territoire appelé « terre des Gaulois (*ager Gallicus*) ; mais, même dans ces lieux, les établissements étrusques doivent avoir continué d'exister, au moins en partie, à peu près comme Éphèse et Milet demeurèrent grecques, sous la suprématie des Perses. Mantoue, du moins, qui était protégée par sa position insulaire, était une cité toscane, même au temps de l'empire, ainsi que Hatria sur le Pô, où l'on a découvert de nombreux vases, qui prouvent qu'elle garda son caractère étrusque : la description des

côtes, connue sous le nom de Scylax et composée vers l'an 418 (336), appelle le district d'Hatria et de Spina une terre toscane. Cela seul explique comment il arriva que les corsaires toscans rendirent l'Adriatique dangereuse jusque vers la fin du ^v^e siècle, et pourquoi non-seulement Denys de Syracuse en couvrit les côtes de colonies, mais Athènes même, comme nous l'apprend un document remarquable récemment découvert, se résolut, vers 429 (328), à établir une colonie dans l'Adriatique pour la protection des maris contre les pirates tyrrhéniens.

Toutefois, quoique ces contrées eussent gardé plus ou moins le caractère étrusque, ce caractère se restreignit à des restes et à des tronçons isolés de leur antique puissance. Les Étrusques comme nation ne recueillirent plus le bénéfice des biens qui étaient encore acquis par les particuliers dans un commerce paisible ou dans les guerres maritimes. D'autre part, ce fut probablement de ces Étrusques à demi libres que vint la civilisation que nous trouvons plus tard parmi les peuples alpins et celtes en général. Le fait même que les hordes celtiques, dans les plaines de la Lombardie, pour employer le langage du prétendu Scylax, abandonnèrent leur vie guerrière, et prirent des établissements permanents, doit être en partie attribué à cette influence : les rudiments des métiers et des arts, et l'alphabet, arrivèrent aux Celtes en Lombardie, et en fait aux nations alpines jusqu'à la Styrie moderne, par l'intermédiaire des Étrusques.

Aussi les Étrusques, après la perte de leurs possessions de Campanie et de la contrée tout entière au nord de l'Apennin et au sud de la forêt Ciminienne, se trouvaient resserrés dans de très-étroites limites : le temps de leur pouvoir et de leur ambition était passé pour toujours. En parfait rapport avec cette décadence extérieure se trouve l'abaissement intérieur de la nation par suite de germes déposés dans une période bien antérieure. Les auteurs grecs de cet âge sont pleins de descriptions du luxe immodéré de la vie étrusque ; les poètes de la Basse-Italie, au cinquième siècle de Rome,

célèbrent le vin tyrrhénien ; les historiens du même temps, Timée et Théopompe, font des peintures de la débauche étrusque et des banquets étrusques, qui ne le cèdent en rien à celles de la démoralisation byzantine. Quelque peu d'autorité qu'il faille attacher aux faits particuliers dans ces récits, on peut du moins admettre un fait, c'est que le détestable amusement des combats de gladiateurs, la gangrène de Rome dans les âges suivants et en général dans les derniers siècles de l'antiquité, a été d'abord en vogue parmi les Étrusques. Dans tous les cas, il n'y a aucune raison de douter de la profonde dégénération de la nation. Elle pénétra même sa condition politique. Aussi loin que peuvent aller nos rares informations, nous voyons prévaloir des tendances aristocratiques, comme à Rome dans le même temps, mais avec plus de rudesse et de danger. L'abolition de la royauté, qui paraît avoir prévalu dans toutes les villes de l'Étrurie vers le temps du siège de Véies, donna naissance dans plusieurs d'entre elles, à un gouvernement patricien, qui ne souffrit que peu de restrictions du lien fédéral relâché. Ce lien réussit rarement à tenir les cités étrusques réunies même pour la défense nationale, et l'hégémonie nominale de Volturni ne peut en aucun façon être comparée avec la vigueur énergique que la suprématie de Rome communiqua à la nation latine. La lutte contre la prétention des anciens citoyens à posséder seuls les charges et les jouissances publiques, aurait pu détruire l'État romain lui-même, si les succès extérieurs ne lui avaient permis, dans une certaine mesure, de satisfaire, aux dépens des nations étrangères, les demandes du prolétariat opprimé et d'ouvrir d'autres issues à l'ambition : cette même lutte contre les privilèges exclusifs et ce qui était surtout frappant en Étrurie, contre le monopole sacerdotal des *gentes* nobles, doit avoir ruiné l'Étrurie politiquement, économiquement et moralement. Une richesse énorme, particulièrement en propriété foncière, se concentra dans les mains de quelques nobles, tandis que les masses s'appauvrirent ; les révolutions sociales qui sortirent de ces abus augmentèrent la détresse

qu'elles devaient soulager, et par suite de l'impuissance du pouvoir central, il ne resta d'autre ressource aux aristocrates ruinés, par exemple à Arretium en 453 (301) et à Volsinii en 488 (266), que d'appeler à leur aide les Romains, qui mirent en effet fin au désordre, mais en même temps à leur reste d'indépendance. L'énergie de ce peuple était brisée depuis les jours de Véies et de Melpum. Il y eut quelques sérieuses tentatives pour secouer la suprématie romaine, mais, quand cela arriva, l'impulsion vint aux Étrusques du dehors, d'une autre peuplade italique, les Samnites.

CHAPITRE V

DÉFAITE DES LATINS ET DES CAMPANIENS PAR ROME

Le grand travail de la période royale fut l'établissement de la souveraineté de Rome sur le Latium sous forme d'hégémonie. Il est évident que le changement qui eut lieu dans la constitution romaine dut exercer une influence considérable, tant sur les relations de Rome avec le Latium, que sur l'organisation intérieure des communautés latines. Ce point de vue est confirmé par la tradition. Les fluctuations que la révolution de Rome occasionna dans la confédération romano-latine sont attestées par la légende si particulièrement vivante et colorée de la victoire du lac Régille, que le dictateur ou consul, Aulus Posthumius, 235 (499) [?], 238 (496), remporta sur les Latins, avec l'aide des Dioscures, et encore plus par le renouvellement de la ligue perpétuelle entre Rome et le Latium, par Spurius Cassius, dans son second consulat, 261 (493). Ces récits, toutefois, ne nous donnent aucun renseignement sur l'objet principal, la relation légale qui s'établit entre la nouvelle république romaine et la confédération latine, et ce que nous en sa-

vons par d'autres sources, nous est venu sans date, et ne peut être placé ici qu'avec une probabilité approximative.

Égalité
originnaire de
droits entre
Rome et le
Latium.

Il est dans la nature de l'hégémonie de se changer graduellement en souveraineté par la force même des choses : l'hégémonie de Rome sur le Latium ne fit pas exception à cette règle. Elle était fondée sur une complète égalité légale entre l'État romain d'une part et la confédération latine de l'autre ; mais cette même égalité légale ne pouvait s'exercer, principalement en ce qui concernait la guerre et la disposition des conquêtes, sans anéantir en pratique l'hégémonie. Suivant la constitution originnaire de la ligue, ce ne fut pas seulement le droit de faire la guerre et les traités avec les États étrangers, en un mot, le pouvoir complet de l'indépendance politique, qui fut maintenu, suivant toute probabilité, par Rome et par le Latium ; mais quand une guerre générale avait lieu, Rome et le Latium fournissaient un contingent égal. En règle générale, chacun d'eux fournissait une armée de deux légions ou huit mille quatre cents hommes (1) et ils nommaient chacun à leur tour le commandant en chef, qui alors, nommait, par son libre choix, les officiers de son état-major, six chefs de division (*tribuni militum*) pour chacune des quatre divisions de l'armée. En cas de victoire, la partie mobile des dépouilles, aussi bien que les territoires conquis, étaient divisés en portions égales entre Rome et la confédération ; quand l'établissement de forteresses dans le territoire conquis était résolu, les garnisons et la population étaient composées, en partie de Romains, en partie de colons confédérés ; et de plus, la communauté nouvellement fondée était reçue dans la confédération latine, et avait son siège et sa voix à la diète latine.

Ces conditions, dont l'exécution complète aurait annulé la réalité d'une hégémonie, ne peuvent avoir eu en fait qu'une médiocre importance, même pendant le temps de la période royale. A l'époque

(1) L'égalité originnaire entre les deux armées est attestée par Tite-Live, t. 52, VIII, 8, 14, et Denys, VII 15, mais d'une manière évidente par Polybe, VI, 26.

républicaine, elles durent naturellement subir des changements, même dans la forme.

Parmi les premières qui tombèrent en désuétude, fut, sans doute, le droit de la confédération de faire des guerres et des traités avec des étrangers (1), ainsi que le droit de nommer le commandant en chef, alternativement tous les ans. La décision des guerres et des traités et le commandement suprême restèrent définitivement à Rome. Il s'ensuivit de ce changement, que les officiers de l'état-major, pour les troupes latines aussi, furent tous nommés par le commandant en chef romain, et à cette innovation s'en joignit une autre, c'est que des citoyens romains seuls étaient pris comme officiers de l'état-major pour la moitié romaine de l'armée, et sinon toujours, au moins ordinairement, même pour l'autre moitié (2). D'autre part, on ne pouvait, en règle, demander à la confédération tout entière un contingent plus fort que celui qui était fourni par l'État romain, et le commandant romain était également obligé de ne pas éparpiller les contingents latins, mais de garder le contingent envoyé par chaque communauté comme une division séparée de l'armée, sous le chef que la communauté avait nommé (3). Le droit de la confédération

l'usurpation
sur cette
égalité légale.

Pour les
guerres et les
traités.

Pour les
commandements
dans l'armée.

(1) Denys dit expressément que dans les traités fédéraux postérieurs entre Rome et le Latium, on interdisait absolument aux communautés latines d'appeler leur contingent de leur propre mouvement, et de les envoyer seuls sur le champ de bataille.

(2) Ces officiers de l'état-major latin étaient les douze *præfecti sociorum*, qui étaient établis sur les deux *alæ* du contingent fédéral, six sur chaque *ala*, comme les douze tribuns militaires de l'armée romaine étaient placés par six à la tête de chacune des deux légions ; Polybe, VI, 26, 5, dit que le consul nommait les premiers, comme originairement il nommait les derniers. Or, suivant l'ancien principe de loi, que toute personne obligée au service pouvait être officier, il était légalement permis au général de nommer un Latin comme chef de la légion romaine, et de même un Romain pour chef de la légion latine. Ceci eut pour résultat pratique que les tribuns militaires furent exclusivement Romains, et la plupart du temps, les *præfecti sociorum* de même.

(3) Ce sont les *præfecti turmarum* et *cohortium* (Polyb., VI, 21, 5. — Tit. Liv. XXX, 14 ; Sallust. Jug. 69 et alias). Naturellement, comme les consuls ro-

latine à une part égale dans le butin mobile et la terre conquise, continua à subsister pour la forme : en réalité, cependant, les fruits substantiels de la guerre revinrent, sans aucun doute, dès les premiers temps, à l'État dominant. Même pour la fondation des forteresses fédérales ou des colonies latines, comme on les appelait, les colons étaient, en général, la plupart Romains, et quelquefois tous; et quoique, par ce changement, ils devinssent, au lieu de citoyens romains, membres d'une communauté fédérale, il resta très-probablement aux nouvelles cités fondées un attachement à leur métropole, durable et dangereux pour la confédération.

Droits privés.

Les droits, au contraire, qui étaient assurés par les traités fédéraux au citoyen comme individu, ne furent pas limités. Ils comprenaient, en particulier, la complète égalité des droits quant à l'acquisition de la propriété foncière et des biens meubles, dans le trafic et l'échange, le mariage et les testaments, et le droit illimité d'aller et de venir; de sorte qu'un homme qui avait les droits de cité dans une ville quelconque, pouvait non-seulement légalement s'établir dans une autre, mais partout où il s'établissait, il participait, comme citoyen passif (*municeps*) à tous les droits et devoirs privés et politiques, à l'exception de l'éligibilité aux emplois et était même (quoique dans un sens limité) autorisé à voter dans l'assemblée des districts (1).

Telle était à peu près, suivant toute probabilité, la relation qui

maines étaient ordinairement commandants en chef, les chefs de communauté étaient aussi fréquemment dans les villes dépendantes à la tête des contingents (Tit. Liv. XXIII, 49; Orelli Insc., 7022). Du reste, le nom même donné aux magistrats latins (*prætores*) indique qu'ils étaient officiers.

(1) Un tel immigrant n'était pas, comme le citoyen réel, inscrit, une fois pour toutes, dans une tribu, mais avant chaque vote particulier, la tribu dans laquelle les immigrants devaient voter, était fixée par le sort. En réalité, cela équivalait probablement à la concession aux Latins d'un vote dans l'assemblée des tribus. Les immigrants n'ont pu voter dans les centuries, parce qu'une place fixe dans une tribu était une des conditions préliminaires du suffrage dans les centuries. Au contraire, ils doivent, comme les plébéiens, avoir voté dans les curies.

existait entre la communauté romaine et la confédération latine, dans la première période de la république. Nous ne pouvons constater quels éléments peuvent être attribués aux anciennes règles, et quels à la révision de l'alliance en 201 (493).

C'est avec un peu plus de certitude qu'on peut caractériser comme une innovation, et comparer avec le type la réforme qui s'opéra dans les communautés appartenant à la confédération latine, sur le modèle de la constitution consulaire de Rome. En effet, quoique les différentes communautés aient pu arriver à l'abolition de la royauté d'elles-mêmes et indépendamment les unes des autres, l'identité de l'appellation des nouveaux rois nommés dans la communauté romaine et dans les autres communautés latines, et l'application étendue du principe de la collégation, révèlent clairement une connexion extérieure (1). Dans un moment quelconque, après

Reforme des
constitutions
latines suivant
le modèle
romain.

(1) Ordinairement, comme on sait, les communautés latines étaient présidées par deux préteurs. En outre, on voit, dans les différentes communautés, des magistrats particuliers, qui, en ce cas, portaient le titre de dictateurs; comme à Albe (Orelli-Henzen Inscr. 2293); Lanuvium (Cicéron *pro Mil.* X. 27; XXII, 45; Asconius in *Mil.* p. 32; Orell.; Orelli, n. 3786, 5157, 6086); Compitum (Orelli, 3324); Nomentum (Orelli 208, 6138, 7032; comp. Henzen, *Bullet.* 1858, p. 169), et Aricia (Orelli, n. 1455); cette dernière fonction fut sans doute contemporaine de la consécration d'un temple à Aricia par un dictateur de la confédération latine (Caton. *origin.* 5, 11, gr. 21, Jordan). Il y eut un semblable dictateur à Cære (Orelli, n. 3787, 5772). Toutes ces magistratures ou sacerdoces qui venaient de magistratures (car les préteurs et les dictateurs de communautés entièrement ruinées, tels que le dictateur albain, doivent être expliqués par le passage de Tite-Live, IX, 43 : *Anagninies magistratibus præter quam sacrorum curatione interdictum*), toutes ces magistratures sont annuelles (Orelli., 208). Le récit de Macer, et des Annalistes qui le lui ont emprunté, et suivant lequel Albe n'était plus, au moment de la chute, gouvernée par des rois, mais par des dictateurs annuels, est probablement une simple induction basée sur l'institution, qui y ressemblait, de la dictature sacerdotale à Albe, qui était sans doute annuelle comme celle de Nomentum. Ce point de vue a dû être suggéré à l'auteur par ses opinions démocratiques. On peut se demander si l'induction est valable; et, même si Albe eût été, au moment de sa chute, gouvernée par des chefs viagers, l'abolition de la royauté à Rome ne devait pas entraîner la conversion de la dictature albaine en une fonction annuelle.

Une exception à cette règle, ce sont les deux *dictatores* de Fidènes (Orelli, 112),

l'expulsion des Tarquins de Rome, les constitutions des communautés latines doivent avoir été revisées suivant le modèle de la constitution consulaire. L'arrangement des constitutions latines en conformité avec celle de la cité dominante, appartient à une période bien postérieure; mais la probabilité interne est plutôt en faveur de la supposition que la noblesse romaine, après avoir accompli l'abolition de la royauté à vie à Rome, suggéra un changement semblable de constitution dans les communautés de la confédération latine; à la fin, le gouvernement aristocratique fut introduit partout dans le Latium, nonobstant la sérieuse résistance qui fut opposée, d'une part, par les Tarquins expulsés, de l'autre, par les *gentes* royales et les partis monarchiques des autres communautés du Latium. Le puissant développement de la domination étrusque qui eut lieu dans le même temps, les attaques continuelles des Véiens et l'expédition de Porsena, peuvent avoir poussé la nation latine à adhérer à la forme jadis établie de l'union, c'est-à-dire au maintien de la reconnaissance de la suprématie de Rome, et l'avoir disposée, par cette considération, à consentir à un changement de constitution pour lequel, sans doute, les voies étaient, sous beaucoup de rapports, préparées dans le sein même des communautés latines, peut-être même à se soumettre à un élargissement des droits d'hégémonie.

Extension de
Rome et du
Latium à l'Est
et au Sud.

La nation, unie d'une manière permanente, était en état, non-seulement de maintenir, mais d'étendre de tous côtés son pouvoir. Nous avons déjà mentionné que les Étrusques ne conservèrent que peu de temps la suprématie sur le Latium, et que les circonstances

mais c'est un emploi mal fondé du titre de dictateur, qui, dans tous les autres cas, même quand il fut transféré à des magistrats non Romains, entraîna l'exclusion et le contraire de la collégation.

Toutes ces magistratures sont, en substance, pour la réalité comme pour le nom, identiques à celles qui furent établies à Rome par la révolution, et d'une manière qui ne peut être suffisamment expliquée par la ressemblance des circonstances politiques auxquelles elles durent leur naissance.

se retrouvèrent bientôt, sur ce point, au même état où elles avaient été au temps des rois. Ce ne fut que plus d'un siècle après l'expulsion des Tarquins, qu'on vit s'étendre de ce côté les limites de la domination romaine. Au contraire, les conquêtes de l'époque républicaine primitive, comme de l'époque royale, furent faites entièrement aux dépens des voisins de l'est et du sud de Rome ; les Sabins, entre le Tibre et l'Anio ; les Éques, établis sur l'Anio supérieur, et les Volsques sur la mer Tyrrhénienne. Nous voyons, par la situation qu'elle eut plus tard, combien la contrée sabine devint de bonne heure dépendante de Rome ; déjà, dans les guerres contre les Samnites, les armées romaines traversaient la contrée sabine comme une terre paisible ; et à une époque reculée, bien avant, par exemple, le pays volsque, les Sabins avaient abandonné leur dialecte originaire pour celui de Rome. L'occupation romaine ne paraît avoir rencontré dans ce pays que peu d'obstacles. Les Sabins avaient sans doute comparativement peu de sympathie pour la résistance désespérée des Éques et des Volsques. Cela est évident par leurs annales ; et, ce qui est plus important, nous ne voyons dans ce pays aucune forteresse de coercition, comme il y en avait tant dans la plaine volsque. Peut-être cette absence d'opposition tenait-elle à cette circonstance, que les hordes sabines, probablement vers cette époque, se précipitèrent sur la Basse-Italie. Attirés par la beauté du pays aux environs du Tifernus et du Volturne, ils disputèrent peut-être facilement aux Romains la possession de leur terre natale ; et ceux-ci s'emparèrent, sans trouver beaucoup de résistance, du territoire sabin à moitié abandonné.

Contre
les Sabins.

La résistance des Éques et des Volsques fut bien autrement énergique et durable. Nous n'avons pas l'intention de raconter les hostilités qui se renouvelèrent tous les ans entre ces deux peuples, hostilités qui sont racontées dans les chroniques romaines, de telle sorte qu'on peut à peine distinguer la plus légère escarmouche d'une guerre importante, et dans lesquelles la connexion historique

Contre
les Éques et les
Volsques.

est complètement oubliée : il suffit d'indiquer les résultats permanents.

Nous voyons bien que la tâche principale des Romains et des Latins fut de séparer les Èques des Volsques, et de devenir maîtres des communications entre eux. A cette fin furent fondées les plus anciennes forteresses fédérales ou colonies latines, Cora, Norba, vers 262 (429), Signia, renforcée, dit-on, en 259 (493); toutes situées au point de jonction entre les territoires èque et volsque. L'objet fut encore plus complètement atteint par l'accession des Herniques à la ligue des Latins et des Romains, 268 (486), qui isola complètement les Volsques et assura à la ligue un boulevard contre les tribus sabelliennes qui habitaient au sud et à l'est. Il est donc aisé de voir comment ce petit peuple obtint la concession de l'égalité complète avec les deux autres dans le conseil de la ligue et la distribution du butin. Les Èques affaiblis ne furent plus guère redoutables; il suffit désormais d'entreprendre de temps à autre contre eux une expédition de pillage. Les Volsques opposèrent une résistance plus sérieuse, et la ligue ne put gagner du terrain sur eux qu'en avançant graduellement ses forteresses sur leur territoire. Velitræ avait déjà été fondée en 260 (494), comme un boulevard pour le Latium; elle fut suivie par Suessa Pometia, Ardea, 312 (442), et, par une circonstance singulière, Circeii, fondée, ou du moins renforcée en 361 (393), et qui garda sa liberté aussi longtemps qu'Antium et Terracine, ne peut avoir communiqué avec le Latium que par eau. On fit souvent des tentatives pour occuper Antium, et l'une réussit temporairement en 287 (467); mais en 293 (439), la ville recouvra la liberté, et ce fut seulement après l'incendie des Gaulois, que, à la suite d'une guerre violente de treize ans, 363 (377), les Romains conquièrent une suprématie décisive sur le territoire pontin, et ce territoire fut assuré par la fondation des forteresses Satrium, 569 (385), et Setia, 372 (382), puis distribué en lots de fermes et en tribus dans l'année 371 (383) et les suivantes. Depuis cette date, les Volsques se

révoltèrent peut-être, mais ils ne firent plus de guerre contre Rome.

Mais plus étaient décisifs les succès remportés par la ligue des Romains, des Latins et des Herniques contre les Étrusques, les Sabins, les Éques et les Volsques, plus la ligue devint exposée à la désunion. La raison en fut en partie l'augmentation du pouvoir hégémonique de Rome, que nous avons déjà montré sortant nécessairement des circonstances, mais qui néanmoins parut aux Latins un lourd fardeau; en partie aussi les actes particuliers d'odieuse injustice, commis par la communauté dominante.

*Criées dans
l'intérieur de la
ligue
romano-latine.*

Telle est, par exemple, l'odieuse sentence d'arbitrage entre les Ariciens et les Ardéates, en 308 (446), dans laquelle les Romains, appelés comme arbitres pour un territoire disputé entre les deux villes, le prirent pour eux-mêmes, et quand cette décision occasionna à Ardée des dissensions intérieures, dans lesquelles le peuple voulait se joindre aux Volsques, tandis que la noblesse restait attachée à Rome, ces dissensions furent encore plus odieusement exploitées, comme prétexte pour l'envoi de colons romains à la riche cité, et pour la distribution à ces colons des terres des citoyens qui avaient été du parti anti romain (312). La principale cause cependant de la dissolution intérieure de la ligue fut la subjugation même de l'ennemi commun : d'un côté on cessa d'avoir des égards, de l'autre du dévouement, du moment qu'on eut n'avoir plus besoin les uns des autres. La rupture déclarée entre les Latins et les Herniques, d'une part, et les Romains de l'autre, fut surtout occasionnée en partie par la prise de Rome par les Gaulois et l'affaiblissement temporaire qui en fut la suite, en partie par l'occupation définitive et la distribution du territoire romain. Les alliés d'aujourd'hui se trouvèrent bientôt l'un contre l'autre sur un champ de bataille. Déjà des volontaires latins en grand nombre avaient pris part à la dernière résistance désespérée des Volsques; aujourd'hui les plus fameuses parmi les cités latines, Lanuvium, 371 (383), Préneste, 372 (382), 374 (380), 400 (354), Tuscu-

lum, 373 (381), Tibur, 394 (360), 400 (354), et plusieurs forteresses établies sur le territoire volsque par la ligue romano-latine, telles que Velitræ et Circeii, durent être soumises par la force des armes, et les Tiburtins mêmes ne craignirent pas de faire cause commune contre Rome avec les hordes gauloises qui s'avançaient de nouveau. Il n'y eut pas de révolte concertée, et Rome s'empara des villes particulières avec assez peu de peine. Tusculum fut même obligé, en 373 (381), de renoncer à sa république et d'entrer dans l'union civique avec Rome; ce fut la première occasion dans laquelle tout un peuple fut incorporé à la république romaine, en gardant, dans l'intérieur de ses murailles, une certaine indépendance communale. Bientôt après, Satricum eut un sort semblable.

Renouvellement
des traités
d'alliance.

La lutte avec les Herniques fut plus sérieuse 392 (362), 396 (358) : le premier commandant en chef consulaire appartenant à la plèbe, Lucius Genneius y fut tué; là aussi, cependant, les Romains furent victorieux. La crise se termina par le renouvellement des traités entre Rome et les confédérés herniques et latins en 396 (358). La teneur précise de ces traités n'est pas connue; mais il est évident que les deux confédérations se soumirent une fois de plus, et probablement avec des conditions plus dures, à l'hégémonie romaine. L'institution, qui eut lieu à la même époque, de deux nouvelles tribus sur le territoire pomptin, montre clairement l'immense progrès qu'avait fait la puissance romaine.

Fin de la
confédération
latine dans les
relations
entre Rome et la
Latium.

A cette crise se rattache manifestement la dissolution de la confédération latine (1), qui eut lieu vers l'an 370 (384), quoique nous

(1) Dans la liste donnée par Denys (V, 61) des trente cités fédérales latines, seule liste que nous possédions, on voit nommés les Ardéates, Aricinii, Borcelani, Burentani (position inconnue), Corni (Corani?), Carrentani (position inconnue), Circienses, Cotulani, Corbentes, Cabani (inconnus), Fortenci (inconnus), Gabini, Laurentes, Lanuvini, Lavinates, Labicani, Nomentani, Norbani, Prænestini, Pedani, Querquetulani (position inconnue), Satricani, Scaptini, Setini, Telleuii (position inconnue) et Veliterni. Les mentions occasionnelles de cités ayant droit à la participation, telles que Ardea (Tite-Live XXXII, 1), Laurentum (Tite-Live

ne puissions pas déterminer précisément si ce fut l'effet, ou, ce qui est plus probable, la cause de la révolte du Latium que nous venons de raconter. Suivant le droit antérieur, toute cité souveraine fondée par Rome et le Latium prenait sa place parmi les communes autorisées à participer à la fête fédérale et à la diète, tandis que, d'autre part, toute communauté incorporée à une autre, et par là politiquement annihilée, était rayée de la liste des membres de la ligue. Dans le même temps, cependant, suivant l'usage et la nécessité des Latins, le nombre jadis fixé de trente villes fédérales fut tellement respecté, que, parmi les cités participantes, il n'y en eut jamais ni plus ni moins de trente qui eurent le droit de suffrage, et qu'un certain nombre de villes qui entrèrent plus tard dans la ligue, ou bien furent négligées, en raison de leur médiocre importance,

XXXVII, 3), Borillæ, Gabii, Labici (Cicéron, *pro Planc.*, IX, 23), sont d'accord avec cette liste. Denys la donne, à l'occasion de la déclaration de guerre du Latium contre Rome, en 256 (498), et il était naturel de regarder cette liste, comme fit Niebuhr, comme venant du renouvellement bien connu de la ligue en 261. (493). Seulement, comme dans cette liste, écrite avec l'alphabet latin, la lettre *g* apparaît avec une position qu'elle n'avait certainement pas dans le temps des Douze Tables, et qu'elle put à peine avoir avant le cinquième siècle (voy. mes *Unteritalische Dial.* p. 33), elle doit venir d'une source plus récente; et la plus simple hypothèse de beaucoup est de la reconnaître comme une liste des villes qui furent regardées plus tard comme des membres ordinaires de la confédération latine, et que Denys, suivant sa coutume de rattacher ensemble les faits, présente comme les éléments intégrants originaux. On doit remarquer que la liste ne présente pas une seule communauté non latine, pas même Cære, mais énumère qu'elle simplement des lieux originairement latins, ou occupés par des colonies latines. — Personne ne citera Corbio ou Corioli comme des exceptions. Or, si nous comparons avec cette liste celle des colonies latines, nous trouvons celle des neuf qui avaient été fondées jusqu'à 369, Suessa Pometia, Cora, Signia, Velitræ, Norba, Antium (si c'était réellement une colonie latine,) Ardea, Circeii et Satricum, les six marquées en italiques ont, et d'autre part, de celles qui ont été fondées plus tard, Setia seule, fondée en 372 (382), est mentionnée dans la liste de Denys. Les colonies latines donc qui furent établies avant 370 étaient membres participants à la fête albaine; celles qui furent fondées postérieurement ne l'étaient pas. La circonstance que Suessa Pometia et Antium manquent dans Denys n'est pas contraire à ce point de vue, car toutes deux furent perdues peu après leur coloni-

ou, pour les crimes qu'elles avaient commis, privées du droit de voter. Decette façon, la confédération fut établie, vers l'an 370 (384), de la manière suivante : Des anciennes villes latines il y avait (outre quelques-unes qui sont tombées dans l'oubli ou dont la position est inconnue), comme étant encore autonomes et possédant le droit de suffrage, Nomentum, entre le Tibre et l'Anio ; Tibur, Gabii, Scaptra, Labici (1), Pedum et Préneste, entre l'Anio et la chaîne

sation, et Antium resta pour longtemps encore une forteresse principale des Volques, tandis que Suessa disparut bientôt. La seule contradiction réelle que présente la règle que nous avons établie est l'absence de Signia, et la mention de Setia ; de sorte qu'il est naturel de penser que ΣΗΤΙΝΩΝ doit être changé en ΣΙΓΝΙΝΩΝ, ou de croire que la fondation de Setia avait été déjà résolue avant 370, et que Signia était au nombre des villes qui ne votaient pas. Nous trouvons comme confirmation ce fait que, dans cette liste, on ne trouve aucune des villes qui furent incorporées à Rome avant 370 (384), telles que Ostia, Antemnæ et Albe ; tandis qu'on y voit figurer celles qui furent incorporées plus tard, telles que Tusculum, Satricum, Cora, Velitræ, qui doivent toutes avoir perdu leur indépendance entre 370(384) et 536 (218).

Pour ce qui regarde la liste donnée par Pline de trente-deux communautés éteintes de son temps et qui avaient participé à la fête albaine, en en déduisant les huit qui sont aussi mentionnées par Denys (car les Cusnetani de Pline paraissent être les Correntani de Denys, et les Tutienses de Pline les Trierni de Denys, il reste vingt-quatre villes, la plupart inconnues, formées, sans aucun doute, d'une part, des dix-sept communautés non-votantes (et qui avaient peut-être été en grande partie précisément les plus anciens membres de la fédération des fêtes albaines, plus tard privés de cet honneur), d'autre part, d'un certain nombre d'autres membres déçus ou exclus de la ligue : c'est à cette dernière classe qu'appartenait en particulier l'ancienne capitale de la ligue, Albe, aussi nommée par Pline.

(1) Tite-Live établit certainement (IV, 47), que Labici devint une colonie en 336 (418). Mais, outre que Diodore (XIII, 6) n'en dit rien, Labici ne peut pas avoir été une colonie de citoyens, car la ville n'était pas située sur la côte, et, en outre, on la trouve encore postérieurement en possession de son autonomie ; elle ne peut pas non plus avoir été une colonie latine, car il n'y a pas, et il ne peut y avoir, d'après la nature de ces fondations, un seul autre exemple d'une colonie latine, établie dans le Latium propre. Là, comme partout ailleurs, il est très-probable (d'autant plus que deux jugera sont cités comme ayant été le lot de terre attribué) qu'une assignation de terres aux citoyens aura été confondue avec une assignation coloniale,

des monts Albains ; Corbio, Tusculum, Borellæ, Aricia, Corioli et Lanuvium sur le chemin des monts Albains ; enfin, Laurentum et Lavinium dans la plaine située le long de la côte. Il faut y ajouter les colonies fondées par Rome et par la ligue latine : Ardée, dans l'ancien territoire des Rutules, et, dans celui des Volsques, Velitræ, Satricum, Cora, Norba, Setia et Circeii. Dix-sept autres localités, dont les noms ne sont pas exactement connus, avaient le droit de participer à la fête Latine, mais non le droit de suffrage. La confédération latine demeura ainsi composée sans variation de quarante-sept villes participant à la fête Latine et de trente ayant le droit de suffrage. Les communautés latines fondées subséquemment, telles que Sutrium, Nepete, Cales et Terracine ne furent plus admises dans la confédération, et les villes latines qui furent plus tard privées de leur autonomie, telles que Tusculum et Satricum, ne furent pas pour cela rayées de la liste.

A cette clôture de la confédération se rattacha la fixation des limites du Latium. Tant que la confédération latine resta ouverte, les limites du Latium avaient avancé avec l'établissement de nouvelles cités fédérales ; mais comme les colonies latines postérieures n'avaient pas de part à la fête Latine, elles n'étaient pas considérées géographiquement comme faisant partie du Latium. Pour cette raison, Ardea et Circeii étaient comptées comme cités latines. Sutrium et Terracine ne l'étaient pas.

Fixation des
frontières
du Latium.

Les villes auxquelles le droit de cité latine fut accordé après 370 ne furent pas seulement mises à l'écart de l'association fédérale ; elles furent encore isolées les unes des autres au point de vue de leurs droits privés. Tandis que chacune d'elles jouit de la réciprocité des relations commerciales et peut-être aussi du mariage (*commercium et connubium*) avec Rome, une semblable réciprocité ne leur fut pas accordée avec les autres cités latines. Le citoyen de Sutrium, par exemple, pouvait posséder en pleine propriété une pièce de terrain à Rome, mais non à Préneste, et pouvait procréer des enfants légitimes avec une épouse romaine, mais non avec une

épouse tiburtine (1). Jusque-là, une grande liberté de mouvement avait été autorisée dans le sein de la confédération. Une ligue séparée, par exemple, des cinq vieilles cités latines, Aricia, Tusculum, Tibur, Lanuvium et Laurentum, et des trois nouvelles cités latines, Ardea, Suessa Pometia et Cora avait été autorisée à se grouper autour de l'autel de Diane d'Aricia. Ce ne fut sans doute pas le simple résultat d'un accident qui fit que nous ne trouvons plus dans la suite de pareilles confédérations, dangereuses pour l'hégémonie de Rome.

Revision des
constitutions
municipales.
Juges de police.

Nous pouvons également attribuer à cette époque la révision que subit la constitution des cités latines, et leur complète assimilation à la constitution de Rome. On voit paraître plus tard, à côté des deux préteurs, et comme élément nécessaire de la magistrature latine, deux édiles, chargés de la surintendance de police des marchés et des grandes routes, et de l'administration de la justice qui s'y rattache. L'institution de ces fonctionnaires urbains doit avoir eu lieu évidemment en même temps et sous l'influence du pouvoir suprême dans toutes les villes de la fédération, et ne peut certainement pas avoir précédé l'établissement de l'édilité curule à Rome, qui eut lieu en 387 (367) : elle eut lieu probablement vers le même temps. Sans doute cet arrangement fut compris parmi une série de mesures restreignant les libertés et modifiant l'organisation des communautés municipales, dans l'intérêt de la politique aristocratique.

Domination des
Romains.
Assimilation
des Latins.

Après la chute de Véies et la conquête du territoire pomptin, Rome se sentit évidemment assez puissante pour resserrer les rênes de son hégémonie, et pour placer les cités latines dans une situation si dépendante, qu'elles devinrent en fait complètement ses-su-

(1) Cette restriction de l'ancienne réciprocité complète des privilèges latins se présente d'abord dans le renouvellement du traité de 416 (338) (Tite-Live, VIII, 14), mais comme le système d'isolement, dont elle était une partie essentielle, commença d'abord par rapport aux colonies latines, établies après 370 (384), et ne fut généralisé qu'en 416 (338), il est convenable de mentionner ici cette innovation.

jettes. Dans ce temps, 406 (348), les Carthaginois, dans un traité commercial conclu avec Rome, s'obligèrent à n'infliger aucune injure aux Latins qui étaient sujets de Rome, c'est-à-dire aux villes maritimes d'Ardea, d'Antium, de Circeii et de Terracina; si cependant une des villes latines sortait de l'alliance des Romains, les Phéniciens avaient le droit de l'attaquer; mais s'ils la prenaient, ils devaient non la raser, mais la remettre aux Romains. Ceci montre clairement par quelles chaînes la cité romaine attachait à elle les cités qu'elle protégeait, et combien une ville qui osait se soustraire à ce protectorat avait à risquer et à sacrifier dans cette révolte.

Il est vrai que, même alors, la confédération latine au moins (si non celle des Herniques) gardait son titre formel au tiers des gains de la guerre et peut-être quelques autres restes de l'antique égalité des droits; mais ce qui fut palpablement perdu était assez important pour provoquer l'exaspération qui, à cette époque, régnait parmi les Latins contre Rome. Non-seulement beaucoup de volontaires latins combattirent, sous des drapeaux étrangers, contre la cité qui les commandait, partout où des armées combattaient contre Rome, mais en 405 (349), la ligue latine elle-même résolut de refuser aux Romains son contingent. Suivant toute apparence, on devait compter sur un nouveau soulèvement de toute la confédération latine à une époque peu éloignée, et à la même époque une collision était imminente avec une autre nation italique, qui était certainement en état de tenir tête à la puissance réunie de toute la race latine. Après la défense des Volsques, aucune nation considérable n'arrêta d'abord les Romains dans le sud : leurs légions s'approchèrent du Liris sans trouver de résistance. Déjà en 397 (357) ils avaient lutté avec avantage contre les Privernates, et en 409 (345) contre les Aurunci, à qui ils enlevèrent Sora sur le Liris. C'est ainsi que les Romains étaient arrivés à la frontière latine, et l'alliance fraternelle que conclurent, en l'an 400 (354), les deux plus braves et les deux plus puissantes nations de l'Italie, était un gage certain d'une lutte prochaine pour la suprématie de l'Italie,

Collision entre
les Romains
et les Samnites.

lutte qui faillit éclater en même temps que la crise intérieure de la nation latine.

Conquête des
Samnites dans
l'Italie
méridionale.

La nation samnite qui, à l'époque de l'expulsion des Tarquins, était déjà certainement depuis longtemps en possession des contrées montagneuses qui s'étendent entre les plaines d'Apulie et de Campanie et qui les commandent l'une et l'autre, avait été gênée dans ses progrès d'un côté par les Dauniens (la puissance et la prospérité d'Arpi appartiennent à cette époque), de l'autre par les Grecs et les Étrusques. Mais la chute de la puissance étrusque, vers la fin du III^e siècle, et la décadence des colonies grecques dans le cours du IV^e, leur ouvrirent le chemin à l'ouest et au sud, et on vit les Samnites s'avancer, horde sur horde, jusqu'aux mers méridionales de l'Italie, et même les traverser. Ils parvinrent d'abord dans la plaine voisine de la baie, à laquelle le nom des Campaniens avait été associé depuis le commencement du IV^e siècle : les Étrusques qui l'habitaient furent anéantis, les Grecs resserrés ; Capoue fut enlevée aux premiers, 330 (424), Cumes aux seconds, 334 (420). Vers le même temps, peut-être même plus tôt, les Lucaniens parurent dans la Grande-Grèce ; au commencement du IV^e siècle, ils furent enveloppés dans un conflit avec le peuple de Termini et de Thurii et bien avant 364 (390), ils s'étaient établis dans la ville grecque de Laos. Vers cette époque, leur armée s'élevait à 30,000 hommes d'infanterie, et 4,000 cavaliers. Vers la fin du IV^e siècle, il est pour la première fois question d'une confédération séparée des Bruttii (1), qui s'étaient détachés des Lucaniens, non comme les autres rameaux sabelliens, sous forme de colonie, mais à la suite d'une querelle, et s'étaient mêlés de beaucoup d'éléments étrangers. Les Grecs de la Basse-Italie essayèrent bien d'échapper à la pression des Barbares ; la ligue des cités Achéennes fut reconstituée en 361, et il fut établi que, lorsqu'une des villes confédérées serait assiégée par les Luca-

(1) Le nom lui-même est très-ancien : c'est même le nom indigène le plus ancien des habitants de la Calabre actuelle (Antiochus, Fr. 5, Müll). La dérivation connue est sans doute une invention.

niens, toutes les autres fourniraient des contingents, et que les chefs des contingents qui ne viendraient pas seraient punis de mort. Mais l'union même des cités de la Grande-Grèce ne servit plus à rien ; car le chef de Syracuse, Denys l'Ancien, fit cause commune avec les Italiotes contre ses compatriotes. Tandis que Denys enlevait aux flottes de la Grande-Grèce la suprématie des mers italiques, les cités grecques furent occupées et démolies les unes après les autres par les Italiotes ; dans un espace de temps incroyablement restreint, cette brillante couronne de cités grecques fut saccagée et détruite. Quelques établissements grecs seulement, tels que Naples, eurent le bonheur, quoique avec difficulté, et plutôt par des traités que par la force des armes, de sauver leur existence et leur nationalité. Tarente seule resta complètement indépendante et puissante, à cause de sa situation reculée et de son esprit belliqueux, entretenu par ses luttes incessantes avec les Messapiens. Elle eut cependant constamment à lutter pour son existence avec les Lucaniens, et fut obligée de chercher des alliances et des mercenaires dans sa mère patrie de Grèce.

Dans le temps où Véies et la plaine Pomptine devenaient romaines, les hordes samnites possédaient complètement toute la Basse-Italie, à l'exception de quelques colonies grecques sans rapports entre elles, et des côtes apulo-messapiennes. Le Périple grec, composé vers 418, mentionne les Samnites proprement dits, avec leurs cinq langues, comme régnant d'une mer jusqu'à l'autre, et place les Campaniens dans leur voisinage, sur la mer Tyrrhénienne vers le nord et les Lucaniens vers le sud ; parmi ceux-ci sont compris, dans cette circonstance comme dans plusieurs autres, les Bruttians ; ils se partageaient déjà la côte tout entière depuis Pæstum, sur la mer Tyrrhénienne, jusqu'à Thurii sur la mer Ionique. En fait, quand on compare les succès des deux grandes nations de l'Italie, les Latins et les Samnites, avant qu'elles vinssent en contact, on trouve la carrière de conquêtes des Samnites bien plus vaste et plus brillante que celle des Romains. Mais le caractère de

ces conquêtes était fort différent. Du point central solide que le Latium possédait dans la ville de Rome, la domination de la race latine s'étendait lentement de tous les côtés et dans des limites comparativement restreintes, mais en posant le pied solidement à chaque pas, soit par la fondation de villes fortifiées sur le modèle romain avec les droits de cités dépendantes, soit par la romanisation des territoires conquis. Il en fut autrement des Samnites. On ne voit chez eux aucun peuple dominant, et par conséquent, pas de politique de conquête. Tandis que la conquête de Véies et de la plaine Pomptine augmentait sérieusement le pouvoir des Romains, le Samnium était plutôt affaibli que fortifié par les cités campaniennes, et par la confédération des Lucaniens et des Bruttiens; car toute horde qui avait cherché et trouvé de nouveaux établissements, volait ensuite de ses propres ailes. Les tribus samnites occupaient un espace disproportionné, qu'elles n'avaient jamais songé à s'approprier tout entier; les plus grandes villes grecques, Tarente, Thurii, Crotona, Metaponte, Héraclée, Rhegium, Naples, quoique affaiblies et souvent dépendantes, continuaient à exister, et les Hellènes étaient tolérés même dans le pays plat, et dans les petites villes; Cumae, par exemple, Posidonia, Laos et Hipponium restèrent (comme le prouvent le Périple et les monnaies), des cités grecques, même sous la domination samnite. Ainsi naquirent des populations mêlées; comme, par exemple, les Bruttiens, avec leurs deux langues, et qui comprenaient des éléments helléniques et samnites, et même des restes des anciens autochtones: dans la Lucanie et la Campanie, même de semblables mélanges doivent avoir eu lieu, quoique dans une moindre proportion. La nation samnite, de plus, ne pouvait résister au charme dangereux de la civilisation hellénique, surtout dans la Campanie, où Naples entra bientôt en relations amicales avec les immigrants, et où le ciel seul adoucissait les barbares. Capoue, Nola, Nuceria et Teanum, quoique ayant une population purement samnite, adoptèrent les manières grecques et une constitution grecque de la cité;

en fait, la forme indigène de constitution cantonale ne pouvait pas subsister dans ces circonstances modifiées. Les cités samnites de Campanie commencèrent à battre monnaie, en partie avec des exergues grecs ; Capoue devint, par son commerce et son agriculture, la seconde cité de l'Italie en grandeur, la première en richesse et en luxe. La profonde démoralisation, dans laquelle, suivant les anciennes traditions, cette ville dépassait toutes les autres villes de l'Italie, se montre bien dans le système de recrutement des mercenaires et dans les combats de gladiateurs, pour lesquels Capoue avait la palme. Nulle part les recruteurs ne trouvaient autant d'empressement que dans cette métropole de la civilisation démoralisée ; tandis que Capoue par elle-même ne savait pas se protéger contre les attaques des Samnites, la jeunesse guerrière de Campanie se précipitait sous des condottieri choisis dans son sein, principalement en Sicile. On montrera plus tard quelle influence ces condottieri exercèrent sur les destinées de l'Italie ; ils présentent un côté aussi particulier des mœurs campaniennes que les combats de gladiateurs, qui, s'ils ne prirent pas naissance à Capoue, s'y développèrent du moins jusqu'à la perfection. On y voyait paraître des couples de gladiateurs au milieu des festins, et leur nombre était proportionné au rang des hôtes invités. Cette dégénération de la plus importante des cités campaniennes, qui se rattache étroitement aux habitudes étrusques florissantes en cet endroit, doit avoir été fatale à toute la nation. Quoique la noblesse campanienne sût allier à la plus profonde démoralisation une bravoure chevaleresque et une haute culture intellectuelle, elle ne pouvait plus être pour la nation ce que la noblesse romaine était pour la nation latine. L'influence hellénique s'exerçait sur les Lucaniens et les Bruttians aussi bien que sur les Campaniens, quoique à un moindre degré. Les objets découverts dans ces contrées prouvent que l'art grec y était aimé avec une frénésie barbare : les riches colliers d'or et d'ambre, les magnifiques poteries peintes, que nous déterrions encore dans les tombeaux, nous aident à conjecturer à quel point ces hommes

s'étaient éloignés des mœurs de leurs pères. Leur écriture nous a conservé d'autres indications : la vieille écriture nationale apportée du nord fut abandonnée par les Lucaniens et les Bruttians et échangée pour l'écriture grecque, tandis qu'en Campanie l'alphabet national, et le langage lui-même, sous l'influence civilisatrice du grec, se développa de lui-même et atteignit une plus grande clarté et une plus grande délicatesse. On rencontre même des traces isolées de l'influence de la philosophie grecque.

La
confédération
samnite

La contrée samnite proprement dite resta seule parfaitement à l'abri de ces innovations, qui, quelque belles et naturelles qu'elles puissent avoir été jusqu'à un certain point, n'en contribuèrent pas moins à relâcher de plus en plus le lien de l'unité nationale, déjà très-faible, par sa nature. Par suite de l'influence hellénique, il se fit une profonde division dans le sein de la race samnite. Les « Philhellènes » civilisés de Campanie s'habituerent, comme les Hellènes eux-mêmes, à trembler devant les rudes tribus des montagnes, qui ne cessaient de se répandre dans la Campanie et de troubler les habitants primitifs dégénérés. Rome était une ville fermée, qui s'appuyait sur la force de tout le Latium : les sujets pouvaient murmurer, mais ils obéissaient. La race samnite était dispersée et divisée, et tandis que la confédération dans le Samnium proprement dit avait préservé de toute atteinte les mœurs et la bravoure des ancêtres, elle différait essentiellement, sous ce rapport, des autres populations et cités samnites.

Rome
soumet Capoue.

En fait, ce fut ce contraste entre les Samnites de la plaine et les Samnites de la montagne qui conduisit les Romains sur le Liris. Les Fidiciniens de Teanum et les Campaniens de Capoue demandèrent du secours aux Romains contre leurs propres compatriotes, qui, en hordes toujours renouvelées, ravageaient leur territoire et menaçaient de s'y établir. Quand l'alliance demandée eut été refusée, l'ambassade campanienne offrit la soumission de son pays à la suprématie de Rome, et les Romains ne surent pas résister à cet appât. Des ambassadeurs romains furent envoyés aux Samnites

pour les informer de la nouvelle acquisition, et pour leur enjoindre de respecter le territoire de la puissance amie. On ne peut guère plus suivre en détail la chaîne des événements (1); nous découvrons seulement que, après une campagne, ou sans l'occasion d'une guerre, Rome et le Samnium arrivèrent à un arrangement par lequel

(1) Peut-être aucune portion des annales romaines n'a-t-elle été plus défigurée que le récit de la première guerre latino-samnite, telle qu'on la trouve ou qu'on la trouvait dans Tite-Live, dans Denys et dans Appien. Il est à peu près tel que nous allons dire : Après qu'en 411, les deux consuls eurent marché en Campanie, le consul Marcus Valerius Corvus remporta, le premier, une pénible et sanglante victoire sur les Samnites au mont Gaurus : son collègue Aulus Cornelius Cossus en gagna une seconde, après avoir été sauvé d'une complète destruction dans une passe étroite par le sacrifice d'une division conduite par le tribun militaire Publius Decius. La troisième bataille, qui fut décisive, fut livrée par les deux consuls, à l'entrée des fourches Caudines, près de Suessula. Les Samnites furent complètement battus ; on ramassa vingt mille de leurs boucliers sur le champ de bataille ; ils furent obligés d'accepter la paix, par laquelle les Romains conservèrent Capoue qui s'était donnée à eux, tandis que Teanum fut laissé aux Samnites 413 (341). Les Romains reçurent de partout des encouragements, de Carthage même. Les Latins qui avaient refusé leur contingent et qui paraissaient se préparer à attaquer Rome, tournèrent leurs armes contre les Péligniens, tandis que les Romains étaient occupés d'une conspiration militaire qui avait éclaté dans la garnison laissée en Campanie 412 (342), puis de la prise de Privernum 413 (341) et de la guerre contre les Antiates. A cette époque, la situation des partis éprouva un brusque et singulier revirement. Les Latins, qui avaient demandé en vain le droit de cité romaine et la participation au consulat, se soulevèrent contre Rome avec les Fidicins, qui avaient vainement offert de se soumettre aux Romains, et n'avaient pas su se sauver des Samnites, et avec les Campaniens qui étaient fatigués de la domination romaine. Il n'y eut dans le Latium que les Laurentini et les chevaliers campaniens qui demeurèrent fidèles aux Romains, qui de leur côté trouvèrent un appui auprès des Péligniens et des Samnites. L'armée latine tomba sur le Samnium ; l'armée romano-samnite, après avoir marché vers le lac Fucin et de là, en évitant le Latium, vers la Campanie, donna la bataille décisive auprès du Vésuve contre les Latins et les Campaniens réunis : elle fut gagnée par le consul Titus Manlius Imperiosus, au moyen de sa dernière réserve qu'il fit donner : il avait d'abord rétabli dans l'armée la discipline en faisant exécuter son propre fils qui avait tué un ennemi malgré les ordres du quartier général ; son collègue Publius Decius Mus apaisa les dieux en se sacrifiant volontairement. Mais la guerre ne fut terminée que par une seconde bataille que le consul Manlius livra

Capoue était laissée aux Romains, Teanum aux Samnites, et le cours supérieur du Liris aux Volsques.

Le consentement que les Samnites donnèrent au traité s'explique par les efforts énergiques que firent à cette époque les Tarentins pour se débarrasser de leurs voisins sabelliens. Mais les Romains

aux Latins et aux Campaniens auprès de Tifernum : le Latium et Capoue se soumirent et perdirent une partie de leur territoire.

Le lecteur honnête et judicieux ne manquera pas de remarquer que ce récit est un tissu d'impossibilités. Telle est par exemple la déclaration de guerre des Antiates, après leur soumission de 377, (Tite-Live VI, p. 33); la campagne indépendante des Latins contre les Péligniens, en contradiction manifeste avec les stipulations des traités entre Rome et le Latium; la marche sans précédent de l'armée romaine à travers le territoire marse et samnite sur Capoue, tandis que tout le Latium était en armes contre Rome. Je ne dis rien du récit confus et sentimental de l'insurrection militaire de 412 (342), et de l'histoire de son chef involontaire, le boiteux Titus Quinctius, le Götz de Berlichingen romain. Les répétitions sont peut-être encore plus suspectes. Telle est l'histoire du tribun militaire Publius Decius, copiée sur l'action courageuse de Marcus Calpurnius Flamma, si tel fut son nom, dans la première guerre punique : telle est encore la seconde mention de la conquête de Privernum par Genus Plantius, en l'année 425 (329), seconde conquête qui est seule mentionnée dans les fastes triomphaux : tel est encore le sacrifice de Publius Decius, renouvelé, comme on sait, par son fils en 459 (295). Dans cette partie, tout le récit trahit une époque différente et une autre main que celle qui a raconté les autres récits plus croyables des Annales. Le récit est plein de peintures détaillées de batailles, d'anecdotes telles que celle du préteur de Setia, qui se brise la tête sur l'escalier du Sénat, parce qu'il avait eu l'audace de solliciter le consulat, et les anecdotes diverses qui entourent le surnom de Titus Manlius; enfin de digressions archéologiques prolixes et contestables. C'est à cette classe que nous rapporterons l'histoire de la légion (le compte-rendu probablement apocryphe que donne Tite-Live I, 52, du manipule formé par le second Tarquin, de Romains et de Latins mêlés, est probablement un autre fragment de ces digressions); tel est encore le point de vue erroné sur le traité entre Capoue et Rome, (voyez mes *Röm. Munzwesen*, p. 334, n° 122); la formule du sacrifice volontaire, le denier campanien, l'alliance de Laurentium et les *vinæ jugera*, dans l'assignation (p. 338, A). Dans de telles circonstances, on peut considérer comme un fait de grande importance que Diodore, qui suit d'autres récits souvent plus anciens, ne sache absolument rien d'aucun de ces derniers événements, sauf la bataille de Trifanium; bataille qui s'accorde peu avec le reste du récit qui, suivant les règles de la justice poétique, aurait dû finir avec la mort de Decius.

aussi avaient de bonnes raisons de s'arranger aussi tôt que possible avec les Samnites, car la transition antérieure à la domination romaine de la contrée qui avoisinait le sud du Latium, avait changé en une insurrection ouverte le ferment de haine que nourrissaient les Latins. Toutes les villes latines originaires, même les Tusculans qui avaient été reçus dans l'alliance de la cité, se déclarèrent contre Rome, à la seule exception des Laurentins, tandis que toutes les colonies romaines du Latium, à l'exception de Velitræ, restèrent attachées à Rome. On comprend aisément que les Campaniens, malgré leur soumission récente et volontaire aux Romains, aient saisi la première occasion de se débarrasser de la domination romaine, et malgré l'opposition du parti oligarchique dévoué à Rome, aient fait cause commune avec la confédération latine ; on comprend également que les Volsques aient entrevu, dans ce soulèvement des Latins, une dernière possibilité de recouvrer leur liberté : on ne se figure pas bien, au contraire, pourquoi les Herniques, comme l'aristocratie campanienne, ne prirent pas part à ce soulèvement. La position des Romains était critique : les légions qui s'étaient dirigées vers le Liris et avaient occupé la Campanie, étaient coupées, par la révolte des Latins et des Volsques, de toute communication avec Rome ; une victoire seule pourrait les sauver. C'est à Trifanum (entre Minturnes, Suessa et Sumessa) que fut livrée la bataille décisive, 414 (340) ; le consul Titus Manlius Imperiosus Torquatus remporta, sur les Latins et les Campaniens réunis, une victoire complète. Dans les deux années suivantes, les différentes villes des Latins et des Volsques, celles du moins qui résistaient encore furent forcées à capituler ou prises d'assaut, et toute la contrée fut réduite à la sujétion.

L'effet de la victoire fut la dissolution de la ligue latine. Elle devint, de fédération politique indépendante, une simple association pour la célébration des fêtes religieuses. Les anciens droits stipulés de la confédération, relativement au maximum de la levée des troupes et au partage des gains de la guerre, tombèrent, en tant que

Dissolution
de la
ligue latine.

droits, avec la ligue elle-même, et prirent, quand ils furent reconnus subséquemment, le caractère d'une faveur. Au lieu du simple traité entre Rome, d'une part, et la confédération latine, de l'autre, on vit des alliances perpétuelles se fonder entre Rome et les localités particulières confédérées. L'isolement des communautés les unes à l'égard des autres, qui avait été déjà institué pour les places fondées après 370, fut ainsi étendu à toute la nation latine. Sous d'autres rapports, les différentes places conservèrent leurs privilèges antérieurs et leur autonomie. Tibur et Préneste cependant eurent à céder à Rome des portions de leur territoire, et on exerça avec plus de rigueur encore les droits de la guerre contre les autres communautés latines ou volsques. Des colons romains furent envoyés à Antium, la plus importante et la plus forte, sur terre comme sur mer, des cités volsques, et les anciens citoyens furent obligés, non-seulement de céder les terres nécessaires à de nouveaux arrivants, mais d'entrer eux-mêmes dans l'alliance de Rome, 416 (338). Des colons romains s'établirent également, quelques années après, 425 (329), à Terracine, la seconde des cités volsques en importance, et là aussi les anciens citoyens furent ou écartés ou incorporés dans la nouvelle colonie. Lanuvium, Aricia, Nomentum et Pedom perdirent aussi leur indépendance et devinrent des municipes romains. Les murs de Velitræ furent démolis, le sénat fut supprimé en masse et interné dans l'Étrurie romaine; la ville fut vraisemblablement constituée en communauté sujette avec les droits *cærites*. De la terre acquise, une portion, par exemple les propriétés des sénateurs de Velitræ, fut distribuée aux citoyens romains. Ces assignations spéciales et les nombreuses communautés récemment admises dans la cité romaine donnèrent naissance à l'institution de deux nouvelles tribus en 422 (332). Le sentiment profond que conservèrent les Romains de l'importance immense des résultats obtenus, est attesté par la colonne commémorative qu'on éleva, dans le Forum romain, au dictateur victorieux de 416 (338), Gaius Mœnius, et par la décoration de la tribune aux harangues, élevée dans

Colonisation
dans le
pays volsque.

le même lieu avec les éperons enlevés aux galères d'Antium, dont on ne put pas se servir.

Ce fut de la même manière, quoique avec quelque différence de forme, que la domination romaine fut établie et confirmée dans les territoires méridionaux des Volsques et des Campaniens. Fundi, Formiæ, Capoue, Cumes, et un certain nombre de villes plus petites devinrent des communautés dépendantes de Rome avec les droits cærites. Pour s'assurer la ville si importante de Capoue, on élargit avec beaucoup d'habileté la brèche qui séparait la noblesse et le peuple; on revisa et on contrôla la constitution communale dans l'intérêt romain. On suivit le même procédé avec Privernum, dont les citoyens, soutenus par Vetrurius Vaccius, hardi partisan, qui appartenait à Fundi, eurent l'honneur de livrer la dernière bataille pour la liberté latine. Elle finit par l'assaut de la ville, 425 (329), et l'exécution de Vaccius dans une prison romaine. Pour former dans ce pays une population dévouée à Rome, on distribua, sur les terres conquises, en particulier dans les territoires de Privernum et de Falerne, un tel nombre d'assignations aux citoyens romains, que peu d'années après, 436 (318), on put y instituer deux nouvelles tribus. L'établissement de deux fortresses comme colonies avec les droits latins assura finalement la contrée nouvellement acquise. Ce furent Calès, 420 (334), au milieu de la plaine campauienne, d'où l'on pouvait observer les mouvements de Teanum et de Capoue, et Frégelles, 426 (328), qui commandait le passage du Liris. Les deux colonies étaient extraordinairement considérables, et devinrent rapidement florissantes, malgré les obstacles que les Fidicins opposèrent à la fondation de Calès, et les Samnites à celle de Frégelles. Une garnison romaine fut aussi envoyée à Sora, démarche dont les Samnites, à qui ce territoire avait été laissé par le traité, se plaignirent avec raison, mais inutilement. Rome poursuivit invariablement ses desseins, montrant ici sa politique énergique et prévoyante plus visiblement que sur les champs de bataille et s'assurant les territoires conquis

Submission
complète des
provinces
volsques et
campauiennes.

en les enserrant dans une espèce de filet politique et militaire, dont il était impossible de sortir. Il va de soi que les Samnites ne pouvaient voir avec plaisir les progrès menaçants des Romains : ils dressèrent sans doute des obstacles devant eux ; ils négligèrent cependant, au moment où il en était peut-être encore temps, de fermer, avec l'énergie que demandaient les circonstances, cette nouvelle carrière de conquêtes. Ils paraissent, il est vrai, suivant leur traité avec Rome, avoir occupé et fortifié Teanum ; car tandis que primitivement nous voyons cette ville chercher dans Rome et dans Capoue des auxiliaires contre le Samnium, nous la voyons plus tard devenir le boulevard de la puissance samnite à l'Ouest. Tandis que sur le haut Liris, ils s'étendirent par la conquête et la destruction, ils négligèrent de s'établir de ce côté d'une manière durable. Ainsi ils détruisirent la ville volsque de Frégelles, ce qui facilita simplement l'établissement en cet endroit de la colonie romaine que nous avons mentionnée, et ne servit qu'à effrayer deux autres villes volsques, Fabrateria (Falva terra) et Luca (situation inconnue), de sorte que ces villes, suivant l'exemple de Capoue, se donnèrent à Rome, 424 (330). La ligue samnite permit à la conquête de la Campanie par les Romains de devenir un fait accompli, avant de s'y opposer sérieusement : le motif de cette lenteur doit être cherché en partie dans les différends contemporains de la nation samnite avec les Grecs d'Italie, en partie dans la politique molle et sans unité de la ligue.

CHAPITRE VI

LES ITALIOTES CONTRE ROME

Tandis que les Romains combattaient sur le Liris et le Volturne, Guerre entre les Sabelliens et les Tarentins. le sud-est de la péninsule était ébranlé par d'autres luttes. La riche république marchande de Tarente, de plus en plus menacée par les hordes lucaniennes et messapiennes, et se défiant à bon droit de ses propres armes, acheta avec de belles paroles et à beaux deniers comptants les condotieri de la mère patrie. Le roi de Sparte, Archidamos, Archidamos. qui était venu avec de nombreuses bandes de compatriotes, fut battu par les Lucaniens, le jour même où Philippe triomphait à Chironie, 416 (338); en punition, disaient les Grecs pieux, de ce que lui et les siens avaient, dix-neuf ans auparavant, pris part au pillage du sanctuaire de Delphes. La place fut prise par un plus puissant capitaine, Alexandre le Molosse, Alexandre le Molosse. frère d'Olympias, mère d'Alexandre le Grand. Outre les bandes qu'il avait amenées avec lui, il réunit sous ses étendards les contingents des villes grecques, particulièrement les Tarentins et les Métapontins; de plus, les Pædicaliens (auprès de Rubi, aujourd'hui Ruvo) qui,

comme les Grecs, se voyaient menacés par la nation sabellienne ; enfin, des exilés lucaniens, dont le nombre considérable dénote des troubles intérieurs violents dans cette confédération. Il se trouva bientôt supérieur à l'ennemi. Consentia (Cosenza), la capitale de la ligue des Sabelliens établis dans la Grande-Grèce, tomba entre ses mains. C'est en vain que les Samnites vinrent en aide aux Lucaniens : Alexandre vainquit leurs armées réunies à Pæstum, vainquit les Dauniens près de Sipontum, et les Messapiens dans le sud-est de la péninsule ; il commanda bientôt d'une mer à l'autre, et se trouva bien vite en mesure de tendre la main aux Romains, et d'attaquer en commun avec eux les Samnites au cœur de leur empire. Mais des résultats si inattendus étaient pour les marchands de Tarente une cause d'appréhension et d'effroi ; la guerre éclata entre eux et leur capitaine, qui était venu comme un soldat mercenaire, et qui songeait maintenant à fonder un royaume grec dans l'Est, comme son neveu dans l'Ouest ; il enleva aux Tarentins, Héraclæa, restaura Thurii, et parait avoir appelé les autres Grecs d'Italie à s'unir sous sa bannière contre les Tarentins, tandis qu'il essayait d'autre part de rétablir la paix entre eux et les tribus sabelliennes. Mais ses projets grandioses ne trouvèrent que peu d'appui auprès des Grecs dégénérés et découragés, et un changement inévitable des partis éloigna de lui ses premiers alliés, les Lucaniens ; il fut tué à Pandosia, de la main d'un émigré lucanien, 422 (352) (1) ; sa mort remit les choses dans leur situation primitive. Les cités grecques se retrouvèrent de nouveau isolées, et durent songer encore à se défendre aussi bien qu'elles le pourraient par des traités ou des paiements de tributs, ou même par l'aide des étrangers, comme, par exemple, Crotone qui, vers

(1) Il ne sera pas superflu de se rappeler ici que ce qu'on sait d'Archidamos et d'Alexandre est venu des annales grecques, et le synchronisme de ces annales avec celles de Rome, pour l'époque dont il est question, ne peut être établi qu'approximativement. Il faut donc se garder de poursuivre avec trop de détail la connexion générale incontestable des événements dans l'Ouest et dans l'Est.

430 (324), avec l'aide de Syracuse, repoussa les Bruttians. Les peuplades samnites reprirent la prépondérance, et purent, en dépit des Grecs, jeter de nouveau leurs regards vers la Campanie et le Latium.

Un prodigieux changement s'était, à cette époque, accompli de ce côté. La confédération latine était brisée et détruite, la dernière résistance des Véliens avait été anéantie, la contrée campanienne, la plus riche et la plus belle de la péninsule, était sans contestation et sans danger au pouvoir des Romains, la seconde des villes d'Italie dans la clientèle de Rome. Tandis que les Grecs et les Samnites luttèrent ensemble, Rome s'était élevée, presque sans opposition, à une situation dominante qu'aucun peuple isolé de la péninsule n'avait plus le pouvoir d'ébranler, et qui les menaçait tous du joug romain. Une action simultanée des peuples, qui isolément n'auraient pu lutter avec Rome, pouvait encore rompre les chaînes avant qu'elles fussent définitivement rivées ; mais la netteté des vues, le courage, l'esprit de sacrifice qu'exigeait une coalition de peuples et de villes innombrables, pour la plupart hostiles, ou tout au moins étrangers les uns aux autres, ne se trouvaient plus nulle part, ou ne se trouvèrent que quand il fut trop tard.

Après la chute de la puissance étrusque, après l'affaiblissement des républiques grecques, la confédération samnite était, après Rome, la puissance la plus considérable de l'Italie, et, en même temps, celle qui était le plus immédiatement menacée par l'esprit envahissant de Rome. C'est à elle, en conséquence, qu'échut, dans la lutte que les Italiotes eurent à soutenir contre Rome pour leur liberté et leur nationalité, la première place et le plus lourd fardeau.

Coalition
des Italiotes
contre Rome.

Les Samnites pouvaient compter sur l'assistance de petites peuplades sabelliennes, les Vestini, les Frentani, les Marrucini et d'autres petits cantons qui vivaient dans l'isolement, au milieu de leurs montagnes, mais qui ne furent pas sourdes à l'appel qu'un peuple de même race qu'eux leur adressa pour défendre des biens

communs. Une aide plus importante aurait été celle des Grecs de Campanie et de la Grande-Grèce, en particulier des Tarentins et des puissants Lucaniens avec les Bruttians; mais, d'une part, la mollesse et la circonspection des démagogues qui dominaient à Tarente, et les embarras causés par les affaires de Sicile; de l'autre, les dissensions intestines de la confédération lucanienne; avant tout, enfin, la haine profonde qui divisait, depuis des siècles, les Hellènes de la Basse-Italie et leurs oppresseurs, les Lucaniens, ne pouvaient guère permettre d'espérer que Tarente et les Lucaniens feraient cause commune avec les Samnites. Des Marses, voisins immédiats de Rome, et qui, depuis longtemps, entretenaient avec elle des relations amicales, on ne pouvait guère attendre qu'une tiède sympathie ou la neutralité; les Apuliens, les anciens et violents ennemis des Sabelliens, étaient les alliés naturels de Rome. On pouvait, au contraire, espérer que les Étrusques, plus éloignés, se joindraient à la ligue après un premier succès, et un soulèvement dans le Latium et dans la contrée des Volsques et des Herniques n'était pas impossible. Mais les Samnites, les Étoliens de l'Italie, chez qui la vigueur nationale s'était conservée intacte, devaient compter sur leur propre énergie pour persévérer dans une lutte inégale qui donnerait aux autres peuples le temps de rougir de leur inaction, de délibérer avec calme et de rassembler leurs forces. Un seul succès pouvait allumer la guerre et l'insurrection autour de Rome. L'histoire ne doit pas refuser à un peuple généreux ce témoignage, qu'il a compris et accompli son devoir.

La lutte étoit
entre le
Samnium et
Rome.

Depuis plusieurs années déjà il existait des différends entre Rome et le Samnium, par suite des agressions continuelles que les Romains se permettaient sur le Liris, et parmi lesquelles la fondation de Frégelles était la plus récente et la plus importante. Ce furent cependant les Grecs de Campanie qui firent éclater le conflit. Les cités jumelles de Palæopolis et de Neapolis, qui paraissent avoir été politiquement unies, et avoir dominé les îles grecques du golfe, étaient les seules communautés situées sur le territoire romain, qui

Pacification
de la
Campanie.

n'eussent pas encore été soumises. Les Tarentins et les Samnites, informés du dessein conçu par les Romains de s'emparer de ces villes, résolurent de les prévenir; et si les Tarentins, à cause de leur mollesse plutôt qu'à cause de leur éloignement, ne purent exécuter ce plan, les Samnites jetèrent une forte garnison dans Palæopolis. En conséquence, les Romains déclarèrent la guerre, nominale-ment aux Palæopolitains, mais en réalité aux Samnites, 427 (327), et commencèrent le siège de Palæopolis. Après que ce siège se fut prolongé quelque temps, les Grecs de Campanie se lassèrent de voir anéantir leur commerce et d'avoir une garnison étrangère, et les Romains, dont tous les efforts tendaient à éloigner, par des traités séparés, de la coalition dont nous avons plus haut donné le plan, les États de deuxième et de troisième rang, se hâtèrent, aussitôt que les Grecs furent disposés à négocier, de leur accorder des conditions favorables : égalité complète de droits, exemption du service de terre, alliance égale et paix perpétuelle. C'est à ces conditions que fut signé le traité, après que les Palæopolitains se furent débarrassés, par un stratagème, de la garnison étrangère, 428 (326).

Les villes sabelliennes au sud du Volturne, Nola, Nuceria, Herculaneum et Pompeii prirent parti pour le Samnium au commencement de la guerre; mais, d'une part, leur situation exposée, de l'autre, les machinations des Romains qui avaient tâché, par toutes sortes d'artifices et de tentations, de mettre de leur côté le parti aristocratique de ces villes, et qui trouvaient un précédent des plus heureux dans Capoue, déterminèrent ces villes à se déclarer neutres, ou en faveur de Rome, peu après la chute de Palæopolis.

Les Romains eurent un succès plus important encore en Lucanie. Là aussi le peuple, par un instinct juste, était d'avis de se joindre aux Samnites; mais comme l'alliance avec les Samnites entraînait la paix avec Tarente, et qu'une grande partie des seigneurs de la Lucanie n'étaient pas disposés à renoncer à leurs expéditions de pillage, les Romains eurent le bonheur de conclure une alliance

Alliance entre
les Romains
et les Lucaniens.

avec les Lucaniens, ce qui était inappréciable, attendu que par là on trouvait le moyen d'occuper les Tarentins, et ainsi de concentrer toute la puissance de Rome contre les Samnites.

Ainsi le Samnium était abandonné de toutes parts, et c'est à peine si quelques districts montagneux de l'Est lui envoyèrent leurs contingents. C'est en l'année 428 (326) que commença la lutte sur le territoire samnite même ; quelques villes frontières de la Campanie, *Rufraë* (entre *Venafrum* et *Teanum*) et *Allifæ* furent occupées par les Romains.

Dans les années suivantes, les armées romaines pénétrèrent dans le Samnium, combattant et pillant sur leur chemin, jusque sur le territoire des *Vestini*, et même jusqu'à l'Apulie, où ils furent reçus à bras ouverts : ils avaient en partant des avantages décisifs. Les Samnites étaient découragés : ils renvoyèrent les prisonniers romains et en même temps le corps du chef du parti de la guerre, *Brutus Papius*, qui n'avait pas attendu les bourreaux romains, quand l'assemblée nationale des Samnites avait résolu de demander la paix à l'ennemi et de s'assurer des conditions moins pénibles en suivant leur chef le plus valeureux. Mais lorsque la demande humble et presque suppliante des Samnites eut été repoussée par l'assemblée du peuple, à Rome, 432 (322), les Samnites se préparèrent à une résistance désespérée, sous un nouveau chef, *Gavius Pontius*.

L'armée romaine qui, sous les deux consuls de l'année suivante 433 (322), *Spurius Posthumius* et *Titus Veturius*, était campée près de *Calatia* (entre *Caserta* et *Maddaloni*), reçut de plusieurs prisonniers la nouvelle que les Samnites avaient complètement investi *Luceria*, et que cette ville importante, qui était la clef de l'Apulie, était en grand danger. On se hâta. Si, on voulait arriver à temps, on ne pouvait prendre d'autre chemin que celui qui traversait en plein le territoire ennemi, là où plus tard, en continuation de la voie Appienne, fut construite la chaussée romaine de Capoue, par *Bénévent*, en Apulie. Cette route condui-

sait, entre les villages actuels d'Arpaja et de Montesarchio(1), par une prairie marécageuse qui était entièrement enfermée par de hautes et abruptes montagnes boisées, et n'était accessible que par des défilés profonds qui en fermaient l'entrée et la sortie. C'était là que les Samnites s'étaient embusqués. Les Romains étaient entrés sans obstacle dans la vallée; mais ils trouvèrent la sortie interceptée par des abatis et fortement occupée; retournant en arrière, ils trouvèrent également l'entrée fermée, et en même temps les hauteurs couronnées par les cohortes samnites. Ils comprirent, trop tard, qu'ils s'étaient laissé tromper par un stratagème militaire, et que les Samnites ne les attendaient pas auprès de Luceria, mais au passage fatal de Caudium. Ils attaquèrent, mais sans espérance de succès, et sans plan prémédité. L'armée romaine était absolument hors d'état de manœuvrer; elle fut complètement défaite, sans lutte. Les généraux romains offrirent de capituler. Une rhétorique absurde peut seule prétendre que le général samnite devait nécessairement choisir, ou de renvoyer l'armée romaine ou de l'anéantir; il ne pouvait mieux faire que d'accepter la capitulation qui lui était offerte, et de garder prisonnière l'armée ennemie, c'est-à-dire toute la force dont Rome pouvait disposer en ce moment, avec les deux généraux en chef. Dans ce cas, le chemin de la Campanie et du Latium aurait été ouvert, et à un moment où les dispositions des Volsques, des Herniques et de la plus grande partie des Latins auraient décidé ces peuples à recevoir les Samnites à bras ouverts, l'existence politique de Rome était gravement compromise. Au lieu d'agir ainsi, et de conclure une convention militaire, Gavius Pontius crut qu'il pour-

(1) La situation de ce lieu est suffisamment certaine, puisque Caudium était certainement auprès d'Arpaja; mais ce qui est plus douteux, c'est s'il est question de la vallée entre Arpaja et Montesarchio, ou de celle entre Arienzio et Arpaja; car cette dernière paraît depuis ce temps, par des circonstances naturelles, s'être exhaussée d'au moins cent palmes. Je suis l'hypothèse commune, sans essayer de la défendre.

rait terminer d'un seul coup le différend par une paix équitable ; soit qu'il partageât cette aspiration des confédérés vers la paix, à laquelle Brutulus Papius avait été sacrifié l'année précédente, soit qu'il ait été incapable d'empêcher le parti qui était fatigué de la guerre de gâter un triomphe sans exemple. Les conditions stipulées étaient suffisamment modérées : Rome devait raser les forteresses qu'elle avait construites en dépit des traités, Cases et Frégelles, et renouveler une alliance à termes égaux avec le Samnium. Lorsque les Romains eurent souscrit à ces conditions, qu'ils eurent donné pour garantie de leur fidèle exécution six cents otages pris parmi les chevaliers, et qu'ils eurent engagé leur parole ainsi que celle de leurs officiers, l'armée romaine fut renvoyée, sauve, mais déshonorée ; car l'armée samnite, ivre de son triomphe, ne put prendre sur elle-même d'épargner à l'ennemi détesté la formalité honteuse de déposer les armes et de passer sous le joug.

Mais le sénat romain, sans tenir compte du serment des officiers et du sort des otages, cassa le traité, et se contenta de livrer à l'ennemi ceux qui l'avaient conclu, comme personnellement responsables de son exécution. L'histoire impartiale doit peu se préoccuper de la question de savoir si la casuistique des avocats et des prêtres de Rome suivit la lettre de la loi, ou si le décret du sénat romain la viola : au point de vue humain et politique, les Romains n'ont mérité aucun blâme. Il était comparativement indifférent de savoir si, suivant le droit public formel des Romains, le général romain avait ou non le droit de conclure la paix, sans en réserver la ratification par les citoyens. Suivant la pratique et l'esprit de la constitution, c'était un principe parfaitement établi que toute convention d'État, qui n'était pas purement militaire, appartenait, à Rome, au domaine des autorités civiles, et un général qui concluait la paix, sans instructions du sénat et des citoyens, excédait ses pouvoirs. C'était une plus grande erreur du général samnite de donner aux généraux romains le choix entre le salut

de leur armée et la faute d'outre-passer leurs pouvoirs, que de la part de ceux-ci de n'avoir pas avec magnanimité, rejeté toute proposition de ce genre. Il était donc juste et nécessaire pour le sénat romain de ne pas ratifier une pareille convention. Une grande nation ne doit renoncer à ce qu'elle possède que sous la pression d'une nécessité extrême : tous traités qui font des concessions sont une reconnaissance de cette nécessité ; mais ils ne sont pas des obligations morales. Si tout peuple se fait un point d'honneur de déchirer par les armes des traités déshonorants, comment l'honneur pourrait-il lui commander le respect patient d'une convention telle que celle des fourches Caudines, à laquelle un général malheureux a été moralement obligé, au moment où la honte en est toute brûlante, et où la vigueur de la nation est entière ?

Ainsi le traité de paix des fourches Caudines n'amena pas la tranquillité que les partisans enthousiastes de la paix, chez les Samnites, en espéraient : il entraîna au contraire guerre sur guerre, et il s'y joignit des deux parts une exaspération aggravée par l'occasion manquée, par la violation d'un engagement solennel, et par le souvenir des compagnons qui avaient été abandonnés. Les officiers romains livrés ne furent pas reçus par les Samnites, soit qu'ils fussent trop magnanimes pour exercer leur vengeance sur ces malheureux, soit qu'ils craignissent d'avouer par là aux Romains, que la convention n'avait lié que ceux qui l'avaient jurée, et non l'État romain. Ils épargnèrent même avec magnanimité les otages dont la vie, suivant le droit de la guerre, leur appartenait, et préférèrent recourir de nouveau aux armes. Luceria fut occupée par eux, Frégelles surprise et emportée d'assaut, 434 (320), avant que les Romains eussent réorganisé leur armée débandée : ce qu'ils auraient pu faire, s'ils n'avaient pas laissé perdre leurs avantages, on le voit, par la jonction des Satricani avec eux. Mais Rome n'était que momentanément paralysée ; elle n'était pas affaiblie ; pleins de honte et d'indignation, les Romains levèrent autant d'hommes qu'ils purent, rassemblèrent toutes leurs ressources, et placèrent

l'habile Lucius Papirius Cursor, également distingué comme soldat et comme général, à la tête de la nouvelle armée. Cette armée se divisa; une partie se dirigea par la Sabine et le littoral de l'Adriatique vers Luceria; une autre entra dans le Samnium même, pour arriver à la même destination; la dernière enfin poussa devant elle l'armée samnite par une suite de combats heureux. On se retrouva devant les murs de Luceria, dont le siège fut poursuivi avec d'autant plus d'énergie, que c'était là que les chevaliers romains étaient gardés; les Apuliens, principalement les Arpaniens, prêtèrent aux romains une utile assistance, surtout en leur apportant des provisions. Après que les Samnites eurent livré bataille pour secourir la ville et eurent été défaits, Luceria se rendit aux Romains, 435 (319). Papirius eut à la fois le bonheur de délivrer ses camarades, que l'on considérait comme perdus, et celui de faire passer la garnison samnite sous le joug des fourches Caudines. Dans les années suivantes 435 (319), 437 (317), le théâtre de la guerre fut moins le Samnium que les contrées environnantes(1). D'abord les Romains châtièrent les alliés des Samnites sur les territoires apulien et frentanien, et conclurent de nouvelles conventions avec les Téliens d'Apulie et les Canusini. Dans le même temps, Satricum fut de nouveau réduit, et cruellement puni de sa défection. Ensuite la guerre passa en Apulie, où les Romains emportèrent d'assaut Saticula, ville frontière contre le Samnium, 438 (316). A ce moment les chances de la guerre paraissent avoir de nouveau tourné contre eux. Les Samnites entraînent de leur côté les Nucerini, 438 (316), et bientôt les Nolani : sur le haut Liris, les Sorani chassèrent d'eux-mêmes la garnison romaine, 439 (315); les Ausoniens se préparaient à se soulever et menaçaient l'importante place de Gales; dans Capoue même, le parti opposé à Rome s'agitait violemment. Une armée samnite

(1) Il est plus qu'improbable qu'il y ait eu en 436 (318) ou 437 (317), un armistice de deux ans entre les Samnites et les Romains.

s'avança dans la Campanie, et campa devant la ville, espérant que sa présence donnerait l'ascendant au parti national 440 (314). Mais Sora fut immédiatement attaquée par les Romains, et reprise après la défaite d'une armée samnite venue à son secours. Les mouvements des Ausones furent réprimés avec une énergie cruelle, avant que le soulèvement eût éclaté, et en même temps on nomma un dictateur spécial pour suivre un procès politique contre les chefs du parti samnite dans Capoue, et les juger, de sorte que les plus illustres de ce parti se donnèrent la mort pour échapper au bourreau romain 440 (314). L'armée samnite devant Capoue fut battue, et obligée de se retirer de la Campanie; les Romains, marchant sur les talons de l'ennemi, traversèrent le Mates, et campèrent dans l'hiver de 440 (314), devant Boviauum, capitale du Samnium. Nola fut ainsi abandonnée par ses alliés, et les Romains eurent l'habileté de détacher à jamais cette ville du parti samnite par une convention très-favorable, semblable à celle qu'elle avait conclue avec Neapolis, 441 (315). Frégelles, qui, depuis la catastrophe de Caudium, était aux mains du parti antiromain, et qui était la citadelle dans la contrée du Liris, tomba enfin après avoir été occupée huit ans par les Samnites, 441 (315). Deux cents citoyens, les plus éminents du parti national, furent conduits à Rome, et là, décapités dans le Forum, pour servir d'exemple et d'avertissement aux patriotes, qui partout s'agitaient.

Par là l'Apulie et la Campanie se trouvaient entre les mains des Romains. Pour assurer et commander à perpétuité le territoire conquis, les Romains y fondèrent, depuis 440 (314) jusqu'à 442 (312) un certain nombre de nouvelles forteresses : Luceeria d'Apulie, qu'en considération de sa situation isolée et menacée, on défendit par une garnison permanente d'une demi-légion, puis Pontiaë (les îles de Panza) pour assurer les eaux de la Campanie; Saticula, sur la frontière campano-samnite, comme boulevard contre le Samnium; enfin, Interamna (près de Monte Cassino) et Suessa Aurunca (Sessa), sur la route de Rome à Capoue. Des garnisons furent en-

*Nouvelles
forteresses en
Apulie
et en Campanie.*

voyées en outre à Calatra, Sora, et dans d'autres places militaires importantes. La grande route militaire de Rome à Capoue, que le censeur Appius Claudius construisit en chaussée en l'année 442, et qu'il dut endiguer le long des marais Pontins, compléta les mesures de prévoyance pour la Campanie. Les desseins des Romains se développaient de plus en plus; ils ne tendaient à rien moins qu'à l'assujettissement de l'Italie qu'ils enveloppaient, d'année en année, d'un réseau de forteresses et de routes. Les Samnites étaient déjà enserrés des deux côtés dans les mailles de ce filet; la ligne de Rome à Luceria séparait déjà l'un de l'autre le Nord et le Sud de l'Italie, comme déjà les forteresses de Cora et de Norba avaient séparé les Volsques des Éques; Rome s'appuya désormais aussi fortement sur les Arpani qu'elle s'appuyait auparavant sur les Herniques. Les Italiotes ne pouvaient manquer de voir que c'en était fait de leur liberté, si le Samnium succombait, et qu'il était grandement temps de se hâter de soutenir de toutes leurs forces ces braves montagnards, qui, depuis quinze ans, soutenaient contre les Romains une lutte inégale.

Intervention
des
Tarentins.

Les plus proches alliés des Samnites avaient été les Tarentins; mais c'était un des caractères de la fatalité qui pesait sur les Samnites et sur l'Italie en général, qu'à ce moment si important pour les destinées de l'avenir, la décision fût entre les mains de ces Athéniens de l'Italie. Depuis que la constitution de Tarente, qui avait été, à la façon doricque, primitivement purement aristocratique, s'était changée en une complète démocratie, une vie singulièrement active s'était développée dans le sein de cette cité, qui était principalement habitée par des marins, des pêcheurs et des ouvriers. Les sentiments et la conduite de la population plutôt riche que distinguée noyaient toute préoccupation sérieuse dans le tumulte et l'éclat de la vie journalière, et oscillaient entre les conceptions les plus grandioses, l'élévation de pensée d'une part, et de l'autre, une honteuse frivolité et une fantaisie enfantine. Il ne sera pas inutile de rappeler, au milieu de cette crise qui devait décider de l'exis-

tence ou de la mort de nations richement douées et renommées, que Platon, qui était venu à Tarente environ soixante ans avant cette époque, vit, suivant son propre témoignage, toute la ville ivre à la fête de Bacchus, et que la farce parodique qu'on appelait « la tragi-comédie, » fut créée à Tarente au moment de la grande guerre samnite. Cette élégance exagérée et cette licencieuse poésie des littérateurs tarentins donnent la main à la politique variable, présumptueuse et imprévoyante des démagogues, qui s'occupaient activement de choses dans lesquelles ils n'avaient rien à voir, et s'éloignaient de celles où les plus grands intérêts étaient en jeu. Ils avaient, au moment où, après les fourches Caudines, les Romains et les Samnites se trouvaient en face les uns des autres en Apulie, envoyé dans ce pays des ambassadeurs, qui demandèrent aux deux partis de déposer les armes, 434 (320). Cette intervention diplomatique dans la lutte décisive de l'Italie ne pouvait signifier autre chose, si ce n'est que Tarente allait se décider enfin à sortir de la neutralité qu'elle avait gardée jusque-là. C'était, sans doute, une chose dangereuse et difficile pour Tarente que de se laisser envelopper dans cette guerre; car la politique démocratique avait porté toute son énergie sur le développement de la flotte, et tandis que cette flotte, qui se recrutait tout entière dans la puissante marine marchande de Tarente, tenait le premier rang parmi les puissances navales de la Grande Grèce, l'armée de terre, sur laquelle on devait désormais compter, se composait essentiellement de mercenaires, et se trouvait dans le plus complet désordre. Dans ces circonstances, ce n'était pas une petite entreprise pour la république tarentine que de prendre part au conflit entre Rome et le Samnium, même à part la rivalité au moins gênante que la politique romaine avait suscitée entre elle et les Lucaniens. Ces obstacles pouvaient cependant être surmontés par une volonté énergique; et les deux partis en lutte prirent au sérieux l'injonction des envoyés tarentins. Les Samnites, comme étant les plus faibles, parurent disposés à y accéder; les Romains y répondirent en levant l'étendard

du combat. Le bon sens et l'honneur ordonnaient aux Tarentins de faire suivre l'arrogante injonction de leurs envoyés d'une déclaration de guerre contre les Romains ; mais le bon sens ni l'honneur ne commandaient plus à Tarente, et on y avait joué, comme de véritables enfants, avec des choses fort sérieuses. La déclaration de guerre contre Rome ne vint pas ; au lieu de cela, on fortifia contre Agathoclès de Syracuse, qui avait été autrefois au service de Tarente, et qui avait été depuis relégué dans l'oubli, le parti oligarchique des villes en Sicile, suivant l'exemple de Sparte, et on envoya vers l'île une flotte, qui aurait rendu de meilleurs services dans la mer de Campanie, 440 (314).

Accession des
Étrusques
à la coalition.

Les peuples du nord et du centre de l'Italie se comportèrent énergiquement ; ils paraissent avoir été surtout éveillés au sentiment de leur danger par la fondation de la forteresse de Luceria. Les Étrusques éclatèrent les premiers, 445 (311) : leur armistice de 405 était expiré depuis quelques années. La forteresse frontière de Sutrium eut à soutenir un siège de deux ans, et dans des combats acharnés, qui eurent lieu sous ses murs, les Romains eurent régulièrement le dessous, jusqu'au moment où le consul de l'année 444 (310) Quintus Fabius Rullianus, qui avait fait ses preuves dans la guerre des Samnites, non-seulement rétablit en Étrurie la supériorité des armes romaines, mais pénétra habilement dans le territoire étrusque proprement dit, jusque-là resté inconnu aux Romains par suite de la différence des langages et de la difficulté des communications. La traversée de la forêt Ciminienne, vierge encore de toute invasion romaine, et le pillage d'une riche contrée, jusqu'à ce moment préservée du fléau de la guerre, mirent toute l'Étrurie en armes ; le gouvernement romain, qui vit avec peu de faveur cette expédition hardie, et qui avait défendu, trop tard, au consul de passer la frontière, se hâta de lever de nouvelles légions, pour faire face au soulèvement prévu de toute la puissance étrusque. Mais un triomphe opportun et décisif de Rullianus, la bataille du lac Vadimon, dont le souvenir vécut longtemps dans le peuple, changea ce début imprévu

Victoire du lac
Vadimon.

en un triomphe complet, et abattit la résistance des Étrusques. Contrairement aux Samnites, qui depuis dix-huit ans soutenaient une lutte inégale, trois des villes les plus puissantes de l'Étrurie, Pérouse, Cortone et Arretium, consentirent, après la première défaite, à un armistice spécial de trois cents mois, 444 (310) et, lorsque, l'année suivante, les Romains eurent vaincu le reste de l'Étrurie à Pérouse, les Tarquiniens signèrent également une paix de quatre cents mois, 446 (308); après quoi, les autres villes se tinrent en dehors de la lutte, et l'Étrurie fut pacifiée pour longtemps.

Au milieu de ces circonstances, la guerre du Samnium avait continué. La campagne de 445 (311) se borna au siège et à la prise de quelques places samnites; mais, dans les années suivantes, la guerre se développa sur une grande échelle. La situation périlleuse de Rulliausus dans l'Étrurie et le bruit de l'anéantissement de l'armée romaine du nord donnèrent du courage aux Samnites et leur inspirèrent de nouveaux efforts; le consul romain Caius Marcius Rutilus fut battu par eux et grièvement blessé. Mais la tournure que prirent les événements en Étrurie détruisit les espérances renaissantes. Lucius Papirius Cursor fut mis de nouveau à la tête des troupes romaines envoyées contre le Samnium et resta vainqueur dans une grande et décisive bataille, 445 (309), pour laquelle les confédérés avaient concentré leurs derniers efforts; la fleur de leur armée, les tuniques bariolées avec les boucliers dorés, et les tuniques blanches avec les boucliers d'argent, figurèrent sur les rangs de tribunes, autour du Forum romain, dans les occasions solennelles. Plus l'effort avait été grand, plus la défaite fut irréparable. Dans l'année suivante, 446 (308), les Étrusques déposèrent les armes : dans la même année, la cité campanienne de Nuceria, qui jusque-là avait tenu pour les Samnites, assiégée par terre et par mer, se rendit aux Romains, à des conditions favorables. Les Samnites, il est vrai, trouvèrent de nouveaux alliés dans les Ombriciens du nord, dans les Marses et les Péliciniens au centre, et de nombreux volontaires des Herniques vinrent se joindre à leurs rangs; seulement,

*Dernières
opérations
militaires dans
le Samnium.*

ce qui aurait pesé d'un poids énorme dans la balance contre Rome, si les Étrusques avaient encore été sous les armes, ne servit qu'à agrandir le résultat du triomphe des Romains, sans le rendre beaucoup plus difficile. Les Ombriens faisaient mine de faire une diversion sur Rome : Rullianus leur barra le chemin sur le haut Tibre, avec l'armée du Samnium, sans que les Samnites pussent l'en empêcher, et il n'en fallut pas davantage pour disperser le contingent ombrien. La guerre fut reportée dans l'Italie centrale. Les Péligniens furent battus, ainsi que les Marses ; si les autres peuples de race sabellienne restèrent encore nominalemeut les ennemis de Rome, en fait, seul le Samnium resta en armes. Mais il lui vint une assistance inattendue du territoire du Tibre. La confédération des Herniques, à qui les Romains demandaient compte de leurs compatriotes trouvés parmi les prisonniers samnites, déclarèrent la guerre à Rome 448 (506) plutôt par désespoir que par calcul. Quelques-unes des communautés les plus importantes des Herniques se mirent d'abord en dehors des hostilités ; mais Anagnia, de beaucoup la ville la plus considérable des Herniques, fit la déclaration de guerre. Au point de vue militaire, la situation actuelle des Romains, avec ce soulèvement qui éclatait sur les derrières de l'armée occupée du siège des citadelles du Samnium, était fort critique. Le sort des armes redevenait favorable aux Samnites ; Sora et Calatia tombèrent entre leurs mains. Mais les Anagniens furent battus avec une extrême rapidité par les troupes envoyées en toute hâte de Rome, et ces troupes donnèrent aussi une aide opportune à l'armée du Samnium ; tout fut de nouveau perdu. Les Samnites implorèrent la paix, mais inutilement ; on ne put s'accorder. La décision finale était réservée à la campagne de 449 (505). Les deux armées consulaires pénétrèrent l'une sous le commandement de Tiberius Minucius, et après la mort de Minucius sous celui de Marcus Fulvius, de la Campanie à travers les passes des montagnes, l'autre sous Lucius Posthumius, de l'Adriatique, par Boferno, dans le Samnium ; ces deux armées se donnant la

main devant Bovianum, la capitale du pays : une bataille décisive fut livrée; le général samnite Staius Gellius fut fait prisonnier et Bovianum pris d'assaut. La chute de la capitale militaire de la contrée mit un terme à cette guerre de vingt-deux ans. Les Samnites retirèrent de Sora et d'Arpinum leurs garnisons, et envoyèrent à Rome des ambassadeurs pour demander la paix; leur exemple fut suivi par les peuplades sabelliennes, les Marses, les Marrucins, les Péligniens, les Frentani, les Vestins, les Picentins. Les conditions que Rome imposa étaient pénibles : on exigea de quelques-uns des cessions de territoire, des Péligniens par exemple; mais ces cessions ne paraissent pas avoir été considérables. L'alliance égale entre les peuples sabelliens et les Romains fut renouvelée, 430 (304).

Paix avec le
Samnium.

Probablement vers le même temps, et par suite de la paix avec les Samnites, Rome fit aussi la paix avec Tarente. Les deux États, il est vrai, ne s'étaient pas rencontrés directement sur le champ de bataille; les Tarentins avaient regardé la longue lutte entre Rome et le Samnium, d'un bout à l'autre, sans y prendre part et s'étaient bornés à faire un traité avec les Sallentins contre les alliés de Rome, les Lucaniens. Ils avaient cependant, dans la dernière année de la guerre, fait mine de se prononcer plus ouvertement. La situation embarrassée que leur faisaient les incessantes attaques des Lucaniens et le sentiment qui prévalait de plus en plus parmi eux que la complète soumission du Samnium menaçait leur propre indépendance, les avait décidés, malgré l'expérience fâcheuse qu'on venait de faire avec Alexandre, à se confier de nouveau à un condottiere. Un prince spartiate, Cléonyme, se rendit à leur appel avec cinq mille soldats, ce qui, joint à une armée de force égale levée en Italie et au contingent des Messapiens, des petites villes grecques d'Italie, et surtout à l'armée éivique de Tarente, éleva leur armée à douze mille hommes. A la tête de cette armée, il obligea les Lucaniens à faire la paix avec Tarente, et à établir un gouvernement bien disposé pour les Samnites, tandis qu'on leur abandonnait Metapontum. Les Samnites étaient

Paix
avec Tarente.

encore en armes quand ceci se passa ; rien n'empêchait le Spartiate de venir à leur secours et de jeter dans la balance, en faveur de la liberté des villes italiques, le poids de sa puissante armée et de son habileté militaire. Mais Tarente ne fit pas ce que Rome eût fait en pareil cas, et le prince Cléonyme n'était rien moins qu'un Alexandre et un Pyrrhus. Il ne se hâta pas de commencer une guerre où il y avait plus de coups à recevoir que de butin à récolter ; mais il fit plus volontiers cause commune avec les Lucaniens contre Métaponte, et s'établit à son aise dans cette ville, tandis qu'il parlait d'une expédition contre Rome et de la libération des Grecs de Sicile. Pendant ce temps-là, les Samnites firent la paix, et comme, après la conclusion de cette paix, Rome commença à s'inquiéter sérieusement du sud-est de la péninsule, et qu'en 447 (307), par exemple, une armée romaine pilla, sous prétexte de le reconnaître, par suite d'ordre supérieur, le territoire des Sallentins, le condottiere spartiate se rembarqua avec ses mercenaires, et tomba sur l'île de Corcyre, qui était merveilleusement située pour permettre des expéditions de pirates contre la Grèce et l'Italie. Ainsi abandonnée par son général, et privée de ses alliés dans l'Italie centrale, Tarente n'avait plus, ainsi que ses alliés italiotes, les Lucaniens et les Sallentins, qu'à demander à Rome un accommodement qui paraît avoir été accordé avec de dures conditions. Bientôt après 451, (303), une descente de Cléonyme, qui avait abordé sur le territoire sallentin et assiégeait Uria, fut repoussée par les habitants, avec l'aide des Romains.

Consolidation
de la
domination de
Rome dans
l'Italie centrale.

Le triomphe de Rome était complet, et elle en fit largement usage. Ce n'était pas par une grandeur d'âme, étrangère à Rome, qu'après la victoire elle avait accordé aux Samnites, aux Tarentins et aux peuples plus éloignés des conditions si modérées ; c'était par habileté et par intérêt bien entendu. D'abord et avant tout, son but était moins de faire reconnaître rapidement et complètement la suprématie romaine dans le sud de l'Italie, que de soumettre l'Italie centrale ; elle avait préparé la voie à cette soumission, pendant la

durée de la guerre, par des routes militaires et des forteresses dans l'Apulie et la Campanie; elle voulait l'étendre et la compléter et diviser le nord et le sud de l'Italie en deux masses isolées l'une de l'autre, au point de vue militaire. Ce but fut poursuivi dans les entreprises suivantes des Romains avec une énergie invariable. Avant tout, Rome saisit l'occasion tant désirée de rompre l'alliance avec les Herniques, et par là d'anéantir le dernier reste de ces confédérations rivales de l'unité romaine dans la contrée du Tibre. Le sort d'Anagnia, et des autres petites communautés herniques qui avaient pris part à la dernière guerre samnite, fut naturellement beaucoup plus pénible que celui qui avait été imposé, une génération auparavant, aux communautés latines, dans une semblable circonstance. Elles perdirent l'autonomie, et durent se laisser imposer le droit passif de cité romaine; sur une partie de leur territoire, sur le haut Trerus (Sacco), on forma un nouveau district de citoyens, et un autre dans le même temps, sur le bas Auio, 443 (299). Le seul regret, pour Rome, était que les trois communautés herniques les plus importantes après Anagnia, Alatrium, Verulanæ et Ferentinum, ne se fussent pas révoltées; en effet, comme elles repoussaient toute invitation d'entrer volontairement dans l'alliance romaine, et qu'on manquait de tout prétexte pour les y forcer, il fallut leur accorder non-seulement leur autonomie, mais aussi le droit de réunion et celui du mariage entre les citoyens des deux États, et laisser ainsi subsister une ombre de la confédération hernique. Dans la partie du territoire volsque que les Samnites avaient possédée jusque-là, ils n'étaient point liés par les mêmes considérations. Là, Arpinum était soumis, Frusino avait perdu un tiers de son territoire, et sur le haut Liris, auprès de Fregelles, la ville volsque de Sora qui avait été occupée jusqu'alors par une garnison, fut convertie en forteresse romaine et gardée par une légion de quatre mille hommes. Ainsi, l'ancien territoire volsque était entièrement soumis et la romanisation de la contrée marchait à grands pas. Dans le pays qui sépare le Samnium de l'Étrurie, deux routes mi-

litaires furent tracées et toutes deux furent défendues par des forteresses nouvelles. Celle du nord, qui devint plus tard la voie Flaminia, couvrait la ligne du Tibre ; elle menait par la ville d'Oericulum, alliée de Rome, à Narnia ; c'est le nom que les Romains donnèrent à la vieille forteresse ombrienne de Nequinum, quand ils y établirent une colonie militaire, 435 (299). La route du sud, qui fut plus tard la voie Valeria, courait le long du lac Fucin, par Carsioli et Albe, qui furent occupées par des colonies romaines, 431-435 (303-301) ; surtout la puissante Albe, la clef de la contrée des Marses, et qui avait une garnison de six mille hommes. Les petites peuplades sur le territoire desquelles ces fondations furent établies, les Ombriens qui défendirent obstinément Nequinum, les Éques qui attaquèrent Albe, comme les Marses attaquèrent Carsioli, ne purent arrêter Rome dans ses progrès ; les deux puissantes forteresses circulaires s'établirent entre le Samnium et l'Étrurie. Nous avons déjà parlé de la fondation de grandes routes et de forteresses pour assurer la possession de l'Apulie et surtout de la Campanie ; par là le Samnium fut entouré par l'est et par l'ouest d'un réseau de forteresses romaines. Une marque significative de la faiblesse comparative de l'Étrurie, c'est qu'on ne jugea pas nécessaire d'assurer les passages à travers la forêt Ciminienne par une chaussée semblable et des forteresses correspondantes. La forteresse frontière déjà existante de Sutrium resta le point extrême de la ligne de défense romaine, et on se contenta de tenir dans un état convenable pour les opérations militaires, la route qui allait de là à Arretium ; ce furent les communautés avoisinantes qui furent chargées de cet entretien (1).

(1) Les opérations de la campagne de 537 (217), et surtout la construction de la chaussée d'Arretium à Bononia, 567 (187), montrent que, déjà bien avant cette époque, la route de Rome à Arretium avait été tenue en état. Seulement, elle ne peut pas, à cette époque, avoir été une chaussée romaine militaire, attendu que, s'il faut en juger par son nom postérieur de « Voie Cassienne » elle ne peut pas avoir été élevée au rang de *via consularis* avant 583 (171) : en effet, entre Spurius Cassius, consul en 252 (502), 261 (493), 268 (486), dont il ne peut être question,

Reprise de la
guerre samnite
et étrusque.

La vaillante nation samnite comprit qu'une paix semblable était plus ruineuse que la guerre la plus désastreuse, et elle agit en conséquence. Les Celtes, après une longue suspension d'armes, commençaient à se remuer de nouveau dans le nord de l'Italie; quelques communautés étrusques éloignées se trouvaient encore en armes contre Rome, et il y avait dans ce pays une alternative de courts armistices et de violents combats sans résultats. Toute l'Italie centrale était encore en fermentation, et sur certains points en soulèvement déclaré : les forteresses n'étaient encore qu'en voie de construction, et la route entre l'Étrurie et le Samnium n'était pas encore complètement fermée. Peut-être était-il temps encore de conquérir la liberté; mais il ne fallait pas attendre : la difficulté de l'attaque augmentait, la puissance des agresseurs diminuait avec chaque année de cette paix prolongée. Les armes étaient déposées à peine depuis cinq ans, et les blessures qu'une guerre de vingt-deux ans avait infligées aux paysans samnites saignaient encore, lorsque, en 456 (298), la confédération samnite recommença la guerre. La dernière guerre avait été décidée en faveur de Rome principalement par l'alliance de la Lucanie avec Rome, et la neutralité de Tarente qui s'ensuivait. Instruits par cette expérience, les Samnites pesèrent de toutes leurs forces sur les Lucaniens, et amenèrent leur parti aux affaires, ce qui assura une alliance entre le Samnium et la Lucanie. Naturellement, les Romains déclarèrent immédiatement la guerre; on s'y attendait dans le Samnium. Une preuve significative de la situation des esprits, c'est que le gouvernement samnite informa les envoyés romains qu'il ne répondait pas de leur inviolabilité s'ils mettaient le pied sur le territoire samnite.

La guerre recommença donc, 298 (456), et pendant qu'une seconde armée combattait en Étrurie, l'armée romaine principale traversa le Samnium, et obligea les Lucaniens à faire la paix et à

et Gaius Cassius Longinus, consul en 583 (471), on ne voit aucun Cassius dans les fastes consulaires.

envoyer des otages à Rome. L'année suivante, les deux consuls purent se consacrer au Samnium. Rullianus vainquit à Tifernum ; son fidèle compagnon d'armes, Publius Decius Mus, à Maleventum, et pendant cinq mois deux armées romaines campèrent sur le territoire ennemi. Cela avait été rendu possible par les négociations de paix que les États toscans suivaient de leur côté avec Rome. Les Samnites qui, dès le début, n'avaient entrevu que dans l'union de toute l'Italie contre Rome la possibilité de la victoire, firent tout au monde pour empêcher une paix isolée entre l'Étrurie et Rome ; et lorsque, enfin, le général samnite Gellius Egnatius eut proposé d'amener aux Étrusques des secours sur leur propre territoire, le conseil de la ligue étrusque se résolut à sortir de sa neutralité et à tenter encore une fois le sort des armes. Le Samninn fit les efforts les plus énergiques pour mettre en campagne trois armées, l'une destinée à la garde du territoire national, la seconde à une expédition en Campanie, la troisième et la plus forte à l'Étrurie ; et, en effet, dans l'année 458 (296), cette dernière, dirigée par Egnatius lui-même, réussit à pénétrer en Étrurie, à travers les contrées marse et ombrienne, dont les habitants étaient d'intelligence avec lui. Les Romains prirent pendant ce temps quelques places fortes dans le Samnium, et renversèrent l'influence du parti samnite en Lucanie ; mais ils ne surent pas empêcher la marche de derrière de l'armée, conduite par Egnatius en Étrurie. Lorsqu'on apprit à Rome que les Samnites avaient réussi à rendre inutiles les efforts incroyables tentés pour séparer l'Italie du sud de celle du nord ; que l'entrée des troupes samnites en Étrurie était devenue le signal d'une levée générale de boucliers ; que les communautés étrusques se hâtaient énergiquement de mettre leurs troupes sur le pied de guerre, et de reprendre à leur solde des hordes gauloises, tandis qu'à Rome on avait tendu tous les nerfs de la nation, et que les affranchis et les hommes mariés étaient formés en cohorte, on sentit, de part et d'autre, que le dénouement approchait. L'année 458 (296) se passa, semble-t-il, en préparatifs et en

Jonction des
troupes
coalisées dans
l'Ombrie.

marches. Pour l'année suivante, 459 (293), les Romains mirent leurs deux meilleurs généraux, Publius Decius Mus et le vieux Quintus Fabius Rullianus, à la tête de l'armée d'Étrurie, qui avait été renforcée de toutes les troupes disponibles en Campanie, et comptait au moins soixante mille hommes, c'est-à-dire plus d'un tiers des citoyens de Rome; en outre, on avait formé une double réserve, l'une à Falerie, l'autre sous les murs de la capitale. La place d'armes des Italiotes était l'Ombrie, où se croisaient les routes qui venaient des territoires gaulois, étrusque et sabellien; du côté de l'Étrurie, les consuls laissèrent leurs forces principales un peu en arrière, sur la rive droite et sur la rive gauche du Tibre, tandis qu'en même temps la première réserve faisait un mouvement contre l'Étrurie, pour éloigner autant que possible les troupes étrusques du lieu décisif, et les rappeler à la défense de leur patrie. La première bataille ne fut pas favorable aux Romains; leur avant-garde fut battue, sur le territoire de Chiusi, par les Gaulois et les Samnites réunis. Mais cette diversion atteignit son but; moins vaillants que les Samnites, qui avaient passé par-dessus les brèches de leurs villes, pour ne pas manquer au rendez-vous décisif, une grande partie des contingents étrusques de l'armée de la ligue se retira à la nouvelle de l'entrée de la réserve romaine en Étrurie, et les rangs de cette armée étaient bien éclaircis, quand elle arriva sur le versant oriental de l'Apennin, près de Sentinum, pour livrer la bataille décisive. Ce fut cependant une chaude journée. A l'aile droite des Romains, où Rullianus luttait lui-même avec ses deux légions contre l'armée samnite, la bataille resta longtemps indécise. A l'aile gauche, que commandait Publius Decius, la cavalerie romaine fut mise en désordre par les chariots de guerre des Gaulois, et les légions commencèrent bientôt à fléchir. Alors le consul appela le prêtre Marcus Livius, et lui commanda de vouer à la fois aux dieux infernaux la tête du général romain et l'armée ennemie; puis il se jeta au plus épais des hordes gauloises et y trouva la mort. Ce désespoir héroïque d'un homme su-

Bataille
de Sentinum.

périeur et d'un général aimé ne fut pas inutile. Les fuyards firent volte-face; les plus braves se précipitèrent sur les pas de leur général, au milieu de l'armée ennemie, pour le sauver ou pour mourir avec lui; au moment opportun, parut, envoyé par Rullianus, le consulaire Lucius Scipio, avec sa réserve romaine, sur l'aile gauche qui était en péril. La précieuse cavalerie campanienne, qui prit les Gaulois en flanc et en queue, les mit en déroute; les Gaulois s'enfuirent; à la fin les Samnites plièrent également, et leur général Egnatius tomba à la porte du camp. Neuf mille Romains couvraient le champ de bataille; mais le triomphe acheté si cher était digne d'un pareil sacrifice. L'armée de la coalition se débanda, et par suite, la coalition elle-même; l'Ombrie resta au pouvoir des Romains; les Gaulois se retirèrent; ce qui demeurait de l'armée samnite s'éloigna en bon ordre, par les Abruzzes, et rentra dans la patrie. La Campanie, que les Samnites avaient envahie pendant la guerre étrusque, fut réoccupée par les Romains avec peu d'efforts, lorsque cette guerre fut finie. L'Étrurie demanda la paix l'année suivante, 460 (294); Volsinii, Perusia, Arretium, et toutes les villes qui avaient accédé à la ligue contre Rome demandèrent une trêve de quatre cents mois. Les Samnites agirent autrement; ils se préparèrent à une résistance désespérée, avec cette énergie des hommes libres, qui ne peut pas commander à la fortune, mais qui peut la défier. Lorsque, en 460 (294), les deux armées consulaires entrèrent dans le Samnium, elles rencontrèrent la résistance la plus acharnée; Marcus Atilius essuya un échec près de Luceria, et les Samnites purent pénétrer dans la Campanie, et ravager le territoire de la colonie romaine d'Interamna sur le Liris. Dans la même année, Lucius Papirius Cursor, le fils du héros de la première guerre samnite, et Spurius Carvilius, livrèrent, auprès d'Aquilonia, une grande bataille contre l'armée samnite, dont l'élite, les seize mille tuniques blanches, avaient fait le serment de préférer la mort à la fuite. Mais le destin implacable ne s'occupe pas des serments et des supplications

Paix
avec l'Étrurie.

Dernières luttes
dans
le Samnium.

désespérées : le Romain triompha, et emporta d'assaut les forteresses dans lesquelles les Samnites s'étaient réfugiés avec leurs biens. Même après cette dernière défaite, les confédérés eurent encore le courage de lutter pendant une année contre un ennemi triomphant, dans leurs citadelles et dans leurs montagnes, et remportèrent encore bien des avantages isolés : il fallut recourir contre eux au bras souvent éprouvé du vieux Rullianus 462 (292), et Gavius Pontius, sans doute le fils du vainqueur des fourches Caudines, remporta pour son peuple une dernière victoire, que les Romains eurent la bassesse de venger sur lui ; car nous voyons qu'après avoir été pris, il fut exécuté dans sa prison, 463 (291). Aucun mouvement nouveau n'eut lieu en Italie ; car la guerre que Falerii commença en 461 mérite à peine ce nom. Le Samnium dut souvent tourner un regard mélancolique vers Tarente, qui était seule en état de lui donner du secours ; mais cette ville resta neutre. Ce furent les mêmes motifs déjà mentionnés qui amenèrent l'inaction de Tarente : le mauvais gouvernement intérieur et la nouvelle accession des Lucaniens au parti romain ; à cela se joignit encore la crainte assez fondée qu'ils avaient d'Agathoclès, de Sicile, qui à ce moment était au comble de sa puissance, et commençait à songer à l'Italie. Vers l'an 455 (299), il s'établit fortement à Corcyre, d'où Cleonymos avait été chassé par Démétrius Poliorcète, et menaça alors, de la mer Adriatique comme de la mer Ionienne, les Tarentins. La prise de possession de l'île par Pyrrhus, roi d'Épire, en 459 (295), mit fin en grande partie à ces combinaisons, mais les Tarentins continuèrent à s'occuper des affaires de Corcyre ; car ils aidèrent, en 464 (290), le roi Pyrrhus à se maintenir en possession de l'île contre Demetrius, et Agathoclès ne cessa pas, par sa politique italienne, d'inquiéter les Tarentins. Lorsqu'il mourut en 465 (289), et avec lui la puissance des Syracusains en Italie, il était trop tard ; le Samnium, fatigué d'une lutte de trente-sept ans, avait fait la paix l'année précédente, 464 (290), avec le consul Manius Curius Dentatus, et renouvelé pour la forme l'alliance

avec Rome. Mais, cette fois, les Romains n'imposèrent à ce peuple courageux aucune condition humiliante ou inacceptable; il ne paraît pas qu'il y ait eu aucune cession de territoire. La sagacité politique des Romains se proposait d'avancer par le chemin battu, et avant de prendre possession directe du territoire intérieur, d'attacher solidement à Rome le territoire campanien et adriatique. La Campanie était, il est vrai, depuis longtemps soumise; mais la politique prévoyante des Romains jugea nécessaire, pour assurer les côtes de la Campanie, d'y fonder deux forteresses, Minturne et Sinuessa, 459 (295), dont les citoyens, selon les principes adoptés pour les colonies maritimes, reçurent le plein droit de cité romaine. L'extension de la domination romaine dans l'Italie centrale fut conduite avec plus d'énergie encore. Là, les Sabins, en masse, après une courte et faible résistance, furent obligés de recevoir la loi des Romains, 464 (290), et dans les Abruzzes, à proximité des côtes, on fonda la forte citadelle d'Hatria, 465 (289). Mais la fondation la plus importante de toutes fut celle de Venusia, 465 (291), où l'on conduisit le nombre incroyable de vingt mille colons; la ville fondée, à la limite du Samnium, de l'Apulie et de la Lucanie, dans une situation exceptionnellenent forte, sur la grande route entre Tarente et le Samnium, était destinée à maintenir les populations environnantes, et, avant tout, à empêcher toute alliance entre les deux plus puissants ennemis de Rome dans l'Italie méridionale. Ce fut sans doute dans le même temps que la route du Sud, qu'Appius Claudius avait menée jusqu'à Capoue, fut allongée jusqu'à Venusia. Ainsi, lorsque finit la guerre samnite, le territoire exclusivement romain s'étendait au nord jusqu'à la forêt Ciminienne, à l'est jusqu'aux Abruzzes, au sud jusqu'à Capoue, tandis que les deux postes avancés, Luceria et Venusia, fondés contre l'est et le sud, sur la ligne de jonction des ennemis, les isolait de tous les côtés les uns des autres. Rome n'était déjà plus simplement la première puissance, mais la puissance prépondérante de la péninsule, lorsque, vers la fin du v^e siècle de Rome, les nations que la faveur des dieux

et leur propre génie avaient placées à la tête de leur continent, commencèrent à se rapprocher les unes des autres dans la politique et sur les champs de bataille ; comme, aux jeux olympiques, les vainqueurs des luttes précédentes se préparent à une seconde et plus décisive compétition, Carthage, la Macédoine et Rome se préparèrent à un dernier et décisif combat.

CHAPITRE VII

LE ROI PYRRHUS CONTRE ROME

Dans le temps de la domination incontestée de Rome, les Grecs essayaient d'irriter les Romains, leurs maîtres, en attribuant la grandeur romaine à la fièvre qui avait emporté Alexandre de Macédoine, le 11 juin 451 (323). Comme le retour vers le passé n'était pas consolant, on se complaisait dans la pensée de ce qui aurait pu arriver, si le grand roi, comme c'était son intention lorsqu'il mourut, s'était tourné vers l'ouest, et avait disputé avec sa flotte l'empire de la mer aux Carthaginois, et avec ses phalanges l'empire de la terre aux Romains. Il n'est pas impossible qu'Alexandre ait nourri une pareille pensée, et on n'a pas besoin, pour se l'expliquer, de se dire qu'un autocrate, qui a en abondance des vaisseaux et des soldats, ne peut guère donner de limites à son ambition militaire. Il était digne du grand roi grec de protéger les Siciliens contre Carthage, les Tarentins contre Rome, et de mettre un terme à la piraterie sur les deux mers; les ambassades italiennes qui paraissaient en quantité innombrable à Babyloue, brut-

tiennes, lucaniennes, étrusques (1), lui donnèrent de fréquentes occasions de connaître la situation de la péninsule et d'en tirer certaines conclusions. Carthage, avec ses nombreuses relations dans l'Orient, avait dû attirer les regards du puissant roi, et vraisemblablement il était dans son intention de changer en un empire réel la domination nominale du roi de Perse sur la colonie syrienne. On voit quelles étaient les préoccupations de Carthage par la présence d'un espion phénicien dans l'entourage intime d'Alexandre. Ce pouvaient être des rêves ou des plans sérieux; mais le roi mourut, sans s'être occupé des affaires d'Occident, et toute pensée de ce genre fut ensevelie dans sa tombe. Pendant quelques années seulement, un Grec avait concentré entre ses mains toute la puissance intellectuelle de l'hellénisme et toute la force matérielle de l'Orient; avec sa mort, il est vrai, l'œuvre de sa vie, la fondation de l'Hellénisme en Orient, ne disparut en aucune façon; mais l'empire mal joint s'éparpilla, et au milieu des rivalités qui divisèrent les États formés de ses débris, la véritable destination de cet empire, la propagation de la civilisation grecque dans l'Orient, fut, sinon détruite, au moins affaiblie et obscurcie. Dans de semblables circonstances, ni les États grecs, ni les États égypto-asiatiques ne pouvaient penser à s'établir solidement dans l'Occident, ni à se tourner vers Carthage ou vers Rome. Les systèmes politiques de l'Orient et de l'Occident se

(1) Le fait que les Romains auraient également envoyé des ambassadeurs auprès d'Alexandre, à Babylone, repose sur le témoignage de Clitarque, (Plin. *Hist. Nat.*, III, 5-57), à qui les autres témoignages qui rapportent ce fait (Aristos et Asklepiade dans Arrien, VII, 15-5; Memnon, c. 25) ont été sans doute empruntés. Clitarque était du reste contemporain de ces événements; mais sa Vie d'Alexandre n'en est pas moins décidément plutôt un roman historique qu'une histoire; et, dans le silence des biographes dignes de confiance (Arrien, A. A. O., Tite-Live IX, 18), et vu les détails romanesques de ce récit, suivant lequel, par exemple, les Romains auraient envoyé une couronne d'or à Alexandre, et celui-ci aurait prédit la grandeur future de Rome, on ne peut s'empêcher de mettre cette narration au nombre des petites ornements que Clitarque a introduites dans l'histoire.

trouvaient en présence, sans pouvoir s'entre-choquer l'un l'autre, et en particulier Rome resta parfaitement étrangère aux péripéties de cette époque. Il ne put s'établir entre ces peuples que des relations économiques; ainsi, par exemple, l'État libre de Rhodes, le plus brillant champion de la politique commerciale de neutralité en Grèce, et par là l'intermédiaire universel du commerce dans un temps de guerre perpétuelle, fit, vers 448 (306), un traité avec Rome, naturellement un traité tel qu'il en peut exister entre un peuple marchand et les dominateurs des côtes de Cære et de Campanie. L'enrôlement des mercenaires qui allaient du centre universel d'enrôlement de cette époque, la Grèce, en Italie et en particulier à Tarente, n'eut qu'une influence très-secondaire sur les rapports politiques des deux pays, par exemple sur ceux de Tarente avec sa métropole Sparte; en somme, ces enrôlements n'étaient que des affaires commerciales, et Sparte, quoiqu'elle fournit régulièrement aux Tarentins ses généraux dans les guerres d'Italie, n'était pas plus en lutte avec les Italiotes que, par exemple, dans la guerre de l'indépendance américaine, les États allemands avec l'Union, dont les adversaires achetaient chez eux des soldats.

Rôle historique
de Pyrrhus.

Pyrrhus, roi d'Épire, n'était pas autre chose qu'un général d'aventure : il n'en était pas moins un chevalier errant, parce que sa généalogie remontait à Éaque et à Achille, et parce que, s'il avait eu un caractère pacifique, il aurait régné sur un petit peuple de montagnards, sous la suprématie macédonienne; il aurait tout au plus pu vivre et mourir dans une liberté isolée. On l'a souvent comparé à Alexandre de Macédoine; et, sous quelques rapports, la fondation d'un royaume grec d'Occident, dont le noyau aurait été l'Épire, la grande Grèce et la Sicile, qui aurait commandé les deux mers italiques et placé Rome et Carthage au rang des peuples frontières barbares du système hellénique, qui aurait dominé en un mot depuis le pays des Celtes jusqu'à celui des Indiens, c'était une pensée grande et habile comme celle qui avait fait traverser l'Hellespont au roi de Macédoine. Mais

il y a plus qu'une différence de résultats entre les deux expéditions. Alexandre pouvait, avec son armée macédonienne qu'il menait à la baguette, disputer la prééminence au roi de Perse; mais le roi de l'Épire, qui était à peu près, en comparaison de la Macédoine, ce qu'est aujourd'hui la Hesse comparée à la Prusse, n'avait qu'une armée nominale, composée de mercenaires et d'alliés, dont le concours dépendait de combinaisons politiques hasardeuses. Alexandre entrait dans la Perse en conquérant; Pyrrhus arrivait en Italie comme général d'une coalition d'États secondaires; Alexandre laissait derrière lui ses États tranquilles par suite de la soumission absolue de la Grèce et grâce à la puissante armée qui y demeurait sous les ordres d'Antipater; Pyrrhus ne pouvait compter, pour l'intégrité de ses États, que sur la parole d'un voisin peu sûr. Pour les deux conquérants, leur pays devait nécessairement, si leurs plans réussissaient, cesser d'être le centre du nouvel empire; mais il était plus praticable de transporter le siège de la puissance macédonienne à Babylone, que de fonder une dynastie militaire à Tarente ou à Syracuse. La démocratie des républiques grecques, quoiqu'elle fût une perpétuelle agonie, ne pouvait pas entrer dans les cadres étroits d'un État militaire; Philippe savait bien pourquoi il n'avait pas incorporé les républiques grecques à son royaume. Il n'y avait pas à redouter en Orient une résistance nationale; il y avait là des nations dominantes et des nations asservies depuis longtemps, et le changement de despotes était, pour la masse des populations, indifférent et souvent même désiré. En Occident, on pouvait vaincre les Romains, les Samnites et les Carthaginois; mais il n'était au pouvoir d'aucun conquérant de changer les Italiotes en fellahs égyptiens, ou de faire des paysans romains des barons grecs tributaires. Quand on considère la puissance personnelle, les alliés, la force des adversaires, le plan du Macédonien paraît vraiment praticable, celui de l'Épirote une entreprise impossible; l'un semble l'accomplissement d'une grande tâche historique, l'autre une erreur brillante; l'un la fondation d'un nouveau sys-

tème d'États et d'une nouvelle phase de la civilisation, l'autre un remarquable épisode historique. L'œuvre d'Alexandre lui a survécu, quoique le créateur en soit mort prématurément. Pyrrhus put voir de ses propres yeux la ruine de tous ses plans, avant que la mort l'emportât.

C'étaient deux grandes et intelligentes natures; mais Pyrrhus n'était que le premier général de son temps, Alexandre en était le plus grand homme d'État, et si c'est le discernement entre le possible et l'impossible qui distingue le héros de l'aventurier, Pyrrhus a aussi peu de droits à être comparé à son illustre parent, que le connétable de Bourbon à Louis XI.

Il s'est attaché cependant un prestige au nom de l'Épîrote; un intérêt particulier, qui vient en partie de sa personnalité chevaleresque et attachante, en partie et surtout de cette circonstance qu'il a été le premier Grec qui ait rencontré les Romains sur un champ de bataille. Avec lui ont commencé ces relations entre Rome et la Grèce, sur lesquelles reposent tout le développement postérieur de la civilisation antique et une part considérable de la civilisation moderne. La lutte entre les phalanges et les cohortes, les mercenaires et l'armée nationale, entre la royauté militaire et le gouvernement sénatorial, entre les talents individuels et l'énergie nationale; cette lutte entre Rome et l'hellénisme a été engagée pour la première fois dans les batailles de Pyrrhus contre les généraux romains; et quoique le parti vaincu ait fait souvent depuis un nouvel appel aux armes, toutes les batailles subséquentes n'ont fait que confirmer le premier arrêt. Quoique la Grèce ait succombé sur les champs de bataille comme sur la place publique, sa victoire n'a pas moins été décisive dans toute compétition étrangère à la politique, et ces luttes faisaient déjà pressentir que le triomphe de Rome sur les Hellènes serait tout autre que la défaite des Gaulois et des Phéniciens; les charmes de Vénus ne commencèrent à s'exercer, que lorsque la lance fut brisée et que le casque et le bouclier furent mis de côté.

Le roi Pyrrhus était le fils d'un Éacide, du roi des Molosses (pays de Janina), qui, reconnu par Alexandre comme parent et comme fidèle feudataire, avait été, après sa mort, enveloppé dans les troubles de la politique de famille, et y avait perdu son royaume et hientôt la vie, 441 (313). Son fils, alors âgé de six ans, avait été sauvé par le roi des Taulantiens d'Illyrie, Glaukias, et dans le cours des luttes pour la possession du trône de Macédoine, il avait été rétabli par Démétrius Poliorcète sur le trône de ses pères, 447 (307), puis l'avait perdu de nouveau par l'influence du parti opposé, 432 (302), et avait commencé son apprentissage politique comme prince exilé, à la suite des généraux macédoniens. Bientôt il sut se faire remarquer. Il fit, à la suite d'Antigone, la dernière campagne de ce général; l'ancien maréchal d'Alexandre avait beaucoup goûté ce soldat-né, auquel il ne manquait, selon le vieux guerrier, que les années pour être déjà le premier homme de guerre de son temps. La malheureuse bataille d'Issus fit de lui un otage envoyé à Alexandrie, à la cour du fondateur de la dynastie des Lagides, où, par sa conduite habile et ferme, et son caractère qui n'avait rien de la grossièreté militaire, il n'avait pas moins attiré l'attention de l'habile Ptolémée que celle des dames de la cour, par sa beauté physique, à laquelle ne nuisaient en aucune façon son air un peu farouche et sa démarche hardie. A cette époque, l'adroit Démétrius se refit un nouveau royaume, et cette fois en Macédoine, avec l'intention, naturellement, de reformer par là une nouvelle monarchie d'Alexandre. Pour l'en empêcher, il fallait avoir l'air de l'y aider; et le Lagide, qui comprenait quel parti il pouvait tirer de l'ardeur du jeune Épirote, non-seulement fit plaisir à sa femme la reine Bérénice, mais servit mieux encore son propre dessein en donnant au jeune prince pour épouse sa belle-fille, la princesse Antigone, et en favorisant par son appui et son influence le retour de son « fils » chéri dans sa patrie, 438 (296). Après son retour dans ses États paternels, tout lui réussit bientôt; les braves Épirotes, les Albanais de l'antiquité, s'attachèrent avec une fidélité traditionnelle et une ardeur nouvelle

à cet ardent jeune homme, le « noble, » comme ils l'appelaient. Dans les troubles qui suivirent la mort de Cassandre, en 437 (297), pour la possession du trône de Macédoine, le roi d'Épire agrandit ses États : petit à petit, il conquiert les côtes de la mer avec les puissantes cités commerciales d'Apollonia et d'Epidamnus, les îles de Lissos et de Corcyre, et même une partie du territoire macédonien, et tint tête au roi Démétrius lui-même avec des forces bien inférieures, au grand étonnement des Macédoniens eux-mêmes. Lorsque Démétrius perdit, par sa propre folie, le trône de Macédoine, on l'offrit à son chevaleresque voisin, le parent d'Alexandre, 467 (287). En fait, personne n'était plus digne que Pyrrhus de porter le diadème royal de Philippe et d'Alexandre. Dans un temps de profonde décadence, où la grandeur et la bassesse commençaient à devenir indifférentes, le caractère loyal et pur de Pyrrhus brillait d'un vif éclat. Pour les paysans libres de la contrée proprement macédonienne, qui, quoique diminués et affaiblis, étaient encore loin de l'état d'abaissement moral et de mollesse que le régime des généraux avait introduit en Grèce et en Asie, Pyrrhus devait sembler un roi-né, lui qui, comme Alexandre, dans sa propre maison, tenait son cœur ouvert, au milieu d'un cercle d'amis, à toutes les pensées viriles, et qui avait banni loin de lui ces mœurs de sultan oriental si détestées en Macédoine ; lui qui, comme Alexandre, passait pour le premier tacticien de son temps. Mais le sentiment national exagéré des Macédoniens, qui préféraient le plus pitoyable souverain macédonien au plus digne des étrangers ; l'inintelligente opposition des troupes macédoniennes contre tout général non macédonien, à laquelle succomba le plus grand général de l'école d'Alexandre, le Cardien Eumène, mit une fin rapide à la domination du prince épirote. Pyrrhus, qui ne pouvait gouverner avec le consentement des Macédoniens, et qui était trop magnanime pour s'imposer au peuple contre sa volonté, abandonna ce pays, après une royauté de sept mois, à son mauvais gouvernement national, et retourna à ses fidèles Épirotes, 467 (287) ; mais l'homme qui avait

porté la couronne d'Alexandre, le beau-frère de Démétrius, le beau-fils des Lagides et d'Agathoclès de Syracuse, le stratège accompli qui écrivait des mémoires et des dissertations scientifiques sur l'art de la guerre, ne pouvait borner sa vie à examiner, à une époque déterminée de l'année, les comptes du directeur des troupeaux royaux, et à recevoir de ses braves Épirotes les présents en bœufs et moutons; à se faire renouveler par eux, à l'autel de Jupiter, le serment de fidélité, tandis qu'il répétait lui-même le serment d'observer les lois; enfin, à passer avec eux la nuit à boire à la prospérité commune. S'il n'y avait pas place pour lui sur le trône macédonien, il n'y en avait pas assez non plus en Épire pour qu'il y demeurât : il ne pouvait être que le premier, jamais le second. Ses regards se portaient donc au loin. Les rois qui se disputèrent le trône de Macédoine, divisés sur tout le reste, étaient unanimes dans leur dessein de faire cause commune pour exclure leur dangereux voisin, et Pyrrhus était certain que ses fidèles compagnons de guerre le suivraient où il les conduirait. Les circonstances dans lesquelles se trouvait l'Italie semblaient rendre alors possible ce que, quarante ans auparavant, le parent de Pyrrhus, le cousin de son père, Alexandre d'Épire, et récemment son beau-père Agathoclès avaient rêvé; Pyrrhus se décida donc à renoncer à ses desseins sur la Macédoine, et à fonder dans l'ouest une nouvelle royauté pour lui-même et pour la nation hellénique.

La trêve de guerre que la paix avec les Samnites en 464 (290) avait donnée à l'Italie, fut de courte durée; l'excitation à refaire une nouvelle ligue contre la prépondérance romaine vint cette fois des Lucaniens. Cette peuplade, dont l'attachement à Rome avait paralysé les Tarentins pendant la guerre samnite, et avait contribué essentiellement à la conclusion de cette guerre, avait reçu comme récompense les cités grecques situées sur son territoire, et, en conséquence, après que la paix avait été faite, ils s'étaient ligüés avec les Bruttians pour réduire ces villes les unes après les autres. Les habitants de Thurii, attaqués à plusieurs reprises par le général

lucanien Stenius Statilius et réduits à la dernière extrémité, prirent le même parti que les Campaniens avaient pris jadis en demandant l'aide de Rome contre les Samnites, et naturellement en la payant du même prix : la perte de leur liberté et de leur indépendance; ils s'adressèrent au sénat romain et lui demandèrent secours contre les Lucaniens. Comme l'alliance des Lucaniens était devenue inutile aux Romains depuis la fondation de Venusia, les Romains accédèrent aux prières des Lucaniens, et enjoignirent à leurs alliés de quitter une ville qui s'était donnée aux Romains. Les Lucaniens et les Bruttians, privés ainsi, par leurs alliés plus puissants, de leur part du butin commun, entrèrent en relations avec l'opposition samnito-tarentine, pour amener une nouvelle coalition des Italiotes, et, lorsque les Romains les firent avertir par une ambassade, ils mirent les envoyés en prison, et commencèrent la guerre avec Rome par une nouvelle attaque contre Thurii, vers 469 (285), tandis qu'ils excitaient en même temps, non-seulement les Samnites et les Tarentins, mais les Italiotes du nord, les Étrusques, les Ombriens, les Gaulois à s'unir avec eux pour la guerre d'indépendance.

Les Celtes et
les Étrusques

En effet, la ligue étrusque se souleva, et appela de nombreux mercenaires gaulois; l'armée romaine, que le préteur Lucius Cæcilius conduisit au secours des Arétins demeurés fidèles, fut anéantie sous les murs de cette ville par les mercenaires sénonais, et le général succomba lui-même avec treize mille soldats, 470 (284). Les Sénonais comptaient parmi les alliés de Rome; les Romains leur envoyèrent une ambassade pour réclamer contre cette situation, qu'ils avaient prise, de mercenaires contre Rome, et pour demander la remise gratuite des prisonniers romains. Mais, sur l'ordre du chef des Sénonais, Britomaris, qui avait à venger sur les Romains la mort de son père, les Sénonais mirent à mort les envoyés romains, et prirent ouvertement le parti des Étrusques. Tout le nord de l'Italie, Étrusques, Ombriens, Gaulois, était en armes contre Rome; il pouvait en résulter de graves conséquences, si les contrées méridi-

dionales saisissaient l'occasion, et se déclaraient contre Rome, dans le cas où elles ne l'auraient pas encore fait. En fait, les Samnites, toujours disposés à se soulever pour la liberté, paraissent avoir déclaré la guerre aux Romains; mais, affaiblis, et enfermés comme ils l'étaient de toutes parts, ils ne pouvaient être que médiocrement utiles à la ligue, et Tarente temporisa, suivant son habitude. Tandis que chez leurs adversaires on faisait des ligues, on traitait pour les subsides, on levait des mercenaires, les Romains agissaient. Les Sénonais eurent bientôt à apprendre ce qu'il en coûtait de vaincre les Romains. Le consul Publius Cornelius Dolabella retourna avec une puissante armée dans leur pays; tout ce qui ne fut pas passé au fil de l'épée fut chassé de la contrée, et cette peuplade fut rayée du nombre des nations italiques, 471 (285). Pour une nation habitée, comme les Sénonais, à vivre du produit de ses troupeaux, une émigration en masse était chose praticable; et sans doute ce furent ces Sénonais, expulsés d'Italie, qui formèrent ces hordes gauloises qui bientôt envahirent le territoire danubien, la Macédoine, la Grèce et l'Asie Mineure. Les plus proches voisins des Sénonais et leurs frères de race, les Boïens, effrayés et irrités par une catastrophe si rapide, s'unirent à l'instant avec les Étrusques, qui continuaient encore la guerre, et dont les mercenaires gaulois luttèrent encore contre Rome, non plus comme des soldats de fortune, mais comme des vengeurs désespérés de leur patrie; une armée étrusco-gauloise considérable se dirigea sur Rome, pour venger sur la capitale l'anéantissement de la nation sénonaise, et rayer le nom de Rome de la surface de la terre plus complètement que ne l'avait fait jadis un roi des mêmes Sénonais. Mais, au moment où elle passait le Tibre, dans le voisinage du lac Vadimon, l'armée unie fut complètement défaite par les Romains, 471 (285). Lorsque, l'année suivante encore, ils eurent livré, sans un plus heureux résultat, un nouveau combat près de Populonia, les Boïens abandonnèrent leurs alliés, et firent la paix pour leur propre compte avec les Romains, 472 (282). Ainsi, le membre le plus dangereux de la

Anéantissement
des Sénonais.

ligue, le peuple gaulois était vaincu en particulier, avant que la ligue fût entièrement formée, et Rome avait désormais le champ libre pour se tourner contre l'Italie méridionale, dans laquelle, entre 469 (285) et 470 (284), la guerre n'avait pas été conduite avec beaucoup de vigueur. La petite armée romaine avait eu pendant ce temps bien de la peine à se maintenir dans Thurii contre les Sénonais et les Bruttians, lorsque enfin, en 472 (282), le consul Gaius Fabricius Lucinus, avec une armée nombreuse, parut devant la ville, la délivra, battit les Lucaniens dans une sanglante rencontre, et fit prisonnier leur général Statilius. Les petites villes grecques, qui n'étaient pas d'origine doriennue, et qui reconnaissaient dans les Romains leurs sauveurs, se rendirent volontairement à eux; des garnisons romaines restèrent dans les places les plus importantes, à Locre, Crotone, Thurii, et particulièrement à Rhegium, sur laquelle les Carthaginois semblaient aussi avoir des projets. Rome avait très-décidément l'avantage. L'anéantissement des Sénonais avait mis entre les mains des Romains une grande partie du littoral de l'Adriatique. On se hâta, sans doute en considération des haines qui couvaient sous la cendre à Tarente, et de l'invasion déjà imminente des Épirotes, de s'assurer de ces côtes ainsi que de la mer Adriatique. On avait, vers 471 (283), placé une colonie de citoyens dans le port de Sena (Siuigaglia), qui avait été jusqu'alors la capitale du district sénonais, et, en même temps, une flotte romaine quitta la mer Tyrrhénienne pour se rendre dans les eaux orientales, évidemment pour stationner dans l'Adriatique, et y protéger les possessions romaines.

Rupture
entre Rome et
Tarente.

Les Tarentins, depuis le traité de 450, avaient vécu en paix avec Rome. Ils avaient regardé la longue agonie des Samnites, l'anéantissement des Sénonais; ils avaient laissé fonder Venusia, Hatria, Sena, et occuper Thurii et Rhegium sans faire une réclamation. Mais lorsque la flotte romaine, dans son trajet de la mer Tyrrhénienne dans l'Adriatique, stationna dans les eaux de Tarente et jeta l'ancre dans le port de la ville amie, l'amertume longtemps amassée

déborda ; les anciens traités qui défendaient aux vaisseaux de guerre des Romains de naviguer, à l'est, au delà du promontoire de Lacinium, furent rappelés par les meneurs du peuple dans l'assemblée des citoyens ; la multitude se rua sur les vaisseaux romains, qui, surpris comme par des pirates, succombèrent après une lutte acharnée. Cinq vaisseaux furent pris, et leur équipage fut mis à mort ou vendu en esclavage ; l'amiral romain était tombé dans le combat. L'ignorance excessive et l'immoralité de la foule pouvaient seules expliquer de pareils procédés. Les traités dont il s'agissait appartenaient à une époque depuis longtemps oubliée ; il est évident du moins qu'ils n'avaient plus aucun sens depuis la fondation d'Hatria et de Sena, et que les Romains étaient entrés dans le golfe, sur la foi de l'alliance actuelle ; les Romains avaient d'ailleurs le plus grand intérêt, comme le prouve la suite des circonstances, à ne pousser en aucune façon les Tarentins à une déclaration de guerre. Si les hommes d'État de Tarente voulaient déclarer la guerre aux Romains, ils ne faisaient que ce qu'ils auraient dû faire depuis longtemps, et s'ils avaient la prétention d'appuyer leur déclaration de guerre non sur un motif réel, mais sur une violation de forme des traités, on ne peut rien trouver à y objecter ; car la diplomatie de tous les temps a toujours trouvé au-dessous d'elle de dire simplement les choses simples. Mais qu'au lieu d'enjoindre à l'amiral de se retirer, on ait surpris la flotte à main armée, c'était à la fois une folie et une barbarie, une des plus inqualifiables barbaries d'une civilisation où le sentiment moral a abandonné le gouvernail, et où règne la pure anarchie, sans doute pour nous prémunir contre cette croyance puérile, que la civilisation peut déraciner la bestialité dans la nature humaine. Et comme si ce n'était pas assez de cet acte d'héroïsme, les Tarentins surprirent Thurii, dont la garnison romaine, par suite de cet investissement, fut obligée de capituler (hiver de 472-3 (282-5), et les Thuriniens, qui si souvent avaient été abandonnés par les Tarentins eux-mêmes aux Lucaniens par traité, et qui ainsi avaient dû

nécessairement se livrer à Rome, payèrent chèrement leur défection du parti hellénique en faveur des Barbares.

Tentatives
de paix.

Ces Barbares se conduisirent avec une modération dont on a lieu de s'étonner de la part d'un peuple si puissant, et en face de tels griefs. Il était de l'intérêt de Rome de maintenir la neutralité de Tarente aussi longtemps que possible, et les hommes influents du sénat firent rejeter la proposition qu'une minorité irritée avait présentée, celle de déclarer la guerre aux Tarentins immédiatement. La continuation de la paix fut offerte du côté de Rome aux conditions les plus modérées qui pussent se concilier avec l'honneur romain : libération des prisonniers, reddition de Thurii, enfin, extradition des auteurs de la surprise de la flotte. C'est avec ces propositions qu'une ambassade romaine partit pour Tarente, 473 (281), pendant que, pour appuyer ses paroles, une armée romaine entra dans le Samnium sous le consul Lucius Emilius. Les Tarentins pouvaient, sans rien compromettre de leur indépendance, accepter ces conditions, et vu le peu d'esprit militaire de la cité mercantile, on pouvait à bon droit compter, à Rome, qu'un accommodement serait possible. Mais la tentative faite pour conserver la paix échoua, soit par suite du refus des Tarentins, qui pensaient qu'il valait mieux alors que jamais repousser par les armes la domination romaine, soit simplement par suite de la turbulence de la populace, qui avec la véritable indisciplinisme grecque, s'en prit, d'une manière indigne, à la personne des envoyés. Le consul pénétra alors sur le territoire de Tarente ; mais au lieu de commencer immédiatement les hostilités, il offrit de nouveau la paix aux mêmes conditions, et lorsque l'inutilité de cette tentative fut constatée, il commença par ravager les champs et les propriétés et battre les milices urbaines ; mais il renvoya sans rançon les prisonniers de distinction, et on ne renonça pas à l'espérance de voir, par suite de la pression de la guerre, le parti aristocratique reprendre le dessus dans la ville, et consentir à la paix. La cause de cette longanimité venait de ce que les Romains

ne voulaient pas jeter la ville dans les bras du roi d'Épire. Les desseins de Pyrrhus sur l'Italie n'étaient plus un mystère. Une ambassade tarentine avait déjà été envoyée à ce prince, et était revenue sans résultat; il demandait plus que la cité ne pouvait accorder. Il fallait se décider. On était bien convaincu de la nécessité d'échapper aux Romains; mais il n'y avait que le choix entre la paix avec Rome, que les Romains étaient encore disposés à accorder à des conditions modérées, et un traité avec Pyrrhus aux conditions imposées par le roi, c'est-à-dire le choix entre la suprématie romaine et la tyrannie d'un soldat grec. Les partis se balançaient dans la ville. A la fin le parti national l'emporta : une circonstance y contribua, avec le désir fort naturel d'avoir au moins un Grec plutôt qu'un Barbare pour maître, si l'on ne pouvait éviter un maître; ce fut la crainte inspirée aux démagogues par la pensée que Rome, eu dépit de la modération exigée par la situation des choses, ne prendrait pas sur elle de laisser échapper l'occasion de punir les infamies commises par la populace tarentine. La ville traita donc avec Pyrrhus. Celui-ci eut le commandement suprême des troupes tarentines et des autres Italiotes soulevés contre Rome, et de plus le droit de tenir garnison dans Tarente. Il va de soi que la ville devait supporter les frais de la guerre. Pyrrhus s'engageait, par contre, à ne pas rester en Italie au delà du temps nécessaire, probablement sous la réserve tacite qu'il serait seul juge du temps nécessaire. Les prises devaient être entièrement à sa disposition. Tandis que les envoyés tarentins, sans doute les chefs du parti de la guerre, étaient en Grèce, les dispositions avaient changé dans la ville pressée par les Romains : le commandement suprême était déjà tombé aux mains d'Agis, dévoué aux intérêts romains, lorsque le retour des envoyés rapportant le traité conclu avec Pyrrhus, et accompagnés de son ministre intime Cinéas, remit aux affaires le parti de la guerre. Les rênes furent saisies avec plus de vigueur, et des hésitations déplorables cessèrent. Dans l'automne de 473 (281), le général de Pyrrhus, Milon, aborda avec trois mille Épirotes

Pyrrhus appelé
en Italie.

Debarquement
de Pyrrhus.

et occupa la citadelle de la ville au commencement de l'année 474 (280); il fut suivi du roi lui-même, après une traversée dans laquelle la tempête lui enleva beaucoup de vaisseaux. Il amenait à Tarente une armée considérable, mais fort mélangée, composée en partie de troupes de son pays, Molosses, Thesprotiens, Chaoniens, Ambraciotes, en partie d'infanterie macédonienne et de cavalerie thessalienne, que le roi Ptolémée de Macédoine lui avait louées par traité, enfin de mercenaires étoliens, acarnaniens, athamaniens : en tout, cette armée comptait vingt mille phalangites, deux mille archers, cinq cents frondeurs, trois mille cavaliers et vingt éléphants, par conséquent presque autant que l'armée avec laquelle, cinquante ans auparavant, Alexandre avait traversé l'Hellespont. Les affaires de la coalition n'étaient pas au mieux quand le roi arriva. Le consul romain, il est vrai, lorsqu'il avait vu paraître devant lui les soldats de Milon au lieu de la milice tarentine, avait renoncé à attaquer Tarente, et avait fait retraite sur l'Apulie ; mais à l'exception du territoire de Tarente, les Romains dominaient à peu près sur toute l'Italie. Nulle part dans la basse Italie, la coalition n'avait une armée sous les armes, et dans la haute Italie elle-même, les Étrusques qui étaient encore en armes n'avaient éprouvé que des défaites dans la dernière campagne, 473 (281). Les coalisés, avant que le roi s'embarquât, lui avaient confié le commandement de leurs troupes réunies, et avaient déclaré pouvoir ranger en bataille une armée de trente-cinq mille fantassins et de vingt mille cavaliers : la réalité contrastait misérablement avec ces belles paroles. L'armée, dont le commandement suprême était donné à Pyrrhus, était encore à créer, et provisoirement, on n'avait guère que les ressources de Tarente sur lesquelles on pût compter pour cela. Le roi ordonna la levée d'une armée de mercenaires italiens avec l'or de Tarente, et exerça au service militaire les citoyens capables de porter les armes. Ce n'était pas ainsi que les Tarentins avaient compris le traité. Ils avaient prétendu acheter la victoire à prix d'argent, comme une marchandise quelconque ; c'était, à leurs

Pyrrhus
et la coalition.

yeux, une violation du contrat, que de les obliger à combattre pour eux-mêmes. Plus les citoyens s'étaient réjouis, au moment de l'arrivée de Milon, d'être débarrassés de la garde pénible des portes, plus ils se rangeaient maintenant avec répugnance sous les drapeaux du roi; il fallait menacer de la mort les récalcitrants. Le résultat donnait déjà raison au parti de la paix, et déjà des négociations étaient entamées avec Rome, ou allaient l'être. Pyrrhus, préparé à une pareille résistance, traita la ville comme une ville conquise; les soldats furent casernés dans les maisons, les assemblées du peuple et les nombreux cercles (*συσσέτις*) furent suspendus, les théâtres fermés, les promenades closes, les portes gardées par des sentinelles épirotes. Un certain nombre de personnages de distinction furent envoyés comme otages au delà des mers; d'autres se déroberent à un sort pareil, en s'enfuyant à Rome. Ces mesures énergiques étaient nécessaires, puisqu'il était impossible de compter, sous aucun rapport, sur les Tarentins; le roi put enfin, rassuré sur la possession de la puissante ville, commencer les opérations de la campagne.

A Rome on savait fort bien quelle bataille on allait avoir à livrer; et tout d'abord, pour assurer la fidélité des sujets, on mit des garnisons dans les villes sur lesquelles on ne pouvait pas compter; on s'assura des chefs du parti de l'indépendance, là où cela fut jugé nécessaire, ou bien on les exécuta; c'est ce qui arriva, par exemple, à un certain nombre de sénateurs de Préneste. On fit de grands efforts pour la guerre; on leva un impôt militaire, on exigea le contingent entier dû par les sujets et par les alliés, et on appela même sous les armes les prolétaires qui avaient été exemptés spécialement du service militaire. Une armée romaine resta en réserve dans la ville. Une seconde se retira en arrière, en

Préparatifs à Rome.

Commencement des hostilités.

cher d'unir à ses troupes les Samnites et les autres peuples de l'Italie méridionale appelés aux armes. Une digue contre les incursions du roi devait se trouver formée par les garnisons des villes grecques de l'Italie méridionale. Une révolte des troupes qui gardaient Rhegium — c'étaient huit cents Campaniens et quatre cents Sidicins, sous les ordres du Campanien Décius, — enleva aux Romains cette puissante ville, sans la faire tomber aux mains de Pyrrhus. Si d'un côté la haine nationale des Campaniens contre Rome contribua à ce soulèvement militaire, d'autre part Pyrrhus, qui avait passé la mer pour protéger les Grecs, ne pouvait guère comprendre dans la coalition des troupes qui avaient assassiné leurs hôtes de Rhegium dans leurs maisons, de sorte que ces troupes restèrent isolées, en étroite alliance avec leurs frères et compagnons de troubles, les Mamertins, c'est-à-dire les mercenaires campaniens d'Agathoclès, qui s'étaient emparés de la même manière de la ville de Messana, et qui mirent à sac les villes grecques voisines, Croton, où ils massacrèrent la garnison romaine, et Caulonia, qu'ils détruisirent. Les Romains réussirent, par contre, avec un faible corps d'armée, qui resta sur la frontière de la Lucanie et avec la garnison de Venusia, à empêcher la réunion des Lucaniens et des Samnites avec Pyrrhus, tandis que le corps principal, composé, à ce qu'il semble, de quatre légions, et s'élevant ainsi, avec un nombre correspondant de troupes de la ligue, à au moins cinquante mille hommes, marcha à la rencontre de Pyrrhus, sous le commandement du consul Publius Lævinus.

Bataille
d'Héraclée.

Pyrrhus, pour protéger la colonie tarentine d'Héraclée, située entre cette ville et Pandosia (1), s'était mis en marche avec ses troupes et celles de Tarante, 474 (280). Les Romains, sous la protection de leur cavalerie, forcèrent le passage du Liris, et engagèrent la lutte par un vigoureux et heureux combat de cavalerie :

(1) Au près de l'Anglona actuelle, et qu'il ne faut pas confondre avec la ville du même nom plus connue dans le voisinage de Cosenza.

le roi, qui menait lui-même ses troupes, recula, et les cavaliers grecs, mis en désordre par l'échec de leur général, abandonnèrent le champ de bataille aux escadrons ennemis. Pendant ce temps-là Pyrrhus se mettait à la tête de son infanterie, et engageait de nouveau la lutte. Sept fois les légions et la phalange se heurtèrent, et la victoire ne se décidait pas. Ce fut alors que tomba Mégaelès, un des meilleurs officiers du roi, et comme il avait porté, dans cette chaude journée, l'armure de Pyrrhus, l'armée crut, pour la seconde fois, que son chef avait péri : les rangs commençaient à fléchir, Lævinus put croire que la victoire lui appartenait et il jeta sa cavalerie sur le flanc de l'armée grecque ; mais Pyrrhus, se précipitant la tête découverte au milieu des rangs de son infanterie, releva le courage chancelant des siens. Les éléphants, tenus jusque-là en réserve, furent amenés en ligne. Les chevaux reculèrent devant eux, les soldats ne purent résister au choc de ces puissants animaux et se mirent en fuite ; les troupes de cavaliers, débandées par l'arrivée des éléphants, se jetèrent sur les rangs encore intacts de l'infanterie, et les éléphants, aidés de l'excellente cavalerie thessalienne, firent un terrible massacre des fuyards. Si un brave soldat romain, Gaius Minucius, le premier piquier de la quatrième légion, n'avait blessé un des éléphants, et par là mis en désordre les troupes qui le suivaient, c'en était fait de toute l'armée romaine. Le reste des troupes romaines réussit à repasser le Liris. Leur perte était grande ; sept mille Romains furent tués ou recueillis blessés sur le champ de bataille par les vainqueurs, deux mille furent faits prisonniers ; les Romains eux-mêmes estimèrent leur perte, en y comprenant les blessés qu'ils avaient emportés du champ de bataille, à plus de quinze mille hommes. Mais l'armée de Pyrrhus n'avait guère moins souffert ; près de quatre mille de ses plus braves soldats couvraient le champ de bataille, et plusieurs de ses meilleurs généraux avaient succombé. En tenant compte de ce que la perte portait surtout sur de vieux soldats, qu'il était beaucoup plus difficile de remplacer que la land-

wehr romaine, et que la victoire n'était due qu'à l'irruption inattendue des éléphants, qui ne pouvait pas se renouveler souvent, le roi pouvait avoir raison, en vrai critique de stratégie qu'il était, de compter cette victoire presque pour une défaite, quoiqu'il ne fût pas assez fou, comme l'ont imaginé plus tard les poètes romains, pour consigner cette critique de lui-même dans l'inscription du butin qu'il envoya à Tarente. Au point de vue politique, le succès valait à peu près ce qu'il avait coûté; la victoire dans la première bataille contre les Romains avait pour Pyrrhus des conséquences inappréciables. Son talent de général s'était brillamment signalé sur ce nouveau champ de bataille, et la victoire d'Héraclée devait contribuer plus que toute autre chose à fortifier l'énergie et l'unité de la ligue chancelante des Italiotes. Mais, en outre, les avantages directs de la victoire étaient brillants et immédiats. La Lucanie était perdue pour les Romains : Lævinus rappela les troupes qui s'y trouvaient, et se rendit en Apulie. Les Bruttians, les Lucaniens, les Samnites se réunirent sans obstacle à Pyrrhus; à l'exception de Rhegium, qui gémissait sous le joug des insurgés campaniens, les villes grecques se joignirent au roi en masse et Locri lui livra même sa garnison romaine; il leur avait persuadé, et avec raison, qu'il ne les abandonnerait pas aux Italiotes. Les Sabelliens et les Grecs se donnèrent donc à Pyrrhus; mais le résultat de la victoire ne s'étendit pas plus loin; parmi les Latins, il ne se produisit aucun désir de se débarrasser, à l'aide d'un roi étranger, du joug romain, quelque lourd qu'il leur semblât à porter. Venusia, quoique entourée d'ennemis, resta inébranlablement attachée à Rome. Les prisonniers faits au Liris, et à qui leur conduite courageuse avait valu de la part du roi le traitement le plus honorable, furent invités par lui, selon la coutume grecque, à entrer dans son armée; mais il put apprendre alors qu'il se battait, non contre des mercenaires, mais contre un peuple. Pas un d'entre eux, Romain ou Latin, ne prit du service dans son armée.

Pyrrhus offrit la paix aux Romains. C'était un général trop

prévoyant, pour méconnaître l'inconvénient de la situation, et un homme d'État trop avisé, pour ne pas profiter de l'occasion la plus favorable de conclure la paix. Il espérait alors, grâce à la première impression de cette grande bataille, obtenir des Romains que les villes grecques d'Italie fussent libres, et qu'il se formât, entre elles et Rome, un système d'États de deuxième et de troisième rang, alliés et tributaires de la nouvelle puissance grecque. Ses propositions étaient donc : abandon de toutes les villes grecques et, en particulier, par conséquent, de celles de Campanie et de Lucanie, et des territoires conquis sur les Samnites, les Dauniens, les Lucaniens et les Brutiens, c'est-à-dire nommément abandon de Luceria et de Venusia. Si l'on ne pouvait guère éviter un second combat avec les Romains, il valait mieux le leur livrer au moment où les Grecs d'Occident étaient unis sous un seul maître, où la Sicile était gagnée, où l'Afrique peut-être était conquise. C'est avec ces instructions que le ministre fidèle de Pyrrhus, le Thessalien Cinéas, se rendit à Rome. L'habile négociateur, que ses contemporains comparaient à Démosthènes, autant qu'on peut comparer un rhéteur à un homme d'État, à un favori, à un chef de gouvernement, avait pour mission de témoigner de toutes les manières la considération que le vainqueur d'Héraclée avait réellement pour ceux qu'il avait vaincus, de faire savoir le désir qu'avait le roi de venir lui-même à Rome, et de gagner les cœurs au roi par des éloges qui flattent tant dans la bouche d'un ennemi, et par de plus sérieuses séductions, et, au besoin même, par des présents bien placés; enfin, d'employer envers les Romains toutes les ressources de la politique de cabinet, telle qu'elle se pratiquait dans les cours d'Alexandrie et d'Antioche. Le sénat hésita : plus d'un sénateur était d'avis que ce serait un acte d'habileté de faire un pas en arrière, et d'attendre que le dangereux ennemi se fût compromis lui-même ou n'existât plus. Sur ces entrefaites le vieux et aveugle consulaire Appius Claudius (censeur en 442 (312), consul en 444-438 (307-290), qui s'était depuis longtemps éloi-

gné des affaires, mais qui, dans cet instant décisif, se fit porter au sénat, communiqua aux sénateurs plus jeunes, par ses paroles enflammées, l'énergie indomptable d'une nature puissante. On répondit au roi cette fière parole, qui fut alors employée pour la première fois et qui devint depuis une maxime d'État, c'est que Rome ne traitait pas, tant que des troupes étrangères étaient sur le territoire de l'Italie, et pour appuyer cette parole, on reconduisit les ambassadeurs hors de la ville. Le but de l'ambassade était manqué, et l'habile diplomate, au lieu de faire de l'effet par ses artifices de parole, s'en était laissé imposer par cette fierté virile après une parçille défaite; c'est ce qui lui fit dire que, dans cette ville, chaque citoyen lui avait fait l'effet d'un roi; en effet, le courtisan avait vu un peuple libre.

Pyrrhus
contre Rome.

Pyrrhus qui, pendant ces négociations, avait passé en Campanie, se rapprocha de Rome, à la nouvelle de l'insuccès de sa démarche, pour tendre la main aux Étrusques, effrayer les alliés de Rome et menacer la ville elle-même. Mais les Romains ne cédèrent pas plus à la crainte qu'aux avances. Lorsque le héraut avait invité les citoyens à s'enrôler pour remplacer ceux qui étaient tombés, la jeunesse s'était, immédiatement après la bataille d'Héraclée, inscrite en masse pour la levée; avec les deux nouvelles légions formées et le corps qu'il avait ramené de Lucanie, Lævinus marcha, plus fort qu'auparavant, à la rencontre du roi; il couvrit Capoue contre lui, et prévint ses tentatives pour traiter avec Naples. Le maintien des Romains était si ferme, qu'en dehors des Grecs de la basse Italie aucun État considérable de la ligue n'osa se séparer des Romains. Pyrrhus se tourna alors vers Rome elle-même. A travers la riche contrée, dont la situation florissante l'émerveilla, il se dirigea vers Fregelles, qu'il surprit, força le passage du Liris, et arriva jusqu'à Anagnia, qui n'est pas éloignée de Rome de plus de huit milles allemands. Aucune armée ne se trouva sur son chemin; mais partout les villes du Latium lui fermèrent leurs portes et Lævinus le suivit à pas comptés de la Campanie, tandis que du

nord, le consul Tiberius Cornucanius, qui s'était mis en règle avec les Étrusques par un traité conclu en temps opportun, amenait une seconde armée romaine, et qu'à Rome même, la réserve, commandée par Cnæus Domitius Calvinus, se préparait à la campagne. Il n'y avait rien à faire contre cela : le roi ne pouvait que temporiser. Il resta encore quelque temps immobile en Campanie, en face des armées des deux consuls réunis ; mais il ne se présenta aucune occasion de livrer une grande bataille. Quand l'hiver arriva, le roi évacua le territoire ennemi et partagea ses troupes entre les villes amies ; il prit ses quartiers d'hiver à Tarente. Au même moment les Romains arrêtaient leurs opérations ; l'armée établit ses quartiers d'hiver à Firmum, dans le Picenum, où, sur l'ordre du sénat, les légions battues sur le Liris passèrent, en punition, l'hiver sous la tente.

Ainsi se termina la campagne de 474 (280). La paix particulière Deuxième année de la guerre. que l'Étrurie avait conclue avec Rome au moment décisif, et la retraite empressée du roi, qui mit à néant les espérances surexcitées des alliés italiotes, effacèrent en grande partie l'impression de la victoire d'Héraclée. Les Italiotes se plaignirent des charges de la guerre, en particulier de l'indiscipline des mercenaires qui étaient en quartier chez eux, et le roi, fatigué des taquineries mesquines et de la conduite impolitique et anti-militaire de ses alliés, commença à comprendre que la question qui se présentait à lui était peut-être, en dépit de tout succès militaire, politiquement insoluble.

L'arrivée d'une ambassade romaine de trois consulaires, parmi lesquels figurait le vainqueur de Thurii, Gaius Fabricius, fit luire encore quelques espérances de paix ; mais on sut bientôt qu'ils n'avaient de pouvoirs que pour le rachat ou l'échange des prisonniers. Pyrrhus repoussa cette proposition ; mais, à la fête des saturnales, il renvoya sur leur parole tous les prisonniers. On a célébré la fidélité avec laquelle ils tinrent leur serment, et la fierté avec laquelle l'ambassade repoussa des tentatives de corruption,

avec une admiration qui témoigne plus de la déloyauté des descendants que de l'honneur de leurs pères.

Au printemps de 475 (279), Pyrrhus reprit l'offensive et pénétra en Apulie, où il rencontra l'armée romaine. Dans l'espérance d'ébranler par une victoire décisive l'alliance romaine dans ces contrées, le roi chercha une seconde bataille et les Romains ne l'évitèrent pas. Les deux armées se rencontrèrent auprès d'Asculum (Ascoli di Puglia). Sous l'étendard de Pyrrhus combattaient, outre les troupes épirotes et macédoniennes, les mercenaires italiotes, les milices des villes, les *boucliers blancs* de Tarente, et les Lucaniens, Bruttians et Samnites coalisés, en tout soixante et dix mille fantassins, dont seize mille Grecs et Épirotes, plus de huit mille cavaliers et dix-neuf éléphants. Ce jour-là les Romains avaient avec eux les Latins, les Campaniens, les Volsques, les Sabins, les Ombriens, les Marrucins, les Péligniens, les Frentani et les Arpani; ils étaient au nombre de plus de soixante et dix mille fantassins, dont vingt mille citoyens romains, et huit mille cavaliers. Les deux armées avaient subi des modifications dans leur organisation. Pyrrhus avait reconnu, avec le coup d'œil du soldat, les avantages de l'ordre par manipules; il avait, sur les ailes, remplacé le front prolongé de ses phalanges par un ordre à peu près semblable à celui des cohortes et, par des motifs au moins aussi politiques que militaires, il avait inséré les cohortes tarentines et samnites entre les divisions de sa propre armée; la phalange épirote se tenait seule en rangs serrés, au centre de l'ordre de bataille. Les Romains, pour se protéger contre les éléphants, disposèrent une sorte de chariots de guerre, qui se terminaient par des pointes de fer, et auxquels on avait adapté des espèces de mâts mobiles, qui se portaient en avant et se terminaient en pointe. C'était en quelque sorte le premier essai des éperons, qui devaient jouer un si grand rôle dans la première guerre punique.

Selon le récit grec de la bataille, qui nous paraît moins partial

que celui des Romains, les Grecs eurent le premier jour le désavantage, parce qu'ils se mirent en bataille sur les rives escarpées et marécageuses du fleuve, où ils furent obligés d'accepter le combat, et eurent besoin, pour développer leurs lignes, de faire avancer encore leur cavalerie et leurs éléphants. Le second jour, Pyrrhus prit possession, contre les Romains, du terrain découpé, et atteignit sans perte la plaine, où il put développer sa phalange sans obstacle. En vain les Romains se précipitèrent-ils avec un courage désespéré sur les sarisses; la phalange resta inébranlable contre toute attaque, sans pouvoir toutefois elle-même faire plier les légions romaines. Ce ne fut que lorsque les nombreux soldats placés sur les éléphants eurent mis en désordre, à coups de flèche et de fronde, ceux qui combattaient sur les chariots romains, et lorsqu'ils eurent coupé les traits des attelages, et que les éléphants se précipitèrent sur les lignes romaines, que celles-ci commencèrent à fléchir. La retraite des hommes placés sur les chariots romains donna le signal d'une fuite complète, qui ne coûta pas cependant de nombreuses victimes, parce que le camp reçut les fuyards. Les récits romains de la bataille prétendent seuls que pendant la mêlée un corps arpanien, séparé du corps d'armée principal, attaqua le camp épirote, faiblement gardé et y mit le feu; mais, même en ce cas, les Romains ont eu tort de prétendre que la bataille resta indécise. Les deux récits sont d'accord pour établir que l'armée romaine repassa le fleuve et que Pyrrhus resta maître du champ de bataille. Le nombre des morts fut, selon le récit des Grecs, de six mille du côté des Romains et de trois mille cinq cent cinq du côté des Grecs (1); parmi les blessés était le roi lui-même, qui avait

(1) Ces évaluations paraissent équitables. Le récit romain compte, en tués et blessés, quinze mille hommes pour chaque côté; un récit postérieur compte cinq mille tués pour les Romains et vingt mille pour les Grecs. C'est ici le lieu, à propos d'une des rares occasions où le contrôle est possible, de montrer l'inexactitude universelle des chiffres, dans lesquels les mensonges grossissent comme des avalanches entre les mains des Annalistes.

en le bras traversé par un javelot, en combattant au plus épais de la mêlée. C'était cependant une victoire que Pyrrhus avait remportée; mais c'étaient des lauriers inutiles : le triomphe faisait autant d'honneur au soldat qu'au général, mais son but politique n'était pas atteint. Pyrrhus avait besoin d'un succès éclatant, qui pût dissoudre l'armée romaine et donner aux alliés chancelants dans leur fidélité une occasion et un prétexte pour changer de parti. Mais l'armée romaine et alliée restant intacte, et l'armée grecque, qui n'était rien sans son chef, condamnée par sa blessure à l'inaction pour longtemps, la campagne était perdue pour Pyrrhus, et il dut se retirer dans ses quartiers d'hiver, qu'il établit à Tarente, tandis que les Romains les prenaient cette fois en Apulie. Il devenait de plus en plus évident que, au point de vue militaire, les ressources du roi étaient aussi inférieures à celles des Romains, qu'au point de vue politique la coalition molle et indisciplinée pouvait peu soutenir la comparaison avec la solide symmachie romaine. Sans doute, l'énergie et l'habileté militaire des Grecs et le génie de leur général pouvaient encore remporter une victoire comme celles d'Héraclée et d'Asculum; mais chaque victoire demandait de nouveaux efforts, et il était évident que les Romains se sentaient déjà les plus forts, et attendaient la victoire finale avec une patience courageuse. Cette guerre n'était pas le beau jeu d'adresse artistique qu'aimaient et que pratiquaient les princes grecs : contre l'entière et puissante énergie de l'armée civique, toutes les combinaisons venaient échouer. Pyrrhus comprenait la situation des choses; méprisant à la fois sa victoire et ses alliés, il ne persistait que parce que l'honneur militaire lui commandait de ne pas quitter l'Italie avant d'avoir assuré le sort de ceux qu'il protégeait contre les Barbares. Avec son naturel impatient, il avait décidé à l'avance qu'il saisirait le premier prétexte pour se débarrasser de ce pénible devoir, et les affaires de Sicile lui donnèrent bientôt l'occasion de s'éloigner de l'Italie.

Affaires de
Sicile,
Syracuse et
Carthage.

Depuis la mort d'Agathoclès, 465 (289), les Grecs de Sicile n'avaient pas, au milieu d'eux, de puissance dominante. Tandis que, dans les villes grecques isolées, des démagogues et des tyrans incapables se renversaient les uns les autres, les Carthaginois, anciens maîtres de la pointe occidentale, étendaient leur domination. Lorsque Akragas se fut rendue à eux, ils crurent le temps venu de faire le dernier pas vers le but qu'ils avaient en vue depuis des siècles, et de réduire l'île entière sous leur puissance. La ville qui, autrefois, avec ses armées et ses flottes avait disputé à Carthage la possession de l'île, était tombée si bas par suite de ses dissensions intestines et de la faiblesse de son gouvernement, qu'elle était réduite à se réfugier derrière ses murailles, et à implorer l'aide étrangère : personne n'était plus en état de la lui donner que le roi Pyrrhus. Pyrrhus était le gendre d'Agathoclès ; son fils, qui était alors âgé de sept ans, Alexandre, petit-fils d'Agathoclès ; tous deux, sous tous les rapports, étaient les héritiers naturels des plans ambitieux du tyran de Syracuse, et puisque c'en était fait de sa liberté, Syracuse pouvait trouver une compensation, en devenant la capitale d'un royaume grec d'Occident. Ainsi les Syracusains, comme les Tarentins et à des conditions semblables, coururent au devant de la domination du roi Pyrrhus, 475 (279), et par une rare combinaison de circonstances, tout sembla se réunir pour assurer le succès du plan ambitieux que le roi d'Épire avait fondé sur la possession de Tarente et de Syracuse.

Pyrrhus appelé
à Syracuse.

La première conséquence de cette alliance des Grecs d'Italie et de Sicile fut, il est vrai, d'unir étroitement leurs adversaires. Carthage et Rome changèrent leurs anciens traités de commerce en une ligue offensive et défensive contre Pyrrhus, 475 (279), dont les conditions consistaient en ce que, si Pyrrhus attaquait le territoire romain ou carthaginois, la partie non attaquée livrerait passage sur son territoire aux attaqués, et payerait elle-même des troupes de secours ; qu'en pareille circonstance, Carthage fournirait des vaisseaux de transport, et s'engageait à aider les Romains

Alliance entre
Rome
et Carthage.

de ses vaisseaux de guerre : seulement ses équipages ne seraient pas obligés de débarquer et de combattre pour les Romains ; enfin, les deux États se donnaient réciproquement parole de ne pas traiter séparément avec Pyrrhus. Le but du traité était, du côté des Romains, de rendre possible une attaque sur Tarente, et de couper Pyrrhus de son pays, deux choses qui étaient impraticables sans l'assistance de la flotte punique ; du côté de Carthage, de retenir le roi en Italie, afin de pouvoir poursuivre, sans être gênée, ses dessein contre Syracuse (1). Il était donc dans l'intérêt des deux puissances de s'assurer de la mer entre l'Italie et la Sicile. Une puissante flotte carthaginoise de cent vingt voiles, sous l'amiral Magon, partit d'Ostie, où Magon semble s'être rendu pour conclure ce traité, pour faire voile vers le détroit de Sicile. Les Mamertins qui, pour leur attaque contre la population grecque de Messana, pouvaient s'attendre à une punition méritée, si Pyrrhus venait à gouverner l'Italie et la Sicile, s'attachèrent étroitement aux Romains et aux Carthaginois et leur garantirent le côté sicilien de la passe. Il est vrai que les coalisés avaient également Rhegium sur la côte opposée ; mais Rome ne pouvait guère pardonner à la garnison campanienne, et une tentative des Romains et des Carthaginois réunis pour s'emparer de la ville, ne réussit pas. La flotte carthaginoise se dirigea de là vers Syracuse et bloqua la ville du côté de la mer, tandis qu'au même moment une puissante armée carthaginoise commençait à mettre le siège du côté de la terre, 476 (278). Il était grandement temps que Pyrrhus parût à Syracuse ; mais les circonstances de l'Italie ne lui permettaient nullement de s'y trans-

(1) Les Romains des temps postérieurs, et avec eux les modernes, ont compris ce traité, comme destiné surtout à empêcher les Carthaginois de venir les aider en Italie. Cela eût été déraisonnable, et les faits contredisent cette assertion. Le fait que Magon n'aborda pas en Sicile s'explique, non par cette prévoyance, mais simplement par la raison que le Latium n'était en aucune façon menacé par Pyrrhus, et n'avait pas besoin, par conséquent, de l'aide des Carthaginois : devant Rhegium d'ailleurs, les Carthaginois combattaient bien pour Rome.

porter lui et ses troupes. Les deux consuls de l'an 476 (278), Gaius Fabricius Lucinus et Quintus Æmilius Papus, tous deux généraux accomplis, avaient énergiquement ouvert la campagne, et quoique les Romains n'eussent éprouvé jusque-là que des défaites dans cette guerre, ce n'étaient pas eux, mais les vainqueurs qui se sentaient épuisés et désiraient la paix. Pyrrhus fit encore une tentative pour se tirer d'affaire d'une manière tolérable. Le consul Fabricius avait renvoyé au roi un misérable qui lui avait proposé d'empoisonner le roi pour une somme d'argent. En retour, non-seulement Pyrrhus renvoya sans rançon tous les prisonniers romains, mais il se sentit si touché de la grandeur d'âme de son noble adversaire, qu'il lui proposa, en récompense, une paix à des conditions avantageuses. Cinéas paraît s'être rendu de nouveau à Rome, et Carthage sembla craindre vivement que Rome n'acceptât la paix. Mais le sénat resta inébranlable et renouvela sa réponse antérieure. Si le roi ne voulait pas que Syracuse tombât aux mains des Carthaginois, et que son plan grandiose fût détruit par là, il n'avait pas autre chose à faire qu'à abandonner ses alliés italiens, et se borner à retenir la possession des ports de mer les plus importants; par exemple Tarente et Locri. C'est en vain que les Samnites et les Lucaniens le supplièrent de ne pas les laisser dans le danger, que les Tarentins lui enjoignirent ou de rentrer dans ses devoirs de général ou de leur rendre la ville. Le roi répondit à ces réclamations et à ces reproches par des espérances d'un meilleur avenir ou par un dédain superbe. Milon retourna à Tarente; Alexandre, le fils du roi, à Locri, et Pyrrhus mit à la voile avec le corps d'armée principal à Tarente, au printemps de 476 (278) pour se rendre à Syracuse. Le départ de Pyrrhus donnait aux Romains la

Pyrrhus s'embarque pour la Sicile.

Ralentissement de la guerre en Italie.

soit par suite de la nature de cette guerre de défilés et de sièges, soit par suite de l'épuisement des Romains, dont les pertes effrayantes avaient fait baisser la liste des citoyens de dix-sept mille têtes, de 473 (281) à 479 (273). En l'année 476 (278), le consul Gaius Fabricius réussit encore à amener l'importante colonie de Syracuse, Héraclée, à la paix, qui lui fut accordée à des conditions favorables. Dans la campagne de 477 (277), on se confina dans le Samnium, où une attaque, légèrement entreprise contre des hauteurs retranchées, coûta beaucoup de monde aux Romains, et on se tourna vers l'Italie méridionale, où les Lucaniens et les Bruttians furent battus. D'autre part, une tentative pour surprendre Crotona appela Milon, de Tarente, contre les Romains : la garnison épirote fit une heureuse sortie contre les assiégeants. Cependant le consul réussit enfin à attirer le général grec loin de la ville, par un stratagème de guerre, et à s'emparer de la ville déconverte, 477 (277). Un événement plus important encore fut que les Locriens, qui, antérieurement avaient livré la garnison au roi, expiant une trahison par une nouvelle trahison, battirent les Épirotes : ce qui mit toute la côte du sud entre les mains des Romains, à l'exception de Tarente et de Rhegium. Néanmoins ces résultats n'avaient pas beaucoup avancé les choses. La basse Italie était depuis longtemps sans défense ; mais Pyrrhus n'était pas vaincu, tant que Tarente était entre ses mains, et qu'il pouvait recommencer la guerre suivant son bon plaisir, et les Romains ne pouvaient songer à assiéger cette ville. Outre que, par suite du système de défense des places inventé par Philippe de Macédoine et Démétrius Poliorcète, les Romains avaient un grand désavantage en face d'un commandant grec expérimenté et abrité derrière des murailles, il fallait pour cela une flotte puissante, et quoique le traité avec Carthage assurât des secours aux Romains du côté de la mer, la situation personnelle de Carthage en Sicile ne la mettait pas en état de fournir ce secours.

Le débarquement de Pyrrhus dans l'île, qui avait eu lieu sans

obstacle, malgré la présence de la flotte carthaginoise, avait changé tout d'un coup en ces lieux la face des choses. Il avait immédiatement occupé Syracuse, réuni sous sa main en peu de temps toutes les villes grecques libres, et, comme chef de la confédération sicilienne, eulvé aux Romains toutes leurs possessions sicilienne. C'est à peine si, à l'aide de leur flotte qui dominait alors sans rivale dans la Méditerranée, les Carthaginois purent se maintenir dans Lilybée, et les Mamertins à Messine, et cela avec peine et en essayant de nombreuses attaques. En de semblables circonstances, les Romains, en conséquence du traité de 435 (279), étaient bien plutôt en état de prêter secours aux Carthaginois en Sicile, que Carthage n'était en état de conquérir Tarente avec sa flotte pour les Romains. Sur-tout on n'était ni d'un côté ni d'autre désireux d'assurer ou d'augmenter la puissance des alliés; Carthage avait la première demandé secours aux Romains, parce que son danger était plus voisin; Rome, de son côté, n'avait fait autre chose que de faire sortir Pyrrhus d'Italie, et d'empêcher l'anéantissement de la puissance carthaginoise en Sicile. De plus, en violation manifeste des traités, Carthage avait proposé au roi une paix particulière, et en retour de la possession incontestée de Lilybée, s'engageait à renoncer à ses autres possessions en Sicile, et même à fournir au roi de l'argent et des vaisseaux de guerre, naturellement pour lui permettre de repasser en Italie et de recommencer la guerre contre les Romains. Il était évident qu'avec la possession de Lilybée et l'éloignement du roi, la situation de Carthage redevenait à peu près ce qu'elle avait été avant le débarquement de Pyrrhus; les villes grecques étaient abandonnées à elles-mêmes sans défense, et le reste du territoire serait facilement reconquis. Pyrrhus rejeta donc cette proposition doublement perfide, et se mit à équiper lui-même une flotte. L'inintelligence et l'imprévoyance ont pu seules lui en faire un reproche: elle était d'autant plus nécessaire qu'on devait peu compter sur les ressources de l'île. Outre que le maître d'Ambracic, de Tarente et de Syracuse ne pouvait pas exister

Pyrrhus maître
de la Sicile.

sans une marine, il avait besoin d'une flotte pour conquérir Lilybée, pour protéger Tarente, pour attaquer ensuite Carthage, comme Agathoclès, Régulus et Scipion le firent avant et après lui avec tant de succès. Jamais Pyrrhus ne fut si près du but que dans l'été de 478 (276), lorsqu'il voyait devant lui Carthage découragée, commandait en Sicile, et conservait un pied en Italie par la possession de Tarente, et que la flotte nouvelle qui devait relier, assurer et étendre ces résultats, était à l'ancre et prête à partir, dans le port de Syracuse.

Gouvernement
de Pyrrhus en
Sicile.

Le côté faible de la situation de Pyrrhus était dans l'inhabileté de sa politique intérieure. Il gouvernait la Sicile comme il avait vu Ptolémée gouverner l'Égypte ; il ne respectait pas les populations, établissait ses favoris comme gouverneurs des villes quand et aussi longtemps que cela lui plaisait, et au lieu de magistrats nationaux leur donnait ses courtisans pour juges, ne parlait que de confiscations, de bannissements, de condamnations à mort même sur les hommes qui avaient favorisé avec le plus d'ardeur sa venue en Sicile, et mettait des garnisons dans les villes. Il gouvernait la Sicile, non comme le chef d'une ligue nationale, mais comme un roi, et pouvait peut-être, selon l'idée gréco-orientale, se croire un bon et sage souverain et l'être en effet ; mais les Grecs ne supportaient qu'avec l'impatience d'une nation déshabituée de toute compression dans la longue agonie de sa liberté, l'introduction à Syracuse du régime des généraux grecs ; bientôt même le joug de Carthage parut plus supportable à ce peuple insensé que ce nouveau régime militaire. Les villes les plus importantes traitèrent avec Carthage et même avec les Mamertins ; une puissante armée carthaginoise se dirigea de nouveau vers la Sicile, et, aidée partout par les Grecs, elle fit de rapides progrès. Dans le combat que Pyrrhus lui livra, le bonheur favorisa comme toujours le noble ; mais on avait pu juger dans cette occasion quelles étaient les dispositions de l'île, et ce qui pouvait et devait arriver si le roi s'éloignait.

A cette faute si grave, Pyrrhus en joignit une seconde : au lieu de se rendre à Lilybée avec sa flotte, il se rendit à Tarente. Évidemment il devait, avant tout, précisément parce qu'il se méfiait des sentiments des Siciliens, délivrer l'île des Carthaginois, et par là enlever tout secours aux mutins, avant de se tourner vers l'Italie : là il n'y avait rien à ménager, puisque Tarente était en sûreté, et qu'on ne pouvait guère compter sur les autres alliés, après les avoir abandonnés. Il est probable que son âme de soldat le porta à réparer son départ assez peu honorable de 476 (278) par un retour éclatant, et que son cœur saignait quand il entendait les plaintes des Lucaniens et des Samnites. Mais un problème tel que celui que Pyrrhus s'était proposé ne pouvait être résolu que par une âme de fer, aussi inaccessible à la sympathie qu'à la pudeur, et Pyrrhus n'avait pas cette nature.

Embarquement
de Pyrrhus
pour l'Italie.

L'embarquement plein de conséquences eut lieu vers la fin de l'année 478 (276). En route, la nouvelle flotte syracusaine eut à livrer sur mer un combat aux Carthaginois, et ce combat lui coûta un grand nombre de vaisseaux. L'éloignement du roi et la nouvelle de ce premier malheur suffirent pour renverser la royauté sicilienne : toutes les villes retinrent l'argent et les troupes qu'elles devaient donner au roi, et ce brillant État s'écroula plus rapidement encore qu'il ne s'était élevé, soit parce que le roi lui-même avait ruiné dans le cœur de ses sujets la fidélité et l'amour, qui sont le fondement de tout État, soit parce que le peuple n'avait pas assez de dévouement pour sauver son indépendance en sacrifiant peut-être pour quelque temps sa liberté. L'entreprise de Pyrrhus était ruinée, et le plan de sa vie manqué ; il n'est plus désormais qu'un aventurier, qui sent qu'il a été beaucoup et qu'il n'est plus rien, qui ne fait plus la guerre pour un but, mais pour s'étourdir par un jeu de hasard, et pour trouver, dans une mêlée sanglante, la mort d'un soldat. Arrivé sur les côtes d'Italie, le roi essaya de se rendre maître de Rhegium ; mais, avec l'aide des Mamertins, les Campaniens repoussèrent son attaque, et dans le vif combat qui se livra devant

Destruction
de la royauté
sicilienne.

Reprise
de la guerre en
Italie.

la ville, le roi lui-même fut blessé, au moment où il renversait de cheval un officier ennemi. En revanche, il surprit Locri, dont les habitants payèrent chèrement le massacre de la garnison épirote, et pour remplir ses coffres vides, pillà le riche trésor du temple de Proserpine, il arriva à Tarente avec une armée nominale de vingt mille fantassins et trois mille cavaliers. Mais ce n'étaient plus les vétérans éprouvés d'autrefois, et les Italiotes ne saluèrent plus en eux des sauveurs : la confiance et l'espérance avec lesquelles le roi avait commencé la guerre cinq ans auparavant, avaient disparu ; et l'argent et les hommes manquèrent aux coalisés. Au printemps de 479 (275), le roi courut au secours des Samnites, horriblement pressés, et sur le territoire desquels les Romains avaient campé pendant l'hiver de 478-9 (276-5) ; il obligea le consul Manius Curius à livrer bataille auprès de Benevent, sur le territoire arusinien, avant que celui-ci eût pu rejoindre son collègue, qui accourait de la Lucanie. Mais la division qui devait tomber sur le flanc des Romains s'égara dans les bois pendant une marche de nuit, et ne put paraître au moment décisif, et après une chaude bataille, les éléphants, cette fois encore, décidèrent la victoire, mais en faveur des Romains, parce que, mis en désordre par les gardes préposés à la défense du camp, les éléphants se jetèrent sur l'armée à laquelle ils appartenaient. Les vainqueurs prirent le camp : treize cents prisonniers et quatre éléphants restèrent entre leurs mains, les premiers que Rome eût jamais vus, outre un énorme butin, dont le produit servit à construire l'aqueduc qui conduisait les eaux de l'Anio, de Tibur à Rome. Sans troupes pour tenir la campagne et sans argent, Pyrrhus envoya vers ses alliés, qui l'avaient aidé à préparer son passage en Italie, les rois de Macédoine et d'Asie ; mais même dans sa patrie on ne le craignait plus, et on rejeta sa demande. Désespérant de son entreprise contre Rome, et irrité de ces refus, Pyrrhus laissa une garnison à Tarente, et retourna la même année 479 (278), en Grèce, où il pouvait s'ouvrir, pour le joueur désespéré, des perspectives plus brillantes que

dans le cours lent et mesuré des affaires italiennes. En fait, il reprit bientôt ce qu'il avait perdu de son royaume, et fit encore, non sans succès, une tentative sur le trône de Macédoine. Mais ses derniers desseins échouèrent encore par suite de la politique pacifique et étroite d'Antigone Gonatas, et encore plus à cause de son impétuosité et de son indomptable orgueil; il gagna encore des batailles, mais pas de succès durables, et trouva la mort dans un misérable combat de rues, à Argos, en Péloponèse, 482 (272).

Mort
de Pyrrhus.

En Italie, la guerre s'était terminée à la bataille de Benevent; mais les dernières convulsions du parti national se prolongèrent encore longtemps. Tant que vécut le général dont le bras puissant avait eu le pouvoir de suspendre la destinée, il sut maintenir, quoique absent, contre Rome, la solide forteresse de Tarente. Néanmoins le parti de la paix reprit la haute main dans la ville, après le départ du roi. Milon, qui y commandait pour Pyrrhus, rejeta ses demandes, et laissa les citoyens partisans de Rome faire la paix avec elle dans la citadelle qu'ils s'étaient créée sur le territoire de Tarente; il n'ouvrit pas les portes de la ville. Mais lorsque, après la mort de Pyrrhus, une flotte carthaginoise entra dans le port et que Milon vit les citoyens disposés à livrer la ville aux Carthaginois, il préféra livrer la citadelle au consul romain, 482 (272) et acheter à ce prix la liberté de se retirer avec les siens. C'était là pour les Romains un succès inespéré. Après les expériences que Philippe avait faites devant Perinthe et Byzance, Démétrius devant Rhodes, Pyrrhus devant Lilybée, on peut douter que la stratégie de ce temps-là fût en état d'obliger à la reddition une ville bien fortifiée et bien défendue, et qui conservait ses communications avec la mer. Quelle tournure auraient pu prendre les événements, si Tarente était devenue en Italie, pour les Phéniciens, ce que Lilybée était pour eux en Sicile! Cependant, on ne pouvait empêcher ce qui était fait. L'amiral carthaginois, lorsqu'il vit la citadelle entre les mains des Romains, déclara qu'il ne s'était présenté devant la ville que pour aider les alliés à l'assiéger, confor-

Dernières
luttres en Italie.

mément aux traités, et il mit à la voile pour l'Afrique. L'ambassade romaine qui fut envoyée à Carthage, pour demander des explications sur cette tentative d'occupation de Tarente et soutenir les griefs de Rome, ne rapporta que la confirmation solennelle et par serment de ses intentions amicales prétendues, dont Rome se contenta. Les Tarentins, grâce surtout à l'intervention de leurs émigrés, conservèrent leur autonomie; mais ils durent livrer leurs armes et leurs vaisseaux, et les murailles furent démolies. Dans la même année où Tarente devint romaine, les Samnites se soumirent enfin, ainsi que les Lucaniens et les Brutiens, qui durent céder la moitié de la forêt de Sila, si productive et si importante pour la construction des vaisseaux.

L'Italie
méridionale
soumise.

Enfin, la soldatesque qui depuis dix ans possédait Rhegium, paya et sa déloyauté au drapeau et le massacre des citoyens de Rhegium et de la garnison de Crotone. C'étaient, en somme, les intérêts communs des Grecs contre les Barbares que les Romains défendaient dans cette circonstance; le nouveau maître de Syracuse, Hiéron aida les Romains devant Rhegium en leur envoyant des vivres et des secours et fit, en combinaison avec l'expédition romaine contre cette ville, une attaque contre leurs frères d'origine et leurs complices, en Sicile, les Mamertins de Messana. Le siège de cette dernière ville traina en longueur; au contraire, Rhegium, quoique obstinément et longtemps défendue par les révoltés, fut emportée d'assaut en l'an 484 (270) par les Romains; ce qui restait de la garnison fut fouetté et décapité sur la place publique; les anciens habitants furent rappelés et, autant que possible, rétablis en possession de leurs biens. Ainsi, en 484 (270) toute l'Italie était soumise à Rome. Seuls les Samnites, les ennemis les plus acharnés de Rome, continuèrent, malgré la paix officielle, une guerre de partisans, de sorte que, dans l'année 483, les deux consuls furent encore envoyés contre eux. A la fin, cependant, ce vigoureux esprit national et ce désespoir héroïque s'arrêtèrent; l'épée et la potence rétablirent l'ordre dans les montagnes samnites.

Pour assurer ces conquêtes inouïes, Rome fonda une série de colonies, en Lucanie, *Pæstum* et *Cosa*, 481 (273); comme forteresses contre le *Samnium*, *Beneventum*, 486 (268) et *Æsernia*, vers 491 (263), comme avant-postes contre les Gaulois, *Ariminum*, 486 (268), dans le *Picenum*, *Firmum*, vers 490 (264), et la colonie de citoyens *Castrum Novum*; la continuation de la grande chaussée du sud, qui faisait de la forteresse de Benevent une station intermédiaire entre Capoue et *Veusia*, jusqu'aux ports de Tarente et de *Brundisium*; enfin, la colonisation de cette dernière ville maritime, dont la politique romaine s'apprêtait à faire la rivale et l'héritière du commerce de Tarente. Ces nouvelles fondations de forteresses et de chaussées donnèrent encore lieu à quelques guerres avec de petites peuplades, dont le territoire se trouvait coupé par elles; les *Piceutins* 485-486 (269-268), dont un certain nombre furent transportés dans le voisinage de Salerne, les *Sallentiens* 487-488 (267-266), les *Sassinati* d'Ombrie (487-488) qui, après la dispersion des *Sénones*, paraissent avoir occupé le territoire d'*Ariminum*. Par ces fondations, la domination de Rome sur le continent de l'Italie méridionale fut assurée, et s'étendit de l'Apennin jusqu'à la mer Ionienne.

Il ne nous reste plus qu'à jeter un coup d'œil sur les affaires maritimes au iv^e et au v^e siècle. C'étaient surtout à cette époque Syracuse et Carthage qui se disputaient l'empire des mers dans l'Occident. En somme, malgré les grands succès qu'avaient obtenus antérieurement sur mer Denys 548-389 (406-365), Agathoclès (437-465) et Pyrrhus (476-478), Carthage l'emportait cependant, et Syracuse descendit de plus en plus au rang de puissance navale de second ordre. C'en était fait de la puissance navale de l'Étrurie : l'île, jusque-là étrusque, de la Corse, si elle ne tomba pas directement sous la domination de Carthage, se rangea sous sa suprématie maritime. Tarente, qui avait longtemps encore joué un rôle, fut annihilée par l'occupation romaine. Les braves *Massaliotes* se maintenaient bien dans leurs propres eaux, mais ils ne se

hasardaient pas dans les eaux italiques. Les autres villes maritimes étaient encore sans importance.

Décadence
de la
marine romaine.

Rome elle-même n'échappait pas au sort commun : des flottes étrangères dominaient dans ses propres eaux. Elle était originellement une cité maritime, et jamais dans ses temps de prospérité, elle n'a été assez insensée, ni assez infidèle à ses vieilles traditions pour renoncer complètement à sa marine, et vouloir être une puissance purement continentale. Le Latium fournissait les plus beaux bois pour la construction des navires, et ces bois l'emportaient de beaucoup sur ceux de l'Italie méridionale, si renommés; les chantiers qui se conservèrent longtemps à Rome prouvent qu'on n'y renonça jamais à posséder une flotte romaine. Cependant, durant les crises dangereuses que l'expulsion des rois, les dissensions intestines de la confédération romano-latine, et les guerres malheureuses contre les Étrusques et contre les Celtes, avaient fait subir à Rome, les Romains n'eurent guère le loisir de s'occuper de ce qui se passait dans la Méditerranée, et quand la politique romaine prit une direction encore bien plus décidée vers la soumission du continent italique, elle dédaigna la puissance navale. Vers la fin du iv^e siècle, il est à peine question de vaisseaux de guerre romains, si ce n'est que ce fut sur une galère romaine que fut envoyée l'offrande consacrée au temple de Delphes, sur le butin conquis à Véies, 360 (394). Les Antiates faisaient, il est vrai, leur commerce avec des vaisseaux de guerre, et occasionnellement la guerre de pirates, et le « corsaire tyrrhéuien » Posthumius, que Timoléon vainquit en 415 (309), pouvait bien être un Antiate; mais ils ne comptaient guère parmi les puissances navales de ce temps, et s'il en eût été autrement, la situation qu'ils avaient à l'égard de Rome eût rendu cette puissance plutôt dangereuse qu'avantageuse pour les Romains. Nous pouvons juger à quel point était parvenue la décadence de la marine romaine, quand nous voyons les côtes d'Italie pillées par une flotte militaire grecque, probablement sicilienne, en l'année 405 (349), tandis que dans le même

temps des hordes celtiques parcouraient, le fer et la flamme à la main, la contrée latine. L'année suivante, 406 (348), et sans doute sous l'impression directe de ces graves circonstances, la république romaine et les Phéniciens de Carthage firent d'un côté et de l'autre, pour eux-mêmes et pour leurs tributaires, un traité de commerce et de navigation, le plus ancien document romain dont le texte, dans la traduction grecque, il est vrai, soit venu jusqu'à nous. Les Romains durent s'engager, par suite de ce traité, à ne jamais se présenter dans les parages du cap Bon, sur la côte de Libye, à moins de nécessité absolue ; au contraire, ils avaient libre accès en Sicile comme les nationaux, partout du moins où la Sicile était carthaginoise, et en Sicile et en Sardaigne ils avaient au moins le droit de déposer leurs marchandises, moyennant un prix de vente établi par les agents carthaginois et garanti par la république de Carthage. Les Carthaginois paraissent avoir joui du droit de trafiquer librement à Rome et peut-être dans tout le Latium ; mais ils s'engageaient à ne pas violenter les républiques latines soumises à Rome, et s'ils se trouvaient aborder en ennemis sur le territoire latin, à n'y pas camper la nuit, ainsi qu'à ne pas étendre leur piraterie sur le continent, à ne pas construire de forteresses sur le continent latin. C'est vraisemblablement à cette époque qu'appartient ce traité avec Tarente dont on a déjà parlé, que l'on peut seulement conjecturer avoir été conclu bien avant 472(282) : par ce même traité, les Romains s'engagèrent, on ne sait en retour de quelles garanties de la part de Carthage, à ne pas fréquenter les eaux à l'est du promontoire Lacinien, ce qui les excluait complètement du bassin oriental de la Méditerranée. C'étaient là des défaites aussi graves que celle de l'Allia, et le Sénat romain paraît les avoir considérées comme telles, et avoir profité de la tournure favorable que prirent les affaires italiennes, bientôt après la conclusion de ces humbles traités avec Carthage et Tarente, pour relever la marine de Rome de son abaissement.

Les côtes
fortifiées par les
Romains.

Les plus puissantes villes maritimes reçurent des colonies romaines : le port de Caere, Pyrgi, dont la colonisation remonte vraisemblablement à cette époque, plus loin sur la côte latine Antium, en l'année 416 (338), Terracine en l'année 425 (329), l'île actuelle de Ponza, 441 (313). Comme Ostie, Ardée et Circei avaient déjà reçu auparavant des colons, tous les ports importants du Latium étaient devenus des colonies latines, ou des colonies de citoyens romains. Plus loin, sur les côtes campaniennes et lucaniennes, Rome colonisa Minturnes et Sinuessà en 459 (295), Pæstum et Cosa en 481 (273), sur le rivage de l'Adriatique Sena Gallica et Castrum Novum vers l'année 471 (283), Ariminum en 486 (268), à quoi il faut ajouter l'occupation de Bruudusium après la fin de la guerre contre Pyrrhus. Dans plus de la moitié de ces localités, les colonies de citoyens romains ou les colonies maritimes, les hommes jeunes étaient dispensés du service actif dans les légions et préposés à la garde des côtes. La soumission désormais définitive des Grecs de l'Italie méridionale, et la dispense qu'ils reçurent, à des conditions semblables, de fournir des contingents à l'armée de service, complétèrent le réseau jeté par les Romains sur les côtes de l'Italie.

La flotte
romaine.

Mais avec un coup d'œil politique qui en aurait remontré aux générations suivantes, les hommes d'État de la république romaine reconnaissaient que toutes ces fortifications de côtes et cette défense resteraient vaines, si la marine militaire de l'État n'était pas remise sur un pied respectable. Ce but fut atteint jusqu'à un certain point, après la soumission d'Antium, par l'enlèvement de galères de guerre, qui furent amenées dans les docks romains ; la disposition qui obligeait les Antiates à s'abstenir désormais de tout trafic maritime (1), caractérise d'une manière frappante l'état

(1) Cette condition est aussi précise, Tit.-Liv. VIII, 14, *Interdictum mari Antiati populo est*, qu'elle est vraisemblable ; car Antium n'était pas seulement peuplé de colons, mais encore d'une population qui avait été autrefois en guerre avec Rome. Il est vrai qu'en contradiction avec ce récit se trouvent les récits grecs, qui prétendent qu'Alexandre le Grand, mort en 431 (323), et Démétrius

de faiblesse dans lequel les Romains se sentaient sur mer, et prouve que leur politique maritime se bornait encore uniquement à l'occupation des côtes. Lorsque, plus tard, les villes de l'Italie méridionale, Naples la première, 428 (326), entrèrent dans la clientèle romaine, les vaisseaux de guerre qu'elles s'étaient engagées à fournir régulièrement, firent le premier noyau de la flotte romaine. Dans l'année 443, deux amiraux (*duoviri navales*) furent établis par suite d'un décret voté par les citoyens, et cette flotte romaine prit part à la guerre samnite en faisant le siège de Nuceria. Peut-être faut-il rapporter également à ce temps l'envoi, digne d'être mentionné, d'une flotte romaine de vingt-cinq voiles pour fonder une colonie en Corse; ce fait est rapporté par Théophraste dans son *Histoire des Plantes*, écrite vers l'an 447. Cependant le renouvellement, en 448, du traité avec Carthage, prouve combien les résultats atteints étaient encore médiocres. Tant que les conditions du traité de 406 (348), qui concernaient la Sicile, demeuraient immuables, les Romains étaient exclus de la fréquentation des eaux orientales, et, plus loin, des eaux déjà fermées de l'Atlantique, aussi bien que du trafic avec les sujets de Carthage, en Sardaigne et en Afrique, enfin, vraisemblablement, du droit de s'établir en Corse (1), de sorte que le commerce seul de la Sicile

Poliorcète, mort en 471 (383), firent des réclamations à Rome contre la piraterie des Antiates. Le premier récit est de la même force et de la même origine que celui de l'ambassade romaine à Babylone. Il paraît plus vraisemblable que Dénétrius, qui n'avait jamais vu la piraterie de la mer Tyrrhénienne, en décrétait l'abolition, et il n'est pas tout à fait impossible que les Antiates, devenus citoyens romains, aient encore continué quelque temps leur trafic : il ne faut pas cependant faire grand compte non plus de ce second récit.

(1) D'après Servius (*ad Æneid.* IV, 628) il était spécifié dans le traité romain-carthaginois, qu'aucun romain n'aborderait sur le sol carthaginois, ni aucun Carthaginois sur le sol romain, et que la Corse serait neutre entre les deux (*ut neque Romani ad littora Carthaginiensium accederent, neque Carthaginienses ad littora Romanorum. . . Corsica esset media inter Romanos et Carthaginienses*). Ceci semble se rapporter à ce que nous avons dit, et la colonisation de la Corse doit avoir été défendue même par ce traité.

carthaginoise et de Carthage leur était ouvert. On reconnaît là, en même temps que l'extension de la domination romaine sur les côtes, l'avidité croissante de la puissance maritime dominante : elle força les Romains à s'accommoder à son système de prohibition, à se laisser exclure des lieux de production en Occident et en Orient : c'est encore à cette situation que se rapporte le récit suivant lequel on récompensa publiquement un officier de la marine carthaginoise qui, chargé d'escorter un convoi de vaisseaux romains qui se rendaient dans l'Atlantique, le fit échouer sur un banc de sable, en sacrifiant son propre bâtiment. Les Carthaginois obligèrent encore les Romains à borner leur navigation à un petit coin de la mer orientale, conformément au traité, pour garder leurs côtes contre la piraterie, et affermir leur ancienne et importante alliance commerciale avec la Sicile. Les Romains durent s'accommoder à ces exigences ; mais ils ne s'arrêtèrent pas dans leurs efforts pour relever leur marine de cet abaissement. Une mesure habile en ce sens fut l'institution des quatre questeurs de la flotte (*quæstores classici*) en l'année 487 (267), dont le premier résidait à Ostie, le port de la ville de Rome ; le second, de Cales, alors la capitale de la Campanie romaine, devait surveiller les villes campaniennes et celles de la Grande Grèce ; le troisième, d'Arminium, surveiller les ports au delà de l'Apennin ; la circonscription du quatrième n'est pas connue. Ces nouveaux magistrats permanents n'étaient pas les seuls, mais ils étaient spécialement chargés de surveiller les côtes, et de construire des vaisseaux de guerre pour les protéger. On voit percer le plan du Sénat pour recouvrer l'indépendance maritime, pour couper les alliances maritimes de Tarente, pour fermer aux flottes qui venaient d'Épire la mer Adriatique, pour s'émanciper de la suprématie carthaginoise. On en voit la preuve dans les relations déjà signalées avec Carthage, pendant la dernière guerre italique. Il est vrai que le roi Pyrrhus obligea les deux grandes républiques (ce fut la dernière fois) à une alliance offensive ; mais la tiédeur et le peu de fidélité de cette alliance, les tentatives des Carthaginois pour s'éta-

Questeurs
de la flotte.

blir à Rhegium et à Tarente, l'occupation subséquente de Brundisium après la conclusion de la paix, prouvent à quel point les intérêts divergents se contrariaient les uns les autres.

Rome chercha encore plus, et cela se comprend, à trouver un appui contre Carthage dans les États maritimes de la Grèce. L'ancienne alliance avec Massalia resta inébranlable. Le butin envoyé à Delphes après la conquête de Véies, y fut conservé dans le trésor des Massaliotes. Après la prise de Rome par les Celtes, on fit une collecte à Marseille pour les incendiés, et elle fut versée dans la caisse publique ; en récompense, le Sénat romain accorda aux marchands massaliotes des faveurs commerciales, et assura aux Massaliotes, à la fête des jeux sur le Forum, des places d'honneur (*græcostasis*) auprès des tribunes du sénat. On peut rapporter à la même politique les traités d'alliance et de commerce conclus par les Romains avec Rhodes en 448, et peu après avec Apollonia, ville importante de la côte d'Épire, et surtout le rapprochement si inquiétant pour les intérêts de Carthage qui eut lieu entre Rome et Syracuse, immédiatement après la fin de la guerre de Pyrrhus.

Rome
et les puissances
maritimes
de la Grèce.

Ainsi, quoique la puissance navale de Rome restât fort en arrière de l'incroyable développement de sa puissance continentale, et que la flotte proprement dite des Romains ne fût en aucune façon ce qu'elle aurait dû être selon la situation géographique et commerciale de Rome, elle commençait cependant à sortir du complet anéantissement auquel, vers l'année 400 (350), elle avait été réduite, et, vu les grandes ressources de l'Italie, les Phéniciens devaient regarder avec inquiétude ces tentatives.

La crise qui devait décider de la suprématie des eaux italiques s'approchait : sur terre, la question était décidée. Pour la première fois l'Italie était réunie sous le sceptre de Rome. Quels furent les droits politiques que la république romaine enleva aux autres États italiotes et se réserva entièrement pour elle-même, c'est-à-dire quelle idée on doit se faire du droit public qui se rattache à cette domination, nous ne le voyons indiqué positivement nulle part, et nous man-

L'Italie unie.

Plein droit de
Cité romaine.

quons même d'une expression générale suffisante pour nous en faire une idée (1). Elle devait comprendre vraisemblablement le droit de guerre, de traité, et celui de battre monnaie, de sorte qu'aucune république italique ne pouvait déclarer la guerre à un État étranger, traiter avec lui, ou frapper de la monnaie courante, tandis que toute guerre déclarée par la république romaine, que tout traité d'État liait toutes les autres communautés italiques, et que l'argent romain avait cours légal dans toute l'Italie : il est vraisemblable que les droits formels de la république dominante ne s'étendaient pas au delà. Cependant les droits de la suprématie devaient en pratique aller plus loin. En un mot, la situation des Italiotes, en face de la république romaine, était une situation de grande infériorité, et il y a sous ce rapport, en dehors du plein droit de cité romaine, trois classes différentes de sujets de Rome. Ce droit de cité était aussi étendu qu'il était possible de le donner sans l'idée d'une constitution municipale pour la commune romaine. Le territoire de la cité était non-seulement étendu jusqu'au fond de l'Étrurie d'un côté et de la Campanie, de l'autre, par les assignations particulières de terre ; mais il y avait, comme on le voit d'abord par l'exemple de Tusculum, un grand nombre de communautés plus rapprochées et plus éloignées qui avaient été incorporées à la république romaine, et qui ne faisaient qu'un avec elle. Nous avons déjà raconté comment, à la suite des levées de boucliers répétées du Latium contre Rome, une partie considérable des membres originaires de la ligue latine avait reçu le plein droit de cité romaine. La même chose arriva en 486 (268) pour l'ensemble des communautés sabines, qui étaient proches alliées des Romains, et qui dans la dernière

(1) La clause par laquelle le peuple dépendant s'engage « à traiter avec considération la majesté du peuple romain » (*majestatem populi Romani comiter conservare*) est une expression technique de la forme la plus douce de soumission ; mais elle se rapporte probablement à une époque postérieure (Cic. pro Balbo, XVI, 35). La forme que prit la clientèle, dans le droit privé, avec quelque clarté qu'elle exprime ces relations dans ses conditions arbitraires (Dig., XLIX, 15, 7, 4), n'avait pas officiellement la même importance dans l'ancien temps.

guerre, si pénible, avaient prouvé leur fidélité. De nombreuses communautés de l'ancien territoire volsque paraissent avoir échangé, de la même manière et pour des causes semblables, la situation de sujets pour celle de citoyens romains. Ces communes, originairement sabines et volsques, mais alors essentiellement romanisées, furent les premiers membres de race étrangère incorporés à la cité romaine. Ensuite venaient les colonies maritimes ou de citoyens dont nous avons parlé et dont les habitants possédaient également le plein droit de cité romaine. Ainsi, la cité romaine peut s'être étendue, au nord presque aux environs de Cære, à l'est jusqu'à l'Apennin, au sud jusqu'à Formiæ et au delà, quoique, évidemment, il ne puisse être question ici de frontières proprement dites; quelques communautés comprises dans ce territoire, telles que Tibur, Préneste, Signia, Norba, ne possédaient pas le droit de cité romaine, tandis que d'autres, situées en dehors, comme Sena, le possédaient, et l'on trouvait même des familles de citoyens isolées ou réunies dans des villages éparpillés dans toute l'Italie.

Parmi les communautés sujettes, les plus remarquables étaient les villes latines, qui ne comprenaient plus que quelques communautés peu importantes, à l'exception de Préneste et Tibur, de l'ancienne confédération albaine, tandis que les républiques autonomes fondées dans l'intérieur de l'Italie ou hors de son territoire par les Romains, les colonies dites latines avaient pris un développement universel et remarquable, et croissaient continuellement en nombre par de nouvelles fondations. D'ailleurs, ces communautés latines étaient extrêmement restreintes dans leurs droits et leurs privilèges, et leur alliance ressemblait de plus en plus à une sujétion. Nous avons déjà raconté le soulèvement de la ligue, et la perte de droits politiques que subirent les plus importantes de ces communautés, aussi bien que l'égalité absolue de droit dont elles jouissaient auparavant : la soumission complète de l'Italie fit faire un pas en avant, et on commença à limiter

Communautés
sujettes.

le droit individuel jusqu'alors intact du Latin, et, avant tout, le droit si important de contribution volontaire. Il est vrai qu'on ne toucha pas aux privilèges écrits des anciennes communautés; mais, lors de la fondation d'Ariminum, en 486 (268), pour la première fois, et désormais pour toutes les communautés autonomes qui furent constituées, on ne laissa plus subsister la liberté de gagner, en s'établissant à Rome, le droit de cité passif, et même un certain droit de vote; mais leur supériorité sur les autres sujets fut limitée à l'égalité avec la république romaine du trafic, du commerce et de la possession. Ce furent seulement les citoyens de ces communautés latines qui y avaient rempli des emplois publics, qui reçurent pour l'avenir, et à ce qu'il semble dès l'abord, le droit de cité romaine, sans aucune restriction. Ici se montre visiblement le changement complet de la situation de Rome. Tant qu'elle avait été la première seulement entre beaucoup de républiques latines, l'admission au droit de cité sans restriction avait été considérée comme un profit pour la communauté qui recevait de nouveaux citoyens, et comme une perte par ceux qui étaient reçus, et l'acquisition de ce droit de cité avait été facilitée par tous les moyens aux nouveaux citoyens, et souvent même imposée comme un châtiment. Mais depuis que la république romaine commandait seule et que toutes les autres lui obéissaient, les rapports étaient intervertis : la république romaine commença à être jalouse de son droit de cité, et à mettre fin par conséquent à l'ancienne pleine liberté d'entrée : les hommes d'État de ce temps étaient cependant assez sagaces pour laisser aux gens éminents et capables des plus importantes parmi les communautés vaincues, la possibilité d'acquérir le droit de cité (1). Les Latins eurent désormais

(1) Selon le témoignage de Cicéron (*pro Cœc.*, 35), Sylla donna aux habitants de Volaterra le droit qui avait appartenu à Ariminum, c'est-à-dire, ajoute l'orateur, le droit des douze colonies, qui avaient non pas le droit de cité romaine, mais le droit de commercer librement avec Rome. Aucun sujet n'a donné lieu à plus de dissertation que celui du caractère de ce droit des douze villes; et cepen-

à comprendre que Rome, après avoir soumis l'Italie avec leur secours, n'avait plus autant besoin d'eux qu'auparavant. Ils n'en continuèrent pas moins à être les soutiens de la domination romaine. Ce n'étaient plus les Latins avec lesquels on avait combattu au lac Régille et à Trifanum, ce n'étaient plus ces anciens membres de la confédération albaine, qui se considéraient d'abord comme les égaux des Romains, sinon leurs supérieurs, et qui, comme le prouvent les dispositions rigoureuses prises contre Préneste au commencement de la guerre de Pyrrhus, et la compression exercée encore longtemps après sur les Prénestins, supportaient la domination romaine comme un joug pénible. Le Latium des temps postérieurs de la république se compose, en dehors des communautés qui dès le commencement avaient reconnu Rome comme leur métropole et leur capitale, de contrées primitivement étrangères à Rome par le langage et les mœurs, et qui s'étaient depuis attachées à elle par la communauté du langage, du droit et des mœurs, qui,

dant il n'y avait pas à aller bien loin pour trouver des exemples. Il y a eu en Italie et dans la Gaule cisalpine, sans compter quelques villes qui ont disparu, trente-quatre colonies romaines fondées : les douze dernières, Ariminum, Beneventum, Firmum, Æsernia, Brundisium, Spoletum, Cremona, Placentia, Copia, Valentia, Bononia, Aquileia, sont celles dont il est ici question, et comme Ariminum était la plus ancienne, et celle pour laquelle cette organisation avait été établie, peut-être parce qu'elle était la première colonie romaine fondée hors de l'Italie, on a pu appeler avec raison ce droit des villes : droit ariminien. On voit par là une chose qui a, en outre, la plus grande vraisemblance par d'autres motifs, c'est que toutes les colonies fondées en Italie (dans le sens plus étendu de ce nom) après la fondation d'Aquilée, appartenaient aux colonies de citoyens.

Nous ne pouvons, du reste, déterminer exactement la portée de cette infériorité légale des villes latines nouvelles comparées aux anciennes. Le droit d'établissement n'était pas naturellement refusé en lui-même aux citoyens de ces villes puisqu'il était légalement permis à tout homme qui n'était pas un ennemi ou à qui l'eau et le feu n'étaient pas interdits, d'établir librement son domicile à Rome. Si l'égalité de mariage, comme il est vraisemblable, mais nullement prouvé, faisait partie originairement de l'égalité de droits des confédérés (Diodore, p. 590, 62, Fr. Vat., p. 130, Dind.), elle n'exista pas, dans tous les cas, pour les cités plus récemment soumises à Rome.

comme de petits tyrans des districts avoisinants, étaient obligées de rattacher leur existence à celle de Rome, comme les avant-postes au corps d'armée principal et qui, par suite des avantages matériels croissants attachés au droit de cité romaine, tiraient un grand profit de leur égalité de droits avec Rome, quelque limitée qu'elle fût; comme lorsque, par exemple, une partie du domaine romain leur était donnée en jouissance particulière, et que l'accès aux charges publiques leur était concédé comme aux Romains.

Citoyens
passifs.

Les deux autres classes de sujets romains se trouvaient dans une situation bien inférieure, c'est-à-dire les citoyens romains sujets, et les confédérés non latins. Les communautés pourvues du droit de cité sans le droit passif et actif d'élection, se trouvaient, pour la forme, plus rapprochées du plein droit de cité romaine, que les communautés romaines légalement autonomes. Leurs membres étaient, comme citoyens romains, soumis à toutes les charges publiques, notamment à la milice et aux impôts, et dépendaient du trésor romain, tandis que, comme le prouve bien leur nom, ils n'avaient pas droit aux honneurs civiques romains. Ils vivaient selon les lois romaines, et recevaient la justice de juges romains : cependant leur position fut sous ce double rapport adoucie, en ce sens que leur droit national leur fut bientôt rendu par les Romains, après une révision préalable, comme droit local romain, et que, pour en assurer l'exercice, le préteur romain nommait tous les ans un délégué (*præfectus*) (1). Ces communautés s'administraient elles-mêmes, et choisissaient elles-mêmes leurs fonctionnaires. La situation légale, qui fut faite pour la première fois en 403 (331), à Cære, puis à Capone, et à une quantité de villes plus éloignées de Rome, était en fait probable-

(1) Ce qui prouve que ces préfets furent jusque dans le septième siècle nommés par le préteur et non par les citoyens et que Tite-Live (IX, 20), en voulant désigner par le mot *creari* l'élection par le peuple, a transporté à tort la pratique de la dernière époque de la république dans la première; c'est ce que nous avons dit dans le *Corpus Inscr. Lat.* I, p. 47.

ment la plus écrasante parmi les formes diverses de la sujétion. Enfin la situation des confédérés non latins était soumise naturellement à toutes les variétés de formes que les traités particuliers avaient établies. Plusieurs de ces traités d'alliance perpétuelle, par exemple ceux des villes herniques, de Naples, de Nola, d'Héraclée, leur assuraient des droits assez étendus, tandis, que ceux, par exemple, de Tarente et des Samnites devaient se rapprocher beaucoup d'un assujettissement. On peut considérer comme règle universelle celle qui ordonnait que, non-seulement, ce que nous savons positivement, les confédérations de peuples des Latins et des Herniques, mais toutes celles de l'Italie en général et particulièrement celles des Samnites et des Lucaniens, fussent légalement dissoutes, ou affaiblies au point de perdre toute importance, et qu'aucune communauté italique ne pût avoir avec une autre l'égalité pour le commerce ou le mariage, ou même des délibérations et des résolutions communes. On dut prendre de plus des dispositions, quoique d'une manière différente, pour que les ressources de défense et de finance des communautés italiques restassent à la disposition de la communauté dirigeante. Quoique, de plus, ce fût seulement la milice des citoyens d'un côté, et les contingents de « nom latin » de l'autre qui formassent la partie essentielle et intégrante de l'armée romaine, et qu'on lui conservât encore son caractère national, on y comprenait cependant les citoyens passifs; et, de plus, les communautés non-latines confédérées, comme il arriva pour les villes grecques, étaient obligées de fournir des vaisseaux de guerre, ou, ce qui doit avoir été établi pour les cités apuliennes, sabelliennes et étrusques, se trouvaient comprises dans la liste des Italiotes tributaires (*formula togatorum*). Ce tribut doit avoir été établi, comme celui des communautés latines, d'une manière permanente; mais la république romaine ne s'engageait nullement à ne pas l'augmenter, dans une circonstance extraordinaire. C'était en quelque sorte un impôt indirect, puisque chaque communauté était tenue de lever et de payer elle-même son contin-

Confédérés non
latins.

Dissolution
des alliances de
peuples.

gent. Ce n'était pas sans réflexion que les coûteux préparatifs de guerre avaient été également imposés aux communautés fédérées latines ou non latines, que la marine de guerre devait être entretenue en majeure partie par les villes grecques, que la fourniture des chevaux devait être faite par les confédérés, au moins dans les temps postérieurs, en quantité triple de ce qui était demandé aux citoyens romains, tandis que pour l'infanterie, l'ancienne clause, suivant laquelle le contingent de la ligue ne devait jamais être plus considérable que l'armée des citoyens, resta encore longtemps en vigueur, au moins comme règlement.

*Système de
gouvernement.*

Le système suivant lequel les parties de cet édifice étaient reliées et réunies entre-elles ne peut être rétabli à nos yeux à l'aide des documents qui sont venus jusqu'à nous. La relation numérique dans laquelle les trois classes de sujétion se trouvaient, à l'égard les unes des autres, et à l'égard du plein droit de cité, ne peut pas même être approximativement déterminée (1), et même la

(1) Il est à regretter que nous ne soyons pas en état de donner des renseignements suffisants sur la relation numérique. On peut estimer à environ 20,000 le nombre des hommes en état de porter les armes parmi les citoyens romains, dans les derniers temps de la monarchie. Or, depuis la chute d'Albe jusqu'à la conquête de Véies, la frontière romaine proprement dite ne fut pas notablement reculée : un fait qui se rattache complètement à cette assertion, c'est que depuis sa distribution primitive en vingt et un districts en 259 (495) il n'y eut aucun agrandissement sérieux du territoire romain, et qu'on ne fit pas de nouveaux districts de citoyens jusqu'en 367 (337). Si l'on ajoute à la supériorité des naissances sur les morts, les immigrations et les affranchissements, on ne peut concilier ensemble l'étroitesse du territoire qui était à peine de 30 milles allemands carrés, avec les évaluations du cens qui compte dans la seconde moitié du troisième siècle, entre 104,000 et 150,000 citoyens en état de porter les armes, et qui, pour l'année 362 (392), pour laquelle il y a une évaluation isolée, en compte 152, 573. Ces évaluations peuvent être mises sur la même ligne que les 84,700 hommes du cens de Servius, et en général les anciennes listes du cens dressées jusqu'aux quatre lustres de Servius Tullius et qui sont conçues très-largement, ne sont pas autre chose évidemment que des traditions primitives, qui se contredisent et se détruisent dans leurs détails de nombres.

C'est dans la seconde moitié du IV^e siècle seulement que commencent les grandes acquisitions de territoires, aussi bien que les incorporations de commu-

distribution géographique de chaque catégorie sur le territoire de l'Italie n'est qu'imparfaitement connue. La pensée principale qui a présidé à la fondation de l'édifice, est au contraire si visible, qu'il est à peine nécessaire de l'élucider plus complètement. Avant tout, comme nous l'avons dit, le cercle immédiat de la domination romaine était aussi élargi qu'il était possible de le faire sans décentraliser complètement la République romaine, qui, au bout du compte, était une république municipale et devait rester telle. Lorsque le système de l'incorporation eut été étendu jusqu'à ses frontières naturelles et bientôt au delà, les communautés qui y furent ajoutées depuis, durent naturellement subir un rapport de sujétion ; car la simple hégémonie ne peut constituer une relation durable. Ainsi, non par un monopole volontaire de domination, mais par l'inévitable pression des circonstances, on vit s'élever, auprès de la classe des citoyens maîtres, celle des sujets. Parmi les moyens de domination, étaient naturellement en première nautés entières dans la cité romaine, qui ont dû élever considérablement le rôle des citoyens romains. C'est une tradition constante et digne de foi en elle-même que vers l'année 416 (338), on comptait 165,000 citoyens romains : un fait qui est d'accord avec cette tradition, c'est que dix années auparavant, lorsqu'on appela sous les armes contre le Latium et les Gaulois la milice tout entière, la première levée comprit dix légions c'est-à-dire 50,000 hommes. Depuis les grands accroissements de territoire en Étrurie, dans le Latium et en Campanie, on compta au v^e siècle 250,000, et immédiatement avant la guerre punique, 280,000 à 290,000 hommes en état de porter les armes. Ces évaluations sont assez positives, mais pour d'autres raisons, elles ont peu d'importance historique. dans ce nombre, en effet, on comprend également, d'un côté, les citoyens romains complets et les citoyens sans suffrage, tels que les Carites et les Capouans, et le dernier compte comprend en fait les sujets de Rome, tandis que Rome pouvait bien évidemment beaucoup plus réellement compter sur les contingents latins qui n'y sont pas compris, que sur les légions campaniennes. Quoique l'évaluation que donne Tite-Live, XXIII, 5, et suivant laquelle on pouvait lever à Capoue 30,000 fantassins et 4,000 cavaliers soit évidemment relevée sur le rôle du cens romain, on doit, vu que les Campaniens ont dû former la grande masse des citoyens passifs, ce qui, du reste, est établi par Polybe, II, 24, 14, compter ces citoyens passifs pour 50,000 hommes en état de porter les armes ; mais ce nombre n'est pas assez certain pour servir à former d'autres combinaisons.

ligne la division des sujets par la suppression des confédérations italiques ainsi que l'application de nuances diverses dans la pression souveraine, selon les diverses catégories de sujets. Caton, dans le régime intérieur de sa maison, veillait à ce que ses esclaves ne pussent se liquer entre eux, et suscitait à dessein parmi eux des querelles et des inimitiés ; la république romaine agissait de même en grand : le moyen n'était pas moral, mais il était efficace. C'était encore une extension du même moyen que la disposition par laquelle, dans chaque communauté dépendante, on établissait une constitution faite sur le modèle de celle de Rome, et un système de gouvernement par les familles riches et distinguées, qui dès lors se trouvaient naturellement en opposition plus ou moins violente avec la multitude et étaient obligées, par intérêt matériel et gouvernemental, de s'appuyer sur Rome. Un exemple remarquable de cette politique est la conduite que Rome tint à l'égard de Capoue, la seule ville d'Italie qui pût peut-être rivaliser avec Rome, et qui paraît dès l'abord avoir été traitée avec une prévoyance soupçonneuse. On donna à la noblesse campanienne un tribunal spécial, des lieux de réunion spéciaux, enfin, sous tous les rapports, une situation isolée, et on distribua parmi ses membres des pensions sur le trésor public de la Campanie, qui étaient considérables, puisqu'il y en avait seize cents de quatre cent cinquante statères par an (environ 750 fr.). Ces cavaliers campaniens, eu refusant leur coopération au grand soulèvement des Latins et des Campaniens, en 414 (340), contribuèrent beaucoup à leur défaite, et leurs vaillantes épées assurèrent la victoire des Romains à Sentinum, en 439 (295) ; au contraire, ce fut l'infanterie campanienne de Rhegium qui, la première, fit défection dans la guerre de Pyrrhus. On a encore un autre exemple remarquable de la pratique romaine dans la manière dont les querelles d'ordres qui s'élevèrent dans les villes dépendantes, par suite de la faveur accordée à l'aristocratie, furent exploitées par Rome dans son propre intérêt. Il suffit d'observer ce qui arriva à Volsinii, en 489 (265).

Là, comme à Rome, les anciens et les nouveaux citoyens doivent s'être trouvés en antagonisme, et les provinces doivent avoir aspiré à atteindre à l'égalité politique par la voie légale. Par suite de ces circonstances, les anciens citoyens se tournèrent vers le Sénat romain, et lui demandèrent instamment de rétablir l'ancienne constitution, ce que le parti qui dominait dans la ville considéra comme un crime de haute trahison, pour lequel ceux qui l'avaient provoqué furent punis suivant la loi. Le Sénat romain, néanmoins, prit parti pour les anciens citoyens, et comme la ville ne se soumettait pas de bonne grâce, non-seulement il fit auéantir par exécution militaire la constitution qui fonctionnait alors publiquement, mais en démolissant la vieille capitale de l'Étrurie, il fit comprendre d'une manière terrible, et par un exemple frappant, ce que c'était que la suprématie de Rome sur l'Italie.

Toutefois, le Sénat romain était trop sage pour ne pas voir que le seul moyen d'assurer la durée de la domination, est la modération du dominateur. Aussi, à la place de leur indépendance, on accorda aux communautés dépendantes le plein droit de cité, on leur laissa une certaine autonomie, qui renfermait en elle-même une ombre d'indépendance, une part personnelle aux succès militaires et politiques de Rome, et surtout une constitution municipale indépendante : dans tout ce qui faisait partie de la confédération italique, il n'y eut point d'Ilotes. Rome renonça pour toujours, avec une netteté et une magnanimité exemplaire dans l'histoire, au plus dangereux des droits de la domination, le droit d'imposer ses sujets. Tout au plus les cantons gaulois dépendants payèrent-ils un tribut : dans toute l'étendue de la confédération italique, il n'y eut pas de communauté tributaire. La levée militaire était commune à Rome et aux sujets, mais la communauté dominante ne se déchargeait nullement de ce devoir sur ses sujets ; bien plus, la levée était vraisemblablement beaucoup plus forte en comparaison chez les Romains que chez les confédérés romains, et beaucoup plus forte chez ces derniers que chez les citoyens passifs, au moins parmi les confédérés

Modération du
gouvernement.

non latins; de sorte qu'il y avait une certaine équité à ce que les profits de la guerre fussent attribués en plus grande partie à Rome d'abord et ensuite aux Latins.

Intermédiaires. Le gouvernement central de Rome pourvut au difficile problème de surveiller et de contrôler la masse des communautés dépendantes, en partie par le moyen des quatre Questeurs italiques, en partie par l'extension de la censure romaine à l'ensemble des communautés sujettes. Les questeurs de la flotte avaient, outre leurs attributions directes, celle de lever les revenus des domaines nouvellement acquis, et de contrôler les contributions des nouveaux membres de la confédération : ce furent les premiers fonctionnaires romains dont la résidence et la compétence fussent fixées par la loi en dehors de Rome, et constituant entre Rome et les sujets l'intermédiaire nécessaire. Comme le montre le système municipal postérieur, dans toutes les communautés italiques, les gouverneurs devaient faire un recensement tous les quatre ou cinq ans, disposition dont l'impulsion devait nécessairement venir de Rome, et qui ne peut avoir eu d'autre but que de donner au Sénat, par sa correspondance avec la censure romaine, le moyen de s'assurer la surveillance et le contrôle des ressources militaires et financières de toute l'Italie (1).

Cette unité administrative et militaire des peuplades qui habitaient de ce côté de l'Apennin jusqu'au promontoire Iapygien et au détroit de Rhegium, est manifestée par l'introduction d'un nouveau nom qui s'applique à tous les habitants, les « hommes de la toge », expression du plus ancien droit des Romains ou des Italiotes, employée dès l'abord parmi les Grecs, et enfin devenue universelle. Les différentes nations qui habitaient ces contrées ont dû sentir pour la première fois leur unité, d'abord par leur hostilité contre les Grecs, puis et surtout par leur haine contre les Celtes; car, si jadis

(1) Et non-seulement dans les villes latines; car la censure, ou la quinquennialité, comme on l'appelait, était également appliquée aux cités dont la constitution n'était pas modelée sur le système latin.

les Celtes italiques avaient pu faire cause commune avec eux, et saisir l'occasion de ressaisir leur indépendance, ce sentiment national bien entendu aurait dû à la longue se faire jour. De même que le territoire gaulois devint plus tard l'opposé, au point de vue du droit, du territoire italique, les « hommes de la toge » se nommèrent ainsi par contraste avec les « hommes aux braies » (*braccati*), les Celtes ; et, vraisemblablement, la défense contre les incursions gauloises a dû être entre les mains de Rome un moyen ou un prétexte qui a joué un rôle diplomatique important dans la centralisation des ressources militaires de l'Italie. Comme les Romains se trouvaient à la tête de l'armée nationale, et obligeaient les Étrusques, les Latins, les Sabelliens, les Apulicns et les Grecs à combattre également sous leurs étendards dans l'intérieur de ces prétendues frontières, l'unité, jusque-là contestable et purement intérieure, prit une plus grande étendue et une solidité légale, et le nom d'Italie, que les écrivains grecs du v^e siècle, Aristote, par exemple, n'appliquaient qu'à la Calabre actuelle, s'étendit à toute la contrée des hommes à la toge. Les plus anciennes frontières de cette grande confédération militaire gouvernée par Rome, ou de la nouvelle Italie, atteignaient vers le littoral de l'ouest jusqu'aux environs de Livourne, au delà de l'Arno (1), vers le littoral oriental jusqu'à Æsis, au-dessus d'Ancône ; les localités colonisées par les Italiotes, qui se trouvaient en dehors de ces frontières, comme Sena Gallica et Ariminum de ce côté de l'Apennin, et Messana en Sicile, se considéraient, même quand elles étaient, comme Ariminum, membres de la confédération, ou même comme Sena, villes de citoyens romains, géographiquement placées en dehors de l'Italie. Encore moins pouvait-on compter, dans la nation à la toge, les cantons gaulois

Frontières
primitives de la
Confédération
Italique.

(1) Ces frontières primitives sont vraisemblablement indiquées par la dénomination de *ad fines*, donnée à deux petites localités situées, l'une au nord d'Arezzo, sur la route de Florence, l'autre vers la côte, dans le voisinage de Livourne. Un peu au sud de cette dernière, le ruisseau et la prairie de Vada s'appellent encore *fiume della fine, valle della fine* (Targioni Tozzetti, Viaggi, IV, 430).

situés de ce côté de l'Apennin, quoique peut-être, déjà à cette époque, plusieurs d'entre eux fussent dans la clientèle de Rome. La nouvelle Italie était donc devenue une unité politique, et elle était sur le chemin de devenir une unité nationale. Déjà la nationalité latine dominante s'était assimilée les Sabins et les Volsques, et avait semé plusieurs cités latines dans toute l'Italie; ce fut seulement le développement de ce germe qui amena plus tard tous les hommes qui portaient le vêtement romain à employer le latin comme langue maternelle. Ce qui prouve que les Romains avaient déjà conscience de cet avenir, c'est l'extension usuelle du nom Latin à tous les membres dépendant de la confédération italique (2). Ce que nous pouvons reconnaître de cet édifice politique grandiose, révèle la haute intelligence politique de son architecte anonyme, et la solidité peu commune que montra contre des coups terribles cette confédération, créée de pièces et de morceaux, donna à cette grande œuvre le sceau de la durée. Depuis que les mailles de ce filet si mince et si solide jeté sur toute l'Italie l'eurent mise tout entière entre les mains de la République romaine, elle fut une grande puissance, et prit dans le système des États méditerranéens la place de Tarente, de la Lucanie et des autres États de deuxième ou de troisième ordre, que la dernière guerre avait fait disparaître du nombre des puissances politiques. La reconnaissance officielle de sa nouvelle

(1) Dans l'usage strict du langage pratique, on ne peut dire qu'il en fût ainsi. La désignation la plus complète des Italiotes se trouve dans la loi agraire de 643 (114) (*ceivis*) *Romanus sociumve nominis Latini, quibus ex formula togatorum milites in terra Italia imperare solent* : on voit dans la même loi le *peregrinus* distingué du *Latinus*, et dans l'ordonnance du Sénat sur les bacchanales 568 (186) : *Ne quis ceivis Romanus neve nominis Latini neve socium quisquam*. Mais dans l'usage habituel on laissa ordinairement de côté, le second ou le troisième de ces membres et à côté des Romains, on ne désigna bientôt plus que les hommes *Latini nominis*, et bientôt les *Socii* (Weisseborn, sur Tit.-Liv., XXII, 50, 6), sans que cela constituât une différence réelle. La désignation de *Homines nominis Latini ac Socii Italici* (Sallust, Jug., 40), quoique correcte en elle-même, est étrangère au langage officiel, qui connaît bien une *Italie*, mais qui ne connaît pas d'*Italiotes*.

position fut attestée à Rome par ces deux ambassades solennelles qui furent envoyées d'Alexandrie à Rome en 481, et de Rome à Alexandrie, et qui, quoiqu'elles n'eussent à traiter qu'une alliance commerciale, préparaient cependant pour l'avenir une alliance politique. De même que Carthage luttait avec l'Égypte pour la possession de Cyrène, et bientôt après avec les Romains pour celle de la Sicile, la Macédoine devait lutter avec Rome pour la prépondérance en Grèce, et avec Carthage pour la domination des côtes de l'Adriatique. Il ne pouvait se faire que les nouvelles luttes qui se préparaient de tous côtés, ne se heurtassent les unes aux autres, et que Rome, comme maîtresse de l'Italie, ne fût pas enveloppée dans le vaste cercle que le triomphe d'Alexandre le Grand et ses projets avaient assigné à ses successeurs comme un lieu de rendez-vous.

CHAPITRE VIII

DROIT. — RELIGION. — ORGANISATION MILITAIRE. — ÉCONOMIE
SOCIALE. — NATIONALITÉ.

Législation.

Police.

Dans le développement qu'éprouva la législation intérieure de la République romaine à cette époque, la modification matérielle la plus importante est certainement le contrôle moral particulier que la République elle-même, et, à un degré inférieur, ses magistrats exercèrent sur les citoyens individuellement. Il ne faut pas tant chercher le germe de cette coutume dans les excommunications religieuses qui avaient autrefois suppléé et complété la police, que dans le droit accordé aux fonctionnaires de frapper d'amendes (*multæ*) les actes de rébellion à l'autorité. Pour toutes les amendes de plus de deux moutons et trente bœufs, ou lorsque le décret public de 324 (430) eut changé les amendes en nature en peines pécuniaires, les *multæ* de plus de 3,020 as (800 fr.), on institua, bientôt après l'expulsion des rois, la décision par la voie de la provocation devant la République, et cette façon de procéder donna aux délits une importance qui leur avait été tout à fait étrangère au début. Sous la vague dénomination d'acte de rébellion, on fit

entrer tout ce qu'on voulait, et on atteignit également tout ce qu'on voulut en élevant le taux de l'amende. Par un adoucissement, qui révèle plutôt qu'elle ne l'atténue la gravité de cette conduite arbitraire, on décida que, lorsque ces amendes n'auraient pas été déterminées par la loi à une somme fixe, elles ne pourraient pas dépasser la moitié des biens appartenant au délinquant. A cet ordre se rapportent les lois de police, dont la République romaine avait été de tout temps très-prodigue : les dispositions des Douze Tables, qui défendaient l'unction des morts par des gens payés, les cadeaux de noces qui comprenaient plus d'un coussin et plus de trois vêtements ornés de pourpre, aussi bien que les couronnes d'or et les couronnes flottantes, l'emploi du bois travaillé pour les bûchers, l'usage de l'encens et du vin de myrrhe dans les sacrifices et les libations ; qui limitaient à dix au plus le nombre des joueurs de flûte dans les funérailles, et défendaient les pleureuses et les festins funéraires : ce furent, en quelque sorte, les premières lois somptuaires de Rome. On peut rattacher à la même pensée les lois qui naquirent des querelles des ordres contre l'abus des pâturages publics et l'appropriation exagérée des terres domaniales, ainsi que contre l'usure. Quelque chose de plus grave que ces lois de police et autres semblables, qui du moins formulaient une fois pour toutes la contravention et souvent même le degré de la pénalité, ce fut la disposition qui accordait à tout fonctionnaire chargé d'une juridiction le droit de frapper d'une pénalité toute rébellion contre la loi, et si cette pénalité atteignait le taux de la provocation, et que le délinquant ne s'exécutât pas, de porter l'affaire devant l'assemblée du peuple. Dans le cours du v^e siècle, on rangea parmi les matières criminelles la conduite immorale pour les hommes comme pour les femmes, les accaparements de blé, la sorcellerie et autres choses semblables. Avec ces dispositions se trouve en parenté directe la quasi-juridiction donnée à cette époque aux censeurs, qui se servaient de leurs attributions relatives à la fixation du budget et des listes des citoyens, soit pour se dé-

charger des impôts somptuaires, qui ne différaient que pour la forme des peines somptuaires, soit en dénonçant des pratiques scandaleuses, pour amoindrir ou enlever aux citoyens mal famés les droits politiques. La portée qu'atteignait cette tutelle des censeurs est prouvée par ce fait que de pareilles pénalités étaient portées contre la négligence dans la culture de son propre champ, et qu'un citoyen comme Publius Cornelius Rufinus (consul en 464-477 (290-277) fut rayé par les censeurs de l'année 479 (275) de la liste des Sénateurs pour avoir possédé un surtout de table en argent de la valeur de 3,560 sesterces (environ 900 fr.). Du reste, suivant la règle appliquée à tous les décrets des fonctionnaires, les édits des censeurs n'avaient force de loi que pour la durée de leur censure, c'est-à-dire pendant cinq ans, et pouvaient être renouvelés ou ne pas l'être par les censeurs qui leur succédaient. Ces dispositions censoriales n'en étaient pas moins tellement importantes, qu'elles firent de la censure, qui était en rang et en dignité la dernière des charges publiques, la première en réalité. Le gouvernement du Sénat reposait essentiellement sur cette double police haute et basse de la République et de ses magistrats, qui s'exerçait avec une plénitude si étendue et si arbitraire. Comme tout régime arbitraire, celui-là a fait beaucoup de mal et beaucoup de bien, et on ne peut contester que le mal l'ait emporté : on ne doit pas oublier seulement que la moralité purement extérieure, mais rude et énergique, et le puissant sentiment national des Romains, qui distinguent particulièrement cette époque, résistèrent à l'abus général de ces institutions, et que, quoique la liberté individuelle en général en ait souffert, la force et souvent la violence de l'esprit public, et les bonnes vieilles mœurs de la République romaine sont dues à ces institutions.

Adoucissements
dans les
dispositions
légales.

On aperçoit à cette époque, dans le développement de la législation romaine, une tendance tardive, mais marquée, vers l'humanité et le progrès. Les principales dispositions des Douze Tables, qui s'accordent avec la législation de Solon, et qui doivent par consé-

quent être regardées comme des innovations matérielles, portent cette empreinte; par exemple, le libre droit d'association et l'autonomie des corporations ainsi constituées, les règles sur la limitation des héritages, destinées à garantir contre les empiètements du labour, l'adoucissement de la loi du vol, par lequel le voleur qui n'était pas pris sur le fait pouvait se délivrer des mains de l'homme lésé en payant le double de la valeur dérobée. Le droit criminel fut adouci dans un sens pareil, un siècle après, il est vrai, par la loi Poetelia. La libre disposition des biens, dont le propriétaire jouissait sa vie durant, suivant le vieux droit romain, mais dont la disposition revenait, en cas de mort, à la communauté, fut débarrassée de ces entraves, et la loi des Douze Tables ou l'interprétation de cette loi donna aux testaments privés la même valeur qu'à ceux qui étaient faits dans la curie : c'était là un grand pas vers la suppression des jouissances collectives, et vers l'introduction complète de la liberté individuelle dans le droit de propriété. L'effrayante et absolue puissance paternelle fut limitée par la règle suivant laquelle le fils vendu trois fois par son père, ne revenait plus en son pouvoir; à quoi se joignit bientôt, par une infraction bien particulière à l'esprit du droit romain, la possibilité pour le père de renoncer à la puissance paternelle par l'émancipation. Le mariage civil devint légal et, quoique la puissance maritale reposât également sur le droit civil et sur le droit religieux, l'autorisation de conclure une alliance sans cette consécration fut le premier pas vers le relâchement de la puissance absolue du mari. Le commencement de l'obligation légale du mariage fut l'impôt établi sur les célibataires, dont la présentation fut le début de Camille, censeur en 331 (403), dans la vie politique.

L'administration de la justice, qui est politiquement plus importante, et en général plus stationnaire, subit des innovations plus sérieuses que le droit lui-même. Il faut y comprendre avant tout la limitation importante de la puissance judiciaire par le changement de la coutume en loi et l'obligation imposée aux juges de

Administration
de la justice.

Droit coutumier.

décider les questions de droit civil et criminel, non selon les règles variables de la coutume, mais selon le droit écrit, 303-304 (431-450). L'institution, en 387 (367), d'un magistrat dont les fonctions étaient spécialement affectées à l'administration de la justice, et la fondation simultanée à Rome et, par l'influence romaine, dans toutes les cités latines, d'un tribunal particulier de police, assurèrent la rapidité et la bonne gestion de la justice. Ces magistrats de police ou les Édiles acquirent bientôt naturellement une certaine juridiction. Pour les ventes faites au marché public, et particulièrement pour les ventes de bétail et d'esclaves, ils devinrent les juges civils ordinaires; ou bien ils étaient, suivant les règles, les juges de première instance pour les amendes et les délits, ou ce qui, suivant le droit romain, est la même chose, ils remplissaient les fonctions d'accusateurs publics. Par suite de ces attributions, le maniement des lois pénales, et, en général, le droit pénal lui-même, aussi indéterminé qu'important au point de vue politique, était principalement entre leurs mains. De semblables fonctions, mais inférieures et s'exerçant surtout à l'égard des petites gens, incombait aux trois surveillants de la nuit et des meurtres, dont la compétence fut élargie en 465 (289) par un décret du peuple, et dont la nomination passa entre ses mains. A l'extension toujours croissante de la République romaine, se joignit naturellement, dans la suite, tant par considération pour les juges que pour les justiciables, dans les localités éloignées, l'institution de juges dont la compétence comprenait les affaires civiles peu importantes; cette institution existait pour les villes de citoyens passifs, mais elle s'étendit peut-être aussi aux villes éloignées qui possédaient le plein droit de cité romaine (1); c'était le

(1) On peut inférer ceci de ce que dit Tite-Live, IX, 20 de la réorganisation de la colonie d'Antium, vingt ans après sa fondation; et il se comprend de soi-même que si on pouvait obliger Ostie à traiter à Rome toutes les négociations commerciales, on ne pouvait songer à faire de même pour des localités telles que Antium et Sena.

commencement d'une juridiction municipale se développant à côté de la juridiction purement romaine.

Pour l'administration de la justice civile, qui, selon les idées de ce temps, comprenait le plus grand nombre des offenses commises par un citoyen contre un citoyen, on fit entrer dans la loi écrite, après la chute de la royauté, la pratique, déjà usitée depuis longtemps, de diviser la question et de porter le point de droit devant le magistrat (*jus*) et la décision de l'affaire devant un juge particulier nommé par le magistrat ; c'est à cette séparation que le droit privé des Romains est redevable de sa profondeur et de sa précision logique et pratique (1). Dans les procès relatifs à la propriété, le droit jusque-là absolu du magistrat de décider l'attribution de la propriété fut soumis à des règles légales, et auprès de la possession s'établit le droit de propriété, qui supprime une portion importante de la puissance des magistrats. Dans l'administration de la justice criminelle, ce fut le jugement du peuple qui assura également le droit d'appel, jusque-là purement arbitraire. L'accusé, condamné par le magistrat, en appelait au peuple ; l'affaire était portée dans trois assemblées du peuple, dans lesquelles

Changements
dans
la pratique.

(1) On a l'habitude de regarder les Romains comme le peuple qui a le monopole de la jurisprudence, et leur droit si remarquable comme un présent mystique du ciel ; c'est sans doute pour s'épargner la honte de se prononcer sur la nullité du droit de son pays. Un coup d'œil jeté sur la nature exceptionnellement variable et grossière du droit criminel des Romains pourrait aisément prouver le peu de consistance des vagues déclarations de ceux qui paraissent admettre avec trop de simplicité le principe qu'un peuple sain doit avoir une saine justice, et un peuple malade une justice malade. En faisant abstraction des circonstances politiques générales, dont dépend avant tout la jurisprudence, les causes de la perfection du droit civil des Romains reposent sur deux motifs : d'une part le plaignant et l'accusé étaient obligés préalablement de motiver et de formuler d'une manière positive leur demande et leur défense, de l'autre on avait, pour la détermination légale du droit, un organe permanent, qui prenait part directement à la pratique des affaires. Ainsi, d'un côté, les Romains coupaient court aux tracasseries avocassières, et de l'autre ils éloignaient les législateurs incapables, autant qu'on peut le faire : des deux côtés, ils satisfaisaient ainsi à des nécessités contradictoires, celle d'établir le droit sur une base solide, et celle de s'accommoder au temps.

le magistrat qui avait prononcé le jugement le défendait et remplissait en fait les fonctions d'accusateur public. C'était seulement dans une quatrième assemblée que commençait l'appel (*anquisitio*), dans lequel le peuple confirmait le jugement ou le cassait. Il ne pouvait y avoir d'amendement. Le même esprit républicain respire dans l'axiome de droit suivant lequel le domicile protège le citoyen, et son arrestation ne peut avoir lieu que hors de la maison, aussi bien que dans la règle qui autorise l'accusé à éviter la poursuite, et au citoyen qui n'est pas encore condamné à échapper aux suites de la condamnation, en renonçant à son droit de citoyen, si la condamnation devait frapper sa personne, et non ses biens. Ce sont là des règles qui, du reste, n'étaient pas légalement formulées, et qui n'obligeaient pas, en droit, le magistrat poursuivant, mais qui, par l'impression morale qu'elles produisaient, eurent la plus grande influence, par exemple, sur la limitation de la peine de mort. Cependant, si le droit criminel des Romains témoigne hautement de la vivacité du sentiment national et des progrès de l'humanité à cette époque, il souffrit beaucoup en pratique et particulièrement des luttes entre les ordres qui firent sentir, sur ce point surtout, leur funeste influence. La juridiction criminelle concurrente qu'elles firent établir, et qui appartenait en première instance à tous les magistrats sans exception, fut cause que dans l'administration de la justice criminelle, il ne put y avoir de juge d'instruction bien déterminé, et, par conséquent, aucune instruction préalable sérieuse, et quoique le jugement criminel de dernière instance fût rendu par les organes légaux et dans les formes d'une loi, il ne démentit pas son origine, qu'il devait à l'arbitraire ; la pratique des jugements de police exerça son influence sur l'administration antérieurement semblable de la justice criminelle, de sorte que les juges, sans violer la loi, et en suivant une pratique en quelque manière constitutionnelle, décidaient les questions non pas suivant le droit écrit, mais selon leur propre convenance. De cette manière l'administration de la justice criminelle était sans principe, et les

partis se la renvoyaient comme une balle, et la déconsidéraient par leurs intrigues, et cela avec d'autant moins d'excuse plausible, que cette administration, si elle comprenait des délits purement politiques, s'appliquait aussi à d'autres, tels que le meurtre et l'incendie. Les abus de cette administration qui se joignirent au mépris que témoignaient ces orgueilleux républicains pour les non-citoyens, arrivèrent à un tel point, qu'on s'habitua de plus en plus à tolérer auprès du droit formel une sorte de justice criminelle sommaire ou plutôt de police pour les esclaves et les petites gens. Là encore, la lutte passionnée à laquelle donna lieu la compétition politique outre-passa ses bornes naturelles, et donna lieu à des institutions qui ont contribué essentiellement à déshabituer graduellement les Romains de toute idée d'organisation judiciaire strictement morale.

Nous sommes moins en mesure de suivre le développement des doctrines religieuses des Romains à cette époque. En somme, on en resta à la piété simple des ancêtres, et à égale distance de la superstition et de l'impiété. Ce qui prouve combien était encore vivante à cette époque l'idée de la spiritualisation des choses terrestres, qui faisait le fond de la religion romaine, c'est l'institution, probablement contemporaine du cours légal de l'argent, du dieu consacré à l'argent, en 485 (269) (*Argentinus*), et qui naturellement, était le fils du vieux dieu du cuivre (*Æsculanus*).

Religion.

Les emprunts faits à l'étranger sont de même nature qu'antérieurement; mais l'influence hellénique se fait sentir de plus en plus. Alors, pour la première fois, on vit s'élever à Rome des temples aux dieux de la Grèce. Le plus ancien fut le temple de Castor, qui fut voué dans la bataille du lac Régille, et consacré le 15 juillet 485 (269). La tradition qui s'y rattache, et suivant laquelle deux jeunes gens, d'une beauté et d'une grandeur surnaturelle, auraient combattu dans les rangs des Romains, et après avoir, immédiatement après la bataille, mené leurs chevaux, ruisselants de sueur, boire à la fontaine de Juturna sur le Forum romain, auraient été vus annonçant la grande victoire; cette tradition, disons-

nous, a une tournure tout à fait étrangère à l'esprit romain, et a été modelée, sans doute, primitivement, jusque dans ses détails, sur une apparition semblable des Dioscures dans la bataille mémorable que les Crotoniates et les Loerieus se livrèrent au fleuve de la Sagra, un siècle auparavant. Non-seulement l'Apollon de Delphes reçut des ambassadeurs, comme on lui en envoyait de tous les pays soumis à l'influence de la centralisation hellénique, non-seulement, après les grands succès, comme la conquête de Véies, on lui envoya le dixième du butin 360 (394); mais on lui construisit un temple dans la ville 323 (431) renouvelé en 401 (535). La même chose arriva vers la fin de cette période pour Aphrodite, 459 (295) qui avait une étroite et énigmatique relation avec l'ancienne Vénus, déesse des jardins romains (1), et pour le dieu Asclapios ou Æsculapius qu'on adorait à Épidaure, dans le Péloponèse, et dont le culte fut introduit solennellement à Rome en 465 (291). On voit, dans la suite des temps, des plaintes isolées sur l'introduction des superstitions étrangères, probablement les Haruspices (Étrusques), en 326 (428) par exemple; mais la police ne manque pas de faire une surveillance active. En Étrurie, au contraire, pendant que la nation s'éteignait dans la nullité politique et une opulence oisive, le monopole théologique de la noblesse, le fanatisme stupide, le mysticisme sec et absurde, l'interprétation des signes et la divination atteignaient le degré auquel nous les retrouvons plus tard.

Organisation
sacerdotale.

Dans l'organisation sacerdotale, nous ne voyons pas de changements appréciables. Les démêlés qui eurent lieu à propos de la fixation des frais du service des dieux, se rapportent à l'accroissement du budget religieux de l'État, rendu nécessaire par l'augmentation du nombre des dieux nationaux et de leurs temples. Nous avons déjà signalé parmi les résultats funestes des querelles des prêtres, l'influence que l'on commença à donner aux collèges de de-

(1) Vénus apparaît pour la première fois sous la nouvelle forme d'Aphrodite, dans la dédicace du temple qui lui fut consacré cette année (Tit.-Liv., 10, 31. Topographie de Becker, p. 472).

vins, dont on se servit alors pour annuler des actes politiques : il s'ensuivit d'abord un ébranlement de la foi populaire, puis un acheminement vers une influence funeste sur les affaires de l'État.

L'art militaire subit à cette époque une révolution complète. Le Art militaire.
 vieil ordre gréco-italique qui, comme au temps d'Homère, avait pour base le choix des plus brillants et des plus vaillants guerriers combattant toujours à cheval et au premier rang, avait été, dans les derniers temps de l'époque des rois, remplacé par l'ancienne phalange doriennne d'hoplites, rangés vraisemblablement sur une profondeur de huit rangs, et qui eut désormais à porter le principal choc, tandis que la cavalerie était disposée sur les ailes et combattait surtout comme réserve, soit à cheval, soit à pied, suivant les circonstances. De cet ordre militaire naquit, vers le même temps, en Macédoine, la phalange des sarisses, et en Italie la légion manipulaire, l'une caractérisée par l'épaisseur et la profondeur des rangs, l'autre par leur développement et leur isolement. La vieille phalange doriennne reposait essentiellement sur le combat personnel à l'épée et surtout à l'épieu, et ne donnait aux armes de jet qu'une place occasionnelle et subordonnée. Dans la légion manipulaire, la lance à pointe fut reléguée au troisième rang, et les deux premiers la remplacèrent par une arme de jet nouvelle et purement italique, le pilum, morceau de bois de quatre condées et demie de long, armé d'une pointe de fer à trois ou quatre crocs, qui avait d'abord été inventée pour défendre les retranchements des camps, et qui passa alors du dernier rang au premier : les soldats de ce rang jetèrent le pilum dans les rangs de l'ennemi à une distance de dix à vingt pas. L'épée gagna en même temps une bien plus grande importance que le court poignard des phalangites ; car le jet du pilum ne servait qu'à préparer le combat à l'épée. Si la phalange avait également une sorte de lance très-forte qui devait être lancée, une fois pour toutes, sur l'ennemi, dans la nouvelle légion italique, les petites divisions qui dans la phalange étaient réunies d'une façon indissoluble, se trouvaient, au contraire, sé-

Légion
manipulaire.

Camps
retranchés.

Cavalerie.

Officiers.

Discipline
militaire.

parées les uns des autres. Le carré se divisait, dans le sens de la profondeur, en trois troupes, les Hastati, les Principes et les Triarii, sur une épaisseur qui était vraisemblablement en moyenne de quatre rangs et qui se partageaient sur le front de l'armée en dix pelotons (*manipuli*), de sorte qu'entre deux troupes et deux pelotons, il restait un intervalle notable. Ce ne fut que par suite de la même tendance à l'individualisation que le combat mêlé des unités militaires amoindries céda le pas au combat individuel, comme celui-ci naquit certainement du rôle décisif que nous avons attribué à la mêlée et au combat à l'épée. Le système des camps retranchés eut un développement particulier : l'endroit où l'armée campait, même pour une seule nuit, était, sans exception, entouré d'une circonvallation et couvert par un retranchement. Il y eut peu de modifications dans l'organisation de la cavalerie, qui conserva dans la légion manipulaire le rôle secondaire qu'elle avait pris dans la phalange. Le système des officiers resta sans modification importante; cependant c'est à cette époque que doit s'être établie la distinction profonde entre les officiers subalternes qui devaient gagner leur grade à la tête du manipule comme simples soldats et avec l'épée, et passaient par un avancement régulier des manipules inférieurs aux supérieurs, et les tribuns militaires, proposés six par six à la légion tout entière, pour lesquels il n'y avait aucun avancement régulier et qui étaient habituellement choisis parmi les hommes des classes supérieures. Une modification en ce sens dut avoir une certaine importance : auparavant, les officiers subalternes, comme ceux de l'état-major, étaient également nommés par le général; depuis l'année 392 (362), une partie des places de l'état-major fut réservée au choix des citoyens. Enfin, le terrible code militaire ancien ne fut pas modifié. Désormais comme auparavant, le général eut le droit de faire trancher la tête de tout soldat servant dans son armée, et de faire fouetter de verges le simple soldat comme l'officier d'état-major : ce genre de punition ne fut pas infligé seulement pour des délits individuels; lorsqu'un

officier s'était permis de s'écarter de l'ordre établi ou lorsqu'une division s'était laissé débânder ou avait fui du champ de bataille, les mêmes punitions leur étaient infligées. Le nouvel ordre de bataille demanda un apprentissage militaire beaucoup plus sérieux et plus long que celui de la phalange, dans lequel la cohésion de la masse contenait les soldats novices. Quoiqu'il n'y eût encore à cette époque aucune classe exclusivement militaire, et que l'armée restât toujours une armée de citoyens, on gagna ceci, c'est qu'on renonça au classement des soldats par leur situation pécuniaire, et qu'on les classa désormais par ancienneté de service. La recrue romaine entra dans la division des frondeurs (*rorarii*) qui combattaient en dehors des rangs avec des frondes à pierre, en dessous des soldats armés à la légère, et qui passaient de ce corps dans la première, puis dans la seconde division, jusqu'à ce que les soldats vétérans et expérimentés entrassent dans le corps des *triarii*, le moins nombreux de l'armée, mais qui lui donnait le ton et l'esprit militaire.

L'utilité de cette organisation militaire, qui fut la cause la plus directe de la grandeur politique de la République romaine, repose essentiellement sur les trois grands principes militaires de la réserve, de la combinaison du combat en masse avec le combat singulier, de l'offensive avec la défensive. Le système de la réserve avait déjà été appliqué à la cavalerie; désormais il se développa par la division de l'armée en trois corps, et l'habitude de réserver celui des vétérans pour frapper le coup décisif. Si la phalange grecque avait donné naissance au combat à l'arme blanche, et la phalange orientale au combat à distance par les escadrons de cavalerie armés d'arcs et de traits légers, la combinaison romaine de l'arme de jet lourde avec l'épée atteignit le même résultat que celui qui a été obtenu dans l'art militaire des modernes par l'introduction de la baïonnette; la combinaison de l'arme de jet avec le combat à l'épée produisit le même effet que celle de la décharge des armes à feu avec l'attaque à la baïonnette. Enfin le système des

Valeur militaire
de la légion
manipulaire.

camps retranchés donna aux Romains l'avantage de pouvoir combiner la guerre défensive avec la guerre offensive, et de livrer ou de refuser le combat, suivant les circonstances; dans le dernier cas, ils se réfermaient dans leur camp comme dans une forteresse : « Le Romain, dit un proverbe romain, triomphe sans se déranger. »

Origine de la
légion
manipulaire.

On voit assez que ce nouvel ordre de bataille n'est autre chose qu'un développement et une extension romaine ou du moins italique de la vieille tactique de la phalange grecque; quoique nous trouvions certains éléments du système de la réserve, et de l'individualisation des petites divisions militaires dans la pratique des généraux grecs plus récents, et en particulier dans Xénophon, cela prouve simplement qu'on avait découvert les inconvénients de l'ancien système, sans pouvoir y porter remède. Nous voyons la légion manipulaire en pleine activité dans la guerre de Pyrrhus; nous ne pouvons plus savoir quand et dans quelles circonstances cette transformation eut lieu, et si elle fut progressive on due à une réforme unique. La première organisation, complètement différente du vieil ordre de bataille italo-hellénique que rencontrèrent les Romains, fut la phalange celtique, armée d'épées; il n'est pas impossible que l'organisation de l'armée, et les intervalles qu'on laissa sur le front des troupes fussent destinés à détourner son premier choc, terrible, mais qui ne se renouvelait pas; ce but fut atteint; on voit, comme confirmation de cette assertion, que dans diverses biographies particulières du plus grand général de la guerre celtique, Marcus Furius Camillus, il apparaît comme le réformateur de l'ordre de bataille des Romains. Les autres traditions qui se rapportent à la guerre de Pyrrhus ou à celle des Samnites ne sont ni suffisamment justifiées, ni dignes d'une confiance certaine (1); de sorte qu'il est vraisemblable que la longue guerre

(1) Suivant la tradition romaine, les Romains portaient autrefois des boucliers carrés; puis ils empruntèrent aux Étrusques le bouclier rond (*clupeus*, ἀσπίς) et aux Samnites le bouclier carré moderne (*scutum*, Σκουτέον) et l'épieu à

de montagnes contre les Samnites contribua au progrès individuel du soldat romain, comme la lutte contre un des premiers généraux de l'école d'Alexandre contribua à perfectionner leur tactique.

Dans l'économie sociale, l'agriculture demeura, comme auparavant, le fondement social et politique de la République romaine, comme du nouvel État Italique. L'armée se composa, comme l'assemblée du peuple, de paysans romains. Ce qu'ils avaient conquis, comme soldats, par l'épée, ils l'assurèrent, comme colons, par la charrue. L'obération de la propriété moyenne amena les crises intérieures terribles du III^e et du IV^e siècle, qui semblèrent devoir entraîner la chute de la jeune République : l'amélioration du sort du peuple des campagnes, qui eut lieu au V^e siècle, soit par des assignations de terre raisonnables et des incorporations, soit par l'abaissement de l'impôt et l'accroissement de la population de Rome, fut à la fois la cause et l'instrument du rapide développement de la puissance romaine. Avec le regard perçant du soldat, Pyrrhus trouva bientôt la source de la prépondérance politique et militaire de Rome dans la situation florissante de l'économie sociale des Romains. La naissance de la grande propriété dans leur économie agricole paraît, du reste, remonter à cette époque. Il y avait bien, dans l'ancien temps, du moins dans une certaine mesure, une grande propriété ; elle était administrée, toutefois, non d'après le système de la

Économie
sociale.

lancer (*veru*). Diodor. Vat. Fr., p. 54, Sallust. Cat., LI, 38, Virgile, *Æn*, VII, 665, Festus, ep. v. Samnites, p. 327, Müll, et dans le *Manuel* de Marquardt, III, 2, 241. Mais on peut considérer comme prouvé que le bouclier hoplite, c'est-à-dire la tactique dorienne, plus simple, fut empruntée directement non aux Étrusques, mais aux Grecs. Pour ce qui concerne le *scutum*, ce grand bouclier de cuir en forme de cylindre remplaça sans doute le bouclier plat de cuivre, lorsque la phalange se divisa en manipules : seulement l'origine incontestablement grecque du mot rend invraisemblable que la chose ait été empruntée aux Samnites. Les Grecs avaient également enseigné aux Romains la fronde (*Funda* de *σφενδών*, comme *fidēs* de *σπίδης*). Le *pilum* passe chez les anciens pour une invention purement romaine.

grande culture, mais d'après celui de la réunion de petites cultures. On doit considérer comme le plus ancien témoignage de la centralisation de la propriété (1) une disposition de la loi de 387 (367), qui n'est pas inconciliable avec l'ancien système de culture, mais qui s'accorde mieux avec le nouveau : c'est celle par laquelle le propriétaire doit employer sur sa terre, avec ses esclaves, un nombre considérable de personnes libres; et il est digne de remarque que, dès son apparition, cette grande propriété repose sur l'entretien des esclaves. Les causes de son origine sont difficiles à constater : il est possible que les établissements carthaginois en Sicile aient été les premiers modèles des anciens propriétaires romains, et peut-être doit-on rattacher à ce changement dans la constitution de la propriété l'introduction du froment, qui prit sa place auprès de l'épeautre dans la culture, et que Varron place à l'époque des décemvirs. Il est encore moins aisé de déterminer le degré qu'atteignit le développement de cette grande culture; on peut seulement voir clairement par l'histoire de la guerre d'Hannibal qu'elle n'était pas encore devenue la règle. Là où elle naquit, elle anéantit l'ancienne clientèle qui reposait sur la propriété concédée, de même qu'aujourd'hui l'établissement des villages de paysans et la transformation des héritages ont changé la culture en métairies. Il est hors de doute que la domination de cette clientèle agricole a beaucoup contribué à la misère du prolétariat agricole.

Commerce
continental
en Italie.

Les documents écrits manquent sur la situation du trafic intérieur de l'Italie; nous trouvons à peine dans les monnaies quelques indications. Nous avons déjà dit qu'en Italie, si l'on en excepte les villes grecques et l'étrusque Populonia, on ne frappa pas de monnaie pendant les trois premiers siècles de Rome, et que le bétail d'abord, plus tard le cuivre au poids servirent d'instrument d'échange entre les Italiotes. C'est dans l'époque suivante que les Italiotes

(1) Varron se croit (de Re rust. 1, 2, 9), le promoteur de la loi Licinienne comme propriétaire cultivant lui-même ses domaines étendus : l'anecdote peut, du reste, aisément avoir été inventée pour expliquer le surnom.

passent du troc au système monétaire, qui fut naturellement à peu près complètement modelé sur celui des Grecs. Il est clair que d'après les circonstances, au lieu de l'argent, ce fut le cuivre qui fut la matière des monnaies de l'Italie centrale, et que l'unité monétaire reposa à peu près complètement sur l'unité de valeur connue, la livre de cuivre : ce qui justifie cette assertion, c'est qu'on fondait les monnaies au lieu de les frapper, attendu qu'aucune empreinte n'aurait pu être faite sur de si grosses et si lourdes pièces. Il semble cependant que, dès l'origine, il y ait eu entre le cuivre et l'argent une règle de comparaison fixe (250 : 1), et que la monnaie de cuivre fut appropriée à cette relation, de sorte qu'à Rome, par exemple, la plus grande pièce de monnaie de cuivre, l'*as*, était égale en valeur à un scrupule d'argent ($1/288$ de livre). Il est digne de remarque, au point de vue historique, que les monnaies d'Italie ont été créées vraisemblablement à Rome, et sans doute par les décenvirs, qui avaient trouvé dans la législation de Solon le modèle d'un système régulier de monnaies, et que, de Rome, elles passèrent à un certain nombre de cités latines, étrusques, ombriennes et orientales de l'Italie : preuve insigne de la situation prépondérante de Rome en Italie, au commencement du IV^e siècle. Comme toutes ces cités étaient pour la forme indépendantes les unes des autres, le système monétaire était également local, et chaque territoire de cité avait un certain rayon monétaire : cependant, les monnaies de l'Italie centrale et méridionale pouvaient être réunies en trois groupes, dans le sein desquels les monnaies avaient cours légal d'une cité à une autre. Ce sont d'un côté les monnaies des cités étrusques et ombriennes situées au nord de la forêt Ciminienne, de l'autre, celles de Rome et du Latium, du troisième enfin, celles du littoral oriental. Nous avons déjà fait remarquer que les monnaies romaines avaient leur valeur relative en argent ; nous voyons, d'autre part, celles de la côte orientale d'Italie en rapport fixe avec les monnaies d'argent qui depuis très-longtemps avaient cours dans le sud de l'Italie, et dont les immigrants italiotes, tels que les Bruttians, les Lucaniens,

les Nolani, les colonies latines comme Cales et Suessa, les Romains enfin pour leurs possessions de l'Italie du sud, adoptèrent le type. Le commerce continental de l'Italie sera sans doute tombé en décadence dans ces contrées, qui se considéraient comme étrangères les unes aux autres.

Commerce
maritime.

Les relations commerciales maritimes, dont nous avons déjà signalé l'existence entre les Siciliens et les Latins, les Étrusques, les Athéniens, les habitants de l'Adriatique et les Tarentins continuent à cette époque, ou plutôt s'y rapportent proprement : en effet, les observations que nous avons réunies en bloc comme s'appliquant à la première période, parce que nous n'avons jamais de temps fixe pour les déterminer, s'appliquent encore bien plus directement à l'époque dont nous parlons. Les monnaies en sont naturellement des indices certains. De même que les monnaies frappées par les Étrusques selon le type attique, et l'introduction du cuivre italique et même latin en Sicile témoignent des relations commerciales de ces pays entre eux, le rapport établi et déjà signalé entre la monnaie d'argent de la grande Grèce et la monnaie de cuivre du Picenum et de l'Apulie est un témoignage irrécusable, outre d'autres indications nombreuses, des relations actives qui existaient entre les Grecs de l'Italie méridionale, en particulier, les Tarentins et le littoral oriental de l'Italie. D'autre part, le commerce autrefois florissant des Latins avec les Grecs de Campanie, paraît avoir été troublé par l'invasion sabellienne, et pendant les cent cinquante premières années de la république, il eut peu d'importance ; le refus que firent les Samnites, lors de la famine de Rome, en 343 (411), d'aider de leur blé les Romains de Capoue et de Cumès montre combien les relations étaient changées entre le Latium et la Campanie, jusqu'au moment où, au commencement du ^v^e siècle, les armes romaines eurent rétabli et développé les anciens rapports. En somme, on peut considérer comme un des faits les plus exactement datés de l'histoire commerciale de Rome, le renseignement que nous trouvons dans la chronique Ardeate, et

suivant lequel le premier barbier vint de Sicile à Ardée en 434, et on peut s'arrêter un instant devant les poteries peintes qui furent envoyées d'abord d'Attique, puis de Corcyre et de Sicile en Lucanie, en Campanie et en Étrurie, et sur l'importance commerciale desquelles nous avons des renseignements plus précis que sur aucun autre article du commerce maritime. Le commencement de cette importation doit remonter à l'époque de l'expulsion des Tarquins, puisque les vases que nous découvrons rarement et qui appartiennent au plus ancien style doivent avoir été peints dans la deuxième moitié du ⁱⁱⁱ^e siècle de Rome, 500 (450), tandis que les nombreuses poteries du style vigoureux appartiennent à la première partie du ^{iv}^e et celles du plus beau style à la seconde partie du même siècle : la masse énorme de celles qui se distinguent par la richesse et la grandeur, mais rarement par la beauté du travail, doit être attribuée au siècle suivant. Ce furent, du reste, les Grecs qui enseignèrent aux Italiotes cette coutume d'orner les tombeaux ; mais tandis que les Grecs, grâce à leur bon goût naturel, restaient dans des limites raisonnables, les Italiotes dépassèrent toute mesure dans leur opulence et leur prodigalité barbare. Un fait significatif, c'est que ce sont seulement les contrées à moitié civilisées par les Grecs dans lesquelles nous rencontrons cette surabondance. Celui qui sait lire cette écriture reconnaîtra dans les nécropoles étrusques et campaniennes, dans les sarcophages de nos musées, un commentaire parlant des renseignements anciens sur la demi-civilisation étrusque et campanienne qui s'étalait en richesse et en somptuosité. Les mœurs modestes des Samnites restèrent étrangères en tout temps à ce luxe insensé. L'absence de poteries grecques, aussi bien que l'absence d'une monnaie samnite nationale, prouvent le médiocre développement qu'atteignirent le commerce des Samnites et leur vie urbaine. Il est encore digne de remarque que le Latium, qui n'était pas plus éloigné de la Grèce que l'Étrurie et la Campanie, et qui avait avec elle d'étroites relations, resta complètement étranger à ce mode d'orner les sépul-

tures. Il est plus que vraisemblable que nous devons reconnaître là l'influence de la séricuse moralité romaine, ou, si on l'aime mieux, de la rigoureuse police romaine. Il y a une étroite relation entre ce fait et l'interdiction déjà mentionnée, portée par les Douze Tables contre les catafalques de pourpre, et la dorure des présents mortuaires, ainsi que dans la défense d'avoir des objets en argent, sauf la salière et le trépied d'offrande, défense qui était au moins imposée par les mœurs et pas la crainte du blâme des censeurs. Nous trouvons également dans l'architecture le même sentiment hostile contre tout luxe général ou aristocratique. Quoique par cette influence exercée de haut, Rome ait pu conserver plus longtemps que Volsinii et Capoue une certaine simplicité extérieure, il n'en faut pas conclure que le commerce de Rome, qui, avec l'agriculture, fut dès l'origine la cause de sa prospérité, n'eut pas une grande importance; il ne contribua pas moins qu'elle à l'influence de la nouvelle situation prépondérante de Rome.

Le capital à Rome.

Il ne pouvait y avoir lieu à Rome au développement d'une classe moyenne proprement urbaine, d'un corps de commerçants et de marchands indépendants. La cause en était, outre la centralisation immodérée du capital qui eut lieu de bonne heure, le travail des esclaves. C'était une coutume de l'antiquité et par le fait une conséquence nécessaire de l'esclavage, que les petits commerces de la ville fussent exercés par les esclaves, que leur maître établissait comme commerçants ou marchands, ou par des affranchis, auxquels le maître non-seulement fournissait le capital engagé, mais demandait régulièrement une portion, souvent même la moitié du bénéfice réalisé.

Le petit travail et le petit commerce étaient certainement en progrès à Rome : on trouve en effet des preuves que les articles nécessaires au luxe des grandes villes commençaient à se centraliser à Rome : par exemple, la cassette ornementée exécutée au cinquième siècle de la ville par un maître prénestin et

achetée à Préneste, mais travaillée à Rome(1). Mais le revenu net du petit commerce allait pour la plus grande partie à la caisse des grandes maisons, et par conséquent on ne voyait pas s'élever une classe moyenne industrielle et commerciale. Les grands commerçants et les grands industriels se distinguaient encore moins des grands propriétaires. D'un côté, ceux-ci avaient été de toute antiquité des hommes d'affaires et des capitalistes, et avaient concentré dans leurs mains la dette hypothécaire, le haut commerce, ainsi que les fournitures et les travaux de l'État. D'autre part, par suite de la puissante influence morale que la coutume romaine accordait à la propriété et à sa prépondérance politique, qui ne fut ébranlée que vers la fin de cette époque, il était habituel sans doute, en ce temps, que le spéculateur heureux consacra une partie de ses capitaux à devenir propriétaire. On voit clairement, par l'importance qu'on donna aux affranchis propriétaires, que les hommes d'État romains essayèrent par ce moyen de diminuer la classe dangereuse des riches non propriétaires.

Mais quoiqu'il ne se formât à Rome ni une classe moyenne prospère, ni une classe puissante de capitalistes, l'importance de la grande ville n'était pas moins en progrès continu. On en trouve une preuve certaine dans le nombre d'esclaves renfermés dans la capitale, attesté par la première conspiration sérieuse d'esclaves en 333 (419), et plus encore dans la quantité incessamment croissante et effrayante des affranchis; nous en voyons le témoignage dans l'impôt considérable qui fut établi sur les affranchis en 397 (357), et dans la restriction qui fut apportée en 430 (304) aux droits politiques des affranchis. Il n'était pas seulement conforme aux circonstances que la grande majorité des affranchis se livra aux métiers et au

Développement
de Rome comme
grande ville.

(1) On a prétendu que l'artiste qui avait travaillé à cet écriu, à Rome, pour Dindia Macolnia, Novius Plantius, était un Campanien; mais cette assertion a été démentie par la découverte récente d'anciennes tombes prénestines, sur lesquelles on trouve parmi d'autres Macolnius et Plautius, un Lucius Magulnius, fils de Plautius (L. Magolnio, Pla. f.).

commerce; mais, comme nous l'avons dit, l'affranchissement était moins, chez les Romains, une libéralité qu'une spéculation industrielle, puisque le maître y trouvait quelquefois mieux son compte, en touchant sa part du produit du métier ou du commerce, qu'avec le revenu entier du travail des esclaves. L'accroissement du nombre des affranchis doit donc donner la main à l'activité commerciale et industrielle des Romains.

Une autre preuve de l'importance croissante de la vie urbaine à Rome, c'est le puissant développement de la police de la ville. C'est en grande partie à cette époque qu'appartient la mesure par laquelle les édiles se partagèrent la ville en quatre districts de police : ce fut également aux édiles qu'on confia l'installation aussi importante que difficile d'un réseau de petits égouts qui desservaient toute la ville, les monuments publics et les places, le nettoyage régulier et le pavement des rues, la démolition des édifices qui menaçaient ruine, l'interdiction des bêtes dangereuses, des mauvaises odeurs, du passage des voitures à d'autres heures que celles du soir et de la nuit, et en général le maintien de la libre circulation dans la ville, l'approvisionnement continu du marché de la capitale en grains de bonne qualité, la suppression des marchandises nuisibles à la santé publique, ainsi que des faux poids et des fausses mesures, la surveillance des bains, des cabarets et des maisons publiques.

L'architecture fit moins de progrès dans les premiers siècles de la République que dans le temps des rois, et notamment à l'époque des grandes conquêtes. Des fondations, telles que le temple du Capitole et celui de l'Aventin, et la grande place des jeux durent être un épouvantail aux avares Pères de la ville aussi bien qu'aux citoyens corvéables, et il est remarquable que le monument peut-être le plus important du temps de la République, avant la guerre samnite, le temple de Cérès, auprès du Cirque, ait été l'œuvre de Spurius Cassius, qui cherchait sous plus d'un rapport à revenir aux traditions des rois. Le luxe particulier était réprimé par l'aristocratie

dominante, de même qu'elle n'aurait pas laissé durer la domination des rois. Cependant, à la longue, le Sénat lui-même fut impuissant à résister à la force des circonstances. Ce fut Appius Claudius qui, dans sa censure qui fit époque, 442 (312), mit fin au système vieilli de l'épargne publique, et apprit à ses concitoyens à employer dignement les ressources de l'État. Il commença le système grandiose des édifices d'utilité publique, qui plus que tous les succès militaires, a illustré Rome, au point de vue du bien-être public, et qui aujourd'hui, au milieu de ses ruines, donne aux milliers de gens qui n'ont pas lu un mot de l'histoire romaine, une idée de la grandeur de Rome. C'est à lui que l'État est redevable de la première grande chaussée militaire, et la ville de son premier aqueduc. C'est en suivant les traces de Claudius que le Sénat fit construire ce réseau de routes et de forteresses, dont le plan était déjà formé auparavant et sans lequel, comme l'enseigne l'histoire de tous les États militaires, depuis les Achéménides jusqu'à celui qui fit tracer la route du Simplon, on ne peut fonder aucune hégémonie militaire. C'est en suivant les traces de Claudius que Manius Curius fit construire, avec le butin de la guerre de Pyrrhus, un second aqueduc pour la capitale, 482 (272), et ouvrit, quelques années auparavant, 464 (290), avec le prix des dépouilles samnites, un lit plus large, encore existant, au Velino, là où il se jette, au-dessus de Terni, dans la Nera; il fit place ainsi, sur le territoire de la belle vallée de Rieti, desséchée par cette opération, à un grand établissement de citoyens romains, et se constitua à lui-même une magnifique propriété. De tels travaux ont été rejetés dans l'ombre, même aux yeux des gens intelligents, par la majesté inutile du temple hellénique. La vie des citoyens elle-même fut changée. C'est dans le temps de Pyrrhus que l'on commença à voir paraître sur les tables romaines de la vaisselle d'argent (1), et les chroniqueurs font dater

Essai de
l'architecture.

(1) Nous avons déjà parlé du blâme infligé à Publius Cornelius Rufinus, consul en 464-497 (290-257), à cause de sa vaisselle d'argent. L'assertion surprenante de Fabius (dans Strabon, V, p. 228), qui dit que les Romains commencèrent à

la suppression des toits de chaume, à Rome, de l'année 470 (284). La nouvelle capitale de l'Italie perdit son aspect de village, et commença à être ornée. Ce n'était pas encore la coutume, il est vrai, de dépouiller, pour l'ornement de Rome, les temples des villes conquises; mais on attacha à la tribune aux harangues du Forum les éperons des galères d'Antium, et aux jours de fêtes publiques on suspendait le long des halles les boucliers inorustés d'or des généraux samnites. En outre, le revenu des mines d'or servit à paver les rues dans la ville et au dehors, et à décorer les édifices publics. Les boutiques en bois des bouchers qui étaient rangées sur les deux côtés du marché, firent place, d'abord du côté du Palatin, puis du côté des Carines, aux maisons de pierre des changeurs : cette place devint la Bourse romaine. Les monuments des hommes illustres du passé, des rois, des prêtres et des héros de la légende, et de l'hôte grec qui avait dû interpréter aux décemvirs les lois de Solon, les colonnes et les images des grands généraux qui avaient vaincu les Vêiens, les Latins et les Samnites, des ambassadeurs qui avaient péri dans l'accomplissement de leur devoir, des dames riches qui avaient consacré leur fortune à l'utilité publique, et même des sages et des héros grecs déjà célèbres à Rome, tels que Pythagore et Alcibiade, furent élevés sur le Capitole ou dans le Forum romain. Lorsque la République romaine fut devenue une grande puissance, Rome aussi devint une grande ville.

Taux de l'argent. Enfin, de même que Rome, comme capitale de la contrée romano-italique, entra dans le système politique des Grecs, elle prit aussi leur système monétaire. Jusque-là, les républiques de l'Italie du nord et du centre avaient eu, à peu d'exceptions près, un cours du cuivre, les villes du sud un cours de l'argent, et il y avait autant de systèmes monétaires et de cours de l'argent qu'il y avait en Italie

s'adonner au luxe après la victoire sur les Sabins (αἰσθεσθαι τοῦ πλούτου) n'est évidemment qu'une transformation de la même anecdote en fait historique; car la victoire sur les Sabins tombe précisément à l'époque du premier consulat de Rufinus.

de cités souveraines. Dans l'année 483, tous ces hôtels des monnaies n'eurent plus le droit de frapper que de la monnaie de billon, on établit un cours uniforme de l'argent pour toute l'Italie, et la fabrication de la monnaie courante fut centralisée à Rome, si ce n'est que Capoue garda encore son propre hôtel des monnaies, frappées à l'effigie romaine, mais d'après un système différent. L'unité monétaire commune était la pièce d'un dixième, ou denarius, qui était le tiers de la livre de cuivre, et le soixante-douzième de la livre d'argent romaine, un peu plus que la drachme attique. Ce fut encore de la monnaie de cuivre qu'on frappa le plus, et vraisemblablement les plus anciens deniers d'argent furent frappés principalement pour la basse Italie et pour le commerce extérieur. Si la victoire des Romains sur Pyrrhus et Tarente et l'ambassade des Romains à Alexandrie durent donner à réfléchir aux hommes d'État grecs, le pénétrant marchand grec dut regarder aussi avec intérêt ces nouvelles drachmes romaines, dont le type plat, grossier et uniforme paraissait pauvre et vulgaire auprès des merveilles que présentaient dans le même temps les monnaies de Pyrrhus et des Siciliens, mais qui n'étaient nullement, comme les monnaies barbares de l'antiquité, servilement copiées, et inégales en poids et en titre, et qui se distinguèrent dès l'abord de toutes les monnaies grecques par leur originalité et la précision de leur type.

Lorsque, du développement des constitutions, des luttes nationales pour la domination de la liberté, telles que celles qui agiterent l'Italie et Rome surtout depuis l'expulsion des Tarquins jusqu'à la défaite des Samnites et des Grecs d'Italie, le regard se tourne vers le cours plus paisible de l'existence intérieure de l'homme, qui est le fond dominant de l'histoire, nous rencontrons là aussi, et par-dessus tout, l'influence des circonstances mémorables par lesquelles les citoyens romains brisèrent les liens de l'existence cantonale et arrivèrent progressivement à constituer dans toute sa grandeur une Italie nationale, formant un seul peuple. Quoique l'historien ne doive pas suivre dans la diversité illimitée de leur aspect individuel

Extension de la
nationalité
latine.

le grand courant des événements, il ne sort pas cependant de son cadre lorsque, saisissant quelques fragments isolés d'une tradition confuse, il fait remarquer les modifications les plus importantes qui se manifestèrent à cette époque dans la vie privée des Italiotes. Si alors, plus encore qu'auparavant, ce qui est Romain est sur le premier plan, la faute n'en est pas seulement aux lacunes accidentelles de la tradition, c'est par une conséquence essentielle du changement de la situation politique de Rome, que la nationalité latine commença à rejeter dans l'ombre les autres nationalités italiques. Nous avons déjà fait remarquer qu'à cette époque les contrées voisines, l'Étrurie méridionale, la Sabine, le pays des Volsques, la Campanie elle-même commencèrent à se romaniser, comme le témoigne l'absence complète de monuments linguistiques des anciens dialectes nationaux, et la rencontre de très-vieilles inscriptions grecques dans ces parages. Les assignations de terres répandues dans toute l'Italie, et les fondations de colonies sont des postes avancés, non-seulement de la puissance militaire, mais de la langue et de la nationalité latine. La latinisation des Italiotes pouvait difficilement être à cette époque le but de la politique romaine. Nous voyons, au contraire, le sénat romain maintenir volontairement l'opposition des Latins en face des autres nationalités; ainsi, l'emploi du latin dans les affaires publiques des cités dépendantes de Rome ne paraît nullement avoir été obligatoire. Cependant, les circonstances font plus que le gouvernement le plus puissant; avec le peuple latin, le langage et les mœurs latines dominèrent bientôt dans l'Italie, et rejetèrent dans l'ombre les autres nationalités latines.

*Progrès de
l'hellénisme
en Italie.*

La même prépondérance fut acquise d'autre part et par d'autres moyens, par l'hellénisme, à la même époque. Ce fut le temps où la Grèce commença à se rendre compte de sa supériorité intellectuelle sur les autres nations, et à faire une propagande universelle. L'Italie elle-même n'y échappa point. Le plus singulier phénomène de cette influence est l'Apulie, qui, depuis le ^v^e siècle de Rome,

dépouilla progressivement son idiome barbare et s'hellénisa silencieusement. Ce résultat fut atteint, comme en Macédoine et en Épire, non par la colonisation, mais par la civilisation, qui paraît avoir marché côte à côte avec le commerce continental de Tarente; ce qui semble le prouver, du moins, c'est que les contrées amies des Tarentins, les Pædiculiens et les Dauniens subirent plus complètement l'influence hellénique que les Salentins, plus voisins de Tarente, mais en hostilité continuelle avec elle, et que les villes qui furent le plus vite hellénisées, par exemple Carpi, n'étaient pas situées sur la côte. Les coutumes grecques ont eu plus d'influence en Apulie qu'en aucune autre contrée de l'Italie, et cela s'explique, soit par sa situation, soit par le développement médiocre d'une civilisation nationale, soit enfin par le caractère de sa race, plus rapprochée des Grecs que les autres peuples italiques. Nous avons cependant fait remarquer précédemment que les peuplades sabelliennes du sud, quoique, à la suite des tyrans de Syracuse, elles aient éparpillé et corrompu la civilisation hellénique dans la grande Grèce, empruntèrent cependant, par suite de leur voisinage et de leur mélange avec les Grecs, soit le langage grec qu'elles mêlèrent au leur, comme les Bruttians et les Nolani, soit du moins l'écriture et les mœurs des Grecs, comme les Lucaniens et une partie des Campaniens. L'Étrurie présente, à la même époque, le spectacle d'une civilisation avancée dans les vases remarquables qui appartiennent à cette époque, et pour lesquels elle rivalise avec la Campanie et la Lucanie. Si le Latium et le Samnium sont restés fermés à l'hellénisme, il n'y manque pas de traces d'un commencement toujours croissant d'influence de la civilisation grecque. Dans toutes les branches de la civilisation romaine à cette époque, dans la législation et le système monétaire, dans la religion, dans la formation des légendes nationales, nous rencontrons des traces des idées grecques, et, en particulier, depuis le commencement du v^e siècle, c'est-à-dire depuis la conquête de la Campanie, l'influence grecque paraît faire de rapides et vastes progrès sur la coutume

romaine. C'est dans le iv^e siècle qu'eut lieu dans le Forum romain l'érection d'une « græcostasis » (l'expression est à remarquer), tribune pour les étrangers grecs de distinction, tout auprès des Massaliotes. Dans le siècle suivant, les annales commencèrent à donner aux Romains illustres des surnoms grecs, tels que Philippos, en latin Filipus, Philon, Sophos, Hysæos. Les mœurs grecques se répandirent partout; par exemple l'usage, étranger aux Italiotes, de placer sur les tombeaux des inscriptions en l'honneur des morts, dont l'inscription de Lucius Scipion, consul en 436, est le plus ancien exemple que nous connaissons, ainsi que la coutume, également inconnue jusque-là, d'élever des monuments aux ancêtres sur les places publiques, sans décret de l'État; innovation due au grand novateur Appius Claudius, lorsqu'il fit suspendre dans le nouveau temple de Bellone des boucliers d'airain, avec les images et l'éloge de ses ancêtres. Il en est de même de l'usage qui s'introduisit de décerner des palmes aux vainqueurs des jeux, et surtout de celui des lits de table. L'habitude de se mettre à table, non comme autrefois sur des bancs, mais sur des divans; le changement de l'heure du principal repas, qui fut reporté de midi à deux ou trois heures de l'après-midi, suivant notre manière de compter; les maîtres des libations, qui, dans les banquets, étaient choisis généralement au sort parmi les invités, et qui seuls indiquaient à leurs compagnons de table la boisson, et le moment et la manière de boire; les chants de table, que l'on choisissait selon le rang des invités, et qui étaient, à Rome, non des refrains, mais des chants d'ancêtres: voilà autant d'innovations empruntées aux Grecs, non pas primitivement, mais de très-bonne heure; car, au temps de Caton, ces usages existaient déjà, et quelques-uns même étaient déjà tombés en désuétude. On aura, plus tard, fixé leur introduction à cette époque. Un autre fait caractéristique, c'est l'érection, dans le Forum romain, de colonnes aux plus sages et aux plus braves des Grecs, innovation qui eut lieu pendant la guerre samnite, sur l'ordre d'Apollon Pythien: on choisit Pythagore et Alcibiade, le

Lits de table.

sauveur et l'Annibal des Grecs d'Occident. On peut voir à quel point la connaissance du grec était répandue parmi les Romains distingués, par leurs ambassades à Tarente, où leur orateur, s'il ne s'exprima pas dans le grec le plus pur, n'employa pas du moins d'interprète, et par l'ambassade de Cinéas à Rome; on ne peut guère douter que, depuis le v^e siècle, les jeunes Romains qui se destinaient aux affaires acquéraient complètement l'usage du langage alors universel et diplomatique. Ainsi, on avançait incessamment sur le territoire intellectuel de l'hellénisme, à mesure que les Romains pensaient à soumettre le monde; et les nationalités secondaires, comme les Samnites, les Celtes, les Étrusques, minées de deux côtés, perdaient chaque jour en extension comme en vigueur intérieure.

Mais à mesure que les deux nations, arrivées à l'apogée de leur développement, commençaient à se pénétrer réciproquement, soit par leurs relations d'amitié, soit par leur hostilité, leurs contrastes naturels s'opposaient l'un à l'autre avec plus de vivacité : d'une part l'absence complète d'individualité dans l'esprit romain, de l'autre la diversité nationale, locale et individuelle de l'hellénisme. Il n'y a aucune époque plus remarquable dans l'histoire romaine que celle qui s'étend de l'établissement de la République romaine jusqu'à la soumission de l'Italie : c'est alors que sa vie politique se fonda au dedans et au dehors, c'est alors qu'une Italie fut créée, que fut jeté le fondement traditionnel du droit national et de l'histoire nationale, que le pilum et le manipule, la construction des routes et des aqueducs, l'économie agricole et financière, furent introduites, qu'on foudit la Louve du Capitole, et la cassette prénestine. Mais les individus qui apportèrent leur pierre à ces monuments gigantesques sont ensevelis dans l'oubli, et les nationalités latines ne se sont pas confondues plus complètement dans Rome que les citoyens de Rome dans la République romaine. Comme la tombe se referme également sur le riche et sur le pauvre, la liste des maîtres de la République montre le ho-

Rome et les
Romains de ce
temps.

bureau insignifiant tout à côté du grand homme d'État. Parmi les rares documents de ce temps qui sont venus jusqu'à nous, il n'en est pas de plus respectable et de plus caractéristique que l'inscription tumulaire de Lucius Cornelius Scipion, qui était consul en 436 (298), et, qui trois années après, prenait part à la bataille décisive de Sentinum. Sur ce beau sarcophage de style dorique, qui, il y a quatre-vingts ans, renfermait encore la cendre du vainqueur des Samnites, nous lisons l'inscription suivante :

Cornélius Lucius — Scipio Barbatus
 Quivod patrē prognātus — fortis vir sapiēsq̄ue
 Quotūs forma virtū — tel parīsuma fuit
 Consōl censōr aidilis — quel fuit apūd vos,
 Taurasiā Cisaunā — Sāmniō cōpit
 Subigit om̄ē Lucānum — opsidēsque abducit.

Cornelius Lucius — Scipio Barbatus
Fils digne de son père — homme aussi habile que brave
Dont la beauté — égalait le courage
Qui fut consul censeur — Édile parmi vous
Prit Taurasia Cisauna — dans le Samnium
Soumit toute la Lucanie — et ramena des otages.

Auprès de cet homme d'État et guerrier romain, on pourrait en citer une quantité innombrable, qui, à la tête de la République romaine, furent comme lui nobles et beaux, braves et habiles; mais c'est tout ce qu'on peut dire d'eux. Ce n'est pas seulement la faute de la tradition, si parmi tous ces Cornélii, ces Fabii, ces Papirii et autres, nous ne rencontrons aucune individualité marquée. Un sénateur ne peut être ni meilleur ni pire, ni surtout autre chose que les autres sénateurs; il n'est ni nécessaire ni désirable qu'un citoyen dépasse les autres, soit par sa vaisselle magnifique et son éducation grecque, soit par sa sagesse hors ligne et sa capacité. Le censeur punit toute individualité trop prononcée, et il n'y a pas de place pour elle dans la constitution. La Rome de ce temps n'appartient à aucun particulier : les citoyens doivent tous se ressem-

bler, pour que chacun d'eux soit un roi. D'autre part, à cette époque déjà, le développement individuel hellénique commençait à se faire jour, et la vigueur et le caractère de cette opposition porte, comme la tendance opposée, le cachet de cette grande époque. Il n'y a ici qu'un seul homme à nommer; mais le génie du progrès est incarné en lui. Appius Claudius, censeur en 442 (512); consul en 447-458 (307-296), petit-neveu du décemvir, était le plus orgueilleux aristocrate de son temps; il avait livré le dernier combat pour les anciens privilèges du patriciat, et de même que les derniers efforts opposés à la participation des plébéiens au consulat vinrent de lui, de même il combattit avec une ardeur passionnée Marius Curius et ceux qui pensaient comme lui. Mais ce fut Appius Claudius qui fit disparaître la disposition qui limitait le plein droit de cité aux seuls propriétaires; ce fut lui qui changea le vieux système financier; c'est d'Appius Claudius que datent non-seulement les aqueducs et les chaussées romaines, mais aussi la jurisprudence romaine, l'éloquence, la poésie et la grammaire. Les adages remarquables, les sentences pythagoriciennes et même les changements dans l'orthographe latine lui sont également attribués. Il n'y a point là de contradiction. Appius Claudius n'était ni un aristocrate ni un démocrate: en lui vivait l'esprit des anciens et des nouveaux rois patriciens, l'esprit des Tarquins et des Césars, entre lesquels, dans ce grand interrègne de cinq cents ans, rempli par des faits extraordinaires et des hommes ordinaires, il fait la transition. Aussi longtemps qu'Appius Claudius prit part à la vie publique, il se comporta, dans l'exercice de ses fonctions comme dans sa vie privée, avec la hardiesse et l'indiscipline d'un Athénien, bravant à droite et à gauche les coutumes et les lois. Lorsque enfin il fut disparu de la scène publique, on vit le vieillard aveugle sortir pour ainsi dire du tombeau, à l'heure décisive, pour triompher du roi Pyrrhus dans le Sénat, et pour exprimer formellement et solennellement la suprématie définitive de Rome. Mais cet homme de génie arriva trop tôt ou trop tard. Les dieux l'aveuglèrent à cause de sa sagesse

intempestive. Ce ne fut pas le génie individuel qui domina à Rome, et par Rome dans l'Italie, mais la pensée politique transmise de génération en génération dans le Sénat, dont les maximes principales s'incarnaient dans les enfants des sénateurs, lorsque, en compagnie de leurs pères, ils paraissaient dans la salle du conseil, et saisisaient au passage la sagesse de ces hommes dont ils devaient remplir un jour les places. Il fallait donc que ces résultats incroyables fussent achetés à un prix incroyable, et que la Victoire fût suivie de sa Némésis. Dans la vie politique des Romains, aucun homme n'est prééminent, ni parmi les soldats ni parmi les généraux, et toute originalité particulière passe sous le joug sévère des mœurs et de la police. Rome est devenue grande autrement que tous les États de l'antiquité; mais elle a payé cher sa grandeur par le sacrifice des diversités fécondes, du commode laisser aller, de la liberté intérieure de la vie grecque.

CHAPITRE IX

ART ET SCIENCE

Le développement de l'art; et particulièrement de la poésie, ^{Fête du peuple à Rome.} marche, dans l'antiquité, à côté du développement des fêtes publiques. Les fêtes extraordinaires instituées à Rome dans l'époque précédente, sous l'influence grecque, les « grands jeux, » ou « jeux romains, » gagnèrent, dans le temps dont nous parlons, en durée comme en variété dans les divertissements. La fête, originellement limitée à un jour de durée, fut étendue d'un jour, après chacune des trois grandes révolutions de 243 (509), 260 (494) et 387 (367), et avait atteint à la fin de cette période une durée de quatre jours (1).

(1) Ce que Denys (VI, 95; comp. Niebuhr, II, 40) et Plutarque, qui l'emprunte à un autre passage de Denys, disent de la fête latine, est, comme le prouve la comparaison du dernier passage avec Tit.-Liv., VI, 42 (Comp. Ritschl. Parerg., I, p. 313), plutôt relatif aux jeux romains. Denys a mal entendu, et suivant sa coutume en persévérant dans l'erreur, l'expression de *Ludi mazimi*.

Du reste, il y avait une autre tradition, suivant laquelle l'origine de la fête, au lieu d'être rapportée, comme d'habitude, à la défaite des Latins par Tarquin l'Ancien, l'était à la défaite des Latins du lac Régille (Cic. de Div., I, 26, 55. Denys, VII, 71). Ce qui prouve que les allégations relatives à ce dernier passage et empruntées à Fabius regardent en fait la fête habituelle, et non aucune autre fête votive, c'est la mention expresse du retour annuel de la fête, et la liste des frais, qui s'accorde exactement avec l'assertion, et qui est donnée dans le Faux Asconius (p. 142, Or.).

Une circonstance plus importante encore, c'est que la fête, avec l'institution de l'édilité centrale, qui fut chargée dès l'origine de sa direction et de sa surveillance, perdit son caractère extraordinaire, et, par là, sa destination de réjouissance en l'honneur d'un général, et entra au nombre des fêtes ordinaires revenant tous les ans. Cependant, le gouvernement persévéra à ne permettre le spectacle proprement dit, et surtout le divertissement capital, la course des chars, qu'une fois, à la clôture de la fête; les autres jours, on laissait à peu près la multitude se donner à elle-même une fête, quoique musiciens, danseurs, sauteurs, escamoteurs, bouffons et autres gens semblables ne manquassent pas en pareille circonstance, loués ou non loués. Mais, vers l'an 590, il se produisit un changement important qui se rattache à la fixation et à la prolongation de la fête déjà décidée auparavant; on installa sur l'emplacement des courses, pendant les trois premiers jours, un échafaud de bois, et on y donna des représentations pour amuser la foule. Cependant, pour ne pas être entraîné trop loin dans cette voie, une somme de 200,000 as (32,500 fr.) fut fixée, une fois pour toutes, pour les frais du jour, et ne fut pas augmentée jusqu'à la guerre punique. Les Ediles, qui avaient à dépenser cette somme, devaient fournir le surplus s'il y avait lieu, et il n'est pas vraisemblable qu'ils aient à cette époque souvent et notablement contribué de leur bourse. La nouvelle scène était complètement sous l'influence grecque : ce qui le prouve, c'est son nom de *scæna* (σκηνή). Elle était destinée à peu près exclusivement aux joueurs et aux bouffons de toute sorte, parmi lesquels les danseurs au son de la flûte, principalement les Étrusques, renommés pour cet exercice, devaient tenir le premier rang. Il y avait cependant à Rome une autre scène publique, qui était ouverte aux poètes romains; car il ne manquait pas de poètes dans le Latium. Des chanteurs latins « errants » ou « forains » (*grassatores*, *spatiatores*), allaient de ville en ville et de maison en maison, et colportaient leurs chants (*saturæ*), avec une danse gesticulée accompagnée de la flûte. La seule mesure qui fut

Scène romaine.

Chanteurs errants.

Saturne.

connue alors était la mesure *saturnienne*. Ces chants n'étaient soumis à aucune forme déterminée, et encore moins dialogués : on peut s'en faire une idée par ces ballades et tarentelles sur un seul ton, moitié improvisées, moitié récitées, qu'on entend encore aujourd'hui dans les hôtelleries romaines. Des chants semblables furent de bonne heure transportés sur la scène publique, et ce fut là sans doute l'origine du théâtre romain. Mais ces commencements du spectacle romain furent non-seulement modestes comme partout, mais particulièrement déconsidérés comme auparavant. Les Douze Tables condamnent déjà les chants mauvais et inutiles, et elles punissent de pénalités sévères, non-seulement les incantations, mais les chants satiriques faits sur un citoyen ou chantés devant sa porte, ainsi que l'adjonction de pleureuses aux funérailles. Mais l'exercice de l'art à peine au début était moins réprimé par les restrictions légales que par la gravité bourgeoise des mœurs romaines, qui bannissait ces occupations frivoles et rétribuées. Le métier de poète, dit Caton, n'était pas considéré autrefois ; quand un homme s'y adonnait on se faisait inviter pour cela aux festins, on l'appelait un « bouffon. » Celui qui pratiquait pour de l'argent la danse, la musique, ou la poésie foraine, était marqué d'une double note d'infamie, par suite de la déconsidération qui s'attacha en outre à tout homme qui gagnait sa vie par des métiers serviles payés à prix d'argent. Si la participation aux farces de caractère était un entraînement pardonnable pour la jeunesse, l'acte de monter sur la scène publique pour de l'argent et sans masque passait pour une chose complètement honteuse, et le chanteur et le poète étaient mis, sous ce rapport, exactement au même rang que le danseur de corde et le jongleur. Ces gens étaient déclarés régulièrement, par le maître des mœurs, incapables de servir dans l'armée nationale et de voter dans l'assemblée des citoyens. De plus, non-seulement la direction de la scène était dans les attributions de la police de la ville, ce qui est déjà fort caractéristique, mais la police était pourvue vraisemblablement d'un pouvoir extraordinairement arbitraire

Deconsidération
attachée à l'art.

contre les artistes scéniques qui vivaient de leur métier. Non-seulement les maîtres de la police conservaient la haute main sur eux après la représentation, ce qui faisait couler le vin pour leurs agents avec autant d'abondance que les coups de bâton sur le pitre, mais il y avait des fonctionnaires de la cité désignés pour infliger des châtimens corporels et l'emprisonnement à tous les comédiens, en tout temps et en tous lieux. La conséquence nécessaire était que la danse, la musique et la poésie, du moins en tant qu'elles se manifestaient sur la scène publique, tombèrent aux mains des dernières classes des citoyens romains, et surtout des étrangers; et si, dans ce temps, la poésie jouait en général un rôle trop inférieur pour que les artistes étrangers s'y adonnassent, on peut, au contraire, considérer comme applicable à ce temps l'assertion suivant laquelle la musique sacrée et profane aurait été, à Rome, complètement étrusque, et qu'ainsi l'art de jouer de la flûte, qui avait été autrefois très-estimé à Rome, fut supplanté par l'art étranger.

On ne peut parler d'une littérature poétique. Ni les mascarades, ni les récitaions de la scène ne pouvaient encore avoir un texte fixe, mais elles étaient régulièrement improvisées pour la circonstance par les réciteurs. On ne pouvait citer plus tard d'œuvres écrites appartenant à ce temps, qu'un poëme romain : *Des Œuvres et des Jours*, sorte d'enseignement d'un paysan à son fils (1), et les poésies pythagoriciennes d'Appius Claudius, déjà mentionnées, premier monument de l'influence grecque sur la poésie romaine. Il ne nous reste rien des poésies de cette époque, que quelques inscriptions funéraires en vers saturniens.

Histoire.

Comme les commencemens de l'art dramatique, ceux de la com-

(1) Voici un fragment de ce poëme :

« Quand l'automne est sec, arrose. Au printemps, mon fils, tu récolteras la grosse épeautre. »

Nous ne savons pas, en réalité, si c'est à juste titre que cette poésie passa plus tard pour la plus ancienne de Rome (Macrob. Sat., 5, 20. Festus, ep. v. Flaminus, p. 93. — Servius, ad Georg., 1, 101. — Plin., XVII, 2, 14).

position historique appartiennent à cette époque, tant le registre des circonstances mémorables du temps, que la consolidation conventionnelle de l'histoire antérieure de la république romaine.

Listes
des magistrats.

La composition historique se rattache à cette époque aux listes des magistrats. Celle qui remonte le plus haut, que les historiens romains ont eue plus tard sous les yeux, et que nous pouvons encore interroger indirectement, paraît avoir appartenu aux archives du temple de Jupiter Capitolin; car en commençant par le consul Marcus Horatius, qui consacra ce temple le 13 septembre de son année consulaire, elle donne les noms des chefs annuels de la République, puis, à l'occasion d'un vœu qui fut fait par suite d'une terrible épidémie, sous les consuls Publius Servilius et Lucius Aétius, suivant la computation actuelle 291 (465) de Rome, on eut soin de planter un clou dans la muraille du temple capitolin depuis ce moment jusqu'à chaque centaine d'années. Plus tard, ce furent les savants géomètres et écrivains de la république, c'est-à-dire les Pontifes, qui notèrent les noms des magistrats annuels, et joignirent ainsi à l'ancienne table mensuelle une table annuelle; depuis lors les deux tables furent comprises sous le nom de Fasti, qui ne s'appliquait proprement qu'à la liste des jours de jugement. Cette notation doit avoir commencé peu après l'expulsion des rois, parce qu'en fait, pour pouvoir constater l'ordre des actes publics, la constatation officielle des magistrats de l'année était pratiquement nécessaire; mais s'il y a en un catalogue si ancien des magistrats de la république, il a été vraisemblablement anéanti dans l'incendie des Gaulois, 364 (591), et la liste du collège pontifical fut plus tard augmentée de cette liste capitoline, qui n'eut rien à faire avec cette catastrophe, jusqu'au temps où elle remontait. Que le catalogue des magistrats que nous avons sous les yeux ait été complété par des additions, empruntées surtout aux prétentions exprimées après coup dans les généalogies de la noblesse, mais en somme, qu'il remonte dès le début à des informations contemporaines et dignes de confiance, c'est ce dont on ne saurait douter;

mais les années du calendrier ne donnent que des informations incomplètes et approximatives, attendu que les magistrats de la république n'entraient pas en fonctions au commencement de l'année et même pas à un jour fixé pour toujours, mais que, suivant les circonstances, le moment de cette entrée en fonctions variait de temps à autre, et que les intervalles qui s'écoulaient ordinairement entre deux consulats se trouvaient tout à fait en dehors des computations annuelles. Si donc on voulait compter les années du calendrier d'après cette liste, il fallait tenir compte de ces interrègnes à côté du jour d'entrée et de sortie de chaque collège de magistrats; et c'est ce qu'on fit, sans doute, de bonne heure. La liste des magistrats annuels fut appropriée à la liste du calendrier, de manière à faire correspondre, par une accommodation, chaque année du calendrier à un collège de magistrats, et là où la liste n'atteignait pas, on mit des années complètes, qui dans la table postérieure (celle de Varron) sont désignées par les chiffres 379, 383, 421, 430, 443, 453. Depuis l'an de Rome 291-463 avant Jésus-Christ, la liste romaine est d'accord, non en détail, mais dans l'ensemble, avec le calendrier romain, et par conséquent fait autorité au point de vue chronologique, autant que les défauts du calendrier le permettent. Les quarante-sept années qui sont en dehors de cette liste échappent au contrôle, mais sont, du moins dans l'ensemble, exactes⁽¹⁾; ce qui est avant l'année 243 de Rome, 309 avant Jésus-Christ, est, au point de vue chronologique, effacé.

Ère capitoline. Une ère commune ne fut pas alors établie; cependant on comptait, dans les circonstances religieuses, à partir de l'année de la consécration du temple de Jupiter Capitolin, qui ouvrait aussi la liste de magistrats.

Chroniques. Après des noms des magistrats on mentionnait les événements les plus remarquables qui s'étaient accomplis sous leur règne, et

(1) Les premières places de la liste peuvent seules donner lieu à la défiance, et peuvent avoir été remplies plus tard, pour compter en nombre rond cent vingt années de l'expulsion des rois à l'incendie de la ville.

de ces annotations attachées à cette liste naquit la chronique romaine, comme la chronique du moyen âge est née des notices attachées aux tables de la fête de Pâques. Quelques indications semblables remontent jusqu'aux fragments les plus anciens de la table annuelle : ainsi le fait de l'institution des vingt et un tribuns de l'année 259 (493), et l'enlèvement du vieux figuier du Forum en 260 (494). Mais ce ne fut que plus tard qu'on en arriva à une chronique dans laquelle les *pontifices* notaient les noms des magistrats et les circonstances remarquables de leur règne (*Liber annalis*).

Avant l'éclipse de soleil observée le 20 juin 331 (403), et qui est probablement celle du 20 juin 334 (400), on ne trouvait, dans la chronique de la ville, aucune autre mention d'éclipse : les listes du cens commencèrent à compter d'une manière digne de confiance depuis le commencement du v^e siècle de Rome. Les exécutions qui avaient lieu devant le peuple, et les miracles accomplis dans la république, paraissent avoir été notés régulièrement dans la chronique à partir de la seconde moitié du v^e siècle. Suivant toute apparence, l'institution d'un calendrier régulier, et, comme corollaire, la rédaction de l'ancienne liste des magistrats qui existait déjà, pour supputer les ans, au moyen des années complètes nécessaires au point de vue chronologique, paraissent avoir eu lieu dans la première partie du v^e siècle. Mais après que cette coutume se fut consolidée, et que le souverain pontife dut noter les guerres, les colonisations, les pestes, les disettes, les éclipses et les miracles, la mort des prêtres et d'autres hommes remarquables, les nouveaux décrets du peuple, la situation du trésor, année par année, et perpétuer la mémoire de ces observations dans sa demeure officielle, et en l'exposant à la vue du public, on était encore bien loin d'une véritable composition historique. Si l'on veut comprendre combien les annotations contemporaines étaient encore arides, et quelle place elles laissaient encore à la fantaisie des historiens postérieurs, il faut comparer les récits de la campagne de 436 (298)

dans les chroniques et dans l'inscription du consul Scipion (1). Les historiens postérieurs étaient évidemment hors d'état de tirer de ces annales de la ville un récit vraisemblable et consistant; et nous-mêmes nous serions difficilement capables, même si ces annales nous étaient parvenues dans leur forme primitive, d'écrire d'une manière précise l'histoire de ce temps. Cependant, ce n'est pas à Rome seulement que ces chroniques existaient, et de même que chaque cité latine avait ses pontifices, elle avait aussi ses annales, comme nous pouvons le voir par des notices particulières, par exemple, pour Ardea, Ameria, Interamna sur le Nar; et avec la réunion de ces chroniques des villes, on aurait pu atteindre pour l'histoire un résultat à peu près semblable à celui qu'on a obtenu pour le moyen âge primitif par la comparaison des différentes chroniques des couvents. Malheureusement on a préféré combler les lacunes par des mensonges grecs ou grécisés.

Généalogies.

Outre ces documents officiels arides et peu dignes de confiance pour la restauration des temps lointains et des événements passés, il ne peut guère avoir existé dans ce temps des mémoires qui aient pu servir directement à l'histoire romaine. Nous ne trouvons aucune trace de chroniques privées. On prit seulement l'habitude, dans les familles distinguées, de dresser des généalogies, encore si précieuses aujourd'hui au point de vue du droit, et de les peindre sur les murs des maisons pour en conserver la mémoire. Ces listes, qui nommaient au moins les magistrats, non-seulement donnaient un point d'appui aux traditions de famille, mais il s'y rattachait des notices biographiques. Les notices nécrologiques, qui ne manquaient à Rome à aucun mort, et qui étaient régulièrement conservées par les parents les plus proches, comprennent essentiellement non-seulement le récit des actes de vertu et de courage du défunt, mais aussi le récit des actions et des vertus de ses ancêtres, et se

(1) Suivant les annales, Scipion commande en Étrurie, son collègue dans le Samnium, et cette année-là la Lucanie est alliée avec Rome; selon l'inscription Scipion conquiert deux villes dans le Samnium et toute la Lucanie.

transmirent ainsi d'une génération à une autre, dès les premiers temps. Plus d'un document précieux dut être conservé de cette manière, mais il dut se mêler aussi à la tradition plus d'un élément faux et mensonger. Mais, comme les premiers essais d'histoire réelle, le commencement de la formation d'une histoire conventionnelle de la Rome primitive appartient également à ce temps. Les sources en étaient les mêmes que nous trouvons partout. Quelques faits et quelques noms, les rois Numa Pompilius, Ancus Martius, Tullus Hostilius, la défaite des Latins par le roi Tarquin et l'expulsion de sa dynastie, peuvent avoir, en somme, été perpétués exactement par une tradition orale. On trouvait d'autres choses dans la tradition des familles nobles, par exemple dans les récits des Fabius. Dans d'autres récits, les anciennes institutions du peuple, et surtout les mesures législatives, étaient symbolisées et racontées d'une manière très-vivante : ainsi, le caractère sacré des murailles de la ville, dans le récit de la mort de Rémus, la suppression de la vengeance par le sang dans celui de la fin du roi Tatius, la nécessité des règlements qui concernent le pont de bois du Tibre dans la légende d'Horatius Coclès, l'établissement du droit de grâce pour le peuple dans le beau récit des Horaces et des Curiaces, celui de l'affranchissement et de l'acquisition du droit de cité pour les affranchis dans l'histoire de la conspiration des Tarquins et de l'esclave Vindicius. Il faut encore rapporter à ce sujet l'histoire de la fondation de Rome elle-même, qui attribue l'origine de Rome au Latium et à la vieille métropole latine d'Albe. Les surnoms des hommes illustres sont des gloses historiques ; ainsi, Publius Valerius, « le serviteur du peuple » (*Poplicola*), a réuni autour de son nom tout un cycle d'anecdotes contemporaines ; le figuier sacré, et les autres endroits célèbres de la ville ont donné lieu à une multitude de récits de sacristain semblables, qui ont formé, plus d'un siècle plus tard, les *mirabilia urbis*. C'est certainement à cette époque que commença un certain arrangement des ces légendes, la succession des sept rois, et la fixation de la durée de leurs règnes

Histoire romaine primitive, selon les Romains.

réunis à 240 ans, qu'on devait sans doute aux caleuls des familles; il en est de même de la première rédaction officielle de ces faits. Les fondements du récit, et en particulier leur quasi-chronologie prirent pied dans la tradition d'une manière si solide, que leur fixation a dû avoir lieu, non pas à l'époque littéraire de Rome, mais à l'époque antérieure(1). Lorsque, dès 458 (296), on eut coulé en bronze les deux jumeaux Romulus et Remus suçant les mamelles de la louve, et qu'on les eut placés près du figuier sacré, les Romains, qui attaquaient le Latium et le Samnium, ne devaient pas comprendre l'histoire de la fondation de leur ville autrement que nous ne la lisons dans Tite-Live; nous voyons déjà paraître les aborigènes, c'est-à-dire les « autochthones, » ce naïf rudiment des recherches historiques de la race latine, dans l'historien Callias de Sicile, en 463 (289). Il est dans la nature de la chronique de faire précéder l'histoire réelle par l'histoire fabuleuse, et si elle ne la fait pas remonter jusqu'à la création du ciel et de la terre, elle la ramène au moins jusqu'à l'origine de la nation; il est parfaitement prouvé que les Tables des Pontifes donnaient l'année de la fondation de Rome. On doit donc reconnaître que le Collège des Pontifes, lorsque, dans la première moitié du v^e siècle, il substitua aux documents jusque-là rares et limités aux noms des magistrats, une chronique annuelle régulière, y ajouta l'histoire des rois de Rome et de leur expulsion, qui y manquait, et, en fixant à la consécration du temple du Capitole, le 13 septembre 245 (505), la date de la fondation de la république, chercha une concordance seulement apparente entre l'incertitude chronologique et le récit des Annales(2). Que l'hellénisme ait eu la main dans cette détermination de l'origine

(1) Cette tendance de la tradition est mise dans une vive lumière par Pliny l'Ancien (Hist. nat. XXXVI, 15, 100).

(2) On comptait, à ce qu'il paraît, trois générations par siècle, et on arrondit le nombre de 233 1/3 en 240, de même qu'on arrondit au nombre de 120 années l'espace qui s'écoula entre l'expulsion des rois et l'incendie de la ville. On voit combien on peut défalquer de ce nombre, par la fixation de la mesure carrée que nous avons déjà fait remarquer.

de Rome, c'est ce dont on peut difficilement douter : les réflexions sur la population originaire et postérieure, sur la priorité de la vie pastorale sur la vie agricole, et la conversion de Romulus en dieu Quirinus ont une tournure essentiellement grecque, et le vague qui s'est attaché à la figure purement nationale du saint roi Numa et de la nymphe Égérie par le mélange d'inventions étrangères pythagoriciennes, ne paraît avoir appartenu en aucune façon aux traditions primitives de l'histoire romaine.

On peut mettre à côté de ces commencements de l'histoire romaine les généalogies des familles nobles, qui furent remplies de la même manière, et qui furent, suivant un usage cher aux généalogistes, ramenées à des ancêtres imaginaires ; par exemple, celles des *Æmilii*, des *Calpurnii*, des *Pinarii*, des *Pomponii*, venant des quatre fils de Numa : Mamercus, Calpus, Pinus et Pompus ; et de plus les *Æmilii* prétendant descendre encore d'un fils de Pythagore Mamercus le « bien parlant » (*αἰμύλος*). Cependant, en dépit de ces réminiscences historiques, l'histoire primitive de Rome, comme celle des familles, peut être appelée relativement nationale, en ce sens que d'un côté elle est née à Rome, et que de l'autre sa tendance n'est pas de jeter un pont entre Rome et la Grèce, mais entre Rome et le Latium.

Ce furent la narration et la poésie grecque qui se chargèrent de cette autre tâche. La légende grecque révèle un effort constant pour suivre pas à pas les découvertes géographiques, et avec l'aide de ses nombreux récits de voyageurs et de marins, composer une histoire universelle dramatisée. Son procédé est d'une naïveté rare. On a rarement vu un récit tel que la composition historique grecque la plus ancienne qui s'occupe de Rome, l'histoire sicilienne d'Antiochus de Syracuse, terminée en 350 (424), récit suivant lequel un homme du nom de Sikelos aurait été de Rome en Italie, c'est-à-dire dans la péninsule Bruttienne, et qui donne une couleur d'une naïveté extraordinaire à la parenté des Romains, des Siculcs et des Bruttieus, qu'il *historise* et grécise à sa manière. En

Histoire primitive de Rome, selon les Grecs.

somme, la tradition est et devient de plus en plus dominée par la tendance à représenter tout le monde barbare comme sorti des Grecs, ou soumis par eux ; les Grecs jetèrent de bonne heure aussi leurs filets sur l'Occident. La légende d'Hercule et des Argonautes a peu d'importance pour l'Italie, quoique déjà Hécatee (morten 257) connaisse les colonnes d'Hercule, et que le vaisseau *Argo* passe de la mer Noire dans l'océan Atlantique, et de celui-ci dans le Nil, et de nouveau dans la Méditerranée, comme les voyages de retour qui suivent la chute de Troie. Avec les premières informations concernant l'Italie, on voit Diomède errer dans la mer Adriatique, Ulysse dans la mer Tyrrhéniennne ; cette dernière localisation de la composition homérique est, du moins, voisine de la légende. Jusqu'au temps d'Alexandre, les contrées de la mer Tyrrhénienne sont restées dans les fables grecques sur le terrain de la légende d'Ulysse : Éphore, lui-même, qui termine à l'année 414 (340), et le soi-disant Skylax, vers 418 (336), la suivent dans les points essentiels. L'ancienne poésie ne sait absolument rien de voyages troyens (1) : dans Homère, Énée gouverne, après la chute de Troie, les Troyens qui restent dans leur patrie. Le premier, Stésichore, ce grand amateur de mythes, 122-201 (652-555), conduisit dans son ouvrage « De la destruction d'Iliou » Énée dans l'Occident, pour arranger poétiquement le monde fabuleux de sa patrie de naissance et de sa patrie d'adoption, la Sicile et la basse Italie, par l'opposition du héros troyen contre le héros grec. C'est par lui que s'est répandue cette fable, particulièrement celle du groupe héroïque, au moment où Énée sort de Troie enflammée avec son épouse, son jeune fils et son père, portant les dieux nationaux, ainsi que l'identification des Troyens avec les autochtones, Siciliotes et Italiotes, identification qui se traduit dans la légende du trompette Misenos, qui donna son nom

(1) Les « colonies troyennes » en Sicile, que Thucydide, Pseudoskylax et d'autres nomment, ainsi que l'attribution de Capoue à une fondation troyenne, par Hécatee, viennent de Stésichore, et de l'identification qu'il fait des indigènes italiotes et sicilites avec les Troyens.

Stésichore.

au cap Misène. Le vieux poète était conduit par un sentiment intime, qui lui faisait trouver que les barbares italiotes étaient moins étrangers aux Grecs que les autres, et la relation des Hellènes avec les Italiotes, modelée sur celle qu'Homère établit entre les Troyens et les Achéens, pouvait se concevoir. Bientôt cette nouvelle fable troyenne se mêla avec l'ancienne légende d'Ulysse, et elles se répandirent également en Italie. Selon Hellanikos (qui écrivait vers 350), Ulysse et Énée vinrent par le pays thrace et molosse (épirote) en Italie, où les femmes troyennes qui les accompagnaient mirent le feu aux vaisseaux. Énée fonda la ville de Rome, en lui donnant le nom d'une de ces Troyennes (1) : Aristote raconte également, et avec aussi peu de fondement, 370-432 (384-322), qu'une escadre achéenne, échouée sur la côte latine, fut brûlée par une des esclaves troyennes, et que des descendants de ces Achéens et de leurs épouses troyennes, obligés par là de rester en ces lieux, sont sortis les Latins. A cette tradition se mêlèrent des éléments d'une tradition locale, que le commerce déjà existant, au moins vers la fin de cette époque, entre la Sicile et l'Italie, avait bientôt colportée jusqu'en Sicile. Dans la version de la fondation de Rome, que composa le Sicilien Kallias vers 465 (289), les fables d'Ulysse, d'Énée et de Romulus sont fondues ensemble ; mais celui qui fixa définitivement la version, généralement reçue plus tard, de cette fondation troyenne fut Timée de Tauromenium en Sicile, qui termina son histoire à l'année 492. C'est lui qui le premier fait fonder par Énée d'abord Lavinium avec le sanctuaire des pénates troyens, puis Rome ; il doit avoir déjà fait entrer la Tyrienne Élixa ou Didon dans la légende d'Énée, car d'après lui, Didon est la fondatrice de Carthage, et il veut que Carthage et Rome aient été fondées la même année. Le prétexte de ces innovations fut, outre la crise déjà

Timée.

(1) Selon lui, une femme fugitive de Troie, Romê, vint à Rome, épousa le roi des Aborigènes, Latmos, et lui donna trois fils, Romos, Romylos et Telegonos. Le dernier, qui sans doute est présenté là comme fondateur de Tusculum et de Préneste, appartient notoirement à la légende d'Ulysse.

imminente entre Rome et Carthage, dans ce temps et précisément dans les lieux où Timée écrivait, certains récits parvenus en Sicile sur les mœurs et les coutumes latines; en somme, cependant, le récit ne put venir du Latium, mais doit avoir été une invention de cette vieille « radoteuse. » Timée avait entendu parler du vieux temple des dieux indigènes à Lavinium; mais il n'a pu tirer que de son propre fond l'assertion que les Lavinates les considéraient comme les pénates apportés de Troie par les *Ænéades*; il en est de même de l'ingénieux parallèle entre le cheval d'octobre des Romains, et les chevaux troyens, et de l'inventaire exact du sanctuaire de Lavinium; c'étaient, dit le digne garant, des baguettes de hérauts en fer et en cuivre, et une tête d'argile de fabrique troyenne. Il est vrai que dans les siècles suivants personne au monde n'a vu ces pénates; mais Timée était un de ces historiens qui ne décident de rien avec autant de précision que des choses qu'on ne peut pas savoir. Polybe, qui connaissait l'homme, avait bien raison de conseiller de ne pas lui accorder la moindre confiance, et principalement lorsque, comme en cette circonstance, il prétendait s'appuyer sur des témoignages originaux. En fait, le rhéteur sicilien, qui prétendait montrer le tombeau de Thucydide en Italie, et qui ne savait pas décerner de plus grand éloge à Alexandre que de lui dire qu'il avait conquis l'Asie en moins de temps qu'il n'en fallait à Isoerate pour composer ses éloges, ce rhéteur était l'homme prédestiné à tirer de la naïve poésie des anciens temps la pâte desséchée à laquelle le hasard a donné une célébrité si particulière.

On ne sait pas bien au juste jusqu'à quel point les histoires fabuleuses imaginées par les Grecs sur l'Italie primitive, et qui eurent cours en Sicile, se répandirent dès ce temps en Italie. Les légendes qui rattachaient au cycle d'Ulysse la fondation de Tusculum, de Préneste, d'Antium, d'Ardée, de Cortone peuvent s'être répandues dans ce temps, et la croyance à une origine due aux Troyens ou aux Troyennes devait être accréditée à Rome à la fin de cette époque, car la première relation certaine entre Rome et l'Orient

grec, l'intercession du Sénat en faveur des Troyens, frères d'origine des Romains, remonte à l'année 472 (282). Ce qui prouve néanmoins que la fable d'Énée est comparativement récente en Italie, c'est l'inhabileté avec laquelle elle a été localisée, en comparaison de la légende d'Ulysse; la rédaction définitive de ces récits, et leur identification avec les légendes primitives de Rome appartiennent en tout cas à l'époque suivante.

Tandis que chez les Hellènes l'art de l'histoire, ou ce qu'on nommait ainsi, essayait à sa façon de reconstruire l'histoire primitive de Rome, elle laissait à peu près complètement de côté, par une circonstance également caractéristique de la décadence de l'art historique en Grèce, et intéressante pour nous, l'histoire contemporaine de l'Italie. C'est à peine si Théopompe de Chio (qui s'arrêta à 418) note, en passant, la prise de Rome par les Celtes, et si Aristote, Clitarque, Théophraste, Héraclide de Pont (en 430) rappellent quelques circonstances relatives à Rome; c'est à partir de Hieronymus de Cardia, qui, comme historiographe de Pyrrhus, écrivit l'histoire de ses campagnes d'Italie, que l'historiographie grecque commence à pouvoir servir de source à l'histoire romaine.

Parmi les sciences, la jurisprudence prit un point d'appui inappréciable dans la codification des lois de la ville dans les années 303-304 (431-430). Ce code de sagesse, connu sous le nom des Douze Tables, est certainement le plus ancien monument romain écrit, qui mérite l'appellation de livre. On peut attribuer à une époque très-peu postérieure, le noyau de ce qu'on appela « les lois royales, » c'est-à-dire certaines prescriptions sacrées qui reposaient sur l'usage, et qui avaient, vraisemblablement, été mises dans le domaine public, sous la forme d'ordonnances royales, par le collège des pontifes chargé, non de la législation, mais de la jurisprudence. En outre, on eut soin, sans doute, dès le commencement de cette époque, de consigner régulièrement par écrit, non les plébiscites, mais les sénatus-consultes, qui étaient bien plus importants, et nous voyons qu'on s'en disputa la conservation dans les premières luttes des ordres.

Science du droit.

Avis.

Tandis qu'ainsi la masse des documents écrits de droit s'augmentait, on établissait aussi les fondements d'une science du droit proprement dite. Les magistrats annuels, aussi bien que les jurés, pris parmi le peuple, étaient obligés de consulter des jurisconsultes (*auctores*) qui connaissaient la marche légale des affaires, et qui savaient donner une décision basée sur des précédents, ou, dans le cas où ils manquaient, sur les principes.

Juridictions.

Les pontifes, qu'on avait l'habitude de consulter, tant pour la fixation des jours de tribunaux que pour toutes les circonstances relatives au culte des dieux et pour les actes légaux, donnaient aussi sur d'autres points de droit, quand on les leur demandait, des décisions et des avis, et développaient ainsi dans le sein de leur collège la tradition qui servit de fondement au droit privé des Romains et surtout les formes de la juridiction légale dans chaque circonstance. Un tableau qui réunissait toutes ces juridictions, composé d'un calendrier qui fixait les jours de jugement, fut répandu dans le peuple, en 450 (304), par Appius Claudius, ou par son scribe Gnaeus Flavius. Cependant cette tentative pour formuler une science qu'ils ignoraient eux-mêmes resta, pendant longtemps, tout à fait isolée. Que la science du droit et la jurisprudence fussent déjà un moyen pour se recommander au peuple et pour se pousser aux emplois, c'est ce que nous n'avons pas de peine à croire, quoique le récit suivant lequel le premier pontife plébéen, Sempronius Sophus, consul en 450 (304), et le premier souverain pontife plébéen, Iberius Coruncanius, consul en 474 (280), auraient été redevables de leurs titres honorifiques à la science du droit, soit plutôt une présomption qu'une tradition.

Langue.

La genèse proprement dite du latin et aussi des autres langues italiques remonte à une époque antérieure, et la langue latine était fixée, dans ses traits principaux, au commencement de l'époque dont nous parlons; ce qui le prouve, ce sont les fragments des Douze Tables conservés par une tradition en partie orale et fort modernisés : ces fragments présentent bien un certain nombre de

mots très-antiques et de constructions rudes, surtout par suite de l'omission du sujet indéfini; mais ils ne contiennent pas, comme les *Arvales*, des difficultés essentielles d'explication et ressemblent plus à la langue de Caton qu'à celle de ces vieilles litanies. Si les Romains, au commencement du *vii^e* siècle de Rome, avaient de la peine à comprendre les documents du *v^e* siècle, cela venait plutôt sans doute de ce qu'il n'y avait pas à Rome d'érudition proprement dite, du moins d'érudition sur l'antiquité. La jurisprudence, qui commençait déjà d'exister à cette époque, et la rédaction des lois ont fixé pour la première fois le langage des affaires à Rome, qui, du moins dans sa forme définitive, ne contenait pas, comme la langue juridique actuelle des Anglais, des formes et des expressions immuables, des énumérations infinies de particularités et des périodes interminables, mais qui se recommande aux initiés par sa vigueur et sa précision, tandis qu'il inspire au commun des hommes, suivant leur manière et leur humeur, de l'effroi, de l'impatience ou de la colère. C'est à cette époque, de plus, que commença, comme nous l'avons vu, la formation rationnelle du langage national. Au commencement du siècle, l'idiome sabellien, aussi bien que le latin, menaçait de devenir barbare, et s'appropriait la suppression des terminaisons, l'habitude de rendre les voyelles muettes, de retrancher les consonnes délicates, comme il arriva aux langues romanes, au *v^e* et au *vi^e* siècle de notre ère. Il se produisit alors une réaction. Les lettres *d* et *r* qui se confondaient dans l'osque, les lettres *g* et *k* confondues dans le latin furent séparées de nouveau, et chacune eut son signe séparé; *o* et *u*, pour lesquelles la langue osque n'avait pas eu de signes spéciaux, qui avaient été originellement distinctes dans le latin, mais qui menaçaient de se confondre, furent de nouveau séparées; l'*i* fut prononcé et écrit dans l'osque avec deux signes particuliers; enfin, l'écriture se rapprocha plus directement de la prononciation; ainsi l'*s* fut remplacé fréquemment par l'*r* chez les Romains. Les données chronologiques font remonter cette réaction au *v^e* siècle. Le latin, par exemple,

Science
du langage.

n'existait pas encore en l'an 300, mais il existait vers l'an 500 ; le premier de la famille des Papirii, qui se nomma Papirius au lieu de Papisius, était le consul de l'an 418 ; l'introduction de l'r au lieu de l's fut attribuée à Appius Claudius. Sans doute, l'établissement d'une élocution plus élégante et plus exacte marcha de pair avec l'influence croissante de la civilisation grecque, qui se distingue déjà dans ce temps sur tous les points dans les coutumes italiques, et de même que les monnaies d'argent de Capoue et de Nola sont plus parfaites que les *as* d'Ardée et de Rome du même temps, de même l'écriture et le langage paraissent s'être perfectionnés plus vite et plus complètement en Campanie que dans le Latium. Néanmoins, en dépit de tant d'efforts, la langue et l'écriture romaines étaient encore bien imparfaitement fixées à la fin de cette époque, comme nous le voyons par les inscriptions qui appartiennent à la fin du v^e siècle, dans lesquelles particulièrement nous voyons régner la plus grande fantaisie pour le maintien ou le rejet de l'm, du d et de l's et pour la confusion des voyelles o et u, et de l'e avec l'i (1) ; il est vraisemblable que, dans ce temps, les Sabelliens étaient plus avancés, tandis que les Ombriens étaient moins affectés de l'influence régénératrice de la Grèce.

Instruction.

Par ces progrès de la jurisprudence et de la grammaire, l'instruction élémentaire, qui les avait devancés, dut également se perfectionner jusqu'à un certain point. De même qu'Homère fut le plus

(1) Dans les deux inscriptions funéraires de Lucius Scipion, consul en 456 (298), et du consul du même nom, en 495 (259), l'm et le d manquent pour la prononciation. Cependant on trouve une fois *Luciom* et une fois *Gnaivod*, on voit côte à côte au nominatif *Cornelio* et *filios* ; *casol*, *cesor*, auprès de *consol*, *ensor* ; *aidiles*, *dedet*, *plourumé* (= *plurimi*), *hec* (nom sing), auprès de *aidilis*, *cepit*, *quei*, *hic*. Le *rhotacisme* est déjà en pleine vigueur : on ne trouve pas *duonoro* (= *bonorum*), *plourumé*, comme dans les chants des Saliens *foedesum*, *plusimo*. Nos fragments d'inscriptions ne vont pas en somme au delà du *rhotacisme* : nous ne trouvons que des traces rares, sur les tombes nouvellement découvertes à Préneste, de quelque chose de plus ancien, comme les mots que nous rencontrons encore depuis, *honor*, *lobos*, au lieu de *honor*, *labor* et le surnom de femme *Moio* (= *maios*, *moior*) et *Mino*.

ancien livre grec, les Douze Tables étaient le plus ancien livre romain : ainsi, ces deux livres furent en Grèce et à Rome les fondements essentiels de l'éducation, et la science extérieure que contient le catéchisme juridico-politique était la pierre angulaire de l'éducation romaine. Auprès des maîtres d'écriture latins (*litteratores*), il y eut naturellement, depuis que la connaissance du grec était devenue nécessaire à tout homme d'État et à tout commerçant, des grammairiens grecs (*grammatici*) (1), soit esclaves-gouverneurs, soit maîtres particuliers qui, dans leur maison ou dans celle de l'écolier, enseignaient à parler et à écrire le grec. Le bâton jouait son rôle dans l'éducation, comme dans la discipline militaire et la police. L'éducation de ce temps ne dut pas dépasser la science élémentaire ; il n'y avait alors aucune distinction sociale entre le Romain instruit et le Romain ignorant (2).

Les Romains ne se sont distingués, à aucune époque, dans les mathématiques et la mécanique ; on le sait, et on en a un témoignage pour cette époque dans le seul fait qui puisse être observé avec certitude, la tentative faite par les Décemvirs de régulariser le calendrier. Ils voulaient changer le comput existant qui avait été basé jusque-là sur la *Triétérie*, si incommode, pour l'*Octoétérie*, alors usitée en Attique, qui maintient le mois lunaire de vingt-neuf jours et demi, mais qui fixe l'année solaire à trois cent soixante-cinq jours un quart, au lieu de trois cent soixante-huit jours trois quarts, et qui, pour une durée fixe de trois cent cinquante-quatre

Sciences
positives.

Révision
du
calendrier.

(1) *Litterator* et *grammaticus* sont dans le même rapport que, chez nous, maître d'école et professeur ; la dernière appellation ne convient, dans l'ancien langage, qu'au professeur de grec, et non à celui de la langue-mère. *Litteratus* est plus nouveau, et désigne non le maître, mais l'homme lettré.

(2) C'est bien une peinture romaine que Plaute (Bacch., 431) trace de la vieille éducation, lorsqu'il dit :

.... Quand tu revenais à la maison
Tu t'asseyais sur un escabeau devant ton maître,
Et si, en lui lisant ce livre, tu te trompais d'une syllabe,
Il te rougissait le dos de la belle manière.

jours pour l'année, n'ajoutait plus, comme autrefois, tous les quatre ans cinquante-neuf jours, mais tous les huit ans quatre-vingt-dix jours. C'est dans le même sens que ceux qui perfectionnèrent le calendrier romain voulurent, tout en retenant du reste l'ancien calendrier, raccourcir de sept jours dans les deux années intercalaires du cycle de quatre ans, non les mois intercalaires, mais les deux mois de février : ainsi ces deux mois, dans les années intercalaires, auraient été l'un de vingt-deux au lieu de vingt-neuf, l'autre de vingt et un au lieu de vingt-huit. L'indifférence scientifique et les préoccupations théologiques, principalement en ce qui regardait la fête annuelle du *Terminus* qui tombait précisément dans les jours de février qu'on voulait supprimer, empêchèrent la réforme projetée, de sorte que le mois de février de l'année intercalaire fut de vingt-quatre et de vingt-trois jours, et qu'ainsi la nouvelle année solaire romaine fut en fait de trois cent soixante-six jours un quart. On trouva un remède aux inconvénients qui en résultaient en faisant en sorte que, laissant de côté le calcul par mois de calendrier ou dix mois qu'on ne pouvait plus appliquer avec les mois devenus impairs, on s'habitua, quand on voulait avoir des computations plus exactes, à compter d'après l'espace de dix mois de l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours, autrement dit l'année de dix mois faisant trois cent quatre jours. En outre, pour les travaux des paysans, le calendrier des campagnes modelé par Eudoxos, vers 386 (368), sur l'année solaire égyptienne de trois cent soixante-cinq jours un quart, fut employé de bonne heure en Italie.

Architecture et
ornementation.

Les travaux qui dépendent directement des sciences mécaniques, l'architecture et l'ornementation, donnent une plus haute idée de ce que les Romains étaient capables de faire en ce genre. Ici aussi, il est vrai, nous ne voyons pas d'originalité ; mais si le cachet de l'imitation, qui est imprimé partout sur la plastique italique, diminue l'intérêt artistique qui s'attache à ses œuvres, elle en augmente l'intérêt historique, en ce sens que, d'une part, elle porte

le témoignage de relations étrangères dont la trace est perdue, et que, de l'autre, elle peut presque seule faire revivre pour nous, vu la perte de toute histoire de l'Italie non romaine, les différentes nationalités de la Péninsule. Il n'y a rien de nouveau à dire sur ce point, mais on peut exprimer avec plus de précision, et sur une base plus large, ce qui a été dit plus haut, c'est-à-dire que l'influence grecque est venue aux Étrusques et aux Italiotes par des côtés différents, et que si, chez les uns, elle a produit des résultats artistiques plus riches et plus prétentieux, elle a éveillé chez les autres une vie artistique plus intelligente et plus profonde.

Nous avons dit plus haut à quel point l'architecture italique de toutes ces contrées fut, dès la plus haute antiquité, pénétrée par des éléments helléniques. Les murs de la ville, les aqueducs, les tombes surmontées de pyramides, les temples toscans ne diffèrent pas essentiellement des plus anciens monuments de la Grèce. Nous ne trouvons aucune trace d'une extension plus grande de l'architecture à cette époque, chez les Étrusques; nous ne rencontrons ici ni une nouvelle influence, ni une création originale, à moins qu'on ne veuille compter comme tels les riches monuments tumulaires semblables au tombeau de Porsena à Chiusi, décrit par Varron, et dont l'inutile et étrange grandeur rappelle les pyramides d'Égypte.

Dans le Latium, on se contenta, pendant les cent cinquante premières années de la République, de marcher dans le sillon creusé, et nous avons dit que l'établissement de la République provoqua plutôt la décadence des arts que leur progrès. Il n'y a guère d'œuvre architecturale importante à cette époque que le temple de Cérès, bâti en 261 (493), à Rome dans le Cirque, et qu'on regardait, au temps des Césars, comme un monument du style toscan. Mais vers la fin de cette époque, un esprit nouveau se manifesta dans l'architecture italique, et surtout romaine : c'est alors que la construction cintrée se répandit. Nous n'avons pas, il est vrai, le droit de déclarer que le cintre et la voûte sont des inventions italiques. Il est bien prouvé qu'à la naissance de l'architecture grecque, les Hel-

Architecture.

Étrusque.

Latine.

lènes ne connaissaient pas le cintre, et ne purent donner à leurs temples que des couvertures plates et des toits obliques ; cependant le cintre peut avoir été une invention grecque, due aux progrès de la mécanique rationnelle, puisque la tradition le fait remonter au physicien Démocrite 294-397 (400-337). On peut encore inférer cette priorité de l'architecture cintrée des Grecs sur celle des Romains, d'un fait qui a été cité plusieurs fois et peut-être avec raison ; c'est que les voûtes des *cloaca maxima*, et celles qui furent ajoutées à la fontaine Capitoline, autrefois surmontée d'une pyramide, étaient les monuments les plus anciens où le système du cintre eût été appliqué ; or, il est plus que vraisemblable que ces voûtes cintrées appartiennent, non à l'époque des rois, mais à celle de la République, et que, à l'époque des rois, on ne trouvait en Italie que des toits plats ou inclinés. Mais quelque opinion qu'on puisse avoir sur l'invention du cintre, l'emploi en grand est partout, et surtout en architecture, l'équivalent de l'invention : et cet emploi appartient incontestablement aux Romains. C'est avec le v^e siècle que commencent les constructions de portes, de ponts et d'aqueducs qui reposent essentiellement sur le cintre, et ces monuments sont à jamais liés au nom des Romains. Une invention parallèle, également étrangère aux Grecs et chère aux Romains, fut celle des temples en rotonde et des toits en coupole, et ils furent appliqués à un culte également étranger aux Grecs, celui de Vesta (1).

(1) Le temple en rotonde n'est pas certainement une imitation de la plus ancienne architecture des maisons ; la maison repose essentiellement sur le carré. La théologie romaine postérieure rattachait cette forme ronde à celle de la terre, ou à la forme en globe de l'univers entourant le soleil central (Fest. v. *Rotundum*, p. 282 ; Plutarq., *Num.*, II. Ovid., *Fast.*, VI, 267) ; en fait cette invention repose simplement sur ce principe que la plus commode et la plus solide forme pour la construction et la conservation d'un espace donné est la forme circulaire. C'est le fondement des salles de trésor grecques, comme des chambres de provisions et des pénates des Romains : les foyers, c'est-à-dire l'autel de Vesta, et la salle du foyer, c'est-à-dire le temple de Vesta, étaient naturellement en rotonde, aussi bien que les citernes et les fontaines (*puteal*). La construction en rotonde est gréco-italique

On en pourrait dire autant de beaucoup de perfectionnements secondaires, mais non sans importance. Il ne peut être question ici d'originalité et de génie artistique, mais les dallages solides des rues romaines, leurs chaussées indestructibles, leurs briques d'une dureté extraordinaire, et le mortier éternel de leurs monuments proclament, par leur invincible solidité, l'habileté énergique de l'architecture romaine.

Les arts de l'ornementation et du dessin sont, de même que l'architecture, et peut-être plus encore que cet art, non pas tant le produit des influences grecques, que des semences grecques. Nous avons déjà fait remarquer que ces sœurs puluées de l'architecture avaient commencé à fleurir, au moins en Étrurie, dans le temps des rois : leur principal développement en Étrurie, et à plus forte raison dans le Latium, appartient cependant à cette époque, comme le prouve avec évidence le fait que, dans les contrées qui ont été enlevées aux Étrusques par les Celtes et les Samnites dans le cœur du IV^e siècle, on ne trouve aucune trace d'art étrusque de ce genre. La plastique étrusque se borna d'abord et exclusivement au travail de l'argile cuite, du cuivre et de l'or, dont les riches gisements d'argile, les carrières de cuivre et le commerce fournissaient la matière aux artistes. L'essor que prit la sculpture d'argile est prouvé par les quantités inouïes de bas-reliefs et de travaux de sculpture d'argile cuite dont sont couverts les tours, les frontons et les toits des temples étrusques, dans les ruines que nous découvrons encore, et par l'exportation considérable d'objets de ce genre de l'Étrurie dans le Latium. La fonte du cuivre ne resta pas en arrière. Les artistes étrusques fournirent des colonnes de bronze colossales, dont la hauteur atteignait cinquante pieds, et à Volsinii, la Delphes étrusque, il devait y avoir, vers l'an 489 (265), deux mille statues de bronze ; la sculpture en pierre commença, en Étrurie comme partout, beau-

comme l'architecture carrée, et l'une appartient proprement à l'appartement, l'autre à la maison ; mais le développement architectural et religieux du simple Tholos, en rotonde avec des piliers et des colonnes, est proprement romain.

Sculpture et
dessin.

coup plus tard, et fut retardée, outre les causes intérieures, par le manque d'une matière convenable (les carrières de Carrare n'étaient pas encore ouvertes). Quand on a vu les riches et élégants ornements des sépulcres de l'Étrurie méridionale, on ne trouvera pas incroyable le récit suivant lequel les coupes étrusques étaient estimées même dans l'Attique. Cependant, quoique née plus tard, la sculpture en pierre se répandit rapidement en Étrurie. Élèves des Grecs, mais par des maîtres indigènes, les dessinateurs et les peintres étrusques se distinguèrent également dans l'ornementation en métal et dans la peinture murale monochrome. Si nous comparons sur ce terrain les Italiotes proprement dits avec les Étrusques, nous trouvons les Italiotes dans une grande infériorité artistique. Mais eu y regardant de plus près, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la nation sabellienne et la nation latine possédèrent des dons artistiques supérieurs à l'habileté et à l'adresse des Étrusques. Sur le territoire purement sabellien, il est vrai, dans la Sabine, dans les Abruzzes, dans le Samnium, on ne trouve pour ainsi dire pas d'œuvres d'art, ni de monnaies. Mais les nations sabelliennes qui habitaient les côtes des mers Tyrrhénienne et Ionienne s'approprièrent non-seulement, comme les Étrusques, la pratique extérieure des arts helléniques, mais les acclimatèrent chez elles plus ou moins complètement. Déjà à Velitræ, où, malgré la transformation de la cité en colonie latine, et plus tard en cité de citoyens romains passifs, la langue et la nationalité volsque paraissent s'être maintenues le plus longtemps, on a trouvé des terres cuites peintes d'un travail plein de vie et d'originalité. Dans la basse Italie, la Lucanie paraît avoir subi à un moindre degré le contact de l'art hellénique; mais dans la Campanie aussi bien que dans le Bruttium, les Sabelliens et les Hellènes se sont fondus, aussi bien au point de vue de l'art qu'au point de vue de la langue et de la nationalité, et les monnaies campaniennes et bruttiennes en particulier soutiennent si bien la comparaison, au point de vue du travail avec les monnaies grecques du même temps, que l'exergue seul les en distingue. Un fait

Campanienne
et Sabellienne.

moins connu, mais non moins certain, c'est que le Latium lui-même, s'il était inférieur à l'Étrurie pour la richesse et le nombre des œuvres d'art, ne l'était pas pour le sentiment et la pratique. Il y a, il est vrai, dans le Latium, manque absolu de cet art de tailler la pierre, si florissant dans la voluptueuse Étrurie, et nous ne rencontrons nulle part la moindre trace d'une exportation d'orfèvrerie et de sculpture d'argile semblable à celle des Étrusques. Les temples du Latium ne sont pas non plus, comme ceux de l'Étrurie, chargés d'ornements de bronze et d'argile; les tombeaux latins ne sont pas, comme ceux de l'Étrurie, remplis d'objets en or, et les murailles n'en étaient pas chargées, comme en Étrurie, de riches peintures. Mais en somme, dans la comparaison, la balance ne penche pas en faveur de la nation étrusque. La conception du temple de Janus, aussi évidemment latin que la divinité elle-même, n'est pas plus dénuée d'art et d'originalité qu'aucun des travaux d'art étrusques. On retrouve la trace de l'activité des maîtres grecs dans le vieux temple de Cérès, à Rome; le sculpteur Damophilos, qui, avec Gorgasos, a exécuté les figures d'argile peinte de ce temple, paraît être le même que le maître de Zeuxis, Damophilos d'Himera, vers 300 (430). Rien n'est plus instructif que ces monuments artistiques, qui nous fournissent un point de comparaison, soit par les anciens témoignages qui s'y rapportent, soit par suite de notre propre observation. Il ne reste guère d'objets en pierre de l'art latin que le monument du consul romain Lucius Scipion, et dont le style dorique appartient à cette époque; mais la noble simplicité de ce monument rejette dans l'ombre tous les monuments étrusques semblables. On a retrouvé dans les tombeaux étrusques de beaux bronzes d'un style ancien vigoureux, en particulier des casques, des lampes et autres objets d'ameublement; mais quel est celui de ces objets qui puisse lutter avec la Louve de bronze élevée auprès du figuier sacré, en 438 (296), sur le marché romain, et qui est encore aujourd'hui le plus bel ornement du Capitole? Les fondeurs de métaux latins ne reculaient pas plus que

ceux des Étrusques devant les grands travaux, comme le prouve la colossale statue de bronze, élevée sur le Capitole, avec les armes étrusques fondues par Spurius Carvilius, consul en 461 (293), et dont le résidu suffit à fondre la statue du vainqueur placée aux pieds du colosse ; cette statue de Jupiter se voyait des montagnes albaïnes. Parmi les monnaies de cuivre fondu, les plus belles de beaucoup appartiennent à l'Italie méridionale ; les monnaies romaines et ombriennes sont passables ; celles de l'Étrurie, sans image et souvent véritablement barbares. Les peintures murales que Gaius Fabius fit exécuter dans le temple dédié, en 452 (302), à la Santé, ont mérité pour le dessin et la couleur les louanges des juges artistiques de l'époque d'Auguste, formés par les modèles grecs ; et les dilettanti du temps des Césars regardaient comme des chefs-d'œuvre de la peinture les fresques cœrites et surtout les fresques romaines, lanuviniennes et ardéates. La gravure sur métaux, qui ne s'appliquait pas à Rome, comme en Étrurie, à des miroirs à la main, mais à des cassettes de toilette ornementées, était beaucoup moins estimée à Rome, et pratiquée à Préneste seulement ; on trouve des objets d'un travail précieux parmi les miroirs étrusques comme parmi les cassettes de Préneste, mais ce fut d'une œuvre appartenant à cette dernière école, et exécutée bien vraisemblablement à cette époque par un artiste prénestin (1), dont on a pu dire, avec raison, qu'on trouverait difficilement un spécimen de l'art antique qui porte à un degré égal le cachet de beauté et d'originalité de l'art le plus pur et le plus sérieux.

Caractère de
l'art étrusque.

Le cachet général de l'art étrusque est, d'une part, une certaine magnificence barbare dans la matière et dans le style, de l'autre une absence complète de sentiment artistique. Où le maître grec se contente d'indiquer légèrement, l'élève étrusque prodigue le

(1) Novius Plautius n'a peut-être fondu que les pieds et le groupe du couvercle ; la cassette elle-même peut être d'un maître plus ancien, mais comme cette cassette n'a servi qu'à Préneste, elle peut difficilement être l'œuvre d'un autre maître qu'un artiste de Préneste.

travail ; au lieu de la matière légère et des proportions des œuvres grecques, nous trouvons là une recherche pompeuse du grand et du coûteux, et même simplement de l'étrangeté. L'art étrusque ne peut copier sans exagérer : chez lui, le fort devient dur ; le doux, lâche ; l'effrayant, épouvantable ; le licencieux, obscène ; et ce caractère se prononce de plus en plus à mesure qu'on s'éloigne de l'impulsion originelle, et que l'art étrusque est livré à lui-même. Un trait plus frappant encore, c'est son attachement aux formes conventionnelles et à la routine. Soit que les relations primitivement amicales des Étrusques avec les Grecs eussent répandu d'abord les semences de l'art hellénique, et que, depuis, l'hostilité qui succéda à ces relations eût entravé l'influence de l'art grec perfectionné, soit que, ce qui est plus vraisemblable, l'obstination intellectuelle de la nation ait été la véritable cause de cette stagnation, l'art étrusque resta immobile dans la tradition primitive qu'il avait reçue, et c'est positivement la raison pour laquelle l'art étrusque, né de l'art grec, mais resté stationnaire, passa longtemps pour avoir donné naissance à l'art grec lui-même. Plus encore que l'attachement obstiné au style traditionnel dans les œuvres anciennes, l'état misérable de l'art moderne, en particulier la sculpture en pierre et la fonte d'airain, prouve combien l'art étrusque perdit vite toute espèce de sentiment.

Nous trouvons les mêmes renseignements dans les poteries peintes qu'on rencontre en nombre si considérable dans les tombeaux étrusques de date plus récente. Si ces poteries s'étaient répandues chez les Étrusques aussitôt que les terres cuites peintes ou les lames de métal travaillé, on aurait appris sans doute à les fabriquer également en quantité et probablement même avec une perfection relative ; mais à l'époque où ce luxe devint dominant, la reproduction de ces poteries échoua complètement, comme on le voit par le très-petit nombre de vases couverts d'inscriptions étrusques, et on se contenta de les acheter au lieu de les fabriquer.

Art du Nord et
du Sud de
l'Étrurie.

Mais dans l'intérieur même du territoire étrusque, on remarque un contraste frappant entre le développement artistique du Nord et celui du Sud. C'est l'Étrurie du Sud, et principalement les districts de Cære, de Tarquinii, de Volci, qui possèdent les trésors de peintures murales, de décorations de temples, d'orfèvrerie et de poteries peintes : l'Étrurie du Nord reste, sous ce rapport, bien en arrière, et l'on n'a, en particulier, découvert aucune tombe peinte au nord de Chiusi. Les villes méridionales d'Étrurie, Veii, Cære, Tarquinii sont celles que la tradition romaine considérait comme les berceaux et les métropoles de l'art étrusque; la ville septentrionale de Volaterræ, qui possédait, parmi les cités étrusques, le plus vaste territoire, est, de toutes, la plus étrangère à l'art. Si l'Étrurie méridionale était livrée à une demi-civilisation grecque, le Nord était dénué de toute civilisation. Les causes de ce contraste remarquable pourront être recherchées soit dans la nationalité fort mêlée d'éléments étrangers des Étrusques du Sud, soit dans l'influence plus ou moins puissante de la civilisation grecque, qui se fit sentir à Cære plus que partout ailleurs. Quant au fait lui-même, il est incontestable. La soumission de la portion méridionale de l'Étrurie par les Romains ne devait s'en accomplir que plus rapidement, et la romanisation, bientôt en pleine voie, de cette contrée devait être fatale à l'art étrusque. Ce que l'Étrurie du Nord, livrée à elle-même, sut faire dans le domaine de l'art, se voit dans les monnaies de cuivre qui appartiennent essentiellement à cette contrée.

Caractère de
l'art latin.

Si nous tournons nos regards de l'Étrurie vers le Latium, nous ne voyons pas qu'aucun art nouveau y ait pris naissance : il était réservé à une époque bien postérieure de la civilisation de tirer de l'application du système cintré une nouvelle architecture, différente de celle des Grecs, et en harmonie avec cette architecture, une sculpture et une peinture nouvelles. L'art latin n'est nulle part original, et il est souvent médiocre, mais l'appropriation rapide et pleine de tact du bien étranger est encore un don élevé du sentiment artistique. L'art latin ne s'est que rarement laissé aller à la barbarie,

et dans ses meilleurs monuments il est complètement au niveau de la technique grecque. On ne peut certainement pas contester qu'au moins dans ses premiers progrès, l'art latin ait été tributaire de l'art étrusque, certainement plus ancien. Varron a pu affirmer à bon droit que jusqu'au temps où des artistes grecs firent des statues d'argile pour le temple de Cérès, les temples romains avaient été exclusivement décorés par des artistes étrusques ; mais que l'art latin soit surtout redevable à l'influence grecque, c'est ce qui est clair par soi-même et prouvé par ces œuvres sculpturales elles-mêmes et par les monnaies latines et romaines. L'emploi du métal travaillé en Étrurie, exclusivement pour les miroirs de toilette, et dans le Latium, exclusivement pour les cassettes de toilette, prouve la diversité des influences qui s'exercèrent dans les deux contrées. Il ne paraît pas que ce soit à Rome que l'art latin ait été d'abord florissant : les *as* et les deniers romains sont très-inférieurs, pour le fini et le goût du travail aux monnaies de cuivre et aux rares pièces d'argent du Latium, et les chefs-d'œuvre de la peinture et du dessin appartiennent surtout à Préneste, à Lanuvium, à Ardée. Ceci tient surtout au sentiment positif et utilitaire qui prévalut d'abord, comme nous l'avons dit, dans la république romaine, et qui ne doit pas s'être développé dans le reste du Latium avec la même intensité. Mais dans le cours du v^e siècle, et surtout dans la seconde moitié de ce siècle, l'art romain se développa. Ce fut l'époque à laquelle commença la construction des voûtes et des routes, dans laquelle se produisirent des œuvres d'art comme la Louve du Capitole, dans laquelle un homme remarquable, appartenant à une ancienne *gens* romaine, prit le pinceau pour décorer un temple nouvellement bâti, et reçut, à cause de cela, le surnom honorifique de « *Pictor* » (peintre). Ce n'est point l'effet du hasard : toute grande époque englobe tous les hommes qui y appartiennent, et la gravité des mœurs romaines, la force de la politique de Rome se montrent également dans l'essor que prit la cité de Rome comme maîtresse de la péninsule, ou pour mieux dire

l'Italie unie politiquement pour la première fois, et l'élan de l'art latin et surtout de l'art romain, de même que la décadence de l'art étrusque révèle la décadence morale et politique de la nation. L'airain et le marbre conservent l'empreinte ineffaçable de la domination puissante que le Latium fit peser sur les nations plus faibles.

■

(L'œuvre de l'artiste)

LIVRE III

DE L'UNIFICATION DE L'ITALIE A LA CONQUÊTE DE CARTHAGE
ET DES ÉTATS GRECS.

Arduum res gestas scribere.

SALLUSTE.

CHAPITRE I

CARTHAGE.

La race sémitique, quoique placée au milieu des peuples de Les Phéniciens. l'antiquité classique, leur reste cependant étrangère. Pour elle, le centre de gravité est en Orient; pour les autres, sur la Méditerranée; et bien que la guerre et l'immigration aient confondu leurs frontières et engrené les deux races l'une dans l'autre, un sentiment profond d'hétérogénéité a toujours séparé et sépare encore les peuples indo-germaniques des nations syriennes, israélites et arabes. Ceci est vrai même pour le peuple sémitique qui s'est le plus mêlé à l'Occident, les Phéniciens ou les Carthaginois. Leur patrie est l'étroite ligne de côtes qui se développe entre l'Asie Mineure, la haute contrée de Syrie et l'Égypte, la contrée qu'on nomme la plaine, ou Chanaan. C'est le nom que la nation s'est donné à elle-même; au temps du christianisme, le paysan africain se nommait Chanaanite; mais pour le Grec, Chanaan était la contrée de la pourpre, ou bien encore « la terre des hommes rouges, » Phénicie, et les Italiotes, ainsi que les modernes ont tou-

Commerce.

jours appelé les Phéniciens Chanaanites. Le sol convient à l'agriculture ; mais avant tout des havres excellents et la richesse des bois et des métaux le rendent propre au commerce, qui dans cette contrée, où le continent oriental vient aboutir à la mer Méditerranée si riche en ports et en îles, s'est développé peut-être pour la première fois, pour les hommes, dans toute sa grandeur. Tout ce que l'ardeur, la pénétration, l'inspiration peuvent imaginer, les Phéniciens l'ont appliqué au commerce et aux arts qui s'y rattachent, la navigation, la fabrication, la colonisation ; ils leur ont donné tout leur développement, et ils ont servi d'intermédiaires entre l'Orient et l'Occident. Dans une antiquité incroyablement reculée, nous les trouvons à Chypre et en Égypte, en Grèce et en Sicile, en Afrique et en Espagne, aussi bien que dans l'Atlantique, et la mer du Nord. Leur domaine commercial s'étend de Sierra-Leone et du Cornouailles à l'ouest jusqu'aux côtes de Malabar à l'est : c'est par leurs mains que passaient les perles de l'Orient, la pourpre de Tyr, les esclaves, l'ivoire, les peaux de lion et de léopard de l'Afrique centrale, l'encens d'Arabie, le lin d'Égypte, les poteries et le bon vin de Grèce, le cuivre de Chypre, l'argent d'Espagne, l'étain d'Angleterre, le fer de l'île d'Elbe. Les marins phéniciens apportaient à chaque peuple ce dont il avait besoin et lui prenaient ce qu'il vendait ; mais ils venaient partout pour en partir de nouveau, et retourner dans la petite contrée où était leur cœur. Les Phéniciens ont le droit d'être nommés dans l'histoire à côté des nations grecque et latine ; mais c'est en eux qu'éclate peut-être le plus visiblement ce caractère de l'antiquité, qui n'a jamais pu développer que d'un côté exclusif la vigueur des nations. Les grandes et durables créations qui, dans le domaine intellectuel, sont sorties de la race araméenne, n'appartiennent pas proprement aux Phéniciens. Si la croyance et la science sont, dans un certain sens, le patrimoine particulier des nations araméennes, et sont venues de l'Orient aux Indo-Germains, la religion ni la science phéniciennes n'ont pas tenu, autant que nous

Développement intellectuel.

pouvons le voir, un rang particulier dans le sein même de leur race. Les créations religieuses des Phéniciens sont vides de forme et de beauté, et leur culte semble plus se rapprocher de la cupidité et de la barbarie que destiné à les réprimer : on ne peut guère, du moins avec une évidence historique, saisir la trace d'une influence de la religion phénicienne sur celle des autres peuples. Nous rencontrons moins encore une architecture et une sculpture phéniciennes comparables même à celles de l'Italie, pour ne pas parler de la mère patrie de tous les arts. La plus ancienne métropole de l'observation scientifique et de ses applications pratiques a été Babylone, ou du moins la contrée de l'Euphrate ; c'est là probablement que pour la première fois l'homme a suivi le cours des astres ; c'est là que l'homme a parlé et écrit pour la première fois ; c'est là qu'il a commencé à réfléchir sur le temps et l'espace, et sur les forces actives de la nature ; c'est là que se rattachent les premières traces de l'astronomie, de la chronologie, de l'alphabet, des mesures et des poids.

Les Phéniciens ont bien exploité au profit de leur commerce les œuvres artistiques et très-perfectionnées des Babyloniens, au profit de leur navigation l'observation des astres, au profit de leur commerce l'écriture des sons et le système des mesures, et ils ont répandu avec leurs marchandises bien des germes de civilisation ; mais que l'alphabet, ou tout autre produit purement intellectuel de l'intelligence humaine ait appartenu en propre aux Phéniciens, c'est ce qu'on ne saurait prouver. Ce qui est venu aux Grecs, par leur intermédiaire, de pensées religieuses et scientifiques, ils l'ont apporté plutôt comme les oiseaux apportent la semence, que comme les agriculteurs la répandent. La vigueur que possèdent les peuples progressifs qu'ils ont connus, pour se civiliser et s'assimiler, les Grecs et les Italiotes eux-mêmes, a manqué complètement aux Phéniciens. Dans le territoire conquis par les Romains, les idiomes ibériens et celtiques ont disparu devant la langue romaine ; les Berbères d'Afrique parlent encore aujourd'hui le même langage qu'au

Industrie.

Développement
politique.

temps d'Hannou et des Barcides. Mais ce qui a manqué par-dessus tout aux Phéniciens, comme à toutes les nations araméennes comparées aux nations indo-germaniques, c'est la faculté d'organisation politique, la conception réelle d'une liberté qui se gouverne elle-même. Au temps le plus florissant de Sidou et de Tyr, la contrée phénicienne est la pomme de discorde jetée au milieu des nations qui commandent l'Euphrate et le Nil, et elle est assujettie tantôt aux Assyriens, tantôt aux Égyptiens. Avec la moitié de cette puissance, les villes helléniques s'étaient rendues indépendantes; mais les hommes prévoyants de Sidou calculaient que l'ouverture des routes de caravane vers l'Orient ou des ports égyptiens aurait plus d'importance pour eux que le plus lourd tribut, et payaient en conséquence ponctuellement leurs impôts, soit qu'ils dussent aller à Ninive ou à Memphis, et quand ils se battaient pour les rois, ne pouvant faire autrement, c'était avec leurs vaisseaux. De même que les Phéniciens supportaient patiemment le joug de leurs maîtres, ils n'avaient aucune envie d'échanger le cours paisible de leur politique commerciale contre celui de la politique conquérante. Leurs colouies sont des comptoirs; ils ont plutôt pour but de porter ou de prendre des marchandises aux indigènes, que de conquérir de vastes territoires dans les contrées étrangères et d'y répandre la colonisation par un long et pénible travail. Même avec leurs concurrents, ils évitent la guerre; ils se laissent, sans aucune opposition, expulser d'Égypte, de Grèce, d'Italie, de la Sicile orientale, et dans les grandes batailles qu'ils ont livrées primitivement pour la suprématie de la Méditerranée orientale, à Alatia 217 (537), à Cumes 280 (474), ce sont les Étrusques et non les Phéniciens qui ont porté le poids de la lutte contre les Grecs. Lorsqu'une fois la concurrence ne peut pas être évitée, ou s'en tire le mieux qu'on peut : les Phéniciens n'ont jamais fait une tentative pour conquérir Cære et Massalia. Les Phéniciens ont eu naturellement encore moins le goût des guerres offensives. Dans la seule circonstance où nous les voyons engagés dans une guerre offensive, la grande expédition

en Sicile des Phéniciens d'Afrique, qui se termina par la soumission d'Himera par Gélon de Syracuse 274 (480), ils ne paraissent que comme sujets dévoués du grand roi, et c'est pour s'abstenir de prendre part à la campagne contre les Grecs d'Orient, qu'ils se battent avec les Grecs d'Occident, de même que leurs frères syriens ont dû se laisser battre, en fait, la même année avec les Perses à Salamine. Ce n'est point par lâcheté; la navigation dans des mers inconnues et sur des vaisseaux de guerre fait des âmes courageuses, et on a pu voir plus d'une fois qu'il s'en trouvait de telles parmi les Phéniciens. C'est encore moins l'absence de ténacité et de patriotisme dans le sentiment national : avec leur obstination, les Araméens ont plus fait qu'aucun peuple indo-germanique, et, ce qui nous semble à nous, hommes d'Occident, tantôt le signe de la virilité, tantôt le contraire, ils ont défendu, avec les armes de l'intelligence et au prix de leur sang, leur nationalité aussi bien contre les séductions de la civilisation grecque, que contre les attaques des despotes orientaux et occidentaux. C'est l'absence du sentiment politique qui, au milieu d'un sentiment national des plus vivaces, au milieu d'un attachement inviolable à la ville natale, distingue particulièrement les Phéniciens. La liberté ne les séduisait pas, et ils ne songeaient pas à la domination. « Ils vivaient tranquilles, dit le *Livre des Juges*, à la manière des Sidoniens, dans la paix et la gaieté, et dans la jouissance de la richesse. »

Parmi les établissements phéniciens, aucun ne prospéra avec plus de suite et de rapidité que celui que fondèrent les Tyriens et les Sidoniens sur les côtes de l'Espagne et du nord de l'Afrique, dans des parages également fermés au grand roi et à la rivalité dangereuse des marins grecs, et où les indigènes se trouvèrent, à l'égard des étrangers, dans la même situation qu'en Amérique les Indiens à l'égard des Européens. Parmi les villes nombreuses et florissantes situées sur ces rivages, brillait au premier rang la « ville nouvelle, » Carthada, ou, comme l'appellent les Occidentaux, Karchédon ou Carthago. Quoiqu'elle ne fût pas le plus ancien

Carthage.

établissement carthaginois de cette contrée, et qu'elle eût été peut-être originairement une dépendance d'Utique, placée près d'elle, et la plus ancienne ville phénicienne de la Libye, elle dépassa bientôt sa voisine et la mère patrie elle-même, par suite de sa situation incomparablement heureuse, et de l'activité prodigieuse de ses habitants. Fondée non loin de l'embouchure (actuelle) de Bagrada (Medscherda), qui arrose la contrée la plus fertile en grains de l'Afrique septentrionale, sur une éminence, encore occupée aujourd'hui par des fermes et des bois d'oliviers et d'orangers, qui descend par une pente douce vers la plaine et qui se termine à la mer par un promontoire baigné par les eaux, au centre de la grande rade de l'Afrique septentrionale, le golfe de Tunis, là où ce beau bassin présente le meilleur ancrage pour les grands vaisseaux, et de l'eau de source jusque sur le sable du rivage; cette colonie était si merveilleusement propre à l'agriculture, au commerce et aux échanges de leurs produits réciproques, que non-seulement l'établissement tyrien devint la première ville marchande phénicienne, mais qu'au temps de Rome, Carthage, à peine rebâtie, devint la troisième ville de l'empire, et qu'aujourd'hui, avec des circonstances peu favorables, et dans une situation beaucoup moins bien choisie, il se trouve encore en ces lieux une ville florissante, peuplée de cent mille habitants. La prospérité agricole, mercantile et industrielle d'une ville si heureusement située et si bien peuplée était une chose inévitable. Mais il est bon de répondre à une question, celle de savoir comment cette colonie arriva à un développement de puissance politique qu'aucune autre ville phénicienne n'a atteint.

Carthage
à la tête des
Phéniciens
d'Occident
contre les
Grecs.

Il ne manque pas de preuves que la race phénicienne n'a pas menti, à Carthage, comme ailleurs, à son instinct de passiveté politique. Carthage paya jusqu'au temps de sa prospérité, pour le territoire que la ville occupait, un tribut foncier aux Berbères indigènes, de la race des Maxitani ou Mazici, et quoique la mer, d'un côté, et de l'autre le désert, protégeassent la ville contre toute attaque des

puissances orientales, Carthage paraît avoir reconnu, nominale-ment il est vrai, la domination du grand roi, et lui avoir même occasionnellement payé tribut, pour assurer ses communications commerciales avec Tyr et avec l'Orient.

Mais, avec la meilleure volonté de se dissimuler et de s'humilier, Carthage rencontra des circonstances qui devaient entraîner les Phéniciens à une politique plus énergique. Devant le courant de l'immigration hellénique, qui se déversait de plus en plus vers l'occident, qui avait déjà éloigné les Phéniciens de la Grèce propre de l'Italie, et qui se préparait à continuer cette œuvre en Sicile, en Espagne, en Libye même, les Phéniciens devaient chercher quelque part un point d'appui, s'ils ne voulaient pas être complètement écrasés. Là, où ils avaient affaire avec des marchands grecs, et non avec le grand roi, il ne suffisait pas de se soumettre, pour pouvoir continuer à l'ancienne manière, en échange de soumissions et de tributs, leur commerce et leur industrie. Mas-salia et Cyrène étaient déjà fondées ; déjà toute la Sicile orientale était entre les mains des Grecs : il était temps pour les Phéniciens de commencer à se défendre sérieusement. Les Carthaginois l'entreprirent ; à la suite d'une guerre longue et obstinée, ils arrêtaient les progrès des Cyréniciens, et l'hellénisme ne put s'avancer à l'ouest du désert de Tripoli. Avec l'aide des Carthaginois, les colons phéniciens se maintinrent à la pointe occidentale de Sicile contre les Grecs, et se mirent volontairement dans la clientèle de la puissante ville, leur parente d'origine. Ces résultats importants, qui furent atteints dans le second siècle de Rome, et qui assurèrent aux Phéniciens la partie sud-ouest de la Méditerranée, donnèrent à la ville qui les avait conquis une hégémonie naturelle sur leur nation, et une situation politique fort modifiée. Carthage n'était plus seulement une ville de marchands, elle tendait à dominer la Libye et une partie de la Méditerranée, le jour où elle le pourrait. Ces succès furent dus sans doute, il est vrai, aux mercenaires, qui commencèrent à exister en Grèce vers le milieu du iv^e siècle de Rome, mais

qui parmi les Orientaux, particulièrement parmi les Cariens, étaient beaucoup plus anciens, et qui commencèrent peut-être leur métier chez les Phéniciens. Grâce au système des enrôlements à l'étranger, la guerre n'était plus qu'une grande spéculation d'argent, qui était tout à fait du goût des Phéniciens.

Domination de
Carthage en
Afrique.

Ce fut le contre-coup de ces succès extérieurs qui fit passer les Carthaginois d'une situation de vassalité et de tribut à la propriété réelle et à la conquête. C'est vers l'an 500 de Rome, que les Carthaginois paraissent s'être soustraits au tribut foncier, qu'ils avaient dû payer jusque-là aux indigènes. Cette mesure rendit possible l'agriculture en grand. A partir de ce moment, les Carthaginois se laissèrent tenter par le désir de placer leurs capitaux en acquisitions territoriales, et à travailler la terre sur une vaste échelle au moyen d'esclaves ou d'ouvriers payés : les juifs surtout rendirent des services de cette sorte aux marchands carthaginois, comme journaliers. Les Carthaginois purent aussi exploiter le riche territoire libyen au moyen d'un système encore employé aujourd'hui par les planteurs : des esclaves attachés à la glèbe occupaient la terre. Nous voyons que de simples citoyens en possédaient jusqu'à vingt mille. On alla plus loin : les villages agricoles du voisinage (car l'agriculture paraît avoir été enseignée aux Libyens de très-bonne heure, vraisemblablement même avant l'établissement des Phéniciens, et probablement par les Égyptiens), ces villages, disons-nous, furent soumis par la force des armes, et les paysans libres de Libye furent transformés en fellahs, qui donnaient à leurs maîtres le quart du revenu de leurs terres, comme tribut, et qui furent soumis à un système régulier de recrutement, pour constituer une armée spéciale à Carthage. Les hostilités avec les nomades de la plaine (νόμαδες) continuèrent aux frontières : cependant le territoire pacifié suffit à l'établissement d'une chaîne de postes retranchés, et à la fin les nomades furent refoulés dans le désert ou les montagnes, ou obligés de reconnaître la suprématie carthaginoise, de payer tribut et de fournir des contingents. Vers le temps de la

Libyens.

première guerre punique, leur grande ville Theveste (Tebessa, aux sources du Madscherda) fut conquise par les Carthaginois. Ce sont là « les villes et les nations (ἔθνη) qui figurent dans les traités d'État de Carthage; » d'une part les villages libyens asservis, de l'autre les nomades assujettis.

A cette puissance se joignit bientôt la domination de Carthage^{Liby-Phéniciens.} sur tous les autres Phéniciens d'Afrique, qu'on nommait les Liby-Phéniciens. Cette dénomination s'appliquait soit aux petites colonies fondées par Carthage elle-même sur toute la côte septentrionale et une partie de celles du nord-ouest de l'Afrique, qui doivent avoir eu une sérieuse importance, puisque, sur l'océan Atlantique seul, il y avait trente mille colons de cette nature, soit aux anciens établissements phéniciens situés sur la côte de la province actuelle de Constantine, tels que Hippo, qu'on appela plus tard la Royale (Bona), Hadrumetum (Susa) la petite Leptis (au sud de Susa), la seconde ville des Phéniciens d'Afrique, Thapsus, dans la même situation, la grande Leptis (près de Tripoli). Comment arriva-t-il que, seules, ces villes acceptèrent la domination de Carthage? Fut-ce volontairement, peut-être pour se protéger contre les attaques des Cyrénéens ou des Numides, ou fut-ce par force, c'est ce qu'on ne peut plus constater; mais il est certain qu'elles figuraient, même dans les actes officiels, comme sujettes des Carthaginois, qu'elles avaient dû démolir leurs murailles, et fournir à Carthage des impôts et des contingents. Cependant, leurs habitants ne furent soumis ni au recrutement, ni à l'impôt foncier, mais ils fournirent une quantité fixe d'hommes et d'argent. La petite Leptis, par exemple, payait par année l'incroyable somme de 565 talents (2,343,750 fr.); du reste, ils possédaient des droits égaux à ceux de Carthage, et pouvaient contracter avec ses citoyens des mariages égaux (1). Seule, Utique

(1) La définition la plus précise de cette classe importante se retrouve dans le traité d'État carthaginois (Polybe, VII, 9), où ils sont nommés en contraste d'une part avec les habitants d'Utique, de l'autre avec les sujets libyens (οἱ Καρχηδονίων ὑπάλλοι ὅσοι τοῖς αὐτοῖς νόμοις χροῦνται). Ces villes s'appellent encore villes alliées

était, moins à cause de sa propre puissance qu'en considération de la piété des Carthaginois pour leurs anciens protecteurs, soustraite à un sort pareil, et avait conservé ses murailles et son indépendance ; les Phéniciens avaient pour les relations de ce genre un respect tout à fait contraire à l'indifférence grecque. Même dans les relations extérieures, on voit « Carthage et Utique » stipuler et promettre ensemble ; ce qui n'empêche pas, naturellement, en fait, la ville nouvelle, plus puissante, de prétendre à l'hégémonie sur Utique. Ainsi, d'ancien comptoir tyrien, Carthage était devenue la capitale d'un riche royaume au nord de l'Afrique, qui s'étendait du désert de Tripoli à l'océan Atlantique, se bornant, dans la partie occidentale (Maroc et Alger), à l'occupation superficielle des côtes, mais qui, du côté plus riche de l'est, commandait la contrée intérieure elle-même des districts de Constantine et de Tunis, et étendait plus loin encore vers le sud ses frontières ; les Carthaginois (comme le dit un écrivain ancien d'une manière caractéristique) étaient devenus des Tyriens-Libyens. La civilisation phénicienne dominait en Libye, comme en Asie Mineure et en Syrie la civilisation grecque, depuis l'expédition d'Alexandre, quoique avec une moindre puissance. A la cour des scheiks de Numidie, on parlait

(*συμμαχίδες πόλεις*, Diod. XX, 40), ou villes tributaires (Tit.-Liv., XXXIV, 62. — Justin. XXII, 7, 3). Leur connubium avec Carthage est cité par Diodore (XX, 55) ; leur commerce se pratique d'après des « lois égales. » Les anciennes colonies phéniciennes faisaient partie des Liby-Phéniciens : cela est prouvé par la dénomination d'Hippos, comme ville liby-phénicienne (Tit.-Liv., XXV, 40). D'autre part, ce nom s'applique particulièrement aux établissements fondés à l'étranger par Carthage. Le Périple d'Hannon dit : « Les Carthaginois ordonnèrent qu'Hannon fit voile vers les colonnes d'Hercule, et y fondât des colonies liby-phéniciennes. » En somme, en face des Carthaginois, les Liby-Phéniciens appartiennent à une catégorie non pas nationale, mais légale. Une circonstance qui appuie cette assertion, c'est qu'au point de vue grammatical, ce nom désigne des Phéniciens mêlés aux Libyens (Tit.-Liv., XXI, 22). Dans les colonies les plus exposées, des Libyens étaient joints aux Phéniciens (Diod. XIII, 79, *Cic. pro Scauro*, § 42). L'analogie de nom et de relation légale entre les Latins de Rome et les Liby-Phéniciens de Carthage est incontestable.

et on écrivait en phénicien, et les races indigènes, plus civilisées, employaient pour leur langage l'alphabet phénicien; il n'était cependant ni dans l'esprit de la nation, ni dans la politique de Carthage de les civiliser complètement (1). L'époque à laquelle Carthage était devenue ainsi la capitale de la Libye, peut d'autant moins être fixée, que le changement a dû être sans doute progressif. L'écrivain dont nous avons déjà parlé nomme Haannon comme réformateur de la nation; si c'est le même qui vivait au temps de la première guerre avec Rome, il ne peut évidemment qu'avoir complété le nouveau système, dont l'introduction dut s'effectuer probablement pendant les iv^e et v^e siècles de Rome.

Avec la prospérité de Carthage marcha de pair la décadence de la grande métropole phénicienne, de Sidon et surtout de Tyr, dont l'essor fut complètement arrêté, soit par ses dissensions intérieures, soit par les calamités venues du dehors, et en particulier par les sièges qu'elle soutint d'abord contre Salmanasar dans le premier siècle de Rome, contre Nabuchodonosor dans le second, et contre Alexandre dans le cinquième.

Les familles nobles et anciennes émigrèrent en grande partie vers la colonie plus tranquille et plus florissante, et y apportèrent leur intelligence, leurs capitaux et leurs traditions. Lorsque les Phéniciens vinrent en contact avec Rome, Carthage était sans conteste la première ville chanaanite, comme Rome était la première des cités latines.

(1) L'alphabet libyen ou numide, c'est-à-dire celui avec lequel les Berbères écrivaient et écrivent encore leur langue étrangère au langage sémitique, est un de ces innombrables alphabets dérivés de l'alphabet araméen primitif, et paraît, dans quelques formes particulières, s'en rapprocher plus que celui des Phéniciens; mais il ne s'ensuit, en aucune façon, que les Libyens aient reçu l'écriture non des Phéniciens, mais de plus anciens immigrants, de même que les formes plus anciennes en partie de l'alphabet italique n'empêchent pas qu'il soit venu du grec. D'ailleurs, la dérivation de l'alphabet libyen du phénicien doit avoir eu lieu à une période antérieure à celle dans laquelle ont été écrits les monuments de l'écriture phénicienne qui nous sont parvenus.

Puissance
navale de
Carthage.

Mais la domination sur la Libye n'était que la moitié de la puissance carthaginoise; la domination maritime et coloniale ne s'était pas développée, à la même époque, avec moins de puissance. En Espagne, la capitale des Phéniciens était la vieille colonie tyrienne de Gadès (Cadix); ils avaient en outre, à l'ouest et à l'est, un réseau de comptoirs, et dans l'intérieur du territoire, des mines d'argent, de sorte qu'ils possédaient en quelque sorte l'Andalousie actuelle et le royaume de Grenade, ou au moins les côtes de ces deux provinces. On n'avait point essayé de conquérir le continent, qui appartenait à la belliqueuse nation indigène; on se contenta de la possession des points élevés et de stations pour le commerce, pour la pêche du poisson et des coquillages, et on eut de la peine à s'y maintenir contre les populations indigènes. Il est vraisemblable que ces possessions n'étaient pas proprement cathaginoises, mais tyriennes, et Gadès ne comptait pas parmi les cités tributaires de Carthage; elle se trouvait cependant en fait, comme tous les Phéniciens de l'Occident, sous l'hégémonie carthaginoise, puisque les secours envoyés aux habitants de la Gaditanie contre les indigènes, venaient de Carthage, qui avait également fondé des établissements commerciaux à l'ouest de Gadès. Ebusus et les Baléares avaient été, au contraire, occupées de bonne heure par les Carthaginois, soit en vue des pêcheries, soit comme avant-postes contre les Massaliotes, avec lesquels ils avaient été, de ces points, en lutte acharnée.

Sardaigne.

Les Carthaginois, à la fin du ^{iv} siècle de Rome, s'étaient déjà solidement établis dans la Sardaigne, qui, de la même manière que la Libye, était complètement exploitée par eux. Tandis que les indigènes, dans la contrée montagneuse de l'intérieur, s'étaient soustraits à l'esclavage, comme les Numides d'Afrique sur la lisière du désert, on avait établi des colonies phéniciennes à Caralis (Cagliari) et sur d'autres points importants, et l'on avait exploité les contrées fertiles de la côte au moyen de colons libyens.

Sicile.

En Sicile, il est vrai, le détroit de Messina et la plus grande portion orientale de l'île étaient tombés entre les mains des Grecs, mais

les Phéniciens conservèrent la domination d'une partie des petites îles voisines, les *Ægades*, *Melite*, *Gaulos*, *Kossyra*, parmi lesquelles la colonie de Malte était particulièrement riche et florissante; d'autre part, la côte ouest et nord-ouest de la Sicile, ou de *Motya*, et plus tard de *Lilybée*, conservait ses communications avec l'Afrique, tandis que de *Panorme* et de *Soluntum* elle les conservait avec la Sardaigne. L'intérieur de l'île restait au pouvoir des *Elymi* indigènes, des *Sicani* et des *Siceli*. Depuis que les progrès des Grecs avaient été arrêtés, la Sicile jouissait d'une paix relative, qui ne fut pas troublée d'une manière durable par l'expédition, soudoyée par les Perses, des Carthaginois contre leurs voisins grecs de l'île, en 274 (480), et qui se maintint en somme jusqu'à l'expédition des Athéniens en 559-541 (415-413). Les deux nations rivales se supportèrent réciproquement, et restèrent chacune sur leur terrain.

Tous ces établissements et toutes ces possessions étaient considérables; mais leur véritable importance tenait surtout à ce qu'ils étaient les colonnes de la domination maritime des Carthaginois. Par la possession du sud de l'Espagne, des Baléares, de la Sardaigne, de la Sicile occidentale et de *Melita*, et par l'obstacle qu'ils opposaient à la colonisation grecque sur les côtes orientales de l'Espagne, aussi bien qu'en Corse et dans le voisinage des *Syrtes*, les maîtres de la côte nord d'Afrique fermaient pour leur compte et monopolisaient les eaux occidentales. Il n'y avait que la mer Tyrrhénienne et la mer Gallique que les Phéniciens fussent obligés de partager avec les autres nations. Il fallait bien s'y résigner, tant que les Étrusques et les Grecs s'y maintenaient sur un pied d'égalité : les Étrusques étant les rivaux les moins dangereux, Carthage s'allia avec eux contre les Grecs. Cependant, lorsqu'après le renversement de la puissance étrusque, que Carthage, comme il arrive dans les alliances de ce genre, avait essayé de prévenir par tous les moyens possibles, et après l'échec de la grande entreprise d'Alcibiade, Syracuse fut devenue sans contredit la pre-

Domination
des mers.

mière puissance maritime des Grecs, on put voir clairement que les tyrans de Syracuse, non-seulement disputeraient la domination sur la Sicile et la Grande Grèce, ainsi que sur les mers Tyrrhénienne et Adriatique, mais que les Carthaginois seraient obligés à une politique plus énergique. La conséquence première de la lutte longue et obstinée qu'ils soutinrent avec leur puissant et terrible adversaire, Denys de Syracuse, 348-389 (406-363), fut l'anéantissement ou l'affaiblissement des États siciliens de second rang qui avaient pris parti pour l'un des deux rivaux, et le partage de l'île entre les Syracusains et les Carthaginois. Les villes les plus florissantes de l'île : Selinus, Himera, Akragas, Gela, Messana, furent, dans le cours de cette terrible lutte, détruites de fond en comble par les Carthaginois : Denys ne vit pas sans plaisir la décadence de la puissance grecque en ces lieux et entrevit le moyen de posséder plus sûrement à l'aide de mercenaires levés en Italie, en Gaule et en Espagne, des contrées dévastées ou occupées par des colonies militaires. La paix qui fut conclue après la victoire du général carthaginois Magon, à Kronion, en 371 (383), et qui, soumettant aux Carthaginois les villes grecques de Thermæ (l'ancienne Himera), Ségeste, Heracleia, Minoa, Selinus et une partie du territoire d'Akras jusqu'à l'Halykos, ne fut, pour les deux puissances qui se disputaient la possession de l'île, qu'un ajournement provisoire; les tentatives pour s'écraser l'un l'autre continuèrent des deux côtés. Quatre fois, au temps de Denys l'Ancien, en 360 (394), de Timoléon, en 410 (344), d'Agathoclès, en 445 (309), et de Pyrrhus, en 476 (278), les Carthaginois furent maîtres de toute la Sicile jusqu'à Syracuse, et échouèrent devant ses solides murailles, et presque aussi souvent, sous le commandement de chefs habiles, comme Denys l'Ancien, Agathoclès et Pyrrhus, les Syracusains parurent sur le point de chasser complètement les Africains de l'île. Cependant la balance penchait de plus en plus pour les Carthaginois, qui recommençaient toujours la lutte, et qui, s'ils ne poursuivirent pas leur but avec l'opiniâtreté romaine, continuèrent leurs attaques avec plus de pré-

méditation et d'énergie que la ville grecque, déchirée par les partis, n'en mettait à se défendre. Les Phéniciens pouvaient espérer, à bon droit, qu'une peste ou un condottiere étranger n'étaient plus alors en état de leur ravir leur proie, et, en fait, l'issue de la lutte était déjà décidée, au moins sur mer : la tentative de Pyrrhus pour relever la flotte syracusaine fut la dernière. Lorsqu'elle eut échoué, la flotte carthaginoise régna sans rivale sur toute la Méditerranée occidentale, et ses tentatives pour s'emparer de Syracuse, de Rhegium, de Tarente, montrent ce dont elle était capable, et à quoi elle tendait. En même temps se produisirent ses efforts pour exclure du commerce de cette contrée les étrangers et même ses propres sujets et le monopoliser à son profit, et les Carthaginois n'avaient coutume de reculer devant aucune violence pour arriver à leurs fins. Un contemporain de la guerre punique, le père de la géographie, Eratosthène, 479-360 (275-194), affirme que tout bâtiment étranger qui se rendait en Sardaigne ou au détroit de Gadès, s'il tombait entre les mains des Carthaginois, était coulé à fond. Un fait qui est parfaitement d'accord avec cette assertion, c'est que Carthage ouvrit, par le traité de 406 (348), aux bâtiments de commerce romains, l'accès des ports d'Espagne, de Sardaigne et de Libye, tandis que par celui de 448 (306), elle les leur ferma tous, à l'exception du port de Carthage même.

Constitution
carthaginoise

Aristote, qui mourut environ cinquante ans avant le commencement de la première guerre punique, présente la constitution de Carthage comme la transformation d'un gouvernement monarchique en une aristocratie ou une oligarchie, qui se rapprochait de la démocratie; car il lui donne les deux noms. La conduite des affaires appartenait à peu près au conseil des Anciens, qui, comme la Gérousia de Sparte, consistait en deux rois nommés chaque année par les citoyens et vingt-huit gérousiastes, qui étaient élus aussi annuellement, paraît-il, par les citoyens. C'est ce conseil qui, en somme, expédie les affaires, par exemple, les préparatifs de guerre, les levées et les enrôlements, nomme le général et place auprès de

lui une commission de gérusiastes, parmi lesquels on prenait généralement le commandant en second. On ne sait pas bien si, à côté de ce conseil restreint, il y en avait un plus étendu ; dans tous les cas, s'il en existait un, il ne pouvait pas avoir grande importance.

Les rois ne paraissent pas non plus avoir eu une influence particulière ; ils fonctionnaient principalement comme juges supérieurs, et se nommaient souvent ainsi (*suffetes*, *prætores*). La puissance des généraux était plus grande : Isocrate, contemporain d'Aristote, mais plus âgé que lui, dit que les Carthaginois ont un gouvernement oligarchique à l'intérieur, mais monarchique à l'armée, et la fonction du général carthaginois a pu être considérée à bon droit par les Romains comme une dictature, quoique les gérusiastes qui lui étaient adjoints pussent au moins limiter son pouvoir et qu'après le terme de ses fonctions il eût à rendre compte de ses actes, garantie inconnue aux Romains. Une limite fixe de la durée des fonctions n'existait pas pour le général, et il se trouvait par conséquent dans une situation fort différente, sous ce rapport, de celle des rois annuels, dont Aristote le distingue expressément. Néanmoins, la réunion de plusieurs fonctions sur la tête d'un seul homme était habituelle à Carthage, et on ne doit pas s'étonner de rencontrer souvent le même homme comme général et comme suffète. Mais au-dessus de la Gêrousia et des fonctionnaires, se trouvait la corporation des Cent-Quatre, autrement dit des cent hommes ou juges, le boulevard de l'oligarchie carthaginoise. Dans la constitution carthaginoise originaire, on ne les voit pas apparaître ; mais ils étaient nés, comme les Éphores carthaginois, de l'opposition aristocratique contre les éléments monarchiques. La vénalité des offices, et le petit nombre des hauts fonctionnaires créaient le danger, qu'une famille qui dominait toutes les autres par la richesse et la réputation militaire, celle des *Magon*, ne concentrât entre ses mains le gouvernement de la paix et la guerre et la justice du pays : ce danger amena, vers le temps des décemvirs, une modification

Juges.

dans la constitution et la création de nouveaux fonctionnaires. Nous savons que la dignité de questeur donnait l'entrée dans la magistrature; que cependant le candidat était soumis à une élection confiée à des corporations de cinq hommes qui recrutaient elles-mêmes leurs membres; de plus que les juges, quoiqu'ils fussent probablement nommés d'année en année, étaient souvent plus longtemps, souvent même toute leur vie en fonctions, ce qui les faisait habituellement appeler sénateurs par les Romains et par les Grecs. Quelque obscurs que soient les renseignements, on reconnaît clairement dans l'organisation des fonctionnaires une portée oligarchique née de la cooptation aristocratique : un trait isolé, caractéristique de cette situation, c'est que, à Carthage, auprès des bains publics, il y avait les bains des juges. Ils remplissaient à peu près le rôle de jurés politiques, qui appelaient particulièrement les généraux, et même dans l'occasion les suffètes et les gérusiastes, après l'expiration de leurs fonctions, à rendre compte de leurs actes, les jugeaient selon leur bon plaisir et les punissaient, sans appel, d'une manière cruelle, quelquefois même de la mort. Il arriva naturellement là ce qui arrive partout où les fonctionnaires sont placés sous le contrôle d'une autre corporation, c'est que le levier de la puissance passa des contrôlés aux contrôleurs; et l'on comprend facilement que d'une part ces derniers empiétèrent sur le gouvernement, en soumettant, par exemple, les dépêches importantes de la Gêrousia, aux juges d'abord et ensuite au peuple, de l'autre que la crainte de ce contrôle régulièrement mesuré au succès paralysait l'homme d'État et le général dans le conseil comme dans l'action.

La cité carthaginoise, sans être expressément réduite, comme à Sparte, à avoir passivement le gouvernement, paraît n'avoir possédé qu'une part bien médiocre d'influence. Pour les élections à la Gêrousia, la corruption publique était la règle; on consultait bien le peuple pour la nomination du général, mais seulement lorsque, en fait, la nomination était déjà faite par un décret de la Gêrousia;

Citoyens.

et pour les autres questions, on n'en appelait au peuple que lorsque la Gêrousia le trouvait bon, ou ne pouvait s'entendre. On ne connaissait pas à Carthage de jugements du peuple. L'incapacité politique des citoyens était vraisemblablement causée par leur organisation politique; les *syssities* (repas en commun) carthagiноises, qui ont été comparées aux *pheidites* spartiates, doivent avoir été des corporations administrées oligarchiquement. Il y avait en outre, entre les citoyens « et les ouvriers manuels » une opposition qui se termina, pour ces derniers, en une humiliation complète, peut-être en une privation de droits.

Caractère du
gouvernement.

Si nous résumons ces considérations particulières, la constitution carthaginoise nous apparaît comme un gouvernement de capitalistes, comme on peut le comprendre dans une cité qui n'a pas de classe moyenne aisée, et qui se compose, d'une part, d'une population ne possédant rien et vivant du travail de ses mains, et de l'autre, de grands commerçants, de planteurs, et de hauts fonctionnaires. La coutume de rétablir aux dépens des sujets la fortune des seigneurs ruinés, en les envoyant comme trésoriers et receveurs dans les cités dépendantes, cette marque infailible d'une oligarchie corrompue, ne manque pas à Carthage; Aristote cite cet usage comme une cause essentielle de la durée de la constitution carthaginoise. Jusqu'à son temps, il n'y avait eu, ni parmi les grands, ni dans le peuple, de révolution digne d'être mentionnée : la multitude était sans chefs, par suite des avantages matériels que l'oligarchie était en situation d'offrir à tous les ambitieux ou les grands ruinés, et se contentait des miettes qui tombaient pour elle de la table de ces derniers. Soit par la corruption électorale, soit autrement, une opposition démocratique devait exister sous un pareil régime; mais au temps de la première guerre punique, elle était encore impuissante; plus tard, en partie sous l'influence des défaites militaires, son importance politique parait avoir augmenté, et à pas plus rapides que celle du parti semblable à Rome; les assemblées du peuple commencèrent à avoir

le dernier mot dans les questions politiques, et brisèrent la toute-puissance de l'oligarchie carthaginoise. Vers la fin de la guerre d'Hannibal, on décida, sur la proposition de ce général, qu'aucun membre du conseil des Cent ne resterait en charge deux années de suite; c'était introduire la pleine démocratie, qui, du reste, au point où en étaient les choses, était seule en état de sauver Carthage, s'il en était encore temps. L'opposition obéissait à un courant patriotique et réformateur; cependant, on ne doit pas méconnaître le fondement corrompu et vacillant sur lequel elle reposait. Les citoyens carthaginois, qui ont été comparés aux Alexandrins par les Grecs des temps postérieurs, étaient tellement sans discipline qu'ils méritaient d'être sans puissance; et on pouvait se demander ce qu'on devait espérer de bien de révolutions comme celles de Carthage, dans lesquelles les enfants jouaient un rôle.

Au point de vue financier, Carthage peut réclamer sous tous les rapports, dans l'antiquité, la première place. Au temps de la guerre du Péloponèse, cette ville phénicienne était, au témoignage des premiers historiens de la Grèce, très-supérieure à tous les États grecs pour les ressources financières, et ses revenus étaient comparés à ceux du grand roi. Polybe l'appelle la ville la plus riche du monde. Un témoignage de l'intelligence avec laquelle l'agriculture était exercée à Carthage, où les généraux et les hommes d'État, comme plus tard à Rome, ne dédaignaient pas de l'exercer et de l'apprendre scientifiquement, c'est le livre d'agronomie du Carthaginois Magon, qui fut considéré plus tard par les cultivateurs grecs et latins comme le code fondamental d'une agriculture rationnelle, et qui fut traduit non-seulement en grec, mais aussi en latin sur l'ordre du Sénat romain qui le recommandait officiellement aux propriétaires. Un fait caractéristique, c'est l'étroite alliance du système agricole avec le système financier. A Carthage, c'était une maxime de l'économie agricole, qu'il ne fallait jamais acquérir plus de terre qu'un homme n'en pouvait sérieusement cultiver. Carthage profitait encore de la

Capital, et
puissance du
capital.
à Carthage.

richesse du paysan, en chevaux, bestiaux, moutons et chèvres, richesse pour laquelle la Libye, selon le témoignage de Polybe, surpassait, en raison de la culture pastorale, tous les autres pays de la terre. De même que dans l'exploitation du sol les Carthaginois étaient les maîtres des Romains, ils l'étaient également dans l'exploitation de leurs sujets : par ceux-ci arrivait à Carthage indirectement le revenu territorial « de la meilleure partie de l'Europe » et d'une partie considérable, par exemple la Bysacène et la contrée de la petite Syrte, de la terre merveilleusement féconde du nord de l'Afrique. Le commerce, qui avait été de tout temps à Carthage une profession honorable, et les affrètements et la fabrication basés sur le commerce, apportaient, par le cours naturel des choses, tous les ans, aux colons carthaginois, des moissons d'or, et nous avons déjà indiqué comment, par une monopolisation étendue et toujours croissante, on avait su concentrer de plus en plus dans le seul port de Carthage, non-seulement tout le commerce extérieur, mais encore tout le commerce intérieur de la Méditerranée occidentale, et tout l'intercourse entre l'Orient et l'Occident. La science et l'art paraissent à Carthage, comme plus tard à Rome, avoir reposé complètement sur l'influence grecque, mais sans être négligés ; il y eut une belle littérature phénicienne, et lorsque la ville fut prise, on y trouva de riches trésors artistiques, non pas, il est vrai, indigènes, mais enlevés aux temples de la Sicile, et des bibliothèques considérables. Mais l'esprit lui-même était à Carthage au service du capital ; ce qui s'y produisait de littérature, c'étaient des écrits d'agronomie et de géographie, comme l'ouvrage déjà cité de Magon, et le compte rendu déjà mentionné, et encore existant en traduction, du Périples d'Hannon à la côte ouest d'Afrique, ouvrage qui était dans l'origine publiquement exposé dans un des temples de Carthage. La grande extension que prirent les sciences positives, et surtout la connaissance des langues étrangères (1), pour lesquelles la Car-

(1) Le cultivateur, quoique esclave, doit savoir lire, suivant l'écrit de l'agronome carthaginois Magon (dans Varron, de Re rust., I, 17) et posséder quelque

thage de ce temps aurait pu soutenir la comparaison avec la Rome des Césars, témoigne de la direction complètement pratique que prit la culture grecque à Carthage. S'il est impossible de calculer exactement la masse de capitaux qui affluaient dans cette Londres de l'antiquité, on peut du moins donner une idée de l'importance des revenus publics, en disant qu'en dépit du système coûteux qui présidait à l'organisation militaire de Carthage, en dépit de l'administration négligente et corrompue du trésor public, les impôts levés sur les sujets et les revenus de douanes couvraient complètement les dépenses, et qu'on ne leva jamais d'impôts directs sur les citoyens : bien plus, après la deuxième guerre punique, lorsque la puissance de l'État était déjà brisée, les dépenses courantes soldées, une contribution annuelle de 1,222,000 fr. fut payée à Rome, sans imposition, et par un certain virement financier, et, quatorze ans après la paix, Carthage demanda à se libérer en une seule fois des trente-six termes qui restaient à payer. Mais ce n'est pas seulement la somme des revenus qui révèle la supériorité du système financier des Carthaginois; nous trouvons encore les éléments d'une économie politique bien plus avancée que nous ne rencontrons chez aucun des autres États importants de l'antiquité; il y est question d'emprunts étrangers, et dans le système monétaire, nous trouvons, à côté des lingots d'or et d'argent, et bientôt pour le commerce avec la Sicile, de monnaies d'or et d'argent, une monnaie d'échange sans valeur intrinsèque, qui sous cette forme est complètement étrangère à l'antiquité. En fait, si l'État était une spéculation, jamais le problème n'aurait été mieux résolu qu'à Carthage.

Comparons la puissance des Carthaginois et celle des Romains. Rome et Carthage étaient des villes agricoles et commerçantes, et

Carthage et Rome comparées dans leur situation économique.

instruction. Dans le prologue du Carthaginois de Plaute, on dit du héros de la pièce :

« Il sait toutes les langues; mais il fait comme s'il n'en savait aucune; c'est un vrai Carthaginois; que voulez-vous de plus? »

rien autre chose. La place subordonnée et purement pratique, faite à l'art et à la science, était la même dans les deux pays, si ce n'est que Carthage était, sous ce rapport, beaucoup plus avancée que Rome. Mais, à Carthage, l'argent avait le pas sur l'agriculture ; à Rome, l'agriculture sur le capital, et si les cultivateurs carthaginois étaient de grands propriétaires de terres et d'esclaves, la plus grande partie des citoyens de Rome cultivait en ce temps elle-même la terre. La majeure partie de la population de Rome était propriétaire, c'est-à-dire conservatrice ; à Carthage, elle était prolétaire et cédait à l'argent des riches, comme au cri de réforme des démocrates. A Carthage, régnait l'opulence propre à toutes les villes de commerce ; à Rome, les mœurs et la police soutenaient encore, extérieurement au moins, l'antique énergie et la rigide économie. Quand les envoyés carthaginois revenaient de Rome, ils racontaient à leurs collègues que l'intimité des sénateurs romains, les uns à l'égard des autres, dépassait toute imagination, qu'une seule argenterie de table servait pour tout le Sénat, et qu'on la transportait de maison en maison, quand il y avait des invités. La plaisanterie est caractéristique de la situation économique des deux pays.

Dans leur
constitution.

Les deux constitutions étaient aristocratiques ; de même que le Sénat gouvernait Rome, les juges gouvernaient Carthage, et des deux parts d'après un système semblable. La dépendance rigoureuse dans laquelle le conseil gouvernant tenait les fonctionnaires, la défense faite aux citoyens d'apprendre, pour quelque raison que ce fût, la langue romaine, et l'ordre de ne correspondre avec les Grecs que par des interprètes publics, sont nés du même système gouvernemental que celui des Romains ; mais auprès de la dureté farouche et de la sévérité voisine de la niaiserie de cette tutelle carthaginoise, le système romain, avec ses amendes et ses censures, était doux et intelligent. Le Sénat romain, qui s'ouvrait au mérite éminent, et qui représentait la nation, dans le meilleur sens du mot, pouvait aussi se confier à elle, et n'avait pas besoin de terri-

fier les fonctionnaires. Le sénat carthaginois, au contraire, reposait sur un contrôle incessant de l'administration par le gouvernement, et ne protégeait que les familles distinguées; son système était la méfiance en haut et en bas, et il n'était, en conséquence, ni certain que le peuple le suivrait où il voudrait le conduire, ni rassuré sur les usurpations des fonctionnaires. De là venait la conduite suivie de la politique romaine, qui ne reculait jamais dans les crises malheureuses, et qui ne dissipait pas les faveurs de la fortune par nonchalance et indécision; tandis que les Carthaginois se retiraient de la lutte, au moment où un dernier effort aurait peut-être tout sauvé, et par dégoût ou oubli des grands intérêts nationaux, laissaient le monument inachevé s'écrouler, pour le recommencer quelques années après. De là venait aussi qu'à Rome le fonctionnaire habile s'entendait généralement avec son gouvernement; tandis qu'à Carthage, il était ordinairement en hostilité déclarée avec les seigneurs et se trouvait obligé de leur faire une opposition inconstitutionnelle, et de faire cause commune avec le parti de la réforme.

Carthage, comme Rome, gouvernait ses nationaux et un nombre considérable de cités de race étrangère. Mais Rome avait reçu les districts les uns après les autres dans la cité romaine, et ouvert aux communautés latines des moyens légaux pour y entrer : Carthage fermait la porte sur elle-même, et ne laissait, aux populations dépendantes, pas même l'espérance d'une égalité future. Rome accordait aux cités de même origine qu'elle, une part dans les fruits de la victoire, particulièrement pour les domaines conquis, et cherchait, dans les autres États soumis, à susciter, par des faveurs accordées aux hommes riches et distingués, un parti dévoué à Rome. Carthage, non-seulement gardait pour elle les fruits de la victoire, mais enlevait même aux cités la liberté du commerce. Rome ne priva jamais les cités soumises, les plus mal administrées, de leur indépendance, et ne les soumettait à aucune redevance fixe; Carthage envoyait partout ses agents, et chargeait d'impôts même les vieilles

Dans le
traitement
des sujets.

cités phéniciennes, tandis que les populations soumises étaient traitées en fait comme de véritables esclaves. Ainsi, dans l'union politique carthagino-africaine, il n'y avait pas une seule cité, à l'exception d'Utique, qui n'eût à gagner politiquement et matériellement à la chute de Carthage; dans l'union romano-italique, il n'y en avait aucune qui n'eût plus à perdre qu'à gagner en se révoltant contre un gouvernement qui avait en grande considération ses intérêts matériels, et qui du moins n'exaspérait pas l'opposition de façon à la pousser au combat. Si ces hommes d'État carthaginois croyaient avoir attaché à l'intérêt carthaginois les sujets phéniciens par la crainte d'un soulèvement des Libyens, et l'ensemble des propriétaires par l'appât de l'argent, ils appliquaient le calcul mercantile là où il ne doit pas entrer; l'expérience prouva que la symmachie romaine, en dépit de son organisation en apparence moins solide, opposa à l'invasion de Pyrrhus comme une muraille de rocher, tandis que la ligue carthaginoise se déchira comme une toile d'araignée, aussitôt qu'une armée étrangère mit le pied sur le sol carthaginois. C'est ce qui arriva au débarquement d'Agathoclès et de Regulus, ainsi que dans la guerre des mercenaires. Un témoignage de l'esprit qui régnait en Afrique, c'est que les femmes libyennes livrèrent volontairement leurs parures aux mercenaires pour les frais de la guerre contre Carthage. En Sicile, seulement, les Carthaginois paraissent avoir exercé un traitement plus doux, et avoir par là obtenu de meilleurs résultats. Ils laissèrent à leurs sujets siciliens une liberté comparative pour le commerce intérieur, et leur permirent de poursuivre le trafic extérieur, en se servant non de la monnaie d'échange carthaginoise, mais, à la manière grecque, de l'argent de métal; ils leur laissèrent surtout plus de liberté de mouvement qu'aux Sardes et aux Libyens. Si Syracuse était tombée entre leurs mains, cette situation eût, il est vrai, bientôt changé; mais cela n'arriva pas, et par suite de la douceur bien entendue du régime carthaginois et la funeste dissension des Grecs de Sicile, il se forma en Sicile un parti sérieusement bien disposé pour Carthage: on vit, par exemple,

après que l'île eut été conquise par les Romains, Philinus d'Akras écrivit dans le sens carthaginois l'histoire de la grande guerre. Mais, en somme, les Siciliens, comme sujets et comme Grecs, ont dû avoir aussi peu de goût pour leurs maîtres phéniciens, que les Samnites et les Tarentins pour les Romains.

Au point de vue financier, les revenus de Carthage étaient certainement bien supérieurs à ceux de Rome; cependant ils se balançaient à peu près, en ce sens que les ressources des finances carthagoises, les tributs et les redevances se tarissaient au moment où l'on en avait le plus besoin, bien avant les revenus de Rome, et que le système militaire des Carthaginois était beaucoup plus coûteux que celui des Romains.

Dans le
régime
financier.

Les ressources militaires des Romains et celles des Carthaginois étaient fort différentes, mais sous beaucoup de rapports, elles pouvaient se balancer. La population de la ville s'élevait encore, au moment où elle fut prise, à 700,000 âmes, y compris les femmes et les enfants (1); elle pouvait, au besoin, dans le v^e siècle de Rome, mettre sur pied une armée nationale de 40,000 hoplites. Rome avait déjà rangé en bataille une armée nationale d'un nombre égal au commencement du v^e siècle, dans des circonstances semblables. Depuis les grands accroissements du territoire national qui avaient eu lieu dans le cours du v^e siècle, le nombre des citoyens en état de porter les armes devait avoir au moins doublé. Mais bien plus que par le nombre de ses hommes en état de porter les

Dans la
guerre.

(1) On a révoqué en doute l'exactitude de ce chiffre, et calculé, d'après l'espace occupé par la ville, le nombre possible des habitants à 250,000 âmes au plus. Outre l'incertitude de calculs de ce genre, surtout dans une ville de commerce à maisons de six étages, il faut se souvenir que ce calcul est un recensement politique et non civil, comme le cens romain, et que, par conséquent, tous les Carthaginois y sont compris, qu'ils habitent la ville ou le voisinage, ou même s'ils séjournent dans les territoires conquis et à l'étranger. Il devait y avoir à Carthage un grand nombre d'absents de ce genre. On peut voir, par exemple, expressément qu'à Gadès la liste dressée en ce sens atteint un chiffre bien plus élevé que celui des citoyens résidant à Gadès.

armes, Rome l'emportait sur Carthage par l'effectif réel de son armée nationale. Si le gouvernement carthaginois se décidait à appeler les citoyens aux armes, il ne pouvait ni donner à l'ouvrier et à l'artisan des fabriques la vigueur corporelle du cultivateur, ni vaincre l'antipathie naturelle des Phéniciens pour la guerre. Dans le v^e siècle, il y eut encore dans l'armée de Sicile une « cohorte sacrée » de 2,500 Carthaginois pour la garde du général; au vi^e siècle, on ne trouve plus dans les armées carthaginoises, celle d'Espagne par exemple, un seul Carthaginois, à l'exception des officiers. Au contraire, les paysans romains figurent non-seulement sur les rôles militaires, mais sur le champ de bataille. Il en était de même pour les peuples alliés par la race aux deux cités. Tandis que les Latins ne rendaient pas à Rome de moindres services que l'armée des citoyens, les Liby-Phéniciens avaient aussi peu d'esprit militaire que les Carthaginois, et ils étaient encore moins susceptibles de discipline militaire, puisqu'ils désertaient des armées, tandis que les villes obligées à fournir un contingent rachetaient au moins à prix d'or leur obligation. Dans l'armée d'Espagne, dont nous avons déjà parlé, et qui s'élevait à environ 15,000 hommes, il n'y avait qu'un détachement de cavalerie de 450 hommes, et encore, il ne se composait qu'en partie de Liby-Phéniciens. Le noyau des armées carthaginoises était formé par les Libyens, dont les recrues devenaient, sous des officiers habiles, de bons fantassins, et dont la cavalerie était, dans son genre, incomparable. On y comptait encore les contingents des peuplades libyennes ou espagnoles plus ou moins dépendantes, et les frondeurs renommés des Baléares, qui paraissent avoir eu une situation intermédiaire entre les contingents alliés et les troupes mercenaires: enfin, au besoin, la soldatesque enrôlée à l'étranger. Une telle armée pouvait facilement, suivant les besoins, être élevée au nombre qu'on voulait, et pour l'habileté des officiers, le maniement des armes et le courage, elle pouvait être comparée à l'armée romaine: mais non-seulement, lorsqu'on levait des mercenaires, il fallait qu'il

s'écoulât un temps précieux avant qu'ils fussent sur pied, tandis que la milice romaine pouvait être mise sur pied en un instant; mais, ce qui est le point principal, tandis que l'armée carthaginoise n'avait d'autre but que l'honneur du drapeau et son intérêt, les Romains étaient unis par tout ce qui peut rendre chère la patrie commune. Les officiers carthagiноis, ordinairement, faisaient à peu près autant de cas des mercenaires, et même des paysans libyens, que les soldats d'aujourd'hui en font d'un boulet de canon; cela occasionnait des trahisons, telles que la défection des troupes libyennes sous leur général Himilcon, 338 (396), qui eut pour conséquence un terrible soulèvement des Libyens, et de là vint ce reproche, passé en proverbe, qu'on adressait à la « foi punique, » et qui a beaucoup nui aux Carthagiноis. Carthage a subi tous les maux que peuvent attirer sur une ville des armées de fellahs et de mercenaires, et elle a eu à redouter bien souvent ses soldats payés plus que ses ennemis.

Le gouvernement carthaginois ne pouvait avoir les yeux fermés sur ce défaut de son organisation militaire, et il cherchait à le réparer par tous les moyens. On comptait sur les coffres pleins et sur les arsenaux remplis, pour lever, à première réquisition, des mercenaires. On s'occupait beaucoup de ce qui tenait lieu, chez les anciens, de l'artillerie de nos jours : la construction des machines, arme pour laquelle nous voyons que les Carthagiноis l'emportaient toujours sur les Siciliotes, et les éléphants, depuis que ceux-ci avaient remplacé, dans ces armées, les anciens chariots de guerre. Dans les casernes de Carthage, il y avait trois cents places d'écurie pour les éléphants. On ne pouvait guère fortifier les villes dépendantes, et il devait arriver que toute armée ennemie débarquant en Afrique conquerrait immédiatement, outre le pays ouvert, les villes et les bourgs. C'était juste le contraire de ce qui arrivait en Italie, où la plus grande partie des villes conquises avaient gardé leurs murailles, et où un réseau de forteresses romaines s'étendait sur toute la péninsule. Pour fortifier la capitale, on cher-

chait tout ce que l'art et l'argent pouvaient fournir ; et plus d'une fois la ville ne fut sauvée que par la solidité de ses murailles, tandis que Rome était politiquement et militairement si bien garantie qu'elle n'eut jamais même à soutenir un siège régulier. Enfin, le boulevard de l'État était la marine de guerre, à laquelle on donnait les plus grands soins. Pour la construction comme pour la conduite des vaisseaux, les Carthaginois étaient fort supérieurs aux Grecs ; c'est à Carthage que l'on construisit pour la première fois des bâtiments à plus de trois rangs de rames, et les transports de guerre carthaginois, qui avaient à cette époque au moins cinq ponts, étaient généralement meilleurs voiliers que ceux des Grecs ; les rameurs, qui étaient des esclaves de l'État, en majeure partie, et ne venaient pas des galères, étaient bien dressés, et les capitaines expérimentés et résolus. Sous ce rapport, Carthage avait une supériorité décisive sur les Romains, qui, avec les quelques rameurs des Grecs alliés et le petit nombre des leurs, n'étaient pas en état de se mettre en ligne en pleine mer contre la flotte, qui domiait alors sans rivale la mer occidentale.

Si nous résumons les données que fournit la comparaison des ressources des deux grandes puissances, nous voyons se justifier le jugement d'un Grec pénétrant et impartial, qui a dit que Carthage et Rome, lorsque la lutte commença entre elles, étaient, en somme, de force égale. Cependant, nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer que Carthage, si elle avait imaginé tout ce que l'intelligence et la richesse peuvent donner pour créer des ressources pour l'attaque et la défense, n'avait pas pu suppléer d'une manière sérieuse à l'absence fondamentale d'une armée nationale, et d'une symmachie née viable. Rome ne pouvait être attaquée qu'en Italie, et Carthage en Libye ; on ne peut le méconnaître, et encore moins que Carthage ne pouvait à la longue échapper à cette attaque. Les flottes, dans ce temps de l'enfance de la navigation, n'étaient pas le patrimoine permanent des nations, mais elles s'établissaient là où les arbres, le fer et l'eau le permettaient. Des États maritimes puis-

sants n'étaient pas en mesure d'empêcher le débarquement d'ennemis plus faibles, cela est évident et a été prouvé plus d'une fois en Afrique même. Agathoclès avait montré le chemin, un général romain pouvait le retrouver, et tandis qu'en Italie la guerre ne faisait que commencer par le débarquement d'une armée d'invasion, en Afrique, elle était terminée du même coup, et se changeait en un siège, dans lequel, sauf les accidents du hasard, l'héroïsme le plus obstiné devait à la fin succomber.

CHAPITRE II

GUERRE POUR LA POSSESSION DE LA SICILE, ENTRE ROME ET CARTHAGE.

Situation de
la Sicile.

Depuis plus d'un siècle, la belle Sicile était dévastée par la guerre que se faisaient les Carthaginois et les seigneurs de Syracuse. Des deux côtés, la guerre était conduite d'abord au moyen de la propagande politique ; car Carthage avait des intelligences avec l'opposition aristocratique-républicaine de Syracuse, et les dynastes syracusains avec le parti national des villes grecques devenues tributaires de Carthage : d'autre part, avec des armées de mercenaires que Timoléon et Agathoclès employaient pour livrer leurs batailles comme les généraux carthaginois. Et de même que, des deux parts, on combattait avec des moyens semblables, on luttait avec une déloyauté et une perfidie qui n'ont pas d'analogues dans l'histoire d'Occident. Le plus faible des deux adversaires était les Syracusains. A la paix de 440 (314), Carthage s'était encore contentée du tiers de l'île à l'ouest d'Héraclée Minoa et d'Himéra, et avait reconnu formellement l'hégémonie des Syracusains sur toutes les villes de l'Est. Lors de son expulsion de la Sicile et de l'Italie, Pyrrhus laissa la plus grande partie de l'île et surtout la puissante

Akragas entre les mains de Carthage ; il ne resta aux Syracusains que Tauromenium et le sud-est de l'île. Dans la seconde grande ville de la côte orientale, dans Messine, une horde de soldats étrangers s'était établie, et gouvernait la ville, aussi indépendamment des Syracusains que des Carthaginois. C'étaient des lansquenets campaniens, qui commandaient à Messine. La vie déréglée et désordonnée des Sabelliens, établis à Capoue ou dans les environs, avait fait, au iv^e et au v^e siècle, de la Campanie ce que devinrent plus tard l'Italie, la Crète et la Laconie : une pépinière à enrôlements pour les princes et les villes qui avaient besoin de soldats. La demi-civilisation créée dans cette contrée par les Grecs de Campanie, la licence barbare des mœurs à Capoue et dans les autres villes de Campanie, l'impuissance politique à laquelle les réduisait l'hégémonie romaine, sans leur enlever cependant, par un régime sévère, toute préoccupation d'elles-mêmes, tout enfin contribuait à pousser la jeunesse campanienne en masse sous les drapeaux des officiers recruteurs, et l'on comprend que cette aliénation légère et inconsidérée de la liberté rompait, comme ailleurs, les liens de la patrie, et produisait l'habitude de la violence des mœurs soldatesques, et l'indifférence à l'honneur. Qu'une bande de soldats ne s'emparât pas, pour son compte, d'une ville qui leur avait été confiée, s'ils étaient en état de le faire, c'est ce que les Campaniens ne pouvaient comprendre : les Samnites n'avaient pas fondé leur domination sur Capoue d'une manière beaucoup plus honorable, non plus que les Lucaniens sur une quantité de villes grecques. Nulle part les circonstances n'invitaient plus à des entreprises de ce genre qu'en Sicile ; déjà les capitaines campaniens, qui étaient venus en Sicile pendant la guerre du Péloponèse, s'étaient installés de cette manière à Entella et OEtna. Vers l'an 470 (284), une troupe campanienne, qui avait servi précédemment sous Agathoclès, et qui, celui-ci mort, 465 (289), avait fait la guerre de grand chemin pour son propre compte, s'établit à Messana, la seconde ville de la Sicile grecque et la métropole du parti anti-syracusain,

Mercenaires
campaniens.

Mamertins.

dans la partie de l'île encore possédée par les Grecs. Les citoyens furent massacrés ou expulsés; les femmes et les enfants, et leurs maisons furent partagées entre les soldats, et les nouveaux maîtres de la ville, les « hommes de Mars, » comme ils se nommaient, ou Mamertins, furent bientôt la troisième puissance de l'île, dont ils soumièrent la partie septentrionale dans les temps de confusion qui suivirent la mort d'Agathoclès. Les Carthaginois voyaient avec plaisir ces événements, par lesquels les Syracusains avaient dans leur voisinage, au lieu d'une ville parente et ordinairement leur alliée ou leur sujette, un nouveau et puissant adversaire; avec l'aide des Carthaginois, les Mamertins se maintinrent contre Pyrrhus, et le départ intempestif du roi leur rendit toute leur puissance. Il n'appartient à l'histoire ni d'excuser le crime perfide par lequel ils conquièrent cette domination, ni d'oublier que le Dieu qui poursuit les crimes des pères jusque sur la quatrième génération, n'est pas le dieu de l'histoire. Celui qui se sent appelé à juger les crimes des autres, peut condamner les hommes; mais pour la Sicile, on ne pouvait considérer que comme un bonheur qu'il commençât à s'y former une puissance belliqueuse et appartenant à l'île elle-même, qui était déjà en état de ranger en bataille huit mille soldats, et qui se mettait de plus en plus en situation de reprendre en temps opportun et avec ses propres forces contre les étrangers cette lutte que les Grecs, qui se déshabituèrent de plus en plus de la guerre, malgré leurs luttes incessantes, n'étaient plus en état de poursuivre.

Hieron de
Syracuse.

D'abord, cependant, les choses se passèrent autrement. Un jeune officier syracusain, par sa descendance de la famille de Gélon et par ses relations de proche parenté avec le roi Pyrrhus aussi bien que par la renommée qu'il avait acquise avec lui sur les champs de bataille, avait attiré sur lui les regards de ses concitoyens et ceux de la soldatesque syracusaine. Hiéron, fils d'Hiéroclès, fut appelé, par le choix des soldats, à la tête de l'armée, qui était en différend avec les citoyens, 479-80 (275-4). Par son habile administration, ses manières nobles et sa modération, il gagna

bientôt le cœur des Syracusains, habitués à l'arbitraire le plus effréné chez leurs despotes, et des Grecs de Sicile en général. Il se débarrassa (par la perfidie, il est vrai) d'une armée de mercenaires insubordonnés, régénéra la milice des citoyens, et chercha, d'abord avec le titre de général, puis comme roi, à rétablir la puissance hellénique en complète décadence, au moyen de troupes nationales et de recrues nouvelles et mieux disciplinées. On était alors en paix avec les Carthaginois, qui avaient aidé les Grecs à chasser de l'île le roi Pyrrhus; les plus proches ennemis des Syracusains étaient les Mamertins, parents de ces mercenaires détestés que les Syracusains avaient récemment extirpés, les meurtriers de leurs hôtes grecs, les maîtres d'une partie du territoire syracusain, les oppresseurs et les devastateurs d'un grand nombre de villes grecques moins considérables. D'accord avec les Romains, qui vers le même temps envoyèrent leurs légions contre les Campaniens de Rhegium, alliés, parents et compagnons d'armes des Mamertins, Hiéron tourna ses armes contre Messana. Après une grande victoire, à la suite de laquelle Hiéron fut proclamé roi des Siciliotes, 484 (270), il réussit à enfermer les Mamertins dans leurs murailles, et après que le siège eut duré quelques années, les Mamertins se virent réduits à la dernière extrémité, et hors d'état de défendre plus longtemps la ville contre Hiéron avec leurs propres forces. Une reddition conditionnelle n'était pas possible, et la hache du bourreau, qui avait fait justice, à Rome, des Campaniens de Rhegium, attendait également à Syracuse les maîtres de Messana : la seule voie de salut était la reddition de la ville soit aux Carthaginois, soit aux Romains, qui devaient être assez désireux d'acquérir cette place importante, pour passer par-dessus tous les scrupules. On ne savait trop quel serait le plus avantageux, de se donner aux Phéniciens ou aux maîtres de l'Italie; après bien des hésitations, la majorité des citoyens campaniens se décida à livrer aux Romains la possession de leur forteresse, qui dominait la mer.

*Guerre entre
les Syracusains
et les
Mamertins.*

Les Mamertins
reçus dans la
Confédération
Italique.

Ce fut un moment solennel pour l'histoire du monde, que celui où les envoyés mamertins parurent dans le Sénat romain. Personne, il est vrai, ne pouvait alors prévoir toutes les conséquences qu'entraînerait le passage de ce petit détroit; mais que cette décision, quelle qu'elle fût, aurait des résultats bien différents et bien plus importants que ceux de tous les décrets antérieurs du Sénat, c'est ce qui dut être évident pour chacun des Pères qui délibéraient. Des hommes strictement honnêtes pouvaient demander comment il était possible d'hésiter, et comment on pouvait même penser à demander non-seulement à briser l'alliance avec Hiéron, mais, après que les Campaniens de Rhegium avaient été punis avec une si juste sévérité, à admettre leurs complices siciliens, non moins coupables, dans l'alliance et l'amitié de Rome, et à les faire échapper par là au traitement qu'ils méritaient. On donnait ainsi non-seulement un prétexte aux déclamations, mais on attentait véritablement au sentiment moral. Mais l'homme d'État, pour qui la moralité politique n'était pas un vain mot, pouvait demander à son tour comment des citoyens romains, qui avaient violé le serment du drapeau, et massacré traîtreusement des alliés romains, pouvaient être comparés à des étrangers, qui avaient commis un outrage contre des étrangers, où personne n'avait constitué les Romains juges des uns et vengeurs des autres. S'il s'était agi seulement de savoir qui des Syracusains ou des Mamertins commanderait à Messine, Rome pouvait certainement rester indifférente entre les deux. Rome aspirait à la possession de l'Italie, comme Carthage à celle de la Sicile; les plans des deux puissances n'allaient guère plus loin. Mais c'était précisément pour cela que chacune d'elles désirait avoir et garder à ses frontières une puissance intermédiaire, Tarente pour les Carthaginois, Syracuse et Messana pour les Romains; et, si cela était impossible, elles aimaient mieux que ces places frontières s'appartinssent à elles-mêmes qu'à leur puissante rivale. Comme Carthage avait essayé, lorsque Rome allait s'emparer de Rhegium et de Tarente, de s'ap-

propre pour son compte ces villes, et n'en avait été empêchée que par accident, il se présentait aujourd'hui en Sicile pour Rome une occasion d'attirer la ville de Messana dans sa symmachie ; si on la repoussait, il ne fallait pas espérer que la ville restât indépendante ou devint syracusaine ; elle se jetterait dans les bras des Phéniciens. Était-il justifiable de laisser échapper une occasion, qui sûrement ne se représenterait plus, de s'emparer de la tête de pont naturelle entre l'Italie et la Sicile, et de se l'assurer par une garnison brave, et sur laquelle on pouvait compter pour de bonnes raisons ? Était-il justifiable, en abandonnant Messine, d'abandonner aussi la domination du dernier passage libre entre la mer Orientale et la mer Occidentale, et de sacrifier ainsi la liberté du commerce de l'Italie. On pouvait, il est vrai, faire valoir contre l'occupation de Messine d'autres objections que de simples scrupules de sentiment et d'honnêteté politique. Qu'elle dût mener à une guerre contre Carthage, c'était la moindre de ses conséquences ; quelque grave que pût être cette guerre, Rome n'avait pas à la craindre. Mais ce qui était plus important, c'est qu'en traversant la mer, on rompait avec la politique purement italique et continentale ; on renonçait au système avec lequel les pères avaient fondé la grandeur de Rome, pour en choisir une autre, dont personne ne pouvait prévoir les conséquences. C'était un de ces moments où le calcul est en défaut, et où la foi à une étoile, à l'étoile de la patrie, peut seule donner le courage de saisir la main qui montre le chemin au milieu des ténèbres de l'avenir. Le Sénat délibéra longtemps et sérieusement sur la proposition d'ordonner aux consuls de conduire leurs légions au secours des Mamertins ; il ne put arriver à une résolution décisive. Mais les citoyens auxquels l'affaire fut portée sentaient vivre en eux l'ardeur d'une grande puissance fondée par leur propre énergie. La conquête de l'Italie donna aux Romains, comme la conquête de la Grèce aux Macédoniens, et celle de la Sicile aux Prussiens, le courage d'entrer dans une nouvelle carrière politique ; la protection accordée aux Mamertins fut motivée, pour

la forme, sur le protectorat que Rome prétendait exercer sur tous les Italiens. Les Italiotes transmarins furent reçus dans la confédération italique (1), et sur la proposition des consuls, les citoyens résolurent de les secourir, 489 (265).

Discussion
entre Rome et
Carthage.

La grande question était de savoir de quel œil cette annexion serait envisagée par les deux puissances siciliotes, que cette intervention pouvait intéresser spécialement et qui jusque-là avaient été nominale-ment les alliées de Rome. Hiéron avait un prétexte suffisant pour accueillir l'injonction qui lui fut faite par les Romains de cesser les hostilités contre les nouveaux alliés de Rome à Messine, comme les Samnites et les Lucaniens, dans une circonstance semblable, avaient appris l'occupation de Capoue et de Thurii, et pour répondre aux Romains par une déclaration de guerre; mais s'il restait sans aide, une telle guerre était une folie, et on pouvait attendre de sa politique prévoyante et mesurée, qu'il s'accommoderait à la nécessité, si Carthage restait en paix. Cela ne semblait pas impossible. Une ambassade romaine se rendit encore à Carthage, sept ans après la tentative faite par la flotte phénicienne pour s'emparer de Tarente, pour demander des explications sur cette circonstance; des griefs qui n'étaient pas sans fondement, mais déjà à moitié oubliés, furent remis sur le tapis; il ne parut pas superflu, au milieu des autres préparatifs, de remplir l'arsenal diplomatique de motifs de guerre, et de se réserver pour le manifeste futur, selon l'habitude des Romains, le rôle de la partie lésée. On pourrait du moins dire à bon droit que les entreprises faites d'un côté sur Tarente et de l'autre sur Messana devaient être mises sur le même rang, au point de vue des desseins et des prétextes légaux, et que le succès fortuit faisait seul la différence. Carthage évita une rupture complète. Des ambassadeurs apportèrent à Rome le désaveu de l'amiral carthagi-

(1) Les Mamertins furent admis exactement dans la même situation, à l'égard de Rome, que les communautés italiques; ils s'engagèrent à fournir des vaisseaux (Cic. Verr., V, 19, 50) et ne possédèrent pas, comme le prouvent les monnaies, le droit de battre de la monnaie d'argent.

nois, qui avait fait la tentative sur Tarente, avec les faux serments exigés; les contre-plaintes des Carthaginois, qui naturellement ne manquaient pas, étaient présentées avec modération, et s'abstenaient de faire entrevoir l'invasion de la Sicile comme un motif de guerre. C'en était un cependant; car si Rome regardait les affaires de l'Italie comme des affaires intérieures, Carthage regardait de même celles de la Sicile, dans lesquelles un pouvoir indépendant ne pouvait tolérer aucune immixtion, et elle était décidée à agir en conséquence. Seulement, la politique carthaginoise suivit un cours plus modéré que la menace d'une déclaration de guerre. Lorsque les préparatifs pour les secours envoyés aux Mamertins furent enfin arrivés à ce point, que la flotte formée des bâtiments de guerre de Naples, Tarente, Velia et Lokri, et l'avant-garde de l'armée de terre sous les ordres du tribun militaire Gaius Claudius, eurent paru à Rhegium, au printemps de 490 (264), il leur vint de Messana la nouvelle inat- Les Carthaginois à Messine. tendue que les Carthaginois, d'accord avec le parti anti-romain de Messana, avaient ménagé, comme puissance neutre, la paix entre Hiéron et les Mamertins; que le siège était en conséquence levé, et qu'une flotte carthaginoise était dans le port de Messana, et une garnison carthaginoise dans la citadelle, toutes deux sous le commandement de l'amiral Hiéron. Les citoyens mamertins, maintenant sous l'influence carthaginoise, informèrent les généraux romains, en les remerciant, comme de raison, de la rapidité avec laquelle ils étaient venus à leur secours, qu'on avait le plaisir de n'en avoir plus besoin. L'habile et audacieux officier qui commandait l'avant-garde romaine, n'en mit pas moins à la voile avec ses troupes. Les Carthaginois enjoignirent aux vaisseaux romains de se retirer, et en prirent même quelques-uns; mais l'amiral carthaginois, obéissant aux ordres précis qu'il avait reçus de ne donner aucun prétexte à l'ouverture des hostilités, les renvoya à ses bons amis, de l'autre côté du détroit. Il semblait tout à fait que les Romains s'étaient compromis aussi inutilement devant Messana que les Carthaginois devant Tarente. Mais Claudius ne se laissa

Messine
romaine.

pas effrayer, et, à la suite d'une seconde tentative, il réussit à traverser le détroit. A peine débarqué, il convoqua une assemblée du peuple, et suivant son désir, l'amiral y assista également, s'imaginant qu'il pourrait encore éviter une rupture ouverte. Mais, dans l'assemblée même, les Romains s'emparèrent de sa personne et Hannon, ainsi que la garnison faible et sans chef des Phéniciens dans la citadelle, eurent la pusillanimité, le premier de donner à ses troupes l'ordre de se retirer, les seconds d'obéir à l'ordre de leur général prisonnier, et d'évacuer la ville avec lui. Ainsi la tête de pont de l'île était entre les mains des Romains.

Guerre des
Romains avec
les
Carthaginois et
les Syracusains.

Le gouvernement carthaginois, justement indigné de la folie et de la faiblesse de son général, le fit exécuter, et déclara la guerre aux Romains. Il fallait, avant tout, reprendre possession de la ville perdue. Une flotte carthaginoise considérable, commandée par Hannon, fils d'Hannibal, parut à la hauteur de Messine. Pendant que la flotte bloquait le détroit, l'armée carthaginoise qu'elle avait débarquée commençait le siège par le côté nord. Hiéron, qui n'avait attendu que l'attaque des Carthaginois pour commencer la guerre contre Roine, ramena devant Messine son armée, qu'il venait de retirer, et entreprit le siège du côté sud de la ville.

Pendant ce temps-là, le consul Appius Claudius Caudex avait paru avec le corps d'armée principal dans Rhegium, et pendant une nuit obscure, il réussit à forcer le passage, malgré la flotte carthaginoise. L'habileté et le bonheur étaient du côté des Romains; les alliés, n'étant pas préparés à une attaque de l'armée romaine tout entière, et n'ayant pas, par cette raison, uni leurs forces, furent battus séparément par les légions romaines sorties de la ville, et durent lever le siège. L'armée romaine tint la campagne pendant l'été, et fit également une tentative sur Syracuse; mais elle ne réussit pas, et le siège d'Echetla (à la frontière des territoires syracusain et carthaginois) dut être levé avec perte; alors l'armée romaine retourna à Messine, et de là en Italie, après avoir laissé en arrière une forte garnison. Le succès de cette première cam-

pagne des Romains hors de l'Italie n'avait peut-être pas répondu à toute leur attente, puisque le consul ne triompha pas ; cependant, l'intervention hardie des Romains en Sicile ne pouvait manquer de faire, même sur les Grecs, une vive impression. L'année suivante les deux consuls, avec une armée deux fois plus forte, entrèrent dans l'île sans rencontrer d'opposition. L'un d'eux, Marcus Valerius Maximus, qui depuis cette campagne fut surnommé l'homme de Messana (*Messala*), remporta une grande victoire sur l'armée des Carthaginois et des Syracusains réunie ; et comme, après cette victoire, l'armée phénicienne n'était plus en état de tenir la campagne contre les Romains, non-seulement on vit Alæsa, Kentoripa, et en général les petites villes grecques se déclarer pour les Romains ; mais Hiéron lui-même quitta le parti carthaginois, et fit paix et alliance avec les Romains, 491 (263). Il suivit une politique judicieuse en se joignant à eux, aussitôt qu'il put se persuader que leur intervention en Sicile était sérieuse, tandis qu'il était encore temps d'acheter la paix sans concessions et sans sacrifices. Les États intermédiaires de Sicile, Syracuse et Messana, qui ne pouvaient poursuivre une politique personnelle, et qui n'avaient à choisir qu'entre l'hégémonie des Romains et celle des Carthaginois, devaient, dans ces circonstances, préférer la première, attendu que les Romains ne songeaient pas vraisemblablement à s'emparer pour leur compte de la Sicile, mais seulement à empêcher les Carthaginois de s'en emparer, et que dans tous les cas on pouvait espérer, au lieu du système tyrannique et monopolisateur de Carthage, un traitement plus doux de la part des Romains, ainsi que la protection de la liberté du commerce. Hiéron demeura depuis ce temps le plus important, le plus sérieux et le plus respecté des alliés de Rome en Sicile.

Ainsi les Romains avaient atteint leur premier but. Par la double alliance avec Messana et Syracuse, et la possession incontestée de toute la côte orientale, le débarquement et la subsistance jusqu'à si difficiles de leurs armées étaient assurés, et la guerre, jusque-

là douteuse et hasardeuse, perdit en grande partie son caractère téméraire. On ne fit pas pour cela de plus grands efforts que pour la guerre du Samnium et de l'Étrurie : les deux légions que l'on envoya pour l'année suivante, 492 (262) dans l'île, suffirent pour repousser, d'accord avec les Grecs de Sicile, les Carthaginois dans les forteresses.

Prise
d'Akragas.

Le commandant en chef des Carthaginois, Hannibal, fils de Giskon, se jeta, avec la fleur de ses troupes, dans Akragas, pour défendre à toute outrance, la plus importante des villes intérieures des Carthaginois. Ne pouvant emporter la ville d'assaut, les Romains la bloquèrent avec des lignes retranchées et un double camp; les gens qui y étaient renfermés, au nombre de cinquante mille, souffrirent bientôt les extrémités de la faim. Pour faire lever le siège, l'amiral Hannon débarqua à Héraclée, et coupa de son côté la retraite à l'armée assiégeante. Des deux côtés, la détresse était grande; on se résolut enfin à une bataille, pour sortir d'embarras et d'incertitude. Dans ce combat, la cavalerie numide se montra aussi supérieure à la cavalerie romaine, que l'infanterie romaine à l'infanterie phénicienne : l'infanterie décida la victoire; mais les pertes des Romains furent très-sérieuses. Le succès de la bataille fut en partie compromis en ce que, après le combat, au milieu du trouble et de la fatigue des vainqueurs, l'armée assiégée réussit à sortir de la ville et à gagner la flotte; cependant la victoire était importante. Akragas tomba entre les mains des Romains, et par suite toute l'île fut en leur pouvoir, à l'exception des forteresses maritimes, dans lesquelles le général carthaginois Hamilcar, successeur d'Hannon dans le commandement supérieur, se défendit vigoureusement, et d'où il ne put être délogé ni par force ni par famine. La guerre cessa dans l'île; ce fut seulement par des sorties des forteresses et par des débarquements sur les côtes d'Italie, qu'elle fut continuée d'une manière extrêmement fâcheuse et embarrassante pour les Romains.

En fait, les Romains éprouvèrent alors pour la première fois

les difficultés réelles de la guerre. Quand les diplomates carthaginois, comme nous le raconterons, avertissaient, avant le commencement des hostilités, les Romains de ne pas les pousser à une rupture, attendu qu'un Romain ne pouvait pas, s'il plaisait aux Carthaginois, laver seulement ses mains dans la mer, cette menace était bien fondée. La flotte carthaginoise dominait sans rivale la mer, et ne maintenait pas seulement dans l'obéissance les villes de la côte en les pourvoyant de toutes choses, mais menaçait encore l'Italie d'une descente, ce qui rendit nécessaire de laisser sur ce point une armée consulaire en 492 (262). Les choses n'allèrent point jusqu'à une grande invasion ; mais de petits détachements carthaginois débarquèrent sur les côtes d'Italie, levèrent des contributions sur les alliés de Rome, et, ce qui était pire que tout le reste, paralysèrent entièrement le commerce de Rome et de ses alliés. Il ne fallait pas qu'un pareil système durât longtemps, pour ruiner complètement Caere, Ostie, Naples, Tarente, Syracuse ; tandis que les Carthaginois se consolaient aisément de la perte du tribut de la Sicile, par les contributions qu'ils levaient et les produits considérables de la piraterie. Les Romains éprouvèrent alors ce que Denys, Agathoclès et Pyrrhus avaient éprouvé, c'est-à-dire qu'il était aussi facile de battre les Carthaginois que difficile de les conquérir. On vit alors que la première chose à faire était de construire une flotte, et on résolut d'en former une de vingt trirèmes et de cent quinquerèmes. L'exécution de cette énergique résolution n'était pas facile. Il est vrai qu'il faut ranger parmi les contes d'enfants cette assertion venue des écoles des rhéteurs, suivant laquelle on voudrait nous faire croire que les Romains plongèrent alors pour la première fois un aviron dans la mer : la marine commerciale des Italiotes devait à cette époque être fort considérable, et il ne manquait pas de vaisseaux de guerre italiotes. Mais c'étaient des barques de guerre et des trirèmes, telles que celles qui étaient en usage dans l'ancien temps ; on n'avait pas encore construit en Italie de quinquerèmes, sorte

Commencement
de la guerre
maritime.

Construction
d'une flotte
romaine.

de vaisseaux qui, par suite du nouveau système de guerre maritime né principalement à Carthage, étaient exclusivement employés. La mesure adoptée par les Romains était donc à peu près du genre de celle qu'adopterait aujourd'hui une puissance navale qui passerait subitement, de la construction de frégates et de cutters, à celle de vaisseaux de ligne, et de même qu'en pareil cas on prendrait autant que possible pour modèle un vaisseau de ligne étranger, les Romains indiquèrent à leurs maîtres constructeurs pour modèle une *Penteres* carthaginoise échouée. Sans doute les Romains, s'ils l'avaient voulu, seraient plus vite arrivés à leur but avec l'aide des Syracusains et des Massaliotes; mais leurs hommes d'État étaient trop prévoyants pour vouloir défendre l'Italie avec une flotte italique. Cependant, les alliés italiotes furent mis fortement à contribution, soit pour les officiers de marine, qui furent pris pour la plupart dans la marine de commerce, soit pour les bons matelots, dont le nom (*socii navales*) prouve qu'ils furent recrutés, pendant longtemps, exclusivement parmi les alliés; on employa plus tard, à côté d'eux, des esclaves fournis par l'État et les familles riches, et bientôt même des gens appartenant à la classe pauvre des citoyens. Dans de pareilles circonstances et en nous rendant compte, d'un côté de l'infériorité inévitable de l'art de construire les navires, de l'autre de l'énergie des Romains, on peut croire que les Romains résolurent dans l'espace d'un an le problème devant lequel échoua Napoléon, celui de transformer une puissance continentale en puissance maritime, et lancèrent leur flotte de cent vingt voiles, au printemps de 494 (260). Il est vrai que cette flotte ne pouvait lutter en nombre et en rapidité avec celle des Carthaginois; et c'étaient là des points de la plus haute importance, attendu que la tactique navale de cette période consistait surtout en manœuvres. Dans le système de guerre maritime de ce temps, des hoplites et des archers combattaient certainement du pont, et on y faisait jouer des machines à projectiles, mais la méthode ordinaire et réellement décisive de combat consistait ordinairement à gagner de vitesse les vaisseaux ennemis, et,

dans ce but, ou armait la proue des navires d'éperons en fer; les vaisseaux aux prises manœvraient autour l'un de l'autre, jusqu'au moment où l'un réussissait à donner de la pointe sur l'autre, ce qui décidait ordinairement la lutte. L'équipage d'une trirème grecque ordinaire s'élevait à environ deux cents hommes, mais ne contenait que dix soldats, tandis qu'il avait cent soixante et dix rameurs, cinquante à soixante pour chaque pout : celui d'une quinquérème était ordinairement de trois cents rameurs et d'un nombre correspondant de soldats.

Les Romains eurent l'heureuse idée de suppléer à ce qui pouvait manquer à leurs vaisseaux, avec leurs officiers et leurs équipages inexpérimentés, pour la manœuvre, en faisant jouer de nouveau aux soldats un rôle considérable dans le combat naval. Ils placèrent à la proue de chaque vaisseau un pont-volant, qui pouvait être abaissé soit en avant, soit sur chacun des côtés; il était muni de parapets des deux côtés, et donnait passage à deux hommes de front. Lorsque le vaisseau ennemi se jetait sur le vaisseau romain, ou que, le choc ayant été évité, il se trouvait sur son côté, on abaissait ce pont sur la proue de ce navire et on l'y fixait par un crampon de fer; de cette manière, non-seulement on l'empêchait de faire voile en arrière, mais cette manœuvre permettait aux soldats de marine des Romains de se précipiter par le pont sur la proue du vaisseau ennemi, et de l'emporter d'assaut, comme dans un combat sur terre. On ne forma pas une milice navale proprement dite, mais au besoin les troupes de terre furent employées à ce service. Dans une circonstance, on fit combattre, à l'occasion d'une grande bataille navale, jusqu'à cent vingt légionnaires par vaisseau. Il est vrai qu'alors la flotte romaine avait à bord une armée de terre.

C'est ainsi que les Romains se créèrent une flotte qui put lutter avec celle des Carthaginois. On se trompe quand on représente la construction de la flotte romaine comme un conte de fées, et, de plus, on manque son but; car il faut que l'on comprenne pour admirer. La construction de la flotte romaine ne fut pas autre chose qu'une

grande œuvre nationale, dans laquelle la juste perception du nécessaire et du possible, l'invention ingénieuse, l'énergie de la résolution et de l'exécution sauvèrent la patrie d'une situation plus dangereuse qu'on ne se la figurait au premier abord.

Victoire navale
à Mylæ.

Le commencement ne fut pas favorable aux Romains. L'amiral romain, le consul Gnæus Cornelius Scipio, qui avait fait voile pour Messana avec les dix-sept premiers vaisseaux prêts à prendre la mer, 494 (260), s'imagina qu'il pourrait emporter, d'un coup de main, Lipara sur son chemin : mais une division de la flotte carthaginoise qui stationnait à Panormos bloqua le port de l'île où les Romains étaient à l'ancre, et prit toute la flotte avec le consul, sans coup férir. Néanmoins, la flotte principale ne se laissa pas effrayer par cet accident, et aussitôt que les préparatifs furent terminés, elle fit voile pour Messine. Elle rencontra en chemin, le long des côtes d'Italie, une escadre de reconnaissance carthaginoise, plus faible qu'elle, et à laquelle elle réussit à faire subir une perte plus considérable que celle qui avait été infligée aux Romains, et arriva heureusement et triomphalement dans le port de Messana, où le deuxième consul Gaius Duilius prit le commandement, à la place de son collègue prisonnier. Au promontoire de Mylæ, au nord-ouest de Messana, la flotte carthaginoise, qui arrivait de Panormos sous le commandement d'Hannibal, rencontra la flotte romaine, qui eut alors à faire ses premières preuves sur une grande échelle. Les Carthaginois, considérant comme une proie facile les vaisseaux mauvais voiliers et incommodes des Romains, se jetèrent sur eux dans un ordre irrégulier ; mais les ponts-volants nouvellement inventés furent essayés avec succès. Les vaisseaux romains enchaînèrent et prirent les vaisseaux ennemis qui les assaillaient, un à un ; ils ne pouvaient aborder de front ni sur les côtés sans que le terrible pont s'abaissât sur la proue ennemie. Lorsque la bataille fut terminée, près de cinquante vaisseaux carthaginois, presque la moitié de la flotte, avaient été coulés ou capturés par les Romains, et parmi les derniers, le vaisseau amiral d'Hannibal, qui avait ap-

partenu autrefois au roi Pyrrhus. Le succès était grand, et encore plus grande fut l'impression morale. Rome était subitement devenue une puissance navale, et avait en main le moyen de mener énergiquement à fin une guerre qui paraissait devoir se prolonger indéfiniment et menacer de ruine le commerce italique.

Deux voies s'ouvraient devant les Romains. On pouvait attaquer Carthage dans les îles d'Italie, et lui arracher successivement toutes les forteresses des côtes de Sicile et de Sardaigne, ce qui était peut-être exécutable par des opérations bien combinées sur terre et sur mer; et, dans le cas où ce plan s'accomplirait, la paix pourrait être conclue avec Carthage sur la base de la cession de ces îles, ou si ces termes n'étaient pas acceptés, ou étaient considérés comme non satisfaisants, le second acte de la guerre pouvait être joué en Afrique. On pouvait, au lieu de cela, abandonner les îles et se jeter avec toutes ses forces sur l'Afrique, non pas à la manière aventureuse d'Agathoclès, en brûlant les vaisseaux, et en risquant le tout sur la victoire d'une bande désespérée; mais en couvrant, au moyen d'une flotte considérable, la communication entre l'Italie et l'armée d'invasion en Afrique. Dans ce cas, on pouvait espérer une paix raisonnable de la consternation des ennemis après les premiers succès, ou, si on le voulait, les obliger à se rendre complètement, en poussant les choses à l'extrême.

Guerre sur les côtes de Sicile et de Carthage.

On choisit d'abord le premier plan d'opération. Dans l'année qui suivit la bataille de Mylæ 493 (252), le consul Lucius Scipio s'empara du port d'Aleria, en Corse. Nous possédons encore la pierre tumulaire du général, et elle fait mention de ce fait; il fit de la Corse une station maritime contre la Sardaigne. Une tentative de s'établir à Olbia, sur la côté nord de l'île, échoua, parce que la flotte n'avait pas de troupes de débarquement. L'année suivante 496 (258), l'attaque fut renouvelée avec plus de succès, et les villages ouverts situés près de la côte furent pillés; mais ces expéditions n'aboutirent pas à un établissement permanent des Romains. On ne fit pas plus de progrès en Sicile. Hamilcar poursuivit la guerre

avec énergie et bonheur, non-seulement militairement sur terre et sur mer, mais par la propagande diplomatique : quelques-unes des innombrables petites villes de l'intérieur faisaient défection du parti romain, et devaient être reprises péniblement sur les Carthaginois ; et dans les forteresses des côtes, les Carthaginois se maintenaient inébranlables, en particulier dans leur quartier général de Pauromos, et dans leur nouvelle place d'armes de Drepana, dans laquelle, à cause des facilités de défense qu'elle présentait du côté de la mer, Hamilcar avait transporté les habitants d'Eryx. Une seconde grande bataille navale fut livrée au promontoire de Tyndaris, 497 (237), dans laquelle les deux partis s'attribuèrent la victoire, qui, du reste, ne changea rien à la situation des choses. De cette manière on ne faisait aucun progrès, soit que la faute en fût à la division du commandement et aux fréquents changements de généraux des troupes romaines, qui rendaient extrêmement difficile un plan d'ensemble renfermant toutes les opérations de détail, soit qu'il y eût là des circonstances stratégiques générales, qui, certainement, dans l'état où se trouvait la science de la guerre, étaient défavorables au parti agresseur, et particulièrement aux Romains, qui en étaient encore à l'enfance de la guerre savante. Pendant ce temps, quoique le pillage des côtes d'Afrique eût cessé, le commerce de l'Italie ne souffrait pas beaucoup moins qu'avant la construction de la flotte. Fatigué d'une suite d'opérations sans résultat, et impatient de mettre un terme à la guerre, le Sénat résolut de changer de système, et d'attaquer Carthage en Afrique. Au printemps de 498 (236), une flotte de trois cent trente vaisseaux de ligne mit à la voile pour les côtes de Libye ; à l'embouchure de la rivière Himera, sur la côte sud de Sicile, elle embarqua l'armée de terre : c'étaient quatre légions sous le commandement des deux consuls Marcus Atilius Régulus et Lucius Manlius Vulso, tous deux généraux éprouvés. L'amiral carthaginois laissa s'effectuer l'embarquement des troupes ennemies ; mais ayant continué leur voyage vers l'Afrique, les Romains trouvèrent la flotte punique en

Attaque sur
l'Afrique.

ordre de bataille à la hauteur d'Eknomos, pour couvrir la patrie contre l'invasion. On a rarement vu combattre sur mer des masses plus grandes que celles qui se rencontrèrent dans cette bataille. La flotte romaine, de trois cent trente voiles, portait au moins cent mille hommes d'équipage, outre l'armée de terre, d'environ quarante mille soldats; la flotte carthaginoise, de trois cent cinquante voiles, était montée d'un nombre égal d'hommes au moins, de sorte que près de trois cent mille hommes furent mis en ligne ce jour-là pour décider la lutte entre deux puissants peuples. Les Phéniciens étaient placés sur une ligne très-étendue, l'aile gauche appuyée aux côtes de Sicile. Les Romains se mirent en triangle, le vaisseau amiral des deux consuls au sommet, la première et la seconde division placées en ligne oblique à droite et à gauche, et une troisième division, remorquant les transports construits pour la cavalerie, formait la ligne qui fermait le triangle. Ils mirent à la voile sur l'ennemi, fortement serrés les uns contre les autres. Une quatrième escadre, placée en réserve, suivait plus lentement. L'attaque en coin brisa sans peine la ligne carthaginoise, parce que le centre, qui fut attaqué d'abord, céda délibérément, et que la bataille se résolut en trois engagements séparés. Tandis que les amiraux, avec les deux divisions disposées sur les ailes, attaquaient le centre carthaginois, l'aile gauche des Carthaginois, entraînée le long de la côte, tourna la troisième division romaine, qui fut empêchée, par les navires qu'elle avait à la remorque, de suivre les deux autres, et par une attaque vigoureuse en force supérieure, cette aile gauche chassa la division romaine vers le rivage, pendant que la réserve romaine était poussée en pleine mer par l'aile droite des Carthaginois, et attaquée par derrière. Le premier de ces engagements fut bientôt terminé : les vaisseaux du centre carthaginois, manifestement plus faibles que les deux divisions romaines qui les attaquaient, prirent la fuite. Dans le même temps, les deux autres divisions romaines essayaient un terrible engagement avec un ennemi supérieur; mais dans le combat à l'abordage, les redoutables ponts-

Victoire
d'Eknomos.

volants leur rendirent de grands services, et, par ce moyen, ils réussirent à se maintenir jusqu'à ce que les deux amiraux pussent arriver avec leurs vaisseaux. Leur arrivée dégagèa la réserve romaine, et les vaisseaux carthaginois de l'aile droite se retirèrent devant une force supérieure. Lorsque cette lutte eut été décidée en faveur des Romains, tous les vaisseaux romains qui pouvaient encore tenir la mer tombèrent sur l'arrière de l'aile gauche carthaginoise, qui poursuivait obstinément ses avantages, de sorte qu'elle fut entourée et que presque tous ses vaisseaux furent pris. Autrement, la perte était à peu près égale. De la flotte romaine, vingt-quatre bâtiments avaient été coulés; de la flotte carthaginoise, vingt-quatre avaient été coulés et soixante-quatre pris. Malgré ses pertes considérables, la flotte carthaginoise ne renonça pas à couvrir l'Afrique, et, dans ce dessein, elle retourna au golfe de Carthage, où elle attendait un débarquement et se proposait de livrer une seconde bataille; mais les Romains, au lieu de débarquer sur le côté occidental de la péninsule qui forme le golfe, débarquèrent plus vers l'est, où la baie de Clupea leur présentait une large rade pour la protection de leurs vaisseaux contre presque tous les vents, et où la ville, située tout près de la mer, sur une éminence en forme de bouclier, défendait parfaitement le port. Ils débarquèrent sans opposition, et s'établirent solidement sur l'éminence; en peu de temps, un camp naval retranché fut construit, et l'armée de terre eut la liberté de commencer ses opérations. Les troupes romaines se répandirent dans la contrée et la mirent à contribution : ils purent envoyer jusqu'à vingt mille esclaves à Rome. Par la bonne fortune la plus rare, cette tentative audacieuse avait réussi du premier coup, et avec de médiocres sacrifices le but semblait atteint. Le sentiment de confiance qui animait les Romains sous ce rapport se montre dans la résolution que prit le Sénat de rappeler en Italie la plus grande partie de la flotte et la moitié de l'armée : Marcus Régulus resta en Afrique avec quarante vaisseaux, quinze mille hommes d'infanterie et cinq

cents de cavalerie. Cette confiance ne paraissait pas exagérée. L'armée carthaginoise, qui, dans son découragement, n'osait plus s'aventurer en plaine, subit son premier échec dans les défilés boisés, où elle ne pouvait faire usage de ses deux plus précieuses ressources, la cavalerie et les éléphants. Les villes se rendaient en masse, les Numides se soulevaient et envahissaient la contrée ouverte sur tous les points. Régulus pouvait espérer commencer la campagne suivante par le siège de la capitale, et, dans cette intention il prit ses quartiers d'hiver dans son voisinage immédiat, à Tunes.

L'énergie des Carthaginois était brisée. Ils demandèrent la paix. Mais les conditions proposées par le consul étaient inacceptables; non-seulement la cession de la Sicile et de la Sardaigne, mais la conclusion d'une alliance inégale avec Rome, qui aurait obligé les Carthaginois à renoncer à leur marine de guerre et à fournir des vaisseaux pour la marine romaine, c'étaient là des termes qui auraient placé Carthage au même niveau que Neapolis et Tarente, et qu'elle ne pouvait accepter tant qu'une armée carthaginoise tenait la campagne, et que la capitale était encore intacte. L'enthousiasme puissant qui s'empare des nations orientales, même les plus dégradées, à l'approche d'un péril extrême, cette énergie de l'extrême nécessité détermina les Carthaginois à des sacrifices qu'on ne pouvait guère attendre d'une nation de marchands.

*Negotiations
inutiles pour la
paix.*

*Préparatifs
de Carthage.*

Hamilcar, qui avait fait avec tant de succès la guerre de guérillas en Sicile contre les Romains, parut en Libye avec l'élite des troupes de Sicile, qui fournirent un noyau précieux pour la nouvelle levée. Les alliances et l'or des Carthaginois firent accourir sous leurs drapeaux des troupes considérables d'excellents cavaliers numides, et de nombreux mercenaires grecs; parmi ceux-ci on comptait le célèbre général Xantippus de Sparte, dont les talents d'organisateur et de tacticien rendirent de grands services à ses nouveaux maîtres (1). Tandis que les Carthaginois faisaient

(1) Le récit suivant lequel le talent militaire de Xantippe fut la première cause de salut de Carthage, est vraisemblablement exagéré; les officiers de Carthage

ainsi leurs préparatifs dans le cours de l'hiver, le général romain restait inactif à Tunes. Soit qu'il ne soupçonnât pas l'orage qui grondait sur sa tête, soit que l'honneur militaire lui défendit de faire ce que la situation exigeait, au lieu de renoncer à un siège qu'il n'était plus même en état d'essayer, et de s'enfermer dans la eidade de Clupea, il resta avec une poignée d'hommes devant les murs de la capitale, négligeant de protéger la ligne de retraite vers ses vaisseaux, et même de se procurer ce qui lui manquait avant tout, et ce que des relations avec les hordes numides révoltées lui auraient si facilement obtenu, une bonne cavalerie légère. Il se plaça volontairement, lui et son armée, dans la position où Agathocles s'était trouvé dans son aventure désespérée. Lorsque vint le printemps de 499 (235), les choses avaient si bien changé, que ce furent les Carthaginois qui ouvrirent les premiers la campagne, et qui présentèrent la bataille aux Romains. La même raison aurait dû engager les Romains à temporiser ; mais, dans la confiance de leur invincibilité en bataille rangée, ils acceptèrent le combat malgré leur nombre inférieur (car quoique le nombre des fantassins fût de deux côtés à peu près semblable, les quatre mille cavaliers et les cent éléphants des Carthaginois leur donnaient une supériorité décisive) ; et malgré la nature défavorable du terrain sur lequel les Carthaginois avaient été entraînés, une large plaine probablement peu éloignée de Tunes, Xantippe, qui commandait ce jour-là les Carthaginois, jeta d'abord sa cavalerie sur celle des ennemis qui, comme d'habitude, était placée sur les deux ailes de la ligne de bataille ; les escadrons peu nombreux des Romains furent en un instant dispersés comme de la poussière par

n'ont guère dû attendre des étrangers pour leur apprendre que la cavalerie légère d'Afrique serait plus utile en plaine que dans les montagnes ou les forêts. Polybe n'est pas absolument exempt de pareilles inventions, échos des corps de garde grecs.

On a dit que Xantippe fut mis à mort par les Carthaginois après la bataille ; mais c'est une fiction : il s'en alla volontairement, peut-être pour entrer au service de l'Égypte.

les masses de cavalerie ennemie, et l'infanterie romaine se vit bientôt attaquée en flanc et entourée par elle. Les légions, sans se laisser ébranler, marchèrent sur les lignes ennemies pour les attaquer ; et quoique les rangées d'éléphants qui les protégeaient arrêtaient l'aile droite et le centre des Romains, l'aile gauche du moins, dépassant les éléphants, atteignit l'infanterie mercenaire sur la droite de l'ennemi, et la culbuta complètement. Mais ce succès même entama les rangs romains. La masse principale, attaquée en avant par les éléphants, des deux côtés et par derrière par la cavalerie, eut beau se former en carré et se défendre héroïquement, il fallut bien qu'à la fin ces masses compactes fussent brisées et dispersées. L'aile gauche victorieuse se jeta sur le centre carthaginois encore intact, où l'infanterie libyenne lui préparait une destinée semblable. Par la nature du terrain et le nombre supérieur de la cavalerie ennemie, tous les combattants de ces masses furent taillés en pièces ou faits prisonniers : deux mille hommes seulement, principalement, sans doute, les troupes légères et les cavaliers, qui avaient été dispersés au commencement, gagnèrent, tandis que les légions romaines faisaient volte-face pour être écrasées, assez d'avance pour atteindre Clupea, quoique avec difficulté. Dans le petit nombre des prisonniers était le consul lui-même, qui mourut plus tard à Carthage ; sa famille, trouvant qu'il n'avait pas été traité par les Carthaginois selon les usages de la guerre, se vengea d'une manière terrible sur deux nobles carthaginois prisonniers, jusqu'à ce qu'enfin les esclaves eux-mêmes fussent émus de compassion et que, sur leur dénonciation, les tribuns mirent un terme à ces outrages (1).

(1) On ne sait pas autre chose de certain de la fin de Régulus ; même sa mission à Rome, qu'on place tantôt en 503 (251), tantôt en 513 (241), est très-imparfaitement prouvée. Les temps postérieurs, qui ne cherchaient dans la fortune et les malheurs des ancêtres que des thèmes de rhétorique, firent de Régulus un type d'infortune héroïque comme de Fabricius un type de pauvreté héroïque, et rattachèrent à son nom une foule d'anecdotes, inventées pour embellir l'histoire — embellissements incohérents qui forment un triste contraste avec la sérieuse et sobre histoire.

L'Afrique
évacuée.

Quand ces terribles nouvelles arrivèrent à Rome, le premier soin des Romains fut naturellement de sauver la garnison enfermée à Clupea. Une flotte romaine de trois cent cinquante voiles partit immédiatement, et après avoir remporté au promontoire Herméen, une brillante victoire dans laquelle les Carthaginois perdirent cent quatorze vaisseaux, cette flotte arriva à Clupea juste à temps pour tirer de leur position critique les restes de l'armée défaite, qui s'y étaient retranchés. Si elle avait été envoyée avant que la catastrophe fût arrivée, elle aurait pu changer la défaite en une victoire qui aurait probablement mis fin aux guerres puniques. Mais les Romains avaient alors si complètement perdu la tête, qu'après ce combat heureux devant Clupea, ils rembarquèrent toutes leurs troupes et mirent à la voile pour l'Italie, abandonnant volontairement une place importante et facile à défendre, qui leur assurait la possibilité d'un débarquement en Afrique, et livrant sans protection à la vengeance carthaginoise leurs nombreux alliés africains. Les Carthaginois ne négligèrent pas l'occasion de remplir leur trésor vide, et de faire comprendre clairement à leurs sujets les conséquences de la rébellion. Une contribution extraordinaire de mille talents d'argent (six millions cent mille francs) et de vingt mille bœufs fut levée, et les cheiks de toutes les hordes qui s'étaient révoltées furent mis en croix ; on dit qu'il y en eut trois mille, et que cette atrocité révoltante, commise par les autorités carthaginoise, fut le germe de la révolution qui éclata en Afrique quelques années après. Enfin, comme pour que la mesure du malheur des Romains fût comble, ainsi que l'avait été d'abord celle de leur bonheur, les trois quarts de la flotte qui retournait en Italie périrent avec les équipages dans une tempête violente ; quatre-vingts vaisseaux seulement arrivèrent au port ; juillet 499 (255). Les capitaines avaient annoncé le danger ; mais les amiraux improvisés n'en avaient pas moins donné l'ordre de mettre à la voile.

Reprise de la
guerre de
Sicile.

Après ces succès inespérés, les Carthaginois purent reprendre l'offensive, longtemps différée. Hasdrubal, fils d'Hannon, débarqua

à Lilybée avec une puissante armée, en état, particulièrement par le nombre énorme d'éléphants qu'elle possédait (il y en avait cent quarante), de tenir campagne contre les Romains. La dernière bataille avait prouvé qu'il était possible de suppléer jusqu'à un certain point, par les éléphants et la cavalerie, à l'absence d'une bonne infanterie. Les Romains recommencèrent aussi la guerre en Sicile; l'auéantissement de l'armée de terre avait, comme le prouve l'évacuation volontaire de Clupea, redonné dans le Sénat la haute main au parti qui ne voulait pas de la guerre d'Afrique, et se contentait de soumettre successivement les îles. Mais, pour cela aussi, il fallait une flotte, et comme celle qui avait vaincu à Mylæ, à Eknomos et au promontoire Herméen était détruite, on en construisit une nouvelle. On mit sur les chantiers deux cent vingt nouveaux vaisseaux; on n'avait pas encore entrepris d'en construire autant à la fois, et dans l'espace de temps incroyable de trois mois, ces vaisseaux furent prêts à mettre à la voile. Au printemps de 500 (254), la flotte romaine, comptant trois cents vaisseaux, neufs pour la plupart, parut sur la côté nord de la Sicile; Panormos, la ville la plus importante de la Sicile carthaginoise, fut enlevée par une attaque navale heureuse, et les petites places du pays, Soluntum, Cephaladium et Tyndaris, tombèrent de même entre les mains des Romains, de sorte que des villes situées le long de la côté septentrionale de l'île, Thermæ seule fut conservée par les Carthaginois. Panormos devint dès lors une des stations importantes des Romains en Sicile. La guerre de terre, néanmoins, ne fit pas de progrès; les deux armées restèrent en face l'une de l'autre devant Lilybée; mais les commandants romains, qui ne savaient comment faire face à la masse des éléphants, n'essayèrent pas de livrer une bataille rangée.

L'année suivante, 501 (253), les deux consuls, au lieu de poursuivre des avantages assurés en Sicile, préférèrent conduire une expédition en Afrique, dans le dessein, non d'y aborder, mais de ravager les villes de la côté. Ils accomplirent leur projet sans oppo-

sition ; mais après avoir donné sur ces bas-fonds difficiles et inconnus aux pilotes des eaux de la petite Syrté, et s'en être tirée avec peine, la flotte essuya, entre l'Italie et la Sicile, une tempête, qui lui coûta plus de cent cinquante vaisseaux : cette fois encore, les pilotes, après avoir représenté et supplié qu'on les laissât se diriger le long des côtes, avaient été obligés, par l'ordre des consuls, de gouverner droit de Panormos sur Ostie, par la pleine mer.

Suspension de
la guerre
maritime.

Le désespoir s'empara des pères de la cité : ils résolurent de réduire leur flotte à soixante voiles, et de limiter la guerre maritime à la protection des côtes et à l'escorte des transports. Par bonheur, la guerre continentale qui languissait en Sicile prit, juste à ce moment, un tour plus favorable. Après que, dans l'année 502 (252), Thermæ, le dernier point que possédassent les Carthaginois sur la côte nord, et l'importante île de Lipara, furent tombées entre les mains des Romains, le consul Gaius Cælius Metellus remporta l'année suivante, sous les murs de Panormos, une victoire éclatante sur l'armée aux éléphants ; été de 503 (251). Ces animaux, qu'on avait imprudemment placés en avant, furent blessés par les troupes légères des Romains, postées dans les fossés de la ville : quelques-uns tombèrent dans les fossés ; d'autres se retournèrent sur les Carthaginois, qui se précipitèrent pêle-mêle avec les éléphants vers le rivage, pour trouver un refuge dans les vaisseaux phéniciens. Cent vingt éléphants furent pris, et l'armée carthaginoise, dont la force reposait sur ces animaux, dut se renfermer de nouveau dans ses retranchements. Après qu'Eryx fut tombée entre les mains des Romains, dans l'été de 505 (249), il ne resta aux Carthaginois que Drepana et Lilybée. Carthage demanda pour la seconde fois la paix ; mais le triomphe de Metellus et l'épuisement de l'ennemi donnèrent le dessus au parti énergique du Sénat. La paix fut refusée ; on résolut de poursuivre avec ardeur le siège des deux villes de Sicile, et l'on mit de nouveau à la mer une flotte de deux cents voiles. Le siège de Lilybée, le premier grand siège régulier que les Romains aient entrepris et l'un des plus obstinés

que connaisse l'histoire, fut ouvert par les Romains avec des succès importants; leur flotte réussit à mouiller dans le port de la ville et à le bloquer du côté qui regardait la mer; cependant elle ne parvint pas à intercepter complètement le passage. Malgré les vaisseaux que l'on avait coulés et les palissades, malgré la garde incessante, des marins adroits, accoutumés aux écueils et aux bas-fonds, entretenrent une communication régulière entre les assiégés et la flotte carthaginoise dans le port de Drepana; après quelque temps même, une escadre de cinquante voiles carthaginiennes réussit à s'introduire dans le port, à y jeter des vivres en quantité et un renfort de dix mille hommes, et à s'en retourner sans combat. L'armée assiégeante n'était pas beaucoup plus heureuse; elle commença une attaque en règle: les machines furent dressées, et en peu de temps les batteries eurent renversé sept des tours des murailles: la brèche devint bientôt praticable. Mais l'habile général carthaginois, Himilco, prévint l'assaut en faisant construire un second mur derrière la brèche. Une tentative des Romains pour entrer en pourparlers avec la garnison fut également déjouée à temps. Enfin, après que les assiégeants eurent repoussé une première sortie, les Carthaginois parvinrent, dans une nuit d'orage, à brûler les machines des Romains. Les Romains abandonnèrent alors leurs préparatifs d'assaut et se contentèrent de bloquer la ville par terre et par mer. La perspective du succès semblait de cette manière fort éloignée, tant qu'on ne serait pas en état d'empêcher complètement l'entrée des vaisseaux ennemis; et l'armée des assiégeants n'était pas dans une condition fort supérieure à celle des assiégés, parce que leurs convois étaient fréquemment attaqués par la nombreuse et hardie cavalerie légère des Carthaginois, et que leurs rangs commençaient à se décimer par suite des maladies épidémiques de cette région insalubre. La conquête de Lilybée n'en était pas moins assez importante pour commander une patiente persévérance dans cette tâche, qui promettait d'être couronnée un jour du succès désiré.

Défaite de la
flotte romaine
devant Drepana.

Le nouveau consul, Publius Claudius, considérait la tâche de maintenir l'investissement de Lilybée comme trop peu importante; il eut l'idée de changer le plan d'opérations, et de tomber à l'improviste, avec ses nombreux vaisseaux nouvellement équipés, sur la flotte carthaginoise, à l'ancre dans le port voisin de Drepana, avec toute l'escadre d'investissement, qui avait pris à bord des volontaires des légions; il partit au milieu de la nuit, et après avoir navigué en bon ordre, son aile droite appuyée au rivage et son aile gauche en pleine mer, il atteignit la rade de Drepana au point du jour. Là commandait l'amiral phénicien Atarbas. Quoique surpris, celui-ci ne perdit pas sa présence d'esprit, et ne se laissa pas renfermer dans la rade, mais lorsque les Romains entrèrent dans cette rade, qui s'ouvre vers le sud en forme de boisseau, il en fit sortir ses vaisseaux par l'entrée opposée qui était encore libre, et se mit en ligne en dehors. Il ne restait à l'amiral romain d'autre parti que de rappeler aussi vite que possible les premiers vaisseaux de la rade, et de faire ses préparatifs de bataille en avant; mais, en conséquence de ce mouvement rétrograde, il perdit le libre choix de la position, et il dut recevoir la bataille sur une ligne qui, d'un côté, était dépassée de cinq vaisseaux par celle de l'ennemi (attendu qu'il n'eut pas le temps de déployer ses navires à leur sortie de la rade), et qui d'autre part était tellement resserrée vers la côte, que ses vaisseaux ne pouvaient ni se retirer, ni naviguer derrière la ligne, pour se secourir les uns les autres. La bataille n'était pas seulement perdue avant d'être commencée, mais la flotte romaine était tellement emprisonnée qu'elle tomba presque tout entière au pouvoir de l'ennemi. Le consul échappa, en s'enfuyant le premier; mais quatre-vingt-treize vaisseaux romains, plus des trois quarts de la flotte d'investissement, ayant à bord la fleur des légions romaines, tombèrent aux mains des ennemis. Ce fut le premier et unique grand combat naval dans lequel les Carthaginois l'emportèrent sur les Romains. Lilybée était en fait délivrée du côté de la mer; car bien que le reste de la flotte romaine fût retourné à sa première po-

sition, elle était trop faible pour bloquer sérieusement un port qui n'avait jamais été entièrement fermé, et elle ne pouvait se défendre contre l'attaque des vaisseaux carthaginois qu'avec l'assistance de l'armée de terre. La seule imprévoyance d'un officier inexpérimenté et criminellement léger avait rendu inutile tout ce qu'on avait gagné avec tant de peine par une guerre de retranchements longue et fatigante; et le peu de vaisseaux de guerre romains, qui avaient échappé aux suites de l'acte présomptueux du consul, fut détruit peu de temps après par la folie de son collègue. Le second consul, Lucius Junius Pullus, qui avait reçu la mission de porter à Syracuse les secours destinés à l'armée de Lilybée, et de convoier la flotte de transport le long de la côte sud de l'île avec deux flottes de cent vingt vaisseaux de guerre, commit, au lieu de réunir ses vaisseaux, la faute de laisser aller seul le premier transport, et de ne partir qu'avec le second. Lorsque le vice-amiral Karthalo, qui bloquait la flotte romaine dans la rade de Lilybée avec cent vaisseaux d'élite, en eut la nouvelle, il se dirigea vers la côte méridionale de l'île, coupa les deux escadres romaines, en se plaçant entre elles et les obligea à chercher un abri vers les rivages inhospitaliers de Gela et de Camarina, dans deux havres de refuge. Les attaques des Carthaginois furent, il est vrai, vaillamment repoussées par les Romains, avec l'aide des batteries de rivage, établies là, comme sur toutes les côtes, depuis longtemps; mais comme les Romains ne pouvaient plus songer à se réunir pour continuer leur voyage, Karthalo put laisser aux éléments le soin d'achever son œuvre. La violente tempête qui éclata bientôt anéantit complètement les deux flottes romaines dans leurs mauvaises rades, tandis que l'amiral phénicien, se tenant en pleine mer, y échappa avec ses vaisseaux peu chargés et bien dirigés. Les Romains eurent cependant le bonheur de sauver en majeure partie l'équipage et le chargement, 505 (249).

Anéantissement
de la flotte
romaine de
transport.

Le Sénat romain était perplexé. La guerre durait déjà depuis seize ans, et la scizième année semblait les laisser encore plus loin du

Perplexité des
Romains.

but que la première. Quatre grandes flottes avaient été anéanties dans cette guerre, et trois d'entre elles avec des armées romaines à bord; une quatrième armée de terre de l'île avait été détruite par l'ennemi à Lilybée, sans compter les innombrables victimes qu'avaient faites les petits combats sur mer, les batailles de Sicile, et surtout les guérillas, et les maladies. On peut calculer le nombre d'existences humaines qui y avaient succombé, en voyant que les rôles des citoyens, de 502 à 507 (252-247) seulement, avaient diminué de près de quarante mille têtes, la sixième partie de la population. Ce calcul ne comprend pas les pertes des alliés, qui avaient porté tout le poids de la guerre maritime, et au moins la moitié du poids de la guerre continentale. On ne peut se faire une idée des sacrifices financiers; mais les pertes directes en vaisseaux et en matériel, et celles que produisit la stagnation du commerce doivent avoir été énormes. Un mal plus grand encore, ce fut l'épuisement de tous les moyens par lesquels on avait cherché à terminer la guerre. On avait essayé un débarquement en Afrique avec des ressources fraîches, à une époque de victoires, et on avait complètement échoué. On avait tenté de prendre les villes de Sicile les unes après les autres; les petites places avaient été emportées; mais les deux forteresses maritimes, Lilybée et Drepana, demeuraient plus imprenables que jamais. Que devait-on entreprendre? En fait, le découragement était bien naturel. Les pères de la cité perdirent tout espoir: ils laissèrent les choses suivre leur cours, sachant bien qu'une guerre interminable et sans but était plus dangereuse pour l'Italie que la perte de son dernier homme et de son dernier écu, mais n'ayant ni courage, ni confiance dans leur peuple et dans la fortune, pour ajouter de nouveaux sacrifices à ceux qui avaient été prodigués inutilement. Ils renoncèrent à leur flotte; on encouragea tout au plus la piraterie, et, dans ce but, on mit les vaisseaux de guerre de l'État à la disposition des capitaines qui étaient prêts à poursuivre la guerre de corsaires pour leur propre compte. On continua encore nominale-ment la guerre con-

tinental, parce qu'on ne pouvait pas faire autrement ; mais on se contenta d'observer les forteresses siciliennes et de maintenir, quand cela était nécessaire, ce qu'on possédait ; ce qui, sans l'assistance d'une flotte, demandait une armée très-nombreuse et les préparatifs les plus coûteux.

C'était bien là, on jamais, le moment où Carthage était en position d'humilier sa puissante rivale. Qu'elle aussi sentit un certain épuisement, cela se comprend ; mais dans l'état où étaient les choses, les finances phéniciennes ne pouvaient pas être descendues assez bas pour empêcher les Carthaginois de continuer, d'une manière offensive et énergique, une guerre qui leur coûtait surtout de l'argent. Mais le gouvernement carthaginois n'était pas énergique ; il était faible et indolent quand il n'entrevoyait pas un gain facile et assuré, ou un extrême danger. Heureux d'être débarrassé de la flotte romaine, on laissa tomber aussi follement celle de Carthage, et on se mit, selon l'exemple de l'ennemi, à continuer la guerre de détail sur terre et sur mer, en Sicile et le long des côtes.

De cette manière s'en suivirent six années de guerre sans événements, 506-511 (248-243), les moins glorieuses que connaisse l'histoire romaine de ce siècle, et peu glorieuses aussi pour les Carthaginois. Un homme cependant, parmi ceux-ci, pensa et agit autrement que ses concitoyens. Hamilcar, nommé Barak ou Barkas, c'est-à-dire l'éclair, jeune officier de grande espérance, reçut dans l'année 507 le commandement suprême de la Sicile. Son armée mauquait, comme toutes les armées carthaginoises, d'une infanterie solide et exercée ; et le gouvernement, quoique peut-être en position de créer un pareil corps, et quoiqu'il fût, dans tous les cas, de son devoir de l'essayer, se contentait de regarder ses défaites, et, tout au plus, d'attacher à la croix le général vaincu. Hamilcar résolut de ne compter que sur lui-même. Il savait bien que Carthage était aussi indifférente que Rome pour ses mercenaires, et qu'il ne devait pas attendre de son gouvernement des recrues phéniciennes ou libyennes, mais tout au plus la permission de sauver la patrie

*Guerre de
détail en Sicile.*

avec ses troupes, comme il l'entendrait, à condition, bien entendu, que cela ne coûterait rien. Mais il se connaissait lui-même et il connaissait les hommes. Les mercenaires ne se souciaient nullement de Carthage; mais un vrai général peut remplacer pour les soldats la patrie par sa propre personnalité, et Hamilcar était de ces hommes-là. Après avoir habitué ses soldats à regarder en face le légionnaire romain dans la guerre d'avant-postes qui se poursuivait devant Drépane et Lilybée, il s'établit solidement avec ses troupes sur la montagne Eirecté (Monte Pellegrino, près de Palerme), qui domine comme une forteresse la contrée environnante, et les y fixant avec leurs femmes et leurs enfants, il leva des contributions dans la plaine, tandis que des corsaires phéniciens pillaient la côte d'Italie jusqu'à Cumes. Il enrichit ainsi son armée, sans demander d'argent aux Carthaginois, et gardant ses communications avec Drépane par mer, il menaça d'une surprise la ville importante de Panormos, dans son voisinage immédiat. Non-seulement les Romains ne réussirent pas à le déloger de ses rochers, mais comme la lutte avait duré quelque temps à Eirecté, Hamilcar se créa une autre position semblable sur l'Eryx. Cette montagne, à mi-côte de laquelle se trouvait la ville du même nom, et au sommet de laquelle était un temple d'Aphrodite, avait été jusque-là entre les mains des Romains, qui avaient de là inquiété Drépane. Hamilcar prit la ville, et assiégea le temple, tandis que les Romains, de leur côté, le bloquaient de la plaine. Les déserteurs celtes de l'armée carthaginoise qui étaient établis dans les défenses isolées du temple, bande de brigands qui, dans le cours du siège, pillèrent ce temple et se souillèrent de toute sorte d'excès, défendirent le sommet du rocher avec un courage désespéré; mais Hamilcar ne se laissa pas déloger de la ville, et garda toujours ses communications ouvertes par la mer avec la flotte et la garnison de Drépane. La guerre de Sicile semblait prendre une tournure de plus en plus défavorable aux Romains. Le gouvernement perdait dans cette lutte son argent et ses soldats, et les généraux

romains, leur honneur; il parut bientôt clair qu'aucun général romain n'était de taille à lutter avec Hamilcar, et le temps semblait approcher où le mercenaire carthaginois lui-même pourrait se mesurer avec le légionnaire. L'audace des corsaires d'Hamilcar ne faisait que redoubler sur les côtes d'Italie; un préteur avait déjà dû livrer combat à une bande de Carthaginois débarquée en ces lieux. Encore quelques années, et Hamilcar allait faire, en partant de la Sicile avec sa flotte, ce que plus tard son fils entreprit en se dirigeant par terre de l'Espagne.

Le Sénat romain, cependant, persévéra dans son inaction; le parti du désespoir y eut un instant la majorité. A la fin, un certain nombre d'hommes prévoyants et magnanimes résolurent de sauver l'État sans l'intervention du gouvernement, et de mettre fin à la ruineuse guerre de Sicile. D'heureuses expéditions de corsaires, si elles n'avaient pas relevé le courage de la nation, avaient cependant éveillé chez quelques-uns l'énergie et l'espérance; ces corsaires s'étaient réunis en escadre, avaient brûlé Hippo, sur la côte d'Afrique, et livré aux Carthaginois, devant Panormos, une bataille navale dans laquelle le succès avait été pour eux. Au moyen de contributions particulières, comme cela s'était fait à Athènes, mais non pas sur une aussi grande échelle, les riches patriotes romains construisirent une flotte, dont le noyau fut composé de bâtiments construits pour la guerre de corsaires, et qui fournirent les équipages exercés qui les montaient; cette flotte fut équipée avec beaucoup plus de soin que ne l'auraient été celles de l'État. Ce fait qu'un certain nombre de citoyens, dans la vingt-troisième année d'une guerre pénible, offrirent de leurs deniers à l'État une flotte de deux cents vaisseaux de ligne, montée par soixante mille matelots, est peut-être sans exemple dans les annales de l'histoire. Le consul Gaius Lutatius Catulus, à qui fut confié l'honneur de conduire cette flotte dans la mer de Sicile, n'y rencontra pour ainsi dire pas d'adversaires : les deux bâtiments carthaginois avec lesquels Hamilcar avait fait ses expéditions de corsaires, cédèrent devant le

Les Romains
construisent
une flotte.

Victoire de
Catulus auprès
d'Égusa.

nombre, et les Romains occupèrent, sans rencontrer d'obstacle, les ports de Lilybée et de Drépane, dont le siège par mer et par terre fut commencé immédiatement avec énergie. Carthage était complètement prise à l'improviste : les deux forteresses elles-mêmes, faiblement approvisionnées, étaient en grand danger. On se mit à équiper une flotte, mais quelque hâte qu'on y mit, l'année approchait de sa fin sans qu'une voile carthaginoise se fût montrée en Sicile; et lorsque, à la fin du printemps de 513 (241), les bâtiments réunis à la hâte parurent à la hauteur de Drépane, cette escadre méritait plutôt le nom de flotte de transport que de flotte de guerre. Les Phéniciens avaient espéré prendre terre sans être troublés, débarquer leurs provisions, et embarquer les troupes nécessaires pour livrer un combat naval; mais les vaisseaux romains leur barrèrent le chemin, et les obligèrent, lorsqu'ils se disposaient à faire voile de l'île Sacrée (aujourd'hui Maritima) vers Drépane, à accepter le combat près de la petite île d'Égusa (Favignano), 10 mars 513 (241). L'issue n'en fut pas un instant douteuse; la flotte romaine, bien construite et bien montée, et, par suite de l'absence du consul Catulus, que ses blessures reçues devant Drépane retenaient encore au lit, commandée par l'habile préteur Publius Valerius Falto, mit en désordre au premier choc les vaisseaux de l'ennemi, lourdement chargés et mal montés; cinquante furent coulés à fond, et les vainqueurs rentrèrent dans le port de Lilybée, avec soixante et dix navires capturés. Le dernier grand effort des patriotes romains avait porté ses fruits; il amena la victoire et par là même la paix.

Traité de paix

Les Carthaginois crucifièrent immédiatement le malheureux amiral, ce qui ne répara rien, et envoyèrent en même temps au général sicilien des pouvoirs illimités pour conclure la paix. Hamilcar, qui voyait un travail héroïque de sept ans anéanti par les fautes des autres, fut assez magnanime pour ne sacrifier ni son honneur militaire, ni son peuple, ni ses projets. On ne pouvait plus, il est vrai, garder la Sicile, parce que les Romains dominaient la mer, et on ne pouvait

espérer que le gouvernement carthaginois, qui avait vainement essayé de remplir son trésor vide par un emprunt d'État en Égypte, ferait encore une tentative pour armer la flotte romaine. Il renonça donc à la Sicile. En revanche, l'indépendance et l'intégrité de l'État et du territoire carthaginois furent expressément reconnues dans la forme ordinaire, c'est-à-dire que Rome s'engageait à ne pas entrer en alliance séparée avec les alliés de Carthage, comme Carthage avec ceux de Rome, c'est-à-dire avec les peuples soumis ou tributaires des deux États, à ne pas leur faire la guerre, à n'y pas exercer la souveraineté, et à ne pas y lever de soldats (1). En ce qui concerne les conditions secondaires, elles contenaient, bien entendu, la restitution gratuite des prisonniers romains et le paiement d'une contribution de guerre ; mais la proposition faite par Catulus, et suivant laquelle Hamilcar devait rendre les armes et les déserteurs romains, fut rejetée par les Carthaginois et avec succès. Catulus renonça à sa seconde demande, et assura aux Carthaginois la libre sortie de Sicile, contre la rançon raisonnable de dix-huit denarii par homme (quinze francs).

Si les Carthaginois ne désiraient pas la continuation de la guerre, ils pouvaient être satisfaits de ces conditions. Il se peut que le désir naturel de donner à la fois à la patrie la paix avec la victoire, le souvenir de Régulus et des vicissitudes de la guerre, le sentiment qu'un effort patriotique semblable à celui qui avait décidé la victoire ne pouvait être exigé ni renouvelé, peut-être même la personnalité d'Hamilcar aient décidé le général romain à cette condescendance. Ce qui est certain, c'est qu'on ne fut pas satisfait, à Rome, des conditions du traité, et que l'assemblée du peuple, sans doute sous l'influence des patriotes qui avaient équipé la dernière flotte, commença par refuser sa ratification. Nous ne savons quel

(1) Il est plus que probable que les Carthaginois promirent de n'envoyer aucun vaisseau de guerre sur le territoire de la symmachie romaine, par conséquent ni à Syracuse, ni peut-être même à Massalia (Zon., 8, 17) ; mais le texte du traité est muet sur ce point.

fut le but de ce refus, et nous ne sommes pas non plus en état de décider si les opposants à la proposition de paix la rejetèrent pour arracher encore à l'ennemi quelques concessions, ou s'ils se souvenaient que Régulus avait sommé Carthage de renoncer à son indépendance politique, et étaient décidés à poursuivre la guerre jusqu'à ce qu'ils eussent atteint ce but, de manière que ce ne fût plus une question de paix, mais de conquête. Si le refus eut en vue le premier de ces desseins, il échoua probablement; comparée à l'acquisition de la Sicile, toute autre concession avait peu d'importance, et, si l'on considérait la décision et le génie inventif d'Hamilcar, c'était beaucoup que de risquer le gain principal en demandant des concessions secondaires. Si, au contraire, le parti opposé à la paix voyait dans l'anéantissement politique complet de Carthage la seule conclusion qui pût satisfaire la république romaine, il montrait un grand tact politique et une grande prévoyance de l'avenir. Quant à savoir si les forces de Rome étaient suffisantes pour qu'on pût renouveler le dessein de Régulus, et le poursuivre assez longtemps, non-seulement pour briser le courage de Carthage, mais pour renverser ses murailles, c'est une autre question, qu'il est difficile de décider dans un sens ou dans l'autre.

Enfin, on confia la décision de cette grave question à une commission, qui devait la juger en Sicile, sur les lieux mêmes. Elle adopta le projet en substance; seulement elle éleva la rançon à 3,200 talents (19,750,000 fr.), dont un tiers devait être payé immédiatement, et le reste en dix paiements annuels. Si, outre l'abandon de la Sicile, le traité définitif contenait également la cession des îles situées entre l'Italie et la Sicile, ce ne put être évidemment qu'un changement de rédaction; car il va de soi-même qu'en renonçant à la Sicile, Carthage ne pouvait garder l'île de Lipara, occupée depuis longtemps par une flotte romaine, et il n'est ni juste ni vraisemblable de soupçonner qu'on eût intentionnellement introduit dans le traité une stipulation ambiguë.

On arriva enfin à s'accorder, et le chef non vaincu d'une nation vaincue sortit de ces montagnes qu'il défendait depuis si longtemps, et remit aux nouveaux maîtres de l'île ces forteresses que les Phéniciens avaient possédées sans interruption depuis au moins quatre cents ans, et dont les murs avaient repoussé tous les assauts des Grecs. L'Occident eut la paix, 515 (241).

Arrêtons encore un instant nos regards sur cette lutte, qui étendit les frontières romaines au delà de la mer qui entourait l'Italie. C'est une des plus longues et des plus pénibles que les Romains aient supportées; les soldats qui combattirent dans la bataille décisive n'étaient pas encore nés, pour la plupart, quand la guerre avait commencé. Cependant, malgré les épisodes incomparablement grands qu'elle présente, on ne pourrait citer une autre guerre qui ait été conduite par les Romains, au point de vue militaire comme au point de vue politique, avec moins de talent et de suite. Il n'en pouvait guère être autrement. La lutte arrivait au milieu de la transition qui transforma la politique italique, devenue insuffisante, en une politique de grand État, qui n'était pas encore parvenu à sa maturité. Le Sénat romain et le système militaire romain étaient admirablement organisés pour une politique purement italique. Les guerres que cette politique provoquait étaient purement continentales, et reposaient toujours sur la capitale, située au milieu de la péninsule, comme première base d'opération, et sur le réseau des forteresses romaines comme base secondaire. Les problèmes à résoudre touchaient donc à la tactique et non à la stratégie : les marches et les opérations n'occupaient que le second plan, les batailles le premier; la guerre de siège était dans l'enfance, la mer et la guerre maritime étaient encore presque inconnues. On comprend aisément (surtout si nous nous rappelons que dans les batailles de ce temps-là, où le combat à l'arme blanche prédominait, c'était réellement le combat singulier qui était décisif) comment une assemblée délibérante pouvait diriger ces opérations, et comment un homme qui était simplement maire de la cité pouvait

*Critique des
opérations
militaires des
Romaines.*

commander les troupes. Tout cela fut bouleversé en un instant. Le champ de bataille se transporta à une distance incommensurable, dans les régions inconnues d'un autre continent ; et, dans les espaces de la mer, chaque vague pouvait servir de chemin à l'ennemi, chaque port pouvait envoyer une flotte d'invasion. Le siège des places fortes, en particulier des fortifications des côtes, devant lesquelles les premiers tacticiens de la Grèce avaient échoué, les Romains durent alors le tenter pour la première fois. On ne pouvait plus se contenter d'une armée de terre et de milices civiles. Il fallut construire une flotte, et, ce qui était plus difficile, la mettre en œuvre ; il fallait trouver les vrais points d'attaque et de défense, réunir les masses et les diriger, calculer et combiner des expéditions lointaines et de longue durée ; si on ne le faisait pas, un ennemi beaucoup plus faible en tactique pouvait l'emporter sur un rival plus fort. Y a-t-il lieu de s'étonner que, dans de pareilles circonstances, les rênes du gouvernement aient échappé aux mains d'une assemblée du peuple et de maires généraux d'armée ?

Évidemment on ne savait pas, au commencement de la guerre, dans quelle entreprise on s'engageait. Ce ne fut que dans le courant de la lutte que les lacunes du système romain se manifestèrent les unes après les autres : l'absence d'une puissance navale, d'un commandement militaire fixe, l'incapacité des généraux et la complète nullité des amiraux. On y pourvut en partie par l'énergie, en partie par la chance, ce qui arriva pour la flotte. Mais cette puissante création n'était qu'une création de circonstance, et elle demeura telle en tout temps. On construisit une flotte romaine, mais on ne la naturalisa que nominalement, et on se conduisit avec elle comme une marâtre ; le service maritime resta peu honoré en comparaison du service respecté dans les légions ; les officiers de marine furent pour la plupart des Grecs italiotes, les équipages composés de sujets ou même d'esclaves et de proscrits. Le paysan italiote avait et conserva l'horreur de la mer. Parmi les trois choses que Caton regrettait dans sa vie, l'une était d'avoir fait par mer un voyage qu'il au-

rait pu faire par terre. Cela était dans la nature des choses : les vaisseaux n'étaient que des galères à rames, et le service de rameur pouvait difficilement être honoré ; on aurait pu du moins former des légions de marine et un corps d'officiers de marine romains. On aurait pu, en profitant de l'impulsion donnée à la nation, former graduellement un établissement naval important non-seulement par le nombre, mais encore par la perfection des voiles et par la pratique navale : la guerre de corsaires qui s'était développée dans cette longue lutte aurait pu servir de noyau à cette création ; mais le gouvernement ne fit rien de semblable. Cependant, la flotte romaine, avec sa grandeur indomptable, fut la plus noble création de cette guerre, et de même qu'au début, ce fut également à la fin la flotte qui assura le triomphe de Rome. Des lacunes bien autrement difficiles à combler furent celles qui ne pouvaient l'être que par une modification de la constitution. Que le sénat changeât de système militaire suivant la prédominance des partis qui le divisaient, et se laissât aller à des erreurs telles que l'évacuation de Clupea et la fréquente réduction de la flotte ; que le général d'une armée assiégeât les villes de Sicile, tandis que son successeur, au lieu de les obliger à la reddition, allait ravager les côtes d'Afrique, ou trouvait bon de livrer une bataille navale ; que surtout le commandement supérieur changeât légalement tous les ans, c'étaient autant d'inconvénients qu'on ne pouvait corriger sans soulever des questions constitutionnelles dont la solution était plus difficile que la construction d'une flotte, mais qui ne pouvaient se combiner avec la poursuite d'une guerre pareille. Avant toute chose, ni le Sénat ni les généraux ne savaient se reconnaître dans ce nouveau système de guerre. La campagne de Régulus est un exemple qui prouve avec quelle rare obstination ils pensaient que la supériorité de tactique l'emportait sur tout. Il y a peu de généraux à qui, comme à Régulus, la fortune ait pour ainsi dire mis les succès dans la main ; il se trouva en l'année 498 (250), presque au point où arriva Scipion cinquante ans plus tard, si ce n'est qu'il n'avait devant lui ni un Hannibal ni

une armée aguerrie. Mais le Sénat rappela la moitié de l'armée, dès qu'il eut constaté la supériorité de tactique des Romains ; dans sa confiance aveugle en cette supériorité, le général resta immobile, pour être battu stratégiquement, et il accepta la bataille où on la lui offrit, pour être battu selon les règles de la tactique. Cela était d'autant plus significatif, que Régulus était dans son genre un général habile et expérimenté. La méthode militaire rustique, avec laquelle on avait conquis l'Étrurie et le Samnium, fut la cause de sa défaite dans la plaine de Tunis. Le prince, très-vrai dans son domaine, que tout citoyen avait en lui l'étoffe d'un général, était devenu une erreur ; dans le nouveau système de guerre, il fallait des généraux formés à la guerre et doués du coup d'œil militaire, et tout maire de la cité n'avait pas ces qualités. Un arrangement encore plus mauvais, c'était celui par lequel on considérait le commandement suprême de la flotte comme une dépendance du commandement suprême de l'armée, et par lequel le chef de la cité voulait jouer non-seulement au général, mais à l'amiral. Les plus cruels désastres que Rome éprouva dans cette guerre étaient attribuables, non aux tempêtes et encore moins aux Carthaginois, mais à la présomptueuse folie de ses citoyens amiraux.

Rome l'emporta à la fin ; mais son consentement à un profit de la guerre bien inférieur à celui qu'on avait ambitionné, et même qui avait été offert, l'énergique opposition que la paix rencontra à Rome prouvent le caractère indécis et superficiel de la victoire comme de la paix. Si Rome triompha, elle dut ce triomphe sans doute en partie à la faveur des dieux et à l'énergie de ses citoyens, mais encore plus aux erreurs militaires de ses ennemis, qui dépassèrent de beaucoup les siennes.

CHAPITRE III

EXTENSION DE L'ITALIE JUSQU'A SES FRONTIÈRES NATURELLES.

La confédération italique, telle qu'elle était sortie des crises du v^e siècle, ou, en d'autres termes, l'État d'Italie réunissait sous l'hégémonie romaine les communautés urbaines et cantonales placées entre l'Apennin et la mer d'Ionie. Mais avant que le v^e siècle fût terminé, ces frontières étaient déjà dépassées des deux côtés, et au delà de l'Apennin comme au delà de la mer, il existait des communautés italiques appartenant à la confédération. Au nord, la république avait, pour venger d'anciens et de nouveaux griefs, anéanti en 471 (283) les Sénonais celtiques, et au s.e., dans la grande guerre de 490 (264) à 313 (241), ils avaient chassé les Phéniciens de l'île de Sicile. Au nord, outre la colonie de citoyens de Sena, il y avait en particulier la ville latine d'Ariminum, au sud la communauté des Mamertins à Messana, toutes deux appartenant à la confédération dirigée par Rome; et comme toutes deux étaient, au point de vue national, d'origine italique, elles avaient part toutes deux aux droits communs et aux obligations communes de la confédération

Frontières
naturelles de
l'Italie.

italique. C'était peut-être la pression des circonstances présentes, plutôt qu'une politique à longue vue, qui avait motivé ces agrandissements ; mais on comprend, au moins après les grands succès obtenus contre Carthage, qu'une idée politique nouvelle et plus large ait fait son chemin dans le gouvernement romain : la configuration naturelle de la péninsule aurait suffi d'ailleurs à la suggérer. Au double point de vue politique et militaire, Rome avait raison de transporter sa frontière du nord des Apennins, peu élevés et faciles à traverser, vers la puissante muraille de montagnes qui sépare le nord de l'Europe du midi, les Alpes, et de combiner avec la domination de l'Italie celle des mers et des îles situées à l'ouest et à l'est de la péninsule ; et comme l'expulsion des Phéniciens de la Sicile avait effectué la partie la plus difficile de la tâche, bien des circonstances se réunissaient pour en faciliter l'achèvement au gouvernement romain.

La Sicile devient
une dépendance
de l'Italie.

Dans la mer Occidentale, qui occupait beaucoup plus les Italiens que la mer Adriatique, la position la plus importante était la grande île de Sicile, riche en productions et en ports, et dont la plus grande partie était tombée au pouvoir des Romains à la suite de la paix avec Carthage. Le roi Hiéron de Syracuse qui, dans les vingt-deux dernières années de la guerre, était resté inébranlable dans sa fidélité à l'alliance romaine, aurait eu droit à un agrandissement de territoire ; mais, si la politique romaine n'avait entrepris la guerre que dans le dessein de ne tolérer que des États secondaires dans la péninsule, la conclusion de la guerre les avait décidés à garder la Sicile pour eux-mêmes. Hiéron dut se contenter de conserver dans son intégrité son territoire, c'est-à-dire, outre le district propre de Syracuse, les territoires de Elorus, Neetum, Acræ, Leontini, Megara et Tauromenium, et son indépendance dans ses relations extérieures, faute peut-être de prétexte qui permit de les lui enlever : il dut se réjouir de ce que la guerre entre les deux grandes puissances ne se fût pas terminée par le complet anéantissement de l'une d'elles, ce qui laissait au moins subsister la possi-

bilité de l'existence d'un pouvoir intermédiaire dans la Sicile. Dans le reste de l'île, et par conséquent dans la plus grande partie de beaucoup, à Panorme, à Lilybée, à Acragas, à Messana, les Romains furent chez eux, regrettant seulement que la possession de cette belle île ne suffît pas pour convertir la mer Occidentale en un lac romain, ce qui ne pouvait se faire tant que la Sardaigne restait carthaginoise. Mais, bientôt après la conclusion de la paix, se pré-
La Sardaigne devient romaine.
 senta la perspective inattendue d'enlever aux Carthaginois la seconde île de la Méditerranée. En Afrique, immédiatement après la conclusion de la paix, mercenaires et sujets avaient fait cause commune pour se soulever contre les Phéniciens. C'était surtout le gouvernement carthaginois sur qui retombait la responsabilité de cette insurrection. Hamilcar n'avait pu, pendant les dernières années de la guerre, payer, comme auparavant, les mercenaires de Sicile sur ses propres ressources, et il avait vainement demandé qu'on lui envoyât de l'argent de Carthage; il pouvait, lui avait-on répondu, envoyer ses troupes à Carthage pour être dissoutes et payées. Il obéit; mais comme il connaissait les hommes à qui il avait affaire, il les embarqua prudemment par petits détachements, afin que le gouvernement pût les congédier par troupes ou les séparer, et il déposa son commandement. Mais toute sa prudence échoua, moins devant les caisses vides du trésor que devant la routine bureaucratique et l'inintelligence du gouvernement. On attendit que l'armée tout entière fût de nouveau réunie en Libye, et on voulut alors diminuer la solde qui avait été promise. Naturellement, une émeute éclata parmi les troupes, et la conduite hésitante et molle des autorités leur montra ce qu'elles pouvaient faire. Le plus grand nombre des soldats étaient originaires de districts gouvernés par Carthage ou soumis à elle; ils connaissaient les sentiments qu'avaient provoqués dans ces districts les exécutions officielles qui avaient suivi l'expédition de Régulus, et les taxes écrasantes dont on les avait chargés, et ils connaissaient aussi leur gouvernement, qui ne tenait jamais sa parole, et ne pardonnait

jamais ; ils savaient ce qui les attendait s'ils se retiraient chez eux avec leur solde arrachée par l'émeute. Depuis longtemps les Carthaginois avaient creusé la mine, et ils la remplissaient maintenant d'hommes qui ne pouvaient qu'y mettre le feu. La révolte se répandit, comme un feu follet, de garnison en garnison, de village en village ; les femmes libyennes apportaient leurs parures, pour payer la solde des mercenaires ; un certain nombre de citoyens carthaginois, et parmi eux plusieurs des officiers les plus distingués de l'armée de Sicile, furent victimes de l'irritation de la multitude. Carthage fut bientôt assiégée de deux côtés, et l'armée, qui fit une sortie hors de la ville, fut complètement défaite par suite de l'incapacité de son général.

Quand les Romains virent ainsi leur ennemi détecté, et encore très-redouté, enveloppé dans un danger plus grand qu'aucun de ceux qu'avait causés la guerre avec Rome, on commença à regretter de plus en plus le traité de 313 (241), qui, s'il n'avait pas été fait trop précipitamment, passait du moins pour tel aux yeux de tous, et on oublia bientôt à quel point Rome avait été alors épuisée, tandis que Carthage était pleine de ressources. La pudeur empêchait de faire ouvertement alliance avec les rebelles : en fait, même, on donna, par exception, aux Carthaginois la permission de lever en Italie des mercenaires pour cette guerre, et on défendit aux marins italiotes toute relation avec les Libyens. Mais on peut douter que Rome ait agi sérieusement dans ces actes de bonne amitié ; car, en dépit de tout, les rapports entre les insurgés d'Afrique et les marins Romains continuèrent, et lorsque Hamilcar, que le danger extrême avait fait de nouveau placer à la tête de l'armée carthaginoise, eût saisi et fait emprisonner un certain nombre de capitaines italiotes compromis dans ces affaires, le Sénat romain intercéda pour eux auprès du gouvernement carthaginois, et obtint leur mise en liberté. Les insurgés eux-mêmes paraissaient reconnaître dans les Romains leurs alliés naturels ; les garnisons sardes, qui comme le reste de l'armée carthaginoise s'étaient déclarées pour l'insurrec-

tion, offrirent de livrer l'île aux Romains, quand ils se virent hors d'état de la défendre contre les attaques des indomptables montagnards de l'intérieur ; vers 513 (239) ; des propositions semblables furent faites par la ville d'Utique, qui avait pris de même part à la révolte, et qui était maintenant réduite à la dernière extrémité par les armes d'Hamilcar. Cette dernière proposition fut repoussée par les Romains, sans doute parce qu'en l'acceptant, ils se seraient trouvés hors des frontières naturelles de l'Italie et par conséquent plus loin que le gouvernement romain n'était disposé à aller : au contraire, ils écoutèrent les propositions des révoltés de Sardaigne, et reçurent de leurs mains la portion de la Sardaigne qui avait été entre les mains des Carthaginois, 516 (238). Dans cette circonstance plus que dans l'affaire des Mamertins, les Romains méritèrent le reproche qu'une nation grande et victorieuse n'avait pas dédaigné de fraterniser avec un ramassis de mercenaires, de partager avec eux les dépouilles, et n'avait pas eu assez de désintéressement pour préférer à un gain momentané la conduite que suggérerait la justice. Les Carthaginois, dont les troubles étaient précisément à leur apogée au moment de l'occupation de la Sicile, gardèrent provisoirement le silence sur cette injustifiable violence ; quand le danger fut éloigné, contre toute attente et probablement contre l'espérance des Romains, par le génie d'Hamilcar et que Carthage eut replacé l'Afrique sous sa complète domination, 517 (237), on vit paraître à Rome des ambassadeurs carthaginois, pour réclamer la restitution de la Sardaigne. Mais les Romains, peu disposés à lâcher leur proie, répondirent par l'exposition d'une foule de griefs pour des injures imaginaires ou qui du moins n'avaient aucun rapport à la circonstance présente, et qu'ils prétendirent avoir été infligées par les Carthaginois aux négociants romains, et ils se hâtèrent de déclarer la guerre (1). On vit là se déployer dans toute son

(1) On ne peut mettre en doute que la renoncialion aux îles situées entre la Sicile et l'Italie, spécifiées par le traité de 513 (241) ne comprenait pas la cession de la Sardaigne, mais on ne peut pas précisément prouver que les Romains aient

impudeur le principe suivant lequel tout ce qu'on a le pouvoir de faire en politique est légitime. Un juste ressentiment devait décider les Carthaginois à accepter la guerre ; si Catulus avait insisté cinq ans auparavant sur la cession de la Sardaigne, la guerre aurait probablement suivi son cours. Mais à cette époque, lorsque les deux îles étaient perdues et la Libye frémissante, et que l'État était réduit à la dernière extrémité par une guerre de vingt-quatre ans avec Rome, et une guerre civile de cinq ans sans interruption, il fallait se soumettre. Ce ne fut qu'après des supplications répétées, et après que les Phéniciens se furent engagés à payer, pour les préparatifs de guerre faits si étourdiment, une rançon de 1,200 talents (7,500,000 fr.), que les Romains renoncèrent, à contre-cœur, à la guerre. Ainsi, Rome acquit sans effort la Sardaigne, à laquelle elle ajouta la Corse, l'antique possession étrusque, dans laquelle, depuis la dernière guerre peut-être, étaient restées quelques garnisons romaines. Cependant, les Romains se bornèrent, comme l'avaient fait les Carthaginois, à occuper en Sardaigne, et encore plus dans la sauvage Corse, les côtes de la mer. On continua avec les indigènes de l'intérieur une guerre incessante, ou plutôt une chasse à l'homme : on les poursuivait avec des chiens, et ceux qui étaient pris étaient envoyés au marché des esclaves ; mais on ne parvint pas à une soumission sérieuse. Ce n'était pas pour l'île elle-même qu'on l'avait occupée, mais pour la sécurité de l'Italie. Depuis qu'elle possédait les trois grandes îles, la confédération pouvait dire que la mer Tyrrhénienne était à elle.

Organisation du
gouvernement
des possessions
transmarines.

L'acquisition des îles de la mer Italique occidentale introduisit dans l'administration politique de Rome une distinction qui, suivant toute apparence, naquit de simples considérations de convenance accidentelle, mais qui n'en a pas moins été de la plus grande importance dans la suite des temps ; la distinction entre le gouvernement des possessions de terre ferme et celui des posses-

donné ce prétexte pour occuper l'île trois ans après la paix. S'ils l'avaient fait, ils auraient simplement ajouté une folie diplomatique à leur effronterie politique.

sions transmarines, ou, pour employer une expression qui devint habituelle, la distinction entre l'Italie et les provinces. Jusque-là, les deux premiers magistrats de la communauté, les consuls n'avaient pas eu de limites dans leur champ d'action, et leur juridiction s'était étendue aussi loin que le gouvernement romain lui-même. Il va de soi qu'en fait ils se partageaient les fonctions, et qu'ils étaient liés dans leur juridiction par les règlements antérieurs; ainsi, la juridiction sur les citoyens romains devait, dans tous les cas, être laissée au préteur, et dans les communautés latines, ou dans les autres communautés autonomes, les traités existants devaient être respectés. Les quatre questeurs qui, depuis 487 (267), se partageaient l'Italie, ne limitaient pas, au moins dans la forme, le pouvoir consulaire, attendu qu'en Italie comme à Rome ils n'étaient conservés que comme des suppléants dépendant des consuls. Il semble que ce mode d'administration ait été également appliqué aux territoires conquis sur Carthage, et que la Sicile comme la Sardaigne aient été pendant quelque temps gouvernées par des questeurs, sous la surveillance des consuls; mais on dut bientôt se convaincre qu'il était indispensable d'avoir des magistrats particuliers pour les possessions d'outre-mer. De même qu'on avait été obligé d'abandonner la concentration de la juridiction romaine entre les mains des préteurs, lorsque la république s'était agrandie, et d'envoyer des juges suppléants dans les districts les plus éloignés, il fallut renoncer de même à la concentration administrative et politique dans la personne des consuls. Pour chacune des nouvelles provinces d'outre-mer, c'est-à-dire la Sicile et la Sardaigne augmentée de la Corse, on nomma un consul auxiliaire qui, en titre, était inférieur au consul et égal au préteur, mais qui, d'ailleurs, comme autrefois le consul, avant l'institution de la préture, était dans sa sphère d'action commandant en chef, magistrat principal et juge suprême. L'administration directe des finances fut seule enlevée à ces nouveaux fonctionnaires, de même qu'elle avait été dès l'abord enlevée aux consuls; un

ou plusieurs questeurs les accompagnaient ; ils étaient, sous tous les rapports, sous leur dépendance, et étaient considérés officiellement, pour ainsi dire, comme des fils de la maison chez les préteurs, mais ils étaient spécialement chargés d'administrer les finances, et devaient rendre compte de leur administration au Sénat, quand ils quittaient leur charge.

Organisation
des provinces.

Cette différence dans l'administration du pouvoir suprême était la seule distinction légale qui existât entre les possessions continentales et celles d'outre-mer. Les principes d'après lesquels Rome avait organisé ses territoires d'Italie furent, du reste, appliqués aussi aux districts extra-italiques. Naturellement, ces communautés avaient perdu leur indépendance dans les relations extérieures. Quant aux rapports intérieurs, aucun habitant de la province ne pouvait y acquérir de propriété hors des limites de son propre district, ni même peut-être y contracter un mariage valide. D'autre part, le gouvernement romain toléra, au moins en Sicile, l'organisation fédérative des cités, qui ne présentait guère de danger, et même les assemblées générales de Sicile avec leur droit inoffensif de pétition et de doléance (1). Dans le système monétaire, il n'était pas praticable de déclarer d'un seul coup que le cours romain était le seul type valable dans toutes les îles ; mais il semble avoir obtenu, dès l'abord, un cours légal ; et, au moins, en général, le droit de battre monnaie avec les métaux précieux paraît avoir été enlevé aux villes de la Sicile romaine (2). D'autre part, uon-seu-

(1) Cette assertion est justifiée d'une part par le témoignage des « Siculi » contre Marcellus (Tit.-Liv., XXVI, 26, suiv.), de l'autre par les pétitions collectives de toutes les cités siciliennes (Cic. Verr., II, 42, 102, 45, 114, 50, 146 ; III, 88, 204) ; enfin par l'analogie connue (Marquardt, Manuel, 3, 1, 267). De ce qu'il n'y avait pas de *commercium* entre les différentes cités, il n'en faut pas conclure qu'il n'y avait pas de *concilium*.

(2) Le droit de frapper des monnaies d'or et d'argent ne fut pas monopolisé aussi strictement par Rome dans les provinces qu'en Italie, évidemment parce que la monnaie d'or et d'argent frappée d'après le type non romain y était de moindre importance. Mais dans les provinces aussi, les hôtels des monnaies ne durent, en

lement la propriété foncière fut respectée dans toute la Sicile; car le principe, que la terre placée eu dehors de l'Italie tombait par le droit de la guerre aux mains des Romains, était encore inconnu aux Romains; mais les communautés siciliennes et sardes conservèrent, en général, leur gouvernement particulier et une certaine autonomie. Les constitutions démocratiques furent partout mises de côté, et dans toutes les villes la puissance fut livrée aux mains des consuls qui représentaient l'aristocratie urbaine; de plus, les communautés de Sicile, au moins, furent obligées d'instituer une espèce d'évaluation générale correspondant au cens romain qui se faisait tous les cinq ans; c'était là le résultat nécessaire de la subordination au Sénat romain, qui n'aurait pas pu gouverner avec des *ecclesiæ* grecques, et sans la surveillance des ressources financières et militaires des communautés dépendantes; le même système fut suivi, du reste, sous tous les rapports dans les territoires italiques.

Propriété.

Mais auprès de cette égalité essentielle de droits, on vit s'établir entre les communautés italiques d'une part et les cités d'outre-mer de l'autre une distinction pratique, il est vrai, mais très-importante dans ses effets. Les communautés d'outre-mer ne fournissaient pas de contingent fixe à l'armée ou à la flotte (1), et elles perdirent le droit de porter les armes, au moins en ce sens que leurs soldats ne pouvaient être employés que sur l'appel des préteurs romains pour la défense de leur propre pays, et que le gouvernement romain était libre d'envoyer à son gré des troupes italiques dans les îles. Au lieu de contingent, on payait à Rome le dixième des produits agricoles de la Sicile,

Dîmes et douanes.

général, frapper que des monnaies de cuivre ou de petites monnaies d'argent; les communautés même les mieux traitées de la Sicile romaine, telles que les Mamertini, les Kentoripini, les Alatini, les Segestani, et les Panormitains même ne battaient que de la monnaie de cuivre.

(1) Cela est impliqué dans l'expression de Hiéron (Tit.-Liv., XXII, 37); il savait, dit-il, que les Romains n'employaient que de l'infanterie et de la cavalerie romaines et latines, et qu'ils admettaient tout au plus « les étrangers » dans les troupes légères.

et une taxe de cinq pour cent sur la valeur de tous les articles de commerce exportés des ports de Sicile, ou qu'on y importait. Ce n'était pas là au fond une mesure nouvelle. Les impôts levés par le roi de Perse et la république de Carthage avaient le même caractère que cette dime, et, en Grèce même, une taxe semblable avait été pendant longtemps associée, sur le modèle oriental, avec la tyrannie, et parfois même avec l'hégémonie. Les Siciliotes en particulier avaient longtemps payé la dime, soit à Syracuse, soit à Carthage, et avaient longtemps levé des droits de douane pour le compte des autres : « Nous avons, dit Cicéron, reçu les cités de Sicile dans notre clientèle et notre protection, en les laissant continuer à vivre sous la même loi qui les avait gouvernées jusqu'alors, et elles ont obéi à la république romaine de la même manière qu'elles avaient obéi jusque-là à leurs propres maîtres. » On doit tenir compte de cela; mais continuer une injustice, c'est la commettre. Appliqué non pas aux sujets, qui ne faisaient que changer de maîtres, mais à leurs nouveaux maîtres, l'abandon du principe à la fois sage et magnanime de la politique romaine, suivant lequel Rome ne devait accepter de ses sujets que le service militaire, et jamais une compensation pécuniaire, cet abandon eut une importance fatale, en comparaison de laquelle tout allègement dans les impôts et dans la manière de les lever, non plus que toutes les exceptions de détail, n'avaient aucune valeur. De telles exceptions étaient faites, sans doute, en différentes circonstances. Messana fut admise directement dans la confédération des *togati*, et, comme les cités grecques d'Italie, fournit son contingent à la flotte romaine. Un certain nombre d'autres cités : Segesta et Halikiae, qui, les premières parmi les villes carthaginoises de Sicile, avaient passé à l'alliance romaine, Kentoripa, ville intérieure de l'Est, qui avait pour mission de surveiller le territoire de Syracuse tout voisin (1), sur la côte nord Alæsa, qui, la première des villes

(1) Ceci est prouvé par un simple regard jeté sur la carte, et aussi par la disposition exceptionnelle remarquable qui permettait aux Kentoripini de s'établir sur

grecques libres, s'était attachée aux Romains ; surtout Panormos, jusque-là capitale de la Sicile carthaginoise, et destinée à continuer d'être celle de la Sicile romaine, si elle ne fut pas admise dans la confédération militaire d'Italie, reçut avec d'autres faveurs l'immunité des tributs et de la dîme, de sorte que sa situation, au point de vue financier, était plus favorable même que celle des communautés italiques. Les Romains appliquèrent aussi à la Sicile la vieille règle de leur politique, en subdivisant les communautés dépendantes en plusieurs classes, avec des privilèges différents ; mais les communautés de Sicile et de Sardaigne occupèrent, en somme, une position non d'alliance dépendante, mais de sujétion tributaire bien caractérisée.

Il est vrai que cette distinction profonde entre les cités qui fournissaient des contingents et celles qui payaient tribut, ou qui, du moins, ne fournissaient pas de contingent, ne coïncidait pas exactement, au point de vue légal, avec la distinction entre l'Italie et les provinces. Des communautés d'outre-mer pouvaient appartenir à la confédération italienne ; les Mamertins, par exemple, étaient sur le pied d'égalité avec les Sabelliens italiques, et il n'y avait même pas d'obstacle légal qui empêchât l'établissement de nouvelles communautés avec les droits latins en Sicile et en Sardaigne aussi bien que dans les territoires situés en deçà des Apennins. Des cités du continent pouvaient être privées du droit de porter les armes et devenir tributaires : cela était déjà arrivé pour certains districts celtes du Pô, et ce système fut fort étendu dans la suite des temps. Mais, en réalité, les cités qui fournissaient des contingents eurent une situation aussi prépondérante sur le continent que les cités tributaires dans les îles ; et tandis que Rome ne songeait pas à faire des établissements italiques dans la Sicile, avec sa civilisation hellénique, ou dans la Sardaigne, elle avait sans doute

L'Italie et les provinces.

tous les points de la Sicile. Ils avaient besoin, comme espions romains, de la plus grande liberté de mouvement. En outre Kentoripa paraît avoir été au premier rang des cités qui passèrent à Rome.

dès lors résolu non-seulement de soumettre la contrée barbare entre l'Apennin et les Alpes, mais aussi, à mesure que les conquêtes avançaient, d'y établir de nouvelles communautés d'origine italique, avec les droits latins. Ainsi, les possessions d'outre-mer ne furent pas seulement réduites à un état de sujétion, mais destinées à rester éternellement sujettes; tandis que le territoire officiel récemment assigné aux consuls, ou, ce qui est la même chose, le territoire continental des Romains, devait devenir une Italie plus étendue, qui irait des Alpes à la mer Ionienne. Au premier abord, il est vrai, cette conception essentiellement géographique de l'Italie ne coïncidait pas complètement avec la conception politique de l'Italie confédérée : elle était sous un rapport plus large, sous un autre plus étroite. Mais dès lors les Romains considérèrent tout l'espace qui atteignait les Alpes comme l'*Italia*, c'est-à-dire le domaine présent ou futur des *togati*, et comme cela exista et existe encore dans l'Amérique du Nord, la frontière fut provisoirement désignée au point de vue géographique, jusqu'au moment où le terrain serait également occupé au point de vue politique par l'extension de la colonisation (1).

(1) Cette distinction entre l'Italie comme continent romain ou province consulaire d'une part et le territoire d'outre-mer ou province prétorienne de l'autre apparaît déjà dans le VI^e siècle, appliqué de manière diverse. La règle religieuse, suivant laquelle certains prêtres ne pouvaient pas quitter Rome (Val. Max., I, 4, 2) fut interprétée sans doute en ce sens qu'ils ne devaient pas traverser la mer. (Tit.-Liv., *Ép.* XIX, 37, 51; Tac. *Ann.* 111, 58, 71; Cic. *Phil.* XI, 8, 18; Conf. Tit.-Liv., XXVIII, 38, 44, ep., 59). La distinction apparaît plus clairement encore dans l'interprétation qu'on proposa, en 544, de l'ancienne règle : que le consul ne pouvait nommer le dictateur que sur le sol romain, en ce sens que le sol romain comprenait toute l'Italie (Tit.-Liv., XXVII, 5). L'érection du district celté placé entre les Alpes et l'Apennin en une circonscription particulière, distincte du territoire consulaire et régulièrement sujette à un magistrat spécial, fut l'ouvrage de Sylla. Il ne faut pas naturellement objecter, à ce point de vue, que déjà au VI^e siècle la Gaule ou Ariminum était souvent désignée sous le nom de province (*provincia*), appartenant ordinairement à l'un des consuls. *Provincia*, comme on le sait, désignait dans l'ancien langage non pas ce que nous appelons maintenant province, c'est-à-dire un espace particulier assigné comme circonscription à un

Dans la mer Adriatique, à l'entrée de laquelle la colonie puissante et dès longtemps préparée de Brundisium avait enfin été fondée pendant la guerre avec Carthage, 510 (244), la suprématie de Rome avait été dès l'abord incontestée. Dans la mer Occidentale, Rome avait dû écarter ses rivales; dans la mer Orientale, les querelles des Grecs amenèrent les choses au point que tous les États de la Péninsule durent rester impuissants ou l'étaient en effet. Le plus important de ces États, la Macédoine avait été, sous l'influence de l'Égypte, repoussée de la mer Adriatique supérieure par les Éto liens, comme du Péloponèse par les Achéens, et était à peine en état de protéger les frontières du nord contre les Barbares. Une preuve du désir qu'avaient les Romains d'abaisser la Macédoine et son allié naturel le roi de Syrie, et de leur étroite alliance avec l'Égypte pour cet objet, c'est l'offre remarquable qu'à la fin de la guerre avec Carthage, ils firent au roi Ptolémée III Évergète, de l'aider dans la guerre qu'il faisait, à cause du meurtre de Bérénice, contre Seleukus II Kallinikos de Syrie, et dans laquelle, vraisemblablement, la Macédoine avait pris parti pour ce dernier. En général, les relations de Rome avec les États helléniques devinrent plus intimes; le Sénat négociait déjà avec la Syrie, et intercédait auprès de Seleukus, dont nous venons parler, en faveur des Troyens, leurs frères d'origine.

Il n'y eut aucune intervention directe de Rome dans les affaires des puissances orientales, tant que Rome n'en eut pas besoin pour ses desseins. La ligue achéenne qui avait été coupée dans sa fleur par l'étroite politique de coterie d'Aratus, la république de l'ansquenets des Éto liens, le royaume de Macédoine en décadence suffisaient à s'abaisser réciproquement, sans que l'intervention romaine fût nécessaire; et les Romains évitèrent les acquisitions

magistrat principal permanent, mais simplement les fonctions assignées au magistrat particulier par la loi, le décret du Sénat, ou par convention, et, en ce sens, il était certainement permis à l'un des consuls d'entreprendre le gouvernement de l'Italie du Nord : ce fut même dans un temps la règle.

d'outre-mer avec autant de soin qu'ils les recherchèrent plus tard. Lorsque les Acarnaniens, faisant valoir le prétexte que, seuls de tous les Grecs, ils n'avaient pas pris part à la destruction de Troie, demandèrent aux descendants d'Énée de les défendre contre les Étoliens, le Sénat essaya une médiation diplomatique; mais lorsque les Étoliens eurent répondu à leur façon bizarre, l'intérêt d'antiquaire n'alla pas jusqu'à décider les sénateurs à entreprendre une guerre par laquelle ils débarrasseraient la Macédoine de son ennemi héréditaire; vers 515 (239).

*Piraterie
illyrienne.*

Le fléau de la piraterie lui-même qui, dans un tel état de choses, dominait presque exclusivement sur la côte de l'Adriatique, et dont le commerce italien avait beaucoup à souffrir, fut supporté par les Romains avec une patience merveilleuse, patience qui venait directement de leur aversion radicale pour la guerre maritime et du triste état de leur marine. Mais, à la fin, le fléau devint trop fort. Avec le concours de la Macédoine, qui ne trouvait plus l'occasion de continuer son ancienne fonction de protectrice du commerce grec contre les corsaires de l'Adriatique en faveur de ses ennemis, les maîtres de Skodra avaient décidé les tribus illyriennes, c'est-à-dire les populations qui correspondent à peu près aux Dalmates, aux Monténégrins et aux Albans du nord actuels, à entreprendre en commun des expéditions de piraterie sur une grande échelle : avec des escadres complètes de leurs fins voiliers, navires à deux rangs de rames, les fameux vaisseaux liburniens, les Illyriens poursuivirent la guerre contre tout ce qui paraissait sur la mer ou sur les côtes. Les établissements grecs de ces parages, les villes insulaires de Issa (Lessa) et Pharos (Lesina), les puissantes villes côtières d'Epidamnos (Durazzo) et d'Apollonia (au nord d'Avlone sur l'Aous) eurent en particulier à souffrir, et furent à plusieurs reprises assiégés par les Barbares. Mais plus au sud encore, les corsaires s'établirent à Phœniké, la ville la plus florissante de l'Épire : en partie volontairement, en partie par contrainte, les Épirotes et les Acarnaniens entrèrent dans une alliance

contre nature avec les flibustiers étrangers : la côte devint dangereuse jusqu'à Elis et Messène. C'est en vain que les Étoliens et les Achéens rassemblèrent tout ce qu'ils avaient de vaisseaux, pour arrêter ce fléau : dans une bataille en pleine mer, ils furent battus par les pirates, aidés de leurs alliés grecs ; la flotte des corsaires put même à la fin s'emparer de la riche et importante île de Corcyre (Corfou). Les plaintes des marins italiotes, les supplications des anciens alliés de Rome, les Apolloniates, les prières pressantes des Isséens assiégés, obligèrent enfin le Sénat romain à envoyer au moins des ambassadeurs à Skodra. Les frères Gaius et Lucius Coruncanius allèrent demander au roi Agron de mettre fin à ce fléau. Le roi répondit que, selon le droit public des Illyriens, la piraterie était un trafic légal, et que le gouvernement n'avait pas le droit d'empêcher la flibusterie ; à quoi Lucius Coruncanius répondit que dans ce cas Rome s'occuperait de perfectionner la législation des Illyriens. A cause de cette réponse, peu diplomatique, il faut l'avouer, les deux ambassadeurs furent massacrés, sur l'ordre du roi, à ce que prétendirent les Romains, tandis qu'ils retournaient dans leur patrie, et l'extradition des meurtriers fut refusée. Le Sénat n'avait plus le choix des moyens. Au printemps de 325 (229), parut devant Apollonia une flotte de deux cents vaisseaux de ligne, portant à bord une armée de débarquement. Les corsaires s'évanouirent devant cette flotte, tandis que l'armée démolissait les repaires des pirates ; la reine Teuta, qui, après la mort de son époux Agron, avait pris les rênes du gouvernement au nom de son fils mineur Pinnès, assiégée dans sa dernière retraite, dut accepter les conditions que Rome dicta. Les tyrans de Skodra furent resserrés au nord comme au sud, dans leurs étroites frontières primitives, et durent renoncer à commander non-seulement à toutes les villes grecques, mais aussi aux Ardiæi de Dalmatie, aux Parthini d'Epidaunos, aux Atintani de l'Épire septentrionale, au sud de Lissos (Alessio, entre Scutari et Durazzo) ; aucun vaisseau armé, et jamais plus de deux vaisseaux non armés ne devaient

Expedition
contre Skodra.

Acquisition
de territoire
en Illyrie.

paraître ensemble. La suprématie maritime de Rome sur l'Adriatique fut pleinement reconnue et de la manière la plus recommandable et la plus durable par cette rapide et énergique repression de la piraterie. Mais on alla plus loin, et on s'établit solidement sur la côte orientale. Les Illyriens de Skodra devinrent tributaires des Romains; on établit comme dyaste dépendant de Rome et son allié sur les îles Dalmates et sur les côtes, Demetrius de Pharos, qui avait passé du service de Teuta à celui des Romains. Les villes grecques de Kerkyra, Épidamnos, Apollonia et les communautés des Atintani et des Parthini, furent attachées à Rome par les liens peu pénibles de la symmachie. Ces acquisitions sur la côte orientale de la mer Adriatique n'étaient pas assez étendues pour nécessiter la création d'un proconsul; à Kerkyra et peut-être dans d'autres territoires, il semble qu'on ait envoyé des gouverneurs de rang secondaire, et la haute surveillance de ces possessions paraît avoir été également confiée aux magistrats qui gouvernaient l'Italie (1). Ainsi, comme la Sicile et la Sardaigne, les plus importantes stations maritimes de l'Adriatique étaient soumises aux Romains. Comment aurait-il pu en être autrement? Rome avait besoin d'une bonne station navale dans l'Adriatique supérieure, et ses possessions sur le rivage italique ne la lui assuraient pas; les nouveaux alliés, particulièrement les villes de commerce grecques, voyaient dans les Romains leurs sauveurs, et firent sans doute ce qu'elles

Impression en
Grèce et en
Macédoine.

(1) On trouve dans Polybe, XXII, 15, 6 (mal traduit par Tite-Live, XXXVIII, 11, Conf., XLII, 37) un commandant romain résidant à Kerkyra, et dans Tite-Live, XLIII, 9, un à Issa. Nous avons de plus l'analogie du *præfetus pro legato insularum Batiarum* (Ovelli, 732) et du gouverneur de Pandataria (C. J. N. 3528). La règle paraît avoir été en général, dans le gouvernement romain, de ne pas envoyer de *præfecti* sénatoriaux dans les îles éloignées. Ces « lieutenants » présupposent en ce cas l'existence d'un magistrat suprême qui les nomme et les surveille; et cette suprême magistrature doit avoir été, à cette époque, les consuls. Plus tard, depuis la création des provinces de Macédoine et de Gallia Cisalpina, le gouvernement appartient à un de ces deux gouverneurs; le territoire proprement dit, dont il est ici question, le noyau de la province romaine subséquente d'Illyrie, appartenait, on le sait, en partie au district administratif de César.

purent pour s'assurer d'une manière durable leur puissante protection; dans la Grèce proprement dite, non-seulement personne n'était en état de s'y opposer; mais l'éloge des libérateurs était sur toutes les lèvres. On peut se demander s'il y avait plutôt pour les Grecs à se réjouir qu'à rougir, en voyant qu'au lieu des dix vaisseaux de ligne de la ligue achéenne, l'État le plus guerrier de la Grèce, deux cents voiles barbares étaient entrées dans leurs ports, et avaient résolu d'un seul coup le problème qui regardait proprement les Grecs, et devant lequel ils avaient si misérablement échoué. Mais si les Grecs étaient honteux de voir que le salut de leurs compatriotes vint de l'étranger, ils acceptèrent au moins de bonne grâce cette délivrance; ils ne manquèrent pas d'admettre solennellement les Romains dans l'amitié de la nation grecque, en les faisant entrer aux jeux Isthmiques et aux mystères d'Eleusis.

La Macédoine se tut; elle n'était pas en état de protester par les armes, et dédaigna de le faire par des paroles. On ne rencontra aucune résistance; mais, néanmoins, en prenant pour elle la clef de la maison de son voisiu, Rome s'était créé un ennemi dont on pouvait attendre, quand il aurait repris ses forces ou rencontré une occasion favorable, qu'il saurait bien un jour rompre le silence. Si l'habile et énergique roi Antigone Doson avait vécu plus longtemps, il eût déjà ramassé le gant qui lui était jeté; car, lorsque quelques années plus tard le dynaste Démétrius de Pharos se fut soustrait à la domination romaine, et eut, d'accord avec les Istriens, recommencé, malgré les traités, la piraterie, et soumis les Atintani, reconnus indépendants par les Romains, Antigone fit alliance avec lui, et les troupes de Démétrius combattirent dans l'armée d'Antigone à la bataille de Sellasia, 352 (222). Mais Antigone mourut (hiver de 333-334 (221-220); son successeur, Philippe, encore enfant, ne put empêcher le consul Lucius Æmilius Paulus d'attaquer l'allié de la Macédoine, de détruire sa capitale, et de l'exiler de son propre pays, 333 (219).

L'Italie du Nord.

Sur le continent de l'Italie proprement dite, au sud de l'Apennin, régnait une paix profonde depuis la chute de Tarente; la guerre de six jours avec Falerii, 315 (241), n'est guère qu'une curiosité. Mais vers le nord, entre le territoire de la confédération et la frontière naturelle de l'Italie, la chaîne des Alpes, il y avait encore de vastes territoires qui obéissaient imparfaitement aux Romains. Au delà des Apennins, ils ne possédaient qu'un petit espace entre l'OEsis au-dessus d'Ancône, et le Rubicon au-dessous de Cesena (1), à peu près les provinces actuelles de Forlì et d'Urbino. Au sud du Pô se maintenait encore la puissante peuplade celtique des Boïens (de Parme jusqu'à Bologne); près d'eux, à l'est, les Lingones; à l'ouest (dans le duché actuel de Parme), les Anari, deux petits cantons, probablement clients des Boïens, remplissaient la plaine. Là où celle-ci finissait, commençaient les Ligures qui, mêlés à quelques peuplades celtes, et établis sur l'Apennin au-dessus d'Arezzo et de Pise, occupaient la région des sources du Pô. La plaine, au nord du Pô, était occupée dans sa partie orientale, à peu près de Vérone jusqu'à la côte, par les Vénètes, peuplade qui n'appartenait pas à la race celtique et qui était probablement d'origine illyrienne; entre eux et les montagnes de l'ouest étaient établis les Cenomani (vers Breseia et Crémone), qui frayaient peu avec les Celtes, et se mêlaient beaucoup aux Vénètes, et les Insubres (près de Milan, la plus considérable des peuplades celtes d'Italie, et qui était en communication continue, non-seulement avec les communautés celtes répandues dans les vallées des Alpes, et avec celles qui étaient étrangères aux Celtes, mais aussi avec les cantons celtes situés au delà des Alpes. Les portes des Alpes, le puissant fleuve, navigable sur près de cent lieues, la plus grande et la plus fertile plaine de l'Europe civilisée était alors, comme auparavant, entre les mains des ennemis héréditaires du nom italien qui, quoique

(1) Selon les investigations récentes les plus sérieuses faites dans les localités, le Rubicon est le Fiumicino près de Savignano, qui cependant a maintenant changé de lit dans la partie supérieure de son cours.

humiliés et affaiblis, étaient cependant à peine nominalement dépendants, et restaient des voisins inquiétants, persévérant dans leur barbarie, et répandus par petites agglomérations dans ces plaines spacieuses, continuaient à paltre leurs troupeaux et à piller. On devait s'attendre à ce que les Romains se hâtassent de s'emparer de ces régions; d'autant plus que les Celtes oublièrent bientôt leurs défaites dans les campagnes de 471 (283), 472 (282), et commencèrent à se remuer de nouveau, et que, ce qui était encore plus inquiétant, les Celtes transalpins recommencèrent à se montrer au sud des Alpes. En fait, les Boïens avaient déjà, en l'année 516 (238), renouvelé la guerre, et leurs chefs Atis et Galatas, sans doute sans mandat de l'assemblée du peuple, avaient sommé les Transalpins de faire cause commune avec eux. Ces derniers avaient répondu en nombre à l'appel, et dans l'année 518, une armée celtique, comme Rome n'en avait pas vu depuis longtemps, campa devant Ariminum. Les Romains, beaucoup trop faibles en ce moment pour chercher le combat, conclurent un armistice, et laissèrent, pour gagner du temps, des envoyés des Celtes aller à Rome, pour traiter de la cession d'Ariminum : on aurait dit que les temps de Brennus étaient revenus. Mais une circonstance imprévue mit fin à la guerre, avant qu'elle fût réellement commencée. Les Boïens, peu satisfaits de leurs alliés qu'ils n'avaient pas appelés et craignant pour leur propre territoire, eurent des différends avec les Transalpins : les deux armées celtes en vinrent aux mains, et après que les chefs des Boïens eurent été assassinés par leurs propres soldats, les Gaulois transalpins retournèrent dans leurs cantons. Cette défection livrait les Boïens aux Romains, et il dépendait de ceux-ci de les expulser comme les Sénones, ou au moins de les refouler jusqu'au Pô : ils préférèrent leur accorder la paix en échange d'une cession de territoire, 518 (236). La raison de cette condescendance vint sans doute de ce qu'on attendait alors la reprise de la guerre avec Carthage; mais lorsque la cession de la Sardaigne eut éloigné cette perspective, la politique bien entendue commandait aux Romains

de prendre possession des territoires qui s'étendaient jusqu'aux Alpes aussi rapidement et complètement que possible, et, en conséquence, l'appréhension continuelle que les Celtes avaient de cette invasion romaine était suffisamment justifiée. Cependant les Romains ne se hâtèrent pas; de sorte que les Celtes commencèrent eux-mêmes la guerre, soit que les assignations de terres romaines sur la côte orientale, 322 (232), quoique n'étant pas proprement dirigées contre eux, les eussent inquiétés, soit qu'ils fussent persuadés qu'une guerre avec les Romains pour la possession de la Lombardie était inévitable; soit que, ce qui paraît le plus vraisemblable, le peuple impatient des Celtes fût déjà fatigué de l'inaction et désirât commencer une nouvelle expédition. A l'exception des Cenomani, qui étaient alliés aux Vénètes et se déclarèrent pour les Romains, tous les Celtes d'Italie se réunirent, et on vit se joindre à eux les Celtes de la vallée supérieure du Rhône, ou du moins une bande nombreuse d'aventuriers de ce pays, commandés par Concolitanus et Anercestus (1). Les généraux celtes marchèrent sur l'Apennin avec cinquante mille fantassins et vingt mille cavaliers ou soldats combattant sur des chariots, 329 (225). Les Romains ne s'attendaient pas à une attaque de ce côté, et n'avaient pas compté que les Celtes, négligeant l'attaque des places fortes sur la côte orientale, et la protection de leurs frères, marcheraient directement sur la capitale. Peu de temps auparavant, une horde celtique sem-

(1) Ceux-ci, que Polybe appelle « Celtes des Alpes et du Rhône, » et qui, en raison de leur caractère d'aventuriers militaires, sont appelés *Gesatz* (lansquenets), sont appelés *Germani* dans les *Fastes Capitolins*. Il est possible que les annalistes contemporains n'aient mentionné que les Celtes, et que ce fut la spéculation historique de l'âge de César et d'Auguste, qui décida les éditeurs des *Fastes* à les appeler « Germains. » Si, d'autre part, la mention des Germains dans les *Fastes* était basée sur des documents contemporains, auquel cas ce serait la plus ancienne mention de ce nom, nous devons la considérer comme désignant non les races germaniques connues plus tard sous ce nom, mais une horde celtique, et cette hypothèse a d'autant plus de droit à être adoptée, que, suivant les vues des meilleurs philologues, le nom *Germani* n'est pas d'origine germanique, mais celtique, et signifie proprement « crieurs. »

blable avait fondu sur la Grèce : le danger était sérieux, et le paraissait plus encore qu'il ne l'était. L'idée que cette fois la destruction de Rome était inévitable et que le sol romain était fatalement destiné à devenir la proie des Gaulois, était même tellement répandue à Rome dans la multitude, que le gouvernement ne trouva pas au-dessous de sa dignité de combattre l'absurde superstition de la multitude par un acte encore plus absurde, en faisant ensevelir vivants sur le Forum romain, un homme et une femme gauloise. Ils faisaient en même temps de plus sérieux préparatifs. Des deux armées consulaires, dont chacune comptait environ vingt-cinq mille fantassins et douze mille cavaliers, l'une était sous Gaius Atilius Régulus en Sardaigne, l'autre sous Lucius Æmilius Papus, près d'Ariminum : elles reçurent toutes deux l'ordre de se porter le plus rapidement possible vers l'Étrurie menacée. Les Celtes avaient déjà été obligés de laisser chez eux une garnison, pour faire face aux Cénomanes et aux Vénètes, alliés de Rome ; alors, le contingent des Ombriens reçut l'ordre de s'avancer des montagnes vers la plaine des Boïens, et d'y faire tout le mal possible à l'ennemi sur son propre sol. Le contingent étrusque et sabin devait occuper les Apennins, et, s'il était possible, barrer le passage, jusqu'à ce que les troupes régulières pussent arriver. Par toute l'Italie, qui dans cette occasion reconnut en Rome son champion, on enrôla les hommes en état de porter les armes, et on réunit des vivres et des munitions.

Tout cela, cependant, demandait du temps. Les Romains, cette fois, s'étaient laissé surprendre, et il était trop tard pour sauver l'Étrurie. Les Celtes trouvèrent l'Apennin à peine gardé, et pillèrent sans combat les riches plaines du territoire toscan, qui, depuis longtemps, n'avaient pas vu d'ennemis. Bientôt ils furent près de Clusium, à trois jours de marche de Rome, lorsque l'armée d'Ariminum, commandée par le consul Papus, parut dans leur plaine, tandis que la milice étrusque, qui, après que les Gaulois avaient traversé l'Apennin, s'était réunie sur leurs derrières, suivait la

marche de l'ennemi. Un soir, que les deux armées étaient déjà campées, et que les feux du bivac étaient allumés, l'infanterie celte se remit en marche, et fit retraite vers la route de Fiesulæ (Fiesole); la cavalerie occupa les postes avancés pendant la nuit, et suivit le corps d'armée principal le lendemain matin. Lorsque la milice toscane, qui avait campé très-près de l'ennemi, s'aperçut de son départ, elle s'imagina que l'ennemi était dispersé, et se hâta de le poursuivre. Les Gaulois avaient compté sur ce résultat; leur infanterie, qui s'était reposée et qui était rangée en ordre, attendit, sur un terrain de son choix, la milice romaine, qui arriva fatiguée de sa longue marche et en désordre. Six mille hommes tombèrent après un combat acharné, et le reste de la milice, qui avait été obligé de se retirer sur une hauteur, aurait certainement péri, si l'armée consulaire n'avait paru en temps opportun. Cela décida les Gaulois à retourner vers leur pays. Leur plan habilement combiné d'empêcher la réunion des deux armées romaines, et d'anéantir séparément la plus faible, n'avait réussi qu'à moitié; ils songèrent d'abord et avant tout à mettre en sûreté leur riche butin. Pour avoir des marches plus faciles, ils se dirigèrent du district de Chiusi, où ils se trouvaient, à la côte basse, et suivaient le rivage, lorsqu'ils rencontrèrent un obstacle inattendu. C'étaient les légions sardes qui avaient débarqué près de Pise, et qui, arrivées trop tard pour empêcher le passage de l'Apennin, s'étaient mises immédiatement en marche et avançaient le long de la côte dans une direction contraire à celle des Gaulois. Auprès de Telamon (à l'embouchure de l'Ombrone), ils rencontrèrent l'ennemi. Tandis que l'infanterie romaine avançait en ordre serré sur la grande route, la cavalerie, conduite par le consul Gaius Atilius Régulus en personne, faisait un mouvement de côté pour prendre les Gaulois en flanc et pour informer le plus tôt possible l'autre armée, commandée par Papus, de son arrivée. Un terrible combat de cavalerie s'engagea, et plus d'un brave Romain y périt avec Régulus lui-même; mais celui-ci n'avait pas sacrifié sa vie en vain; son

but était atteint. Papus eut connaissance du combat et comprit la situation des choses ; il mit à la hâte eu ordre ses légions, et l'armée celte fut enveloppée des deux côtés par les Romains. Elle prit courageusement ses dispositions pour le double combat, les Gaulois Transalpins et les Insubres contre les troupes de Papus ; les Tausci des Alpes et les Boïens contre les légions sardes ; le combat de cavalerie se poursuivit à part sur le flanc. Les forces n'étaient pas inégales, et la position désespérée des Gaulois les obligeait à une résistance acharnée. Mais les Transalpins, qui n'étaient habitués qu'au combat de près, reculèrent devant les traits des tirailleurs romains ; dans le combat singulier, la trempe supérieure des armes romaines donna le désavantage aux Gaulois ; enfin, une attaque de flanc de la cavalerie romaine victorieuse décida la journée. Les cavaliers celtes échappèrent ; l'infanterie, enfermée entre la mer et les trois armées romaines, n'avait aucun moyen de salut. Dix mille Celtes avec leur roi Concolitanus furent faits prisonniers, quarante mille restèrent sur le champ de bataille ; Anærestus et sa suite s'étaient, suivant la coutume celtique, donné eux-mêmes la mort.

Le triomphe était complet, et les Romains étaient bien décidés à rendre impossible le retour de semblables invasions par la soumission complète des Celtes en deçà des Alpes. Les Boïens se rendirent sans résistance l'année suivante 330 (224) après les Lingons, et l'année d'après 331 (223), les Anari imitèrent leur exemple ; par là toute la plaine jusqu'au Pô se trouva entre les mains des Romains. La conquête de la rive septentrionale coûta de plus rudes combats. Gaius Flaminius traversa le fleuve sur le territoire nouvellement acquis des Anari (vers Plaisance), 331 (223) ; mais dans sa traversée, et surtout lorsqu'il s'établit sur le rivage opposé, il subit de telles pertes, et se trouva, avec le fleuve à dos, dans une situation si périlleuse, qu'il capitula avec l'ennemi pour se retirer sain et sauf ; les Insubres eurent la folie d'y consentir. A peine s'était-il échappé, qu'il rentra de nouveau dans le canton des

Attaque contre
les Celtes sur
leur propre
territoire.

Cenomani et les entraîna avec lui sur le territoire des Insubres. Ceux-ci comprirent trop tard ce qui allait se passer ; ils tirèrent du temple de leur déesse les étendards d'or, qu'on nommait les « immobiles, » et présentèrent la bataille aux Romains avec toute leur armée, forte de cinquante mille hommes. La position des Romains était périlleuse ; ils étaient établis sur un fleuve (peut-être l'Oglio), séparés de leur patrie par le territoire ennemi et obligés de s'en reposer, pour l'assistance dans le combat comme pour leur ligne de retraite, sur la fidélité incertaine des Cenomani. Il n'y avait pas cependant deux partis à prendre. On plaça les Gaulois qui combattaient dans les rangs romains sur la rive gauche du fleuve ; sur la rive droite, en face des Insubres, on plaça les légions, et on rompit les ponts, pour n'avoir, au moins, rien à craindre, sur les derrières, d'alliés équivoques.

Il est vrai que, par cette disposition, le fleuve leur coupait la retraite, qu'ils ne pouvaient effectuer qu'à travers l'armée ennemie. Mais la supériorité des armes romaines et de la discipline romaine assura la victoire ; l'armée se fit jour en combattant ; la tactique romaine avait une fois de plus réparé les fautes stratégiques. La victoire appartenait aux soldats et aux officiers, non au général, qui ne triompha que par la faveur du peuple et contre la décision fort légitime du sénat. Les Insubres auraient volontiers accepté la paix, mais Rome demandait une soumission sans conditions, et on n'en était pas encore là. Ils cherchèrent à se soutenir avec l'aide de leurs compatriotes du Nord et avec trente mille mercenaires levés dans ce pays et joints à leur propre milice, ils allèrent, l'année suivante, à la rencontre des deux armées consulaires qui étaient passées du territoire cénomane dans le leur, 552 (222). Il se livra encore plus d'un rude combat ; dans une diversion que les Insubres firent contre la forteresse romaine de Clastidium (Casteggio, au-dessous de Pavie), sur la rive droite du Pô, le roi gaulois Viridmarus périt de la main du consul Marcus Marcellus. Mais après une bataille d'abord à moitié gagnée par les Celtes, mais décidée

à la fin en faveur des Romains, le consul Gnaeus Scipio prit d'assaut la capitale des Insubres, Mediolanum, et ce succès, joint à la prise de la ville de Comum, mit fin à la résistance. Les Celtes d'Italie se trouvaient ainsi complètement vaincus, et de même qu'auparavant les Romains avaient montré aux Grecs la différence qui existait entre la puissance maritime des Romains et celle des Grecs, ils venaient de prouver qu'ils étaient en état de garder les portes de l'Italie contre les incursions, autrement que la Macédoine ne défendait l'accès de la Grèce, et qu'en dépit de toutes les dissensions intérieures, l'Italie était aussi unie contre l'ennemi national que la Grèce était divisée.

La contrée des
Celtes au
pouvoir des
Romains.

La frontière des Alpes était atteinte, en ce sens que toute la plaine du Pô était, ou bien sujette des Romains, ou, comme le territoire cénomane et vénète, possédée par des alliés dépendants : il fallait cependant du temps pour tirer les conséquences de cette victoire et pour romaniser le pays. On s'y prit de diverses manières. Dans les montagnes du nord-ouest de l'Italie et dans les districts éloignés entre les Alpes et le Pô, on toléra en somme les anciens habitants ; les nombreuses soi-disant guerres qui furent soutenues, par exemple, contre les Ligures, d'abord en 516 (238), paraissent avoir été plutôt des chasses aux esclaves, et quoique souvent les cantons et les vallées se soumissent aux Romains, la domination n'était ordinairement là qu'un vain nom. L'expédition dirigée contre l'Istrie, 535 (221) paraît n'avoir eu elle-même d'autre but que d'anéantir les derniers repaires des pirates de l'Adriatique et d'établir le long de la côte, entre les conquêtes italiennes et les possessions romaines situées sur l'autre rivage, une communication continentale. Au contraire, les Celtes des contrées situées au sud du Pô étaient voués sans ressource à la destruction ; car, grâce au lien relâché qui unissait les nations celtiques, aucun des cantons du Nord ne prenait parti, sauf à prix d'argent, pour leurs compatriotes d'Italie, et les Romains voyaient en ceux-ci non-seulement l'ennemi national, mais les usurpateurs de leur héritage naturel. La vaste

assignation de terres de 522 (232) avait déjà rempli de colons romains le territoire situé entre le Picenum et Ariminum; on alla plus loin dans cette voie, et il n'était pas difficile de chasser et de déraciner du sol une population à demi barbare, ne connaissant qu'à moitié l'agriculture, et qui ne possédait pas les villes fermées. La grande chaussée du Nord, qui vraisemblablement avait été menée depuis quatre-vingts ans par Otricoli jusqu'à Narni, et prolongée peu de temps auparavant jusqu'à la forteresse nouvellement fondée de Spoletium, 514 (240), fut encore en 554 (240), sous le nom de voie Flaminienne, continuée jusqu'à la côte par la ville de marché nouvellement établie de Forum Flaminii (près de Foligno), par le passage de Furlo, et de là le long de la côte de Fanum (Fano) à Ariminum. Ce fut la première route artificielle qui traversa l'Apeunin et réunit les deux mers italiques. On se hâta de couvrir de villes romaines les fertiles territoires nouvellement acquis. Déjà on avait fondé sur le Pô lui-même la solide forteresse de Placentia (Plaisance), pour couvrir le passage du fleuve; déjà on avait établi Crémone sur la rive gauche, et on avait beaucoup avancé la construction des murs de Mutina (Modène) sur le territoire conquis sur les Boïens du côté de la rive droite; on faisait même déjà des préparatifs pour de nouvelles assignations de terre et pour continuer la grande voie, lorsque des événements inattendus vinrent empêcher les Romains de continuer à recueillir les fruits de leurs succès.

CHAPITRE IV

HAMILCAR ET HANNIBAL

Le traité conclu avec Rome en 513 (241) donnait la paix à Carthage, mais lui coûtait cher. Le tribut de la plus grande partie de la Sicile entrait dans le trésor de l'ennemi, au lieu d'aller à celui de Carthage; mais c'était là le moindre de ses désastres. Un regret plus cuisant pour les Carthaginois, c'était non-seulement d'avoir dû renoncer à l'espérance, dont la réalisation paraissait naguère si prochaine, de monopoliser toutes les routes de mer qui conduisaient de la Méditerranée orientale dans la Méditerranée occidentale, mais de voir tout leur système de politique commerciale brisé : le bassin sud-ouest de la Méditerranée, jusque-là exclusivement dominé par eux, devenait, par suite de la perte de la Sicile, un passage ouvert à toutes les nations, et le commerce de l'Italie était désormais complètement indépendant des Phéniciens. Néanmoins, les paisibles Sidoniens se seraient peut-être habitués à supporter paisiblement ce désastre. Ils avaient déjà reçu des coups semblables : ils avaient déjà dû partager avec les Massaliotes, les Étrusques, les Grecs de Sicile, ce qu'ils possédaient seuls

Situation de Carthage après la paix.

auparavant : ce qu'ils possédaient encore à cette époque, l'Afrique, l'Espagne, les portes de l'océan Atlantique, était suffisant pour vivre dans la puissance et la prospérité ! Mais, il est vrai, qui leur garantissait que cela au moins leur resterait ?

Il fallait y mettre de la bonne volonté pour oublier quel avait été le dessein de Régulus, et à combien peu il avait tenu qu'il n'arrivât à son but ; et si Rome recommençait de Lilybée l'entreprise qu'elle avait tentée avec tant de succès de l'Italie, Carthage succomberait certainement, à moins que la perversité de l'ennemi ou quelque chance inattendue ne vint y mettre obstacle. On avait la paix pour le moment ; mais il avait tenu à un cheveu que cette paix ne reçût pas sa ratification, et on savait bien quel était le sentiment public à Rome au sujet des termes de cette paix. Il pouvait se faire que Rome ne songeât pas encore à la conquête de l'Afrique, et que l'Italie lui suffît encore ; mais si l'existence de Carthage tenait à cette satisfaction, la perspective était peu rassurante ; et qui pourrait garantir que les Romains ne trouveraient pas avantageux, même au point de vue de leur politique italique, d'anéantir leurs voisins d'Afrique, ou du moins de les soumettre ?

Portis de la
paix et de la
guerre à
Carthage.

En un mot, Carthage ne pouvait considérer la paix de 513 (241) que comme un armistice, et devait l'employer à se préparer au renouvellement inévitable de la guerre ; non pour venger les défaites passées, non pas même pour recouvrer ce qu'elle avait perdu, mais pour conquérir une existence indépendante du bon vouloir de l'ennemi de la patrie. Mais quand une guerre d'extermination menace sûrement, quoique d'une manière indéfinie au point de vue du temps, un État plus faible, les hommes les plus sages, les plus résolus et les plus dévoués, qui voudraient se préparer à une lutte inévitable, l'accepter en temps opportun, et couvrir ainsi la politique défensive par une politique agressive, se trouvent toujours entravés par une indolente et pusillanime multitude d'adorateurs de l'argent, de vieillards et de gens faibles, et d'étourdis, qui ne songent qu'à gagner du temps, qu'à vivre en paix, et à ajourner le

plus longtemps possible la lutte finale. Il y avait donc à Carthage un parti de la paix et un parti de la guerre, qui se ralliaient, comme cela était naturel, aux distinctions politiques qui existaient déjà entre les conservateurs et les réformateurs. Les premiers trouvaient leur appui dans les conseils de l'État, le conseil des Anciens et celui des Cent, dirigé par Hannon, le Grand, comme on l'appelait; les derniers trouvaient leur appui auprès des chefs de la multitude, et en particulier auprès d'Hasdrubal, homme très-respecté, et des officiers de l'armée de Sicile, dont les brillants succès, remportés sous la conduite d'Hamilcar, quoiqu'ils eussent été d'ailleurs inutiles, avaient du moins indiqué aux patriotes un système qui semblait devoir les délivrer du danger qui les menaçait. De violentes inimitiés subsistaient sans doute depuis longtemps entre ces partis, quand la guerre Libyenne vint interrompre la lutte. Nous avons déjà dit ce qui donna naissance à cette guerre. Le parti dominant avait occasionné la révolte par son administration incapable qui avait rendu inutiles toutes les mesures préparatoires des officiers siciliens, changé la révolte en révolution par l'exercice d'un système inhumain de gouvernement, et avait enfin mis le pays à deux doigts de sa perte par son incapacité militaire, en particulier par celle de son chef Hannon, qui avait détruit l'armée : Hamilear Barea, le héros d'Ercté, fut, dans une circonstance périlleuse, sollicité par le gouvernement lui-même de le sauver des conséquences de ses fautes et de ses crimes. Il accepta le commandement et eut assez de grandeur d'âme pour le garder, même quand on lui donna Hannon pour collègue. Lorsque l'armée indignée repoussa Hannon, Hamilear eut assez de puissance sur lui-même pour lui accorder encore, sur la demande pressante du gouvernement, une part dans le commandement. En dépit de ses ennemis et en dépit d'un tel collègue, il réussit par son influence sur les insurgés, en traitant doucement les cheiks numides, et par son génie incomparable pour l'organisation et le commandement, à apaiser, en peu de temps, la révolte entière-

ment, et à remettre l'Afrique rebelle dans l'obéissance. Fin de 517 (237).

Pendant cette guerre, le parti patriote avait gardé le silence; il n'en parla que plus haut lorsqu'elle fut terminée. D'une part, cette catastrophe avait mis au jour toute la corruption et l'ineptie de l'oligarchie dominante, son incapacité, sa politique de coterie, ses inclinations pour les Romains; d'autre part, la perte de la Sardaigne et la situation menaçante qu'elle avait faite à Rome, montrèrent ouvertement, même au plus humble citoyen, que l'épée de Damoclès d'une déclaration de guerre étant suspendue sur Carthage, et que, si Carthage entraînait en guerre avec Rome dans les circonstances présentes, cette guerre aurait nécessairement pour conséquence la chute de la domination phénicienne en Libye. Il ne devait pas manquer à Carthage de citoyens qui, désespérant de l'avenir de la patrie, proposaient l'émigration aux îles de l'océan Atlantique; qui pouvait les en blâmer? Mais de plus nobles âmes avaient rougi de se sauver en abandonnant la nation, et les grandes natures jouissent du privilège de puiser l'enthousiasme dans les circonstances mêmes où les honnêtes gens désespèrent. Ils acceptèrent les conditions, telles que Rome les dicta; il ne restait plus qu'à se soumettre, et en ajoutant une haine nouvelle à l'ancienne, à la nourrir et à l'amasser, dernière ressource d'une nation maltraitée (1).

Ils prirent alors des mesures pour une réforme politique. Ils s'étaient suffisamment convaincus que le parti dominant était

(1) Non-seulement nos récits de ces événements sont incomplets, mais ils sont partiels; car ce fut naturellement la version du parti carthaginois de la paix qui fut adoptée par les annalistes romains. Cependant, même dans ces récits mutilés et falsifiés (les plus importants sont ceux de Fabius, dans Polybe III, 8; Appien Hisp. IV, et Diodore XXV, p. 567), les relations des partis apparaissent avec une clarté suffisante. Quant à la glose commune avec laquelle les adversaires du parti de l'action essayèrent de noircir « la combinaison révolutionnaire » (ἐπιχειρήματα τῶν κοινωποτάτων ἀνδράνων), on en trouve des spécimens dans Nepos (Ham. 3) dont on trouverait difficilement le parallèle.

incorrigible; le fait que les maîtres du gouvernement n'avaient ni oublié leur orgueil, ni acquis plus de sagesse, était prouvé par l'effronterie, qui touchait à la naïveté, avec laquelle ils intentèrent un procès à Hamilear comme auteur de la guerre des mercenaires, parce qu'il avait, sans y avoir été autorisé par le gouvernement, promis de l'argent à ses soldats de Sicile. Si le club des officiers et des meneurs du peuple avait désiré renverser ce gouvernement misérable et pourri, il n'aurait pas rencontré beaucoup de résistance à Carthage même; mais il aurait trouvé un obstacle d'autant plus grand à Rome, avec laquelle les chefs du gouvernement de Carthage entretenaient déjà des relations qui touchaient à la trahison. A toutes les autres difficultés de la situation, se joignait pour eux cette circonstance que les moyens de sauver la patrie devaient être combinés de manière à ne donner l'éveil ni aux Romains, ni au gouvernement carthaginois avec ses tendances romaines.

Ils ne s'attaquèrent donc pas à la constitution, et les chefs du gouvernement restèrent en pleine jouissance de leurs privilèges exclusifs et de la propriété publique. On proposa seulement, et cela fut adopté, que des deux généraux en chef, qui, à la fin de la guerre de Libye, étaient à la tête des troupes carthagoises, Hannon fût rappelé, tandis qu'Hamilcar serait nommé commandant en chef pour un temps indéfini. Il fut décidé qu'il aurait une situation indépendante des conseils de gouvernement, — ses antagonistes appelaient cela un pouvoir monarchique inconstitutionnel, Caton une dictature — qu'il ne pourrait être rappelé et mis en jugement que par l'assemblée du peuple (1). Le choix même de son successeur ne dépendait pas des conseils de la capitale, mais de l'armée, c'est-à-dire des Carthagoises qui servaient dans l'armée comme gérusiastes ou officiers, et qui étaient nommés dans les traités avec

(1) Les Barcas signaient les traités d'État les plus importants, et la ratification du conseil du gouvernement n'était qu'une formalité (Pol. III, 3). La position de cette famille à l'égard de Carthage ressemble, en beaucoup de points, à celle des princes d'Orange à l'égard des états généraux des Pays-Bas.

le général : l'assemblée du peuple gardait naturellement le droit de confirmation. Que ce fût ou non une usurpation, cette mesure indique clairement que le parti de la guerre regardait l'armée comme son domaine, et la traitait comme tel.

Dans la forme, la mission d'Hamilcar était modeste. Les guerres avec les tribus numides sur les frontières ne cessaient jamais : peu de temps auparavant, la « cité aux cent portes » Theveste (Tebessa) dans l'intérieur des terres avait été occupée par les Carthaginois. La tâche de continuer la guerre de frontières, qui était échue au nouveau général en chef, n'était pas en elle-même assez importante pour empêcher le gouvernement carthaginois, qui avait les mains libres dans sa sphère d'action, de conniver tacitement aux décrets qui avaient passé à ce sujet dans l'assemblée du peuple, et les Romains n'en comprirent peut-être pas toute la signification.

Projets de
guerre
d'Hamilcar.

Il y avait ainsi à la tête de l'armée l'homme qui avait prouvé dans les guerres de Sicile et de Libye que la fortune l'avait destiné, entre tous, à être le sauveur de sa patrie. Jamais, peut-être, ne fut livrée avec plus de grandeur la lutte de l'homme avec la destinée. C'était l'armée qui devait sauver l'État, mais quelle armée ? La milice civique de Carthage ne s'était pas mal battue sous la conduite d'Hamilcar, dans la guerre de Libye ; mais il savait bien qu'autre chose est de faire battre les marchands et les ouvriers d'une cité qui court un danger terrible, autre chose d'en faire des soldats. Le parti patrioté de Carthage lui donnait d'excellents officiers, mais il n'y avait naturellement que la classe cultivée qui y fût représentée. Il n'y avait pas de milice civique, si ce n'est tout au plus quelques escadrons de cavalerie libyco-phénicienne. La tâche était de former une armée avec des conscrits libyens ou des mercenaires ; tâche possible à accomplir pour un général comme Hamilcar, mais à une condition, c'est qu'il serait capable de payer ses soldats ponctuellement et bien. Mais il avait appris, par son expérience en Sicile, que les revenus du gouvernement étaient dépensés à Carthage pour des motifs bien autrement urgents que le

L'armée.

payement des soldats qui défendaient le pays contre les ennemis. Ainsi cette guerre devait se suffire à elle-même, et avait à refaire, sur une grande échelle, ce qu'il avait déjà essayé en petit au mont Pellegrino. Ce n'était pas tout : Hamilcar n'était pas seulement un militaire; il était aussi un chef de parti. Contre le parti implacable du gouvernement, qui attendait ardemment, mais patiemment, une occasion de le renverser, il devait chercher un appui dans les citoyens; et quelque nobles et purs que pussent être ses chefs, la multitude était profondément corrompue et accoutumée, par ce malheureux système de corruption, à ne rien donner sans en recevoir le prix. Dans des circonstances particulières, il est vrai, la nécessité ou l'enthousiasme pouvait dominer pour un instant, ainsi qu'il arrive partout aux corps même les plus corrompus; mais, si Hamilcar désirait s'assurer le concours permanent de la population carthaginoise à ses desseins, dont l'exécution demandait au moins plusieurs années, il devait remettre entre les mains de ses amis des sommes régulièrement fournies pour conserver la faveur de la multitude. Ainsi réduit à mendier ou à acheter de cette pusillanime et vénale multitude la permission de la sauver; obligé d'arracher à l'arrogance d'hommes qu'il haïssait et qu'il avait constamment vaincus, au prix de l'humiliation et du silence, le répit indispensable pour ses desseins; contraint de cacher à ces misérables traitres, qui s'appelaient les chefs du pays, ses plans et son mépris, le noble héros était seul, avec quelques amis qui partageaient ses sentiments, entre les ennemis du dehors et ceux du dedans, spéculant sur l'irrésolution des uns et des autres, les trompant et les bravant les uns et les autres, pour obtenir au moins les moyens, l'argent, les hommes nécessaires à la lutte avec un pays qu'il semblait difficile, même quand on aurait une armée prête à frapper le coup, d'atteindre, et à peu près impossible de vaincre. C'était encore un jeune homme, il n'avait guère plus de trente ans; mais il avait probablement le pressentiment, quand il préparait cette expédition, qu'il ne pourrait pas atteindre le but de ses tra-

Les citoyens.

vaux, et qu'il ne verrait que de loin la terre promise. Quand il quitta Carthage, il enjoignit à son fils Hannibal, âgé de neuf ans, de jurer sur l'autel du Dieu suprême, une haine éternelle au nom romain, et l'emmena ainsi que ses plus jeunes fils, Hasdrubal et Magon, « la race des lions » comme il les appelait, au camp, pour leur confier l'héritage de ses projets, de son génie et de sa haine.

Hamilear en
Espagne.

Le nouveau commandant en chef de Libye quitta Carthage immédiatement après la conclusion de la guerre des mercenaires, à peu près au printemps de 518 (230). Il semblait projeter une expédition contre les Libyens indépendants de l'ouest; son armée, qui était particulièrement forte en éléphants, marcha le long de la côte; la flotte navigua en vue, commandée par son fidèle camarade Hasdrubal. On apprit, tout à coup, qu'il avait traversé la mer aux colonnes d'Hercule et qu'il était débarqué en Espagne, où il poursuivait une guerre avec les indigènes, avec des gens qui ne lui avaient fait aucun mal, et sans ordre de son gouvernement, comme le lui reprochaient les chefs de Carthage. Ils ne pouvaient au moins se plaindre qu'il négligeât les affaires d'Afrique; un nouveau soulèvement des Numides ayant eu lieu, son lieutenant Hasdrubal leur infligea une telle déroute, que la paix régna sur les frontières pour longtemps, et que plusieurs tribus, jusque-là indépendantes, consentirent à payer le tribut. Nous ne pouvons suivre en détail ce qu'il fit lui-même en Espagne; Caton l'Ancien, qui, une génération après la mort d'Hamilear, trouva en Espagne la trace encore fraîche de son œuvre, ne put s'empêcher de s'écrier, malgré sa haine contre les Carthaginois, qu'aucun roi ne méritait d'être nommé à côté d'Hamilear Barca. Le résultat nous montre encore, au moins d'une manière générale, ce que fit Hamilear comme militaire et comme homme d'État, dans les neuf dernières années de sa vie, jusqu'au moment où dans la fleur de l'âge, il rencontra, comme Scharnhorst, la mort sur le champ de bataille, en combattant vaillamment, lorsque ses plans commençaient à mûrir. Pendant les huit années

suivantes, son gendre Hasdrubal, héritier de son commandement et de ses desseins, poursuivit dans le même esprit l'œuvre qu'il avait entreprise. Au lieu d'un petit entrepôt commercial, qui, avec le protectorat de Gadès, était tout ce que Carthage possédait alors sur la côte d'Espagne, et qu'elle avait traité comme une dépendance de la Libye, le commandement d'Hamilcar fonda en Espagne un royaume carthaginois, et l'habileté politique d'Hasdrubal en assura la solidité. Les plus belles contrées de l'Espagne, les côtes du sud et de l'est devinrent des provinces phéniciennes; des villes furent fondées, et avant tout la Carthage d'Espagne (Carthagera), fut établie par Hasdrubal sur le seul bon port de la côte méridionale, et renferma le magnifique « palais royal » de son fondateur; l'agriculture fleurit, et encore plus l'exploitation des mines, lorsqu'on eut découvert par bonheur les gisements argeutifères de Carthagène qui, un siècle plus tard, donnèrent un produit annuel de neuf millions (trente-six millions de sesterces). Le plus grand nombre des cités, jusqu'à l'Èbre, devinrent dépendantes et tributaires de Carthage. Hasdrubal employa adroitement tous les moyens, même les mauvais, pour entraîner les chefs dans les intérêts de Carthage. Carthage eut là pour son commerce et ses fabriques un riche débouché, et les revenus de la province non-seulement suffisaient à faire subsister l'armée, mais il restait un reliquat qui était envoyé à Carthage, et réservé pour d'autres temps. Cette province servait en même temps à exercer et à aguerrir l'armée; des levées régulières avaient lieu dans les territoires soumis à Carthage, et les prisonniers de guerre étaient incorporés dans les troupes carthagoises. Les cités tributaires fournissaient en quantité des contingents et des mercenaires. Pendant sa longue vie militaire, le soldat trouvait au camp une seconde patrie, et remplaçait le patriotisme par la fidélité au drapeau, et par un attachement enthousiaste à ses grands généraux. Des conflits continuels avec les braves Ibères et les Celtes créaient une bonne infanterie, destinée à coopérer avec l'excellente cavalerie numide.

Le gouvernement
carthaginois
et les
Barcides.

En ce qui dépendait de Carthage, on laissait faire les Barcides. On ne demandait pas aux citoyens des contributions régulières; mais il leur revenait encore quelque chose; le commerce recouvrait en Espagne ce qu'il avait perdu en Sicile et en Sardaigne; et la guerre d'Espagne ainsi que l'armée d'Espagne avec ses brillants triomphes et ses solides succès devinrent bientôt si populaires, qu'il fut même possible, dans des circonstances particulières, comme après la chute d'Hamilcar, d'effectuer l'envoi, en Espagne, de renforts considérables de troupes africaines et que le parti du gouvernement, bien ou mal disposé, dut garder le silence, ou au moins se contenter de se plaindre en particulier ou en correspondant avec ses amis de Rome, au sujet des officiers démagogues et de la multitude.

Le gouvernement
romain et les
Barcides.

De la part de Rome aussi, rien ne fut tenté sérieusement pour donner un autre cours aux affaires d'Espagne. La première et principale cause de l'inaction des Romains fut indubitablement l'ignorance où ils étaient de la situation des choses dans cette péninsule éloignée, et c'était probablement la principale raison qui avait décidé Hamilcar à choisir l'Espagne, et non, comme il l'aurait pu sans cela, l'Afrique, pour l'exécution de son plan. Les explications que les généraux carthaginois fournirent aux commissaires romains envoyés en Espagne, et l'assurance qu'ils leur donnèrent que toute cette organisation n'avait pour but que de fournir les moyens de payer promptement les contributions de guerre dues aux Romains, ne pouvaient guère obtenir créance dans le Sénat, mais on n'y soupçonnait sans doute que le projet immédiat d'Hamilcar, c'est-à-dire, celui de trouver en Espagne une compensation au tribut et au trafic des îles que Carthage avait perdues. On y regardait une guerre agressive de la part de Carthage, et en particulier une invasion de l'Italie par le chemin de l'Espagne (comme le prouvent des faits évidents et le simple état des choses), comme une chose absolument impossible. Bien des hommes du parti de la paix à Carthage voyaient plus loin, cela va sans dire; mais, quoi qu'ils pen-

sassent, ils devaient avoir peu d'inclination à éclairer leurs amis de Rome sur la tempête qui les menaçait, et que les autorités carthaginoises étaient depuis longtemps hors d'état de prévenir. Cette démarche, en effet, bien loin d'écarter la crise, l'aurait accélérée; et même s'ils la faisaient, de semblables dénonciations de parti seraient reçues à Rome avec défiance. Progressivement, cependant, le développement incroyable de la puissance carthaginoise en Espagne dut éveiller l'attention et l'inquiétude des Romains, et dans les dernières années qui précédèrent l'explosion de la guerre, ils cherchaient, en fait, à y mettre des bornes. Vers l'année 528 (226), se souvenant de leur hellénisme de fraîche date, ils firent alliance avec les deux villes grecques ou semi-grecques de la côte d'Espagne, Zacynthus ou Saguntum (Murviedro, non loin de Valence) et Emporiæ (Ampurias); et quand ils apprirent cette nouvelle au général carthaginois Hasdrubal, ils l'avertirent en même temps de ne pas pousser les conquêtes au delà de l'Èbre, ce qu'il promit de faire. Cette prohibition n'avait nullement pour but d'empêcher une invasion de l'Italie par la route de terre; car ce n'est pas un traité qui aurait arrêté le général qui aurait conçu cette entreprise; mais, en partie, de mettre une limite à la puissance matérielle des Carthaginois de Sicile qui commençaient à être dangereux, en partie pour assurer, dans les communautés libres situées entre l'Èbre et les Pyrénées, et que Rome prenait ainsi sous sa protection, un point d'appui solide; dans le cas où un débarquement et une guerre en Espagne deviendraient nécessaires. En ce qui concernait la guerre imminente avec Carthage, que le Sénat considérait comme inévitable, ils ne voyaient, dans les événements accomplis en Espagne, d'autre inconvénient que la nécessité d'y envoyer quelques légions, et celui de voir l'ennemi mieux fourni de soldats et d'argent qu'il ne l'aurait été sans l'Espagne. On était, du moins, fermement résolu, comme le montre le plan de la campagne de 536, et comme il n'en pouvait être autrement, à commencer et à terminer la nouvelle guerre en Afrique, — plan qui

déciderait en même temps du sort de l'Espagne. On trouva encore de nouveaux motifs de délai dans les contributions carthaginoises, que la déclaration de guerre aurait supprimées, et plus tard dans la mort d'Hamilcar, qui fit sans doute penser à ses ennemis et à ses amis que ses plans avaient péri avec lui. Enfin, dans les dernières années, lorsque le Sénat commença à soupçonner qu'il n'était pas prudent d'ajourner le renouvellement de la guerre, il désirait visiblement disposer d'abord des Gaulois de la vallée du Pô; car ceux-ci, menacés d'être anéantis, pourraient profiter d'une guerre sérieuse entreprise par Rome, pour entraver encore une fois les tribus transalpines en Italie, et renouveler ces migrations celtiques, qui menaçaient encore Rome de grands dangers. Ce n'était pas par considération pour le parti de la paix à Carthage ni pour les traités existants que les Romains n'agissaient pas; bien plus, s'ils désiraient la guerre, les troubles d'Espagne leur donnaient à chaque instant un prétexte pour la faire. La conduite de Rome dans ces circonstances peut parfaitement s'expliquer; on ne peut nier néanmoins que le Sénat ait montré, dans ces affaires, un esprit étroit et imprévoyant, faute qui se manifesta d'une manière encore moins excusable dans la manière dont il traita les affaires de la Gaule. La politique de Rome a toujours été plus remarquable par la ténacité, l'adresse et la conséquence, que par la grandeur des vues ou l'organisation rapide des choses: ils ont trouvé souvent leurs maîtres, sous ce rapport, dans leurs ennemis, depuis Pyrrhus jusqu'à Mithridate.

Hannibal. Ainsi la fortune souriait au hardi projet d'Hamilcar. Les moyens de faire la guerre étaient assurés, une armée puissante et accoutumée à la victoire, et un trésor qui se remplissait sans cesse; mais pour savoir quel serait le véritable instant de la lutte, et quelle direction on lui donnerait, il manquait un chef. L'homme dont la tête et le cœur avaient ouvert, dans des circonstances critiques et à un peuple désespéré, une voie de salut, cet homme n'était plus, quand il devint possible d'accomplir ses desseins. Son successeur

Hasdrubal renonça-t-il à l'attaque parce que le moment opportun ne lui semblait pas venu, ou bien, parce que, homme d'État plutôt que général, il ne se crut pas à la hauteur d'une pareille entreprise ? On ne saurait le dire. Lorsque, au commencement de l'année 554 (220), il fut assassiné, les officiers carthaginois de l'armée d'Espagne appelèrent à lui succéder le fils aîné d'Hamilcar, Hannibal. C'était encore un jeune homme : il était né en 505 (249), et avait par conséquent alors vingt-neuf ans ; mais il avait déjà beaucoup vécu. Ses plus lointains souvenirs lui représentaient son père combattant dans une contrée éloignée et vainqueur à Ercété ; il avait suivi son père partout et partageait ses sentiments sur la paix de Catullus, sur son rappel dans sa patrie alors qu'il n'avait point été vaincu, et sur les horreurs de la guerre de Libye. Encore enfant, il avait suivi son père dans les camps, et s'y était distingué de bonne heure. Leste et vigoureux, Hannibal était prompt à la course, adroit pugiliste et intrépide cavalier ; il pouvait se passer de sommeil, et, au besoin, il savait, en soldat, se passer de nourriture. Quoique sa jeunesse se fût écoulée dans les camps, il possédait l'instruction des nobles phéniciens de cette époque ; en grec, sans doute après qu'il fut devenu général, il fit assez de progrès, sous son intime ami Sosilus de Sparte, pour être capable d'écrire des papiers d'État dans cette langue. Quand il fut devenu grand, il entra dans l'armée de son père, pour y faire sous ses yeux ses premières armes, et pour le voir tomber à côté de lui sur le champ de bataille. Plus tard, il avait commandé la cavalerie sous son beau-frère Hasdrubal, et s'était distingué par une grande bravoure personnelle, et par ses talents de général. La voix de ses camarades l'appela alors, lui le jeune général qu'ils avaient pu juger, à les commander, et il put enfin exécuter les desseins pour lesquels son père et son beau-frère avaient vécu et succombé. Il accepta l'héritage, et s'en montra digne. Ses contemporains ont essayé de répandre beaucoup d'ombres sur son caractère ; les Romains l'accusaient de cruauté, les Carthaginois d'avarice ; sans doute, il haïssait, comme

les natures orientales savent seules haïr, et un général qui ne reçut jamais ni argent ni subsides, ne pouvait guère ne pas être avare. Néanmoins, quoique son histoire ait été écrite par la colère, l'envie et la bassesse, on n'a pu obscurcir cette noble et grande image. Laissant de côté les inventions misérables qui portent en elles-mêmes leur propre réfutation, et quelques actes que ses lieutenants, en particulier Hannibal Monomachus et Magon le Samnite eurent le tort de faire en son nom, on ne voit rien, dans les récits de sa vie, qui ne soit justifié par les circonstances, et par le droit des gens de cette époque. L'accord est unanime, au contraire, pour dire qu'il savait unir à un degré inouï la discrétion et l'enthousiasme, la prévoyance et la résolution. Il était surtout remarquable par cette ruse, qui est un des traits particuliers du caractère carthaginois; il aimait à prendre des chemins extraordinaires et inattendus; les embûches et les stratagèmes de toute sorte lui étaient familiers, et il étudiait le caractère de ses antagonistes avec un soin inouï. Il avait des espions permanents même à Rome, et était en toute circonstance informé des projets de son ennemi; on le voyait souvent, portant des déguisements et de faux cheveux, chercher des informations sur un point ou sur un autre. Chaque page de l'histoire de ces temps témoigne de son talent de général, et de son habileté comme homme d'État, qu'il déploya après la paix avec Rome, dans sa réforme de la constitution carthaginoise, et plus tard encore lorsque, étranger et exilé, il exerça tant d'influence dans les cours de l'Orient. Le pouvoir qu'il exerçait sur les hommes est prouvé par son prestige incomparable sur une armée de nations et de langages divers, et qui, dans les plus mauvais temps, ne se révolta jamais contre lui. C'était un grand homme : partout où il allait, tous les yeux se tournaient vers lui.

Rupture entre
Rome et
Carthage.

Hannibal résolut immédiatement après sa nomination, printemps de 534 (220), de commencer la guerre. Le moment était bien choisi : les Celtes étaient encore agités, et la guerre paraissait imminente

entre Rome et la Macédoine; il pouvait donc lever le masque et porter la guerre où il voudrait, avant que les Romains pussent la commencer suivant leur convenance, par une descente en Afrique. Son armée fut bientôt prête à entrer en campagne; son trésor était bien rempli par suite de quelques razzias; mais le gouvernement carthaginois se montrait bien éloigné de désirer une déclaration de guerre contre Rome. Le rôle d'Hasdrubal, chef du parti national, était encore plus difficile à remplir que celle d'Hasdrubal, général de l'armée d'Espagne : le parti de la paix avait alors le dessus à Carthage, et harcelait de procès politiques les chefs du parti de la guerre. Les gouverneurs qui avaient déjà renversé et mutilé les plans d'Hamilcar n'étaient nullement disposés à permettre au jeune général, qui commandait alors en Espagne, d'exercer son patriotisme juvénile aux dépens de l'État, et Hannibal hésitait personnellement à déclarer la guerre, en opposition ouverte aux autorités légales. Il essaya de provoquer les Sagontins à rompre la paix, mais ceux-ci se contentèrent de se plaindre à Rome. Quand les Romains, au reçu de cette plainte, envoyèrent des commissaires, il essaya de les forcer à une déclaration de guerre, en les traitant rudement; mais les commissaires virent où en étaient les choses; ils ne dirent rien en Espagne, afin d'envoyer leurs plaintes à Carthage, et de faire savoir à Rome qu'Hannibal allait frapper un grand coup et que la guerre était imminente. Le temps se passait : on avait déjà appris la mort d'Antigone Doson, survenue subitement à la même époque que celle d'Hasdrubal : dans la Gaule Cisalpine, les Romains redoublaient d'énergie et d'activité pour établir des forteresses. On faisait des préparatifs à Rome pour mettre fin à l'insurrection de l'Illyrie, le printemps suivant. Chaque jour était précieux : Hannibal arrêta ses résolutions. Il fit savoir, d'une façon sommaire, à Carthage, que les Sagontins inquiétaient les Torbolètes, sujets de Carthage, et qu'il était obligé de les attaquer; puis, sans attendre la réponse, il commença, au printemps de 325, le siège d'une ville alliée avec Rome, c'est-à-dire la guerre contre

Rome. Nous pouvons nous faire une idée des pensées et des résolutions qui prévalurent à Carthage, en nous rappelant l'impression que la capitulation d'York fit dans quelques cercles. Tous les hommes « respectables » disait-on, désapprouvaient une attaque faite « sans ordres ; » on devait désapprouver cet acte, et livrer l'audacieux officier. Mais soit que la crainte plus prochaine de l'armée et de la multitude l'emportât dans le conseil de Carthage sur la crainte de Rome, soit que l'on comprit l'impossibilité de revenir sur une pareille démarche, une fois faite, soit enfin que la simple inertie paralysât toute action, ils se déterminèrent à la fin à ne rien faire, et à laisser aller la guerre, sans toutefois être préparés à la sanctionner. Sagonte se défendit, comme les villes espagnoles savent seules se défendre : si les Romains avaient montré la moitié de l'énergie de leurs clients, et s'ils n'avaient pas perdu leur temps avec la misérable guerre de brigands d'Illyrie, pendant les huit mois du siège de Sagonte, ils auraient pu, maîtres de la mer et de places favorables au débarquement, s'épargner la honte de ne pas accorder une protection qu'ils avaient promise, et donner peut-être à la guerre une autre direction. Mais ils tardèrent, et la ville finit par être emportée d'assaut. Lorsque Hannibal envoya à Carthage les dépouilles qui devaient être distribuées, le patriotisme et l'ardeur guerrière envahirent des cœurs qui jusque-là y avaient été complètement insensibles, et le partage fit disparaître toutes les chances d'un accommodement avec Rome. Lorsque, en conséquence, après la prise de Sagonte, une ambassade romaine parut à Carthage et demanda l'extradition du général et des Gérousiastes présents au camp, et lorsque l'orateur romain, interrompant une tentative de justification, rompit la discussion, et, levant un coin de son manteau, dit que la guerre ou la paix était dans ses plis, et que la Géronsia avait à choisir, les Gérousiastes eurent le courage de répondre qu'ils laissaient le choix aux Romains. Lorsqu'ils offrirent la guerre, on l'accepta. Printemps de 336 (218).

Hannibal, qui avait perdu toute une année par suite de l'opiniâtre résistance des Sagontins, était de retour, comme d'habitude, à Carthagène, dans l'hiver de 555-6 (219-8), pour faire tous ses préparatifs, d'une part pour attaquer l'Italie, de l'autre pour la défense de l'Espagne et de l'Afrique. Comme son père et son beau-père, il avait le commandement de deux pays, et avait par conséquent à prendre aussi des mesures pour la protection de sa patrie. L'ensemble de ses forces militaires s'élevait à cent vingt mille hommes d'infanterie, seize mille de cavalerie, plus cinquante-huit éléphants, trente-deux vaisseaux à cinq rangs de rames, montés par des équipages, et dix-huit non montés, outre les éléphants et les vaisseaux qu'il laissait à Carthage. A l'exception de quelques Ligures répartis dans les troupes légères, il n'y avait pas de mercenaires dans cette armée; les troupes se composaient, outre quelques escadrons phéniciens, essentiellement de sujets carthaginois appelés au service, libyens et espagnols. Pour s'assurer de la fidélité de ces derniers, le général, qui connaissait les hommes, leur donna une preuve de confiance en leur accordant un congé pour tout l'hiver; aux Libyens il promit par serment, en dépit de l'exclusivisme étroit du patriotisme phénicien, le droit de cité à Carthage, s'ils revenaient victorieux. Cependant, une partie seulement de ces troupes étaient destinées à la campagne d'Italie. Vingt mille hommes environ retournèrent en Afrique, la moindre partie dans la capitale et le territoire phénicien proprement dit, la plus grande à la pointe occidentale de l'Afrique. Pour la protection de l'Espagne, il laissa douze mille hommes d'infanterie, près de deux mille cinq cents chevaux et au moins la moitié des éléphants, outre la flotte qui stationnait dans ces parages; ce fut le plus jeune frère d'Hannibal, Hasdrubal qui commanda et gouverna en Espagne. Le territoire immédiat de Carthage fut comparativement faiblement garni, car, en cas de besoin, la capitale pouvait fournir des ressources suffisantes; il suffisait également d'une infanterie peu nombreuse en Espagne, où de nouvelles levées pouvaient être faites avec facilité,

Préparatifs pour
attaquer
l'Italie.

tandis qu'au contraire on y conservait une partie relativement considérable des engins spécialement carthaginois, la cavalerie et les éléphants. On prit grand soin d'assurer les communications entre l'Espagne et l'Afrique ; dans ce but, la flotte resta en Espagne, et l'Afrique orientale fut gardée par un corps considérable de troupes. La fidélité des troupes fut garantie, non-seulement par les otages qu'on recueillit dans les diverses communautés espagnoles et qu'on retint dans la citadelle de Sagonte, mais encore par la distribution des soldats dans des districts éloignés de leur patrie. La milice de l'Afrique orientale fut envoyée en Espagne, la milice espagnole en Afrique. On avait donc pourvu sérieusement à la défense. En ce qui concernait les mesures offensives, une escadre de vingt vaisseaux à cinq rangs de rames (quinquérèmes), ayant à bord mille soldats, devait mettre à la voile de Carthage pour les côtes d'Italie et les piller, et une seconde flotte de vingt-cinq voiles devait essayer de reprendre Lilybée. Hannibal pensait pouvoir compter sur ces efforts modérés de son gouvernement. Avec l'armée principale, il résolut d'envahir l'Italie ; cette invasion faisait sans doute partie du plan primitif d'Hamilear. Une attaque décisive contre Rome n'était possible qu'en Italie, de même que Carthage n'était attaquable qu'en Libye ; et, de même que Rome songeait à commencer sa prochaine campagne par une descente en Libye, Carthage ne pouvait se borner, dès le début, à un plan d'opérations secondaires, telles que celle de Sicile, ou à la défensive. La défaite devait, en tout cas, amener une destruction identique ; la victoire n'aurait pas porté les mêmes fruits.

Mais comment attaquer l'Italie ? On pouvait également atteindre la Péninsule par terre et par mer ; mais si le plan devait être, non une aventure militaire désespérée, mais une expédition dirigée vers un but stratégique, il fallait une base d'opération plus rapprochée que l'Espagne ou l'Afrique. Hannibal ne pouvait s'en reposer ni sur une flotte ni sur un port fortifié ; car Rome était alors maîtresse de la mer. Le territoire de la confédération

italique donnait encore moins un solide point d'appui. Puisque, en des temps bien différents, et malgré les sympathies helléniques, il avait résisté à l'invasion de Pyrrhus, on ne pouvait pas compter qu'il tomberaient pièces dès l'apparition d'un général carthaginois : une armée d'invasion serait écrasée entre le réseau des forteresses romaines et l'organisation solide de la confédération. Seule, la contrée des Ligures et des Celtes pouvait être pour Hannibal ce que fut la Pologne pour Napoléon dans sa campagne, exactement semblable, de Russie. Ces tribus, encore frémissantes de la lutte à peine terminée pour leur indépendance, étrangères à la race italique et sentant leur existence même compromise par la chaîne de forteresses romaines et de chaussées dont les premiers anneaux s'enroulaient déjà autour d'eux, devaient reconnaître des sauveurs dans l'armée carthaginoise, qui renfermait beaucoup de Celtes, et lui servir de base d'opération, et de ressource pour les vivres et les recrues. Des traités formels étaient déjà conclus avec les Boïens et les Insubres, par lesquels ceux-ci s'engageaient à envoyer des guides à l'armée carthaginoise, à lui assurer une réception amicale chez les tribus amies et des vivres pour la route, et à se soulever contre les Romains aussitôt que l'armée carthaginoise aurait mis le pied sur le sol de l'Italie. Enfin, les relations de Rome avec l'Orient conduisirent les Carthaginois sur le même terrain. La Macédoine, qui, par la victoire de Sellasia, avait rétabli sa souveraineté dans le Péloponèse, était en difficulté avec Rome; Démétrius de Pharos, qui avait échangé l'alliance de Rome pour celle de la Macédoine et avait été dépossédé par les Romains, vivait comme caché à la cour de Macédoine, et le roi de ce pays avait refusé de le livrer aux Romains. S'il était possible de combiner en un endroit quelconque les armées du Guadalquivir et celles du Karasa, ce ne pouvait être que sur le Pô. Ainsi, tout entraînait Hannibal vers le nord de l'Italie : son père avait déjà tourné les yeux de ce côté; ce qui le prouve, c'est cette troupe d'éclaireurs carthaginois que les Romains trouvèrent, à leur grande surprise, en Ligurie en 524 (230).

La raison pour laquelle Hannibal préféra la route de terre est moins évidente ; car la suprématie maritime des Romains et leur alliance avec Marseille n'auraient nullement empêché un débarquement à Gênes ; cela est évident, et la suite l'a prouvé. Nous n'avons pas d'autorités suffisantes pour nous fournir tous les éléments qui pourraient servir à donner sur ce point une réponse satisfaisante, et nous ne pouvons y suppléer que par des conjectures. Hannibal avait à choisir entre deux inconvénients. Au lieu de s'exposer aux accidents immenses et imprévus d'un voyage maritime et d'une guerre navale, il put juger plus prudent de compter sur les assurances, faites sans doute sérieusement, des Boïens et des Insubres ; d'autant plus que si l'armée débarquait à Gênes, elle aurait encore des montagnes à traverser, et il ne pouvait guère savoir si les difficultés qu'il rencontrerait dans l'Apennin, près de Gênes, ne seraient pas plus grandes que celles de la chaîne même des Alpes. Dans tous les cas, la route qu'il prit était la route celtique primitive, par laquelle des hordes plus considérables que son armée avaient traversé les Alpes : l'allié et le libérateur de la nation celtique pouvait s'aventurer à tenter ce passage.

Le port
d'Hannibal.

Hannibal réunit, à Carthagène, au commencement de la saison favorable, les troupes destinées à sa grande armée ; elle se composait de quatre-vingt-dix mille hommes d'infanterie, et de douze mille de cavalerie, dont les deux tiers environ étaient Africains, et un tiers Espagnols. Les trente-sept éléphants qu'il emmenait étaient sans doute destinés à faire de l'effet sur les Gaulois, plutôt qu'à combattre sérieusement. L'infanterie d'Hannibal n'avait plus besoin, comme celle de Xantippe, de se cacher derrière un rideau d'éléphants, et le général avait trop de sagacité pour employer autrement qu'avec réserve cette arme à deux tranchants, qui avait causé aussi souvent la défaite de ceux qui les avaient dans leurs rangs que celle de l'ennemi. Hannibal se dirigea avec cette armée, au printemps de 536 (218), de Carthagène vers l'Èbre. Il informa ses soldats des mesures qu'il avait prises, et particulière-

ment des rapports qu'il avait noués avec les Celtes, des ressources et de l'objet de l'expédition, assez pour que le simple soldat lui-même, dont les instincts militaires avaient été développés par la guerre, sentit le coup d'œil clair et la main ferme du général, et le suivit avec une confiance inébranlable dans une contrée éloignée et inconnue. Il leur adressa une allocution chalcureuse, dans laquelle il leur exposa la situation de leur patrie et les exigences des Romains, l'esclavage qui était certainement réservé à la terre natale, et la honte que devait éveiller l'idée qu'ils pourraient livrer leur cher général et son état-major : tous les cœurs furent enflammés d'une ardeur guerrière et patriotique.

Le Sénat de Rome était dans un embarras qui se comprendrait même dans une aristocratie solidement établie et sagace. Les Romains savaient bien peut-être ce qu'ils devaient faire, et ils prirent différentes mesures ; mais rien n'était fait comme il fallait et en temps opportun. Ils auraient pu depuis longtemps être maîtres des Alpes et avoir écrasé les Celtes ; or, les Celtes étaient encore formidables, et les portes des Alpes étaient ouvertes. Ils auraient pu avoir fait amitié avec Carthage, s'ils avaient honorablement exécuté la paix de 513 (241), ou, s'ils n'étaient pas disposés à la paix, ils auraient pu depuis longtemps vaincre Carthage : la paix était rompue en fait par la saisie de la Sardaigne, et ils avaient laissé la puissance de Carthage se rétablir sans opposition depuis vingt ans. Il n'y avait pas grande difficulté à maintenir la paix avec la Macédoine ; mais ils avaient méprisé cette alliance pour un gain insignifiant. Rome devait manquer alors d'un homme d'État ferme et capable de prendre une vue d'ensemble de la situation des affaires : en toute chose, on fit trop ou trop peu. La guerre commençait dans un temps et un lieu dont ils avaient laissé le choix à l'ennemi ; et avec la conviction bien fondée de leur supériorité militaire, ils étaient incertains quant au but à atteindre et quant à la manière de conduire les premières opérations. Ils avaient à leur disposition plus d'un demi-million de soldats propres au service ;

*Situation
de Rome.*

*Incertitude
des plans de
guerre.*

la cavalerie romaine seule était inférieure, et relativement moins nombreuse que celle des Carthaginois, la première formant environ le dixième, l'autre le huitième de la totalité des troupes en campagne. Aucun des États que la guerre intéressait n'avait une flotte égale à celle des Romains, qui comptait deux cent vingt cinquérèmes, récemment envoyées de l'Adriatique dans la mer Occidentale. L'emploi naturel et convenue de cette écrasante supériorité de force se présentait de lui-même. Depuis longtemps il avait été décidé que la guerre devait commencer par un débarquement en Afrique. Le tour que prirent plus tard les événements avait obligé les Romains à comprendre dans leur plan de guerre un débarquement simultané en Espagne, principalement pour empêcher l'armée carthaginoise de paraître devant les murs de Carthage. Suivant ce plan, ils auraient dû, avant tout, quand la guerre avait été déclarée en fait par l'attaque d'Hannibal contre Sagonte, au commencement de 533 (219), jeter une armée en Espagne, avant que la ville succombât; mais ils négligèrent les conseils de la prudence aussi bien que ceux de l'honneur. Sagonte tint pendant huit mois, mais en vain; lorsque la ville tomba au pouvoir de l'ennemi, Rome n'avait pas encore préparé son débarquement en Espagne. Cependant, la contrée entre l'Èbre et les Pyrénées était encore libre, et ses tribus étaient non-seulement les alliées naturelles de Rome, mais avaient reçu également, par la voie d'émissaires romains, des promesses d'une rapide assistance. La Catalogne pouvait être atteinte par mer de l'Italie, en aussi peu de temps que Carthage par terre: si les Romains étaient partis, comme les Phéniciens, en avril, après que la déclaration formelle de guerre avait été faite, Hannibal aurait pu rencontrer les Romains sur la ligne de l'Èbre.

Hannibal
sur l'Èbre

Enfin, la plus grande partie de l'armée et de la flotte était prête pour l'expédition d'Afrique, et le second consul, Publius Cornelius Scipion, reçut l'ordre de marcher vers l'Èbre; mais il procéda lentement, et quand une insurrection éclata sur le Pô, il employa, pour

la réprimer, l'armée qui était prête pour l'embarquement, et il forma de nouvelles légions pour l'Espagne. Aussi, Hannibal trouva-t-il sur l'Èbre une vigoureuse résistance, mais de la part des indigènes seulement, dont, en homme pour qui, dans ces circonstances, le temps était encore plus précieux que le sang de ses soldats, il se débarrassa, en un mois, au prix de la perte du quart de son armée. Il atteignit enfin la ligne des Pyrénées. Par ce délai, les alliés d'Espagne avaient été sacrifiés une seconde fois. On devait s'y attendre, et il était bien facile de l'éviter. Vraisemblablement l'expédition d'Italie, à laquelle, au printemps de 536, on ne pouvait pas encore croire, aurait pu être détournée par l'apparition opportune des Romains en Espagne. Hannibal n'avait aucune intention de renoncer à son « royaume » d'Espagne pour se jeter en désespéré sur l'Italie; le temps qu'il avait consacré au siège de Sagonte et à la soumission de la Catalogne, le corps considérable qu'il laissa derrière lui, entre l'Èbre et les Pyrénées, pour l'occupation du territoire nouvellement conquis, prouvent suffisamment que, si une armée romaine était venue lui disputer la possession de l'Espagne, il ne se serait pas contenté de se dérober, et ce qui importait avant tout, si les Romains avaient été en état d'arrêter pendant quelques semaines sa sortie de l'Espagne, l'hiver aurait fermé les passages des Alpes, avant qu'Hannibal les eût atteintes, et l'expédition d'Afrique pouvait arriver sans obstacle à son but.

Arrivé en Gaule, Hannibal renvoya dans son pays une partie de ses troupes, mesure qui, prise dès le début, prouvait aux yeux des soldats que le général était sûr du succès, et devait leur ôter l'idée que peu d'entre eux reviendraient de cette expédition. Avec une armée de cinquante mille hommes d'infanterie et neuf mille cavaliers, pour la plupart anciens soldats, il franchit les montagnes sans difficulté, et lorsqu'il prit la route de côte par Narbonne et Nîmes, à travers le territoire celtique, ce chemin se trouva ouvert à son armée, soit par des traités antérieurement conclus, soit par l'or carthaginois, soit par la force des armes. Ce fut seulement

Hannibal
en Gaule.

lorsque l'armée arriva, à la fin de juillet, à Avignon sur le Rhône, qu'elle sembla devoir rencontrer une résistance sérieuse. Le consul Scipion qui, dans sa traversée vers l'Espagne, avait touché à Marseille (vers la fin de juin), y fut informé qu'il arrivait trop tard, et qu'Hannibal avait déjà passé, non-seulement l'Èbre, mais les Pyrénées. En recevant ces nouvelles, qui paraissent avoir enfin éclairé les Romains sur les projets et le plan d'Hannibal, le consul avait renoncé à son expédition d'Espagne, avait conclu des alliances avec les tribus celtiques de ces parages, qui étaient sous l'influence des Massaliotes, et par conséquent sous celle des Romains, et s'était décidé à attaquer les Carthaginois sur le Rhône, et à leur barrer le passage du fleuve et la marche vers l'Italie. Heureusement pour Hannibal, il ne trouva en face du point sur lequel il voulait passer le fleuve, pour le moment, que la milice celtique, tandis que le consul lui-même, avec une armée de vingt-deux mille hommes d'infanterie et de deux mille cavaliers, était encore à Marseille, à quatre jours de marche. Les messagers de la milice gauloise se hâtèrent de l'en informer. Hannibal avait à faire passer le fleuve à une armée pourvue d'une nombreuse cavalerie et d'éléphants, sous les yeux de l'ennemi et avant que Scipion arrivât, et il ne possédait pas une nacelle. D'après ses ordres, on acheta aux nombreux bateliers du Rhône toutes leurs barques au prix qu'ils demandèrent, et ce qui manquait en embarcations fut remplacé par des radeaux faits avec des arbres tombés, de sorte que toute l'armée put traverser le fleuve en un jour. Pendant que ceci se passait, une forte division, sous les ordres d'Hannon, fils de Bomilcar, se rendait à marches forcées à deux petites journées de marche en amont du fleuve, à un point de passage situé un peu au-dessus d'Avignon, et qu'il trouva sans défense. Cette division passa le fleuve sur des radeaux rassemblés à la hâte, pour de là redescendre le fleuve, et tomber sur les derrières des Gaulois, qui barraient le passage au corps d'armée principal. De bonne heure, le matin du cinquième jour après l'arrivée devant le Rhône, et le troisième

après la marche de flanc d'Hannon, les feux allumés sur le rivage opposé par la division détachée, indiquèrent à Hannibal le moment opportun pour la traversée. Au moment même où les Gaulois, voyant que la flottille de canots de l'ennemi se mettait en mouvement, se hâtaient d'occuper les rives du fleuve, ils virent tout d'un coup leur camp en flammes derrière eux : surpris et éparpillés, ils ne surent ni résister à l'attaque, ni empêcher le passage, et se mirent en pleine déroute.

Pendant ce temps-là, Scipion tenait des conseils de guerre à Marseille, sur les moyens convenables d'empêcher le passage du Rhône, et ne se laissa point entraîner à l'action par les messages pressants que lui envoyaient les généraux celtes. Il n'avait point confiance en ces nouvelles, et se contenta d'envoyer en reconnaissance un faible corps de cavalerie sur la rive gauche du Rhône. Ce corps trouva bientôt toute l'armée ennemie établie sur ce rivage et occupée seulement à faire passer les éléphants laissés sur la rive droite. Après avoir, dans le voisinage d'Avignon, et seulement pour terminer la reconnaissance, livré un combat acharné à quelques escadrons carthaginois, le premier de cette guerre dans lequel des Romains et des Carthaginois se soient rencontrés, ils retournèrent précipitamment sur leurs pas, pour porter ces nouvelles au quartier général. Scipion se dirigea alors à marches forcées sur Avignon; mais lorsqu'il y arriva, la cavalerie carthaginoise même, laissée en arrière pour protéger le passage des éléphants, était déjà en route depuis trois jours, et il ne restait plus au consul qu'à retourner à Marseille avec ses troupes fatiguées et une gloire médiocre, et à se lamenter sur « la fuite honteuse des Carthaginois. » Ainsi, pour la troisième fois, par pure nonchalance, on avait abandonné des alliés et une importante ligne de défense, et pour la deuxième fois, en passant, après cette première faute, d'une inaction inopportune à une précipitation non moins inopportune, et en faisant, sans aucune chance de succès, ce qu'on pouvait faire si sûrement quelques jours plus tôt, on laissait échapper une occasion

réelle de réparer cette faute. Maintenant qu'Hannibal, ayant traversé le Rhône, était entré dans le territoire celtique qui touchait à l'Italie, il ne pouvait plus être question de l'empêcher d'atteindre les Alpes ; mais si le consul Scipion, à la première nouvelle, était retourné en Italie avec toute son armée, — on pouvait atteindre par Gênes le Pô en sept jours, — et avait réuni à ses troupes les petits détachements qui se trouvaient dans la vallée du Pô, il pouvait au moins préparer là à l'ennemi une périlleuse rencontre. Or, non-seulement il perdit un temps précieux par sa marche sur Avignon, mais cet homme, habile sous d'autres rapports, manqua soit de courage politique, soit de coup d'œil militaire, pour changer la destination de son armée conformément aux circonstances : il envoya le gros de cette armée en Espagne, sous le commandement de son frère Gnaeus, et retourna lui-même à Pise, avec un corps peu considérable.

Passage des
Alpes
par Hannibal.

Hannibal qui, après le passage du Rhône, avait, dans une grande assemblée de l'armée, informé ses troupes du but de son expédition, et lui avait fait également parler par interprètes, par le chef celte Magilus, qui était venu à son camp de la vallée du Pô, dirigea sa marche sans obstacle vers le passage des Alpes. Il ne pouvait se décider sur le point à choisir, ni en vue de la brièveté du trajet, ni en vue de l'esprit des populations, quoiqu'il n'eût pas de temps à perdre, ni en détours, ni en combats. Il devait choisir le chemin qui était praticable pour son bagage, sa nombreuse cavalerie et ses éléphants, et dans lequel il pouvait de gré ou de force procurer la subsistance à son armée : en effet, quoique Hannibal eût fait des préparatifs pour transporter des provisions sur des bêtes de somme, ces provisions ne pouvaient suffire que pour quelques jours aux besoins d'une armée qui, malgré ses grandes pertes, comptait encore près de cinquante mille hommes. Abstraction faite de la route de la côte, qu'Hannibal ne voulut pas prendre, non parce que les Romains la défendaient, mais parce qu'elle l'aurait détourné de son but, il n'y avait autrefois dans les Alpes que deux routes

connues pour passer de la Gaule dans l'Italie (1), le passage des Alpes Cottiennes (Mont Genève), conduisant dans le territoire des Taurini (par Sorse ou Fenestrelles à Turin), et celle des Alpes Graïennes (le Petit-Saint-Bernard) qui conduisait sur le territoire des Salassi (à Aoste et Ivree). La première route est la plus courte ; mais depuis le point où elle quitte la vallée du Rhône, elle passe par les vallées impraticables et stériles du Drac, de la Romanche, et de la Haute-Durance, par une contrée montagneuse, difficile et pauvre, et demande au moins sept ou huit jours de marche dans les montagnes. Une route militaire y fut construite pour la première fois par Pompée pour donner une communication plus courte entre les provinces de la Gaule Cisalpine et de la Transalpine. La route par le Petit-Saint-Bernard est un peu plus longue ; mais après qu'on a passé la première muraille des Alpes, qui forme la vallée du Rhône du côté de l'est, elle passe par la vallée de la Haute-Isère qui va de Grenoble par Chambéry jusqu'au pied même du Petit-Saint-Bernard, ou, en d'autres termes, de la chaîne des Hautes-Alpes, et qui est la plus large, la plus fertile et la plus populeuse des vallées alpestres. Le passage du Petit-Saint-Bernard, sans être le moins élevé des passages naturels des Alpes, est de beaucoup le plus facile. Quoiqu'il n'y existât aucune route artificielle, un corps autrichien, avec de l'artillerie, traversa les Alpes par cette route en 1815. La route, qui ne traverse que deux rangs de montagnes, était enfin, de toute antiquité, la grande route militaire pour passer du territoire celtique en Italie. Les Carthaginois n'avaient donc, en fait, pas de choix. Par une heureuse coïncidence, mais qui n'exerça pas une influence décisive sur le plan d'Hannibal, les tribus celtiques avec qui il avait fait alliance en Italie, habitaient au pied du Petit-Saint-Bernard, tandis que la route du Mont Genève

(1) Ce ne fut qu'au moyen âge que la route du mont Cenis devint une route militaire. Les passages de l'est, tels que celui des Alpes Pennines, ou Grand-Saint-Bernard (qui, du reste, ne fut converti en route militaire que par César et Auguste), sont naturellement, dans cette circonstance, hors de question.

l'aurait conduit sur le territoire des Taurini, qui étaient depuis bien longtemps en hostilité avec les Insubres.

Ainsi, l'armée carthaginoise remonta d'abord le Rhône jusqu'à la vallée de la Haute-Isère, non pas, comme on pourrait le présumer, par le chemin le plus court, en remontant la rive gauche de la Basse-Isère, de Valence à Grenoble, mais par « l'île des Allobroges, » la région basse, riche, et même alors très-peuplée, qui est fermée au nord et à l'ouest par le Rhône, au sud par l'Isère et à l'est par les Alpes. Il agit ainsi parce que la route la plus courte traversait une contrée de montagnes, pauvre et impraticable, tandis que « l'île » était basse et extrêmement fertile, et n'était séparée que par une rangée de montagnes de la vallée de la Haute-Isère. La marche le long du Rhône et par « l'île » jusqu'au pied des Alpes, s'accomplit en seize jours ; elle présentait peu de difficulté, et dans « l'île » elle-même, Hannibal mit à profit une querelle qui avait éclaté entre deux chefs des Allobroges, pour attacher à ses intérêts un des chefs les plus importants, qui non-seulement escorta les Carthaginois tout le long de la plaine, mais qui leur fournit des provisions, des armes, des vêtements et des chaussures. Mais l'armée faillit périr au passage de la première chaîne des Alpes, qui se dresse comme un mur abrupt, et qui n'a qu'un passage praticable (par le mont du Chat, près du hameau de Cherche). Le peuple des Allobroges avait fortement défendu le passage. Hannibal apprit l'état des choses assez tôt pour éviter une surprise, et campa au pied de la montagne jusqu'au moment où, au coucher du soleil, les Celtes se dispersèrent pour retourner aux maisons de la ville la plus proche : il s'empara alors du passage dans la nuit. Il atteignit ainsi le sommet ; mais dans le sentier étroit qui conduit du sommet au lac du Bourget, les mulets et les chevaux glissèrent et tombèrent. Les attaques, qui, dans tous les lieux favorables, étaient faites par les Celtes contre l'armée en marche, étaient extrêmement pénibles, en raison non pas seulement du tort direct qu'elles lui faisaient, mais de la confusion qu'elles occasionnaient ;

et quand Hannibal, avec ses troupes légères, se jeta d'en haut sur les Allobroges, ceux-ci furent chassés sans difficulté et avec des pertes considérables ; mais la confusion fut encore augmentée, surtout dans les équipages, par le tumulte du combat. Lorsque enfin Hannibal arriva, avec de grandes pertes, dans la plaine, il attaqua immédiatement la ville la plus voisine, pour châtier et terrifier les Barbares, et en même temps, pour réparer autant que possible les pertes qu'il avait faites en bêtes de somme et en chevaux. Après une journée de repos dans la belle vallée de Chambéry, l'armée continua sa marche sur l'Isère, sans être retardée, ni par le manque de provisions, ni par les agressions, dans cette contrée vaste et fertile. Ce fut seulement lorsque, le quatrième jour, ils entrèrent dans le territoire des Centrones (la Tarentaise actuelle), où la vallée se resserre graduellement, qu'ils eurent à se tenir sur leurs gardes. Les Centrones reçurent l'armée à la limite de leur pays (vers Conflans) avec des rameaux et des guirlandes, lui fournirent du bétail, des guides et des otages, et les Carthaginois traversèrent ce territoire comme une contrée amie. Mais lorsqu'ils eurent atteint le pied même des Alpes, là où la route quitte l'Isère et s'engage par un défilé étroit et difficile le long du torrent le Reclus pour arriver au sommet du Saint-Bernard, toute la milice des Centrones parut, en partie derrière l'armée, en partie sur les crêtes des rochers qui dominent le passage à droite et à gauche, en vue de couper le train et les bagages. Mais Hannibal, dont le tact infailible avait discerné dans toutes les flatteries des Centrones un stratagème pour assurer le respect de leur territoire et un riche butin, avait envoyé en avant le bagage et la cavalerie, et couvrit la marche avec toute son infanterie. Par ce moyen, il déjoua les desseins de ses ennemis, quoiqu'il ne pût les empêcher de marcher sur les crêtes des montagnes parallèlement à son infanterie, et de lui infliger des pertes sérieuses, en faisant rouler sur elle des rochers. A la « Pierre-Blanche » lieu qui porte encore ce nom, montagne calcaire haute et isolée qui est au pied du Saint-Bernard, et qui en

domine le chemin, Hannibal campa avec son infanterie, pour protéger la marche des chevaux et des bêtes de somme qui cheminèrent péniblement pendant toute la nuit, et à travers d'incessantes et sanglantes mêlées, il atteignit enfin, le jour suivant, le sommet du passage. Là, dans la plaine protégée contre toute attaque, quis'étend jusqu'à une distance de près d'une lieue autour d'un petit lac où la Doria prend sa source, il fit reposer son armée. Le découragement commençait à s'emparer des soldats. Les sentiers qui devenaient de plus en plus difficiles, les provisions qui manquaient, la marche à travers des défilés exposés aux attaques incessantes d'ennemis qu'on ne pouvait atteindre, les rangs décimés, la situation désespérée des trainards et des blessés, l'objet même de l'expédition qui paraissait chimérique à tous, sauf au général enthousiaste et à son entourage immédiat, tout cela commençait à rebuter même les vétérans d'Afrique et d'Espagne. Mais la confiance du général demeurait inébranlable; de nombreux trainards rejoignirent les rangs; les Gaulois alliés étaient près, la ligne de partage des eaux était atteinte, et la vue du chemin de descente, ce spectacle si agréable aux yeux du pèlerin des montagnes, s'ouvrait devant eux : après un court repos, on se prépara avec un nouveau courage à la dernière et à la plus difficile entreprise, la marche de descente. Dans cette marche, l'armée n'eut pas à souffrir matériellement de l'ennemi; mais la saison avancée — on était déjà au commencement de septembre — causa des embarras égaux à ceux que les attaques des ennemis avaient occasionnés à la montée. Sur la pente abrupte et glissante qui longe la Doria, et où la neige nouvellement tombée cachait les sentiers et les avait endommagés, hommes et bêtes se perdaient et tombaient dans les précipices : enfin, vers la fin du troisième jour de marche, on arriva à une partie de la route d'environ deux cents pieds de long, où des avalanches se précipitent sans cesse du haut des rochers de Cramont qui la dominent, et où, pendant les étés froids, règnent des neiges éternelles. L'infanterie traversa ce passage, mais les che-

vaux et les éléphants ne purent passer sur les plateaux de glace, à peine recouverts d'une légère couche de neige nouvellement tombée, et le général campa dans ce lieu périlleux avec le bagage, l'infanterie et les éléphants. Le jour suivant, les cavaliers, par un rude travail de tranchée, tracèrent un chemin pour les chevaux et les bêtes de somme ; mais ce ne fut qu'après un travail de trois jours avec une aide constante, que les éléphants, à demi morts de faim, purent traverser. De cette manière, après un retard de quatre jours, l'armée était de nouveau rassemblée, et, après trois autres jours de marche dans la vallée de la Doria, qui s'élargissait de plus en plus et devenait de plus en plus fertile, et dont les habitants, les Salassi, clients des Insubres, saluaient dans les Carthaginois leurs alliés et leurs libérateurs, l'armée arriva vers le milieu de septembre dans la plaine d'Ivrée, où les troupes épuisées furent logées dans les villages, afin de se remettre, par une bonne nourriture et un repos de quinze jours, de leurs fatigues extraordinaires. Si les Romains avaient eu, comme ils l'auraient dû, un corps de trente mille hommes de troupes fraîches et prêtes à l'action, près de Turin, et avaient immédiatement livré bataille, les perspectives du grand plan d'Hannibal devenaient douteuses ; par bonheur pour lui, une fois encore, ils ne se trouvèrent pas où ils devaient être, et ils ne troublèrent pas les troupes de l'ennemi, dans ce repos dont il avait tant besoin (1).

(1) Les questions topographiques tant discutées, qui se rapportent à cette célèbre expédition, peuvent être considérées comme éclaircies et résolues sur les points essentiels par les belles investigations de MM. Wickam et Cramer. Quant aux questions chronologiques, qui présentent également des difficultés, nous allons ici placer quelques remarques.

Quand Hannibal atteignit le sommet du Saint-Bernard, « les pics, dit Polybe, commençaient à se couvrir d'une neige épaisse » (III, 54) ; la route était couverte de neige (Pol. III, 55) qui ne devait pas en grande partie être nouvellement tombée, mais qui provenait de la chute d'avalanches. Au Saint-Bernard, l'hiver commençait vers la Saint-Michel, et la chute de la neige en septembre ; quand les Anglais dont nous avons parlé passèrent la montagne à la fin d'août, ils ne trouvèrent de neige presque nulle part, mais les pentes en étaient couvertes des deux

Résultats.

Le but était atteint, mais au prix de rudes sacrifices. Des cinquante mille vétérans d'infanterie et des neuf mille cavaliers que l'armée comptait au passage des Pyrénées, plus de la moitié avait péri dans les combats, les marches et le passage des rivières. Hannibal, maintenant, suivant son propre témoignage, n'avait pas plus de vingt mille hommes d'infanterie, dont trois cinquièmes étaient des Libyens et deux cinquièmes des Espagnols, et six mille cavaliers, dont une partie était démontée; la perte relativement peu considérable qu'elle avait faite prouvait l'excellence de la cavalerie numide, non moins que l'attention du général à ménager des troupes si choisies. Un trajet de plus de deux cents lieues, ou d'environ trente-trois jours de marche modérée, dont la continuation ne fut possible que par des circonstances imprévues et par les fautes non moins imprévues de l'ennemi, et qui, si elle ne fut troublée par aucune catastrophe considérable qu'on eût pu prévoir, non-seulement coûta de tels sacrifices, mais fatigua et démoralisa l'armée au point qu'il lui fallut un long repos pour être de nouveau

côtés. Hannibal paraît ainsi être arrivé au passage au commencement de septembre; ce qui est bien d'accord avec le récit qui le fait arriver « quand l'hiver approchait » — *car συνέπειν τὴν τῆς πλειάδος ὥσιν* (Pol. III, 54) ne signifie rien de plus que le jour du coucher héliaque des Pléiades (vers le 26 octobre). Conf. *Ideler Chronol.*, I, 241.

Si Hannibal arriva en Italie neuf jours plus tard, et par conséquent vers le milieu de septembre, il y a place pour les événements qui se passèrent depuis ce temps jusqu'à la bataille de la Trébia, vers la fin de décembre (*περὶ χειμερινὰς τροπὰς*, Pol. III, 72) et en particulier pour le transport de l'armée destinée à l'Afrique, de Lilybée à Placentia. L'hypothèse est aussi d'accord avec le récit suivant lequel le jour du départ fut annoncé dans une assemblée de l'armée *ὅτι τὴν ἐπρινθὴν ὥραν* (Pol. III, 34), et par conséquent vers la fin de mars, et que la marche dura cinq mois, ou six suivant App. VII, 4. Si Hannibal était ainsi au Saint-Bernard au commencement de septembre, il doit être arrivé au Rhône au commencement d'août; car il mit trente jours à venir du Rhône à cette montagne; et dans ce cas, il est évident que Scipion, qui s'embarqua au commencement de l'été (Pol. III, 41) et par conséquent au plus tard au commencement de juin, doit avoir mis beaucoup de temps à ce voyage, ou resta pendant bien longtemps à Marseille, dans une singulière inaction.

prête à l'action, une telle marche, dis-je, est une opération militaire d'une valeur contestable, et il est douteux qu'Hannibal lui-même l'ait considérée comme un succès. Nous ne devons pas cependant, en parlant ainsi, infliger un blâme formel au général; nous voyons bien les défauts du plan d'opération qu'il poursuivait; mais nous ne savons pas s'il était en position de les prévoir, car la route traversait une terre barbare et inconnue, ou si tout autre plan, tel que celui de prendre la route de la côte ou de s'embarquer à Carthage, l'aurait exposé à moins de dangers. Dans tous les cas, l'exécution prudente et énergique du plan mérite notre admiration, et à quelque cause que les résultats en soient attribués, soit à la faveur de la fortune ou simplement à l'habileté du général, la grande idée d'Hamilcar, celle de poursuivre en Italie le conflit avec Rome, était maintenant réalisée. C'était son génie qui avait préparé cette expédition, et de même que la tâche de Stein et de Scharnhorst fut plus difficile et plus grande que celle de York et de Blücher, le tact infailible de la tradition historique s'est toujours attaché au dernier anneau de la chaîne des mesures préparatoires, le passage des Alpes, avec plus d'admiration qu'aux victoires du lac Trasimène, et de la plaine de Cannes.

CHAPITRE V

LA GUERRE SOUS HANNIBAL JUSQU'A LA BATAILLE DE CANNES

Hannibal et les
Celtés d'Italie.

L'apparition de l'armée carthaginoise du côté italien des Alpes bouleversa tout d'un coup la situation, et déconcerta le plan des Romains. Des deux armées principales de Rome, l'une avait débarqué en Espagne, et avait été bientôt aux prises avec l'ennemi ; il n'était plus possible de la rappeler. La seconde, qui était destinée à l'Afrique, sous le commandement du consul Tiberius Sempronius, était encore, heureusement, en Sicile ; la temporisation romaine eut ici son avantage. Des deux escadres carthaginoises destinées à l'Italie et à la Sicile, la première fut dispersée par une tempête, et quelques-uns des vaisseaux qui la composaient furent pris par les Syracusains auprès de Messina ; la seconde avait essayé en vain de surprendre Lilybée, et avait été défaite peu de temps après dans un engagement en vue de ce port. Mais la persistance des escadres ennemies à rester dans les eaux italiennes était tellement gênante, que le consul résolut, avant de passer en Afrique, d'occuper les petites îles qui entouraient la

Sicile, et de repousser la flotte carthaginoise qui opérait contre l'Italie. L'été fut consacré à la conquête de Melite, à la croisière contre l'escadre ennemie, qu'on attendait auprès des îles de Lipari, tandis qu'elle avait fait un débarquement auprès de Vibo (Monteleone) et pillait les côtes du Bruttium ; enfin, elle dut chercher des renseignements sur le point de la côte d'Afrique qui serait le plus favorable à un débarquement. Armée et flotte étaient encore à Lilybée, quand arriva l'ordre du Sénat de revenir au plus vite, pour défendre le sol national.

Tandis qu'ainsi les deux grandes armées romaines, égales chacune à celle d'Hannibal, restaient fort éloignées de la vallée du Pô, les Romains n'étaient nullement préparés à une attaque de ce côté. Il y avait bien là une armée romaine, par suite de l'insurrection qui avait éclaté parmi les Celtes, peu avant l'arrivée de l'armée carthaginoise. La fondation des deux forteresses de Placentia et de Cremona, contenant chacune six mille colons, et surtout les préparatifs de la fondation de Mutina, sur le territoire boïen, avaient fait déjà éclater une révolte chez les Boïens, au printemps de 356 (218), avant le temps concerté avec Hannibal, et les Insubres s'étaient bientôt unis à eux. Les colons déjà établis sur le territoire de Mutina, soudainement attaqués, se réfugièrent dans la ville. Le préteur Lucius Manlius, qui commandait à Ariminum, se hâta d'arriver avec son unique légion, pour dégager les colons bloqués ; mais il fut surpris dans les forêts, et il ne lui resta plus, après une perte considérable, d'autre ressource que de se fortifier sur une colline, et de s'y laisser assiéger par les Boïens, jusqu'à ce qu'une seconde légion, envoyée de Rome, sous le commandement de Lucius Atilius, délivra heureusement l'armée et la ville, et réprima pour un instant l'insurrection gauloise. Cette révolte prématurée des Boïens, en arrêtant, d'une part, le départ de Scipion pour l'Afrique, avait essentiellement secondé les desseins d'Hannibal ; mais, d'autre part, elle fut cause qu'il ne trouva pas la vallée du Pô entièrement inoccupée, à l'exception des forteresses. Mais

le corps romain, dont les deux légions, cruellement décimées, ne comptaient pas vingt mille soldats, avait assez à faire de maintenir les Gaulois, lorsque, en août, le consul Publius Scipio revint sans son armée de Massalia en Italie. Peut-être aussi ne se préoccupait-on pas beaucoup du danger, parce que, pensait-on, les Alpes suffiraient à arrêter cette tentative audacieuse. Ainsi, à l'heure décisive, il ne se trouvait à l'endroit décisif pas même un avant-poste romain; Hannibal eut tout le temps de faire reposer son armée, de prendre, après un siège de trois jours, la ville des Taurini qui lui avait fermé ses portes, et d'obtenir ou d'imposer par la force l'alliance à toutes les communautés celtes et ligures, avant que Scipion, qui avait pris le commandement dans la vallée du Pô, se trouvât sur son chemin.

Scipion dans
la vallée du Pô.

Scipion, qui avec une armée beaucoup moins considérable que celle de l'ennemi, et très-faible surtout en cavalerie, avait entrepris la tâche difficile d'empêcher le progrès d'une armée supérieure, et devait réprimer l'insurrection qui se propageait parmi les Celtes, avait traversé le Pô, probablement à Placentia, et remontait la rivière pour rencontrer l'ennemi, tandis qu'Hannibal, après la prise de Turiu, descendait le fleuve pour secourir les Insubres et les Boïens. Dans la plaine entre le Tessin et la Sesia, non loin de Vercelli, la cavalerie romaine qui, avec les troupes légères, s'était avancée pour faire en force une reconnaissance, rencontra la cavalerie punique, envoyée dans le même dessein; les deux détachements étaient commandés par les généraux en personne. Malgré la supériorité de l'ennemi, Scipion accepta la bataille qu'on lui offrait; mais son infanterie légère, qui était placée devant la cavalerie, se rompit sous l'effort de la grosse cavalerie de l'ennemi, et tandis que celle-ci attaquait de front les masses des cavaliers romains, la cavalerie légère des Numides, après avoir repoussé de côté les rangs rompus de l'infanterie des Romains, prit leur cavalerie en flanc et en queue. Cette manœuvre décida le combat. La perte des Romains fut très-considérable; le consul lui-même, qui

Bataille
du Tessin.

se comporta en vaillant soldat, reçut une dangereuse blessure, et ne dut son salut qu'au dévouement de son jeune fils, âgé de dix-sept ans, qui, se précipitant courageusement sur l'ennemi, entraîna son escadron et dégagea son père. Scipion, éclairé, par cette défaite, sur la force de l'ennemi, comprit la faute de se placer avec une armée plus faible dans la plaine, le dos appuyé au fleuve, et se décida à repasser le fleuve sous les yeux de l'ennemi. Comme ces opérations s'accomplissaient sur un espace plus resserré, et qu'il avait perdu ses illusions sur l'invincibilité romaine, il retrouva son talent militaire réel, que le plan audacieux jusqu'à l'aventure de son jeune adversaire avait jusque-là paralysé.

Tandis qu'Hannibal se préparait au combat, Scipion, par une marche forcée rapidement conçue et habilement exécutée, arriva heureusement à la rive droite du fleuve qu'il avait abandonné par une malheureuse inspiration, et rompit le pont du Pô derrière son armée. Cela fit, il est vrai, que le détachement de six cents hommes, occupé à couvrir cette opération, fut coupé de l'armée, et fait prisonnier ; mais comme le cours supérieur du fleuve était au pouvoir d'Hannibal, on ne put l'empêcher de le remonter, de le passer sur un pont de bateaux, et de se trouver en peu de jours sur la rive droite, devant l'armée romaine. Celle-ci avait pris position dans la plaine qui est en avant de Placentia ; mais la révolte d'un détachement celtique dans le camp romain, et l'insurrection gauloise qui gagnait autour de lui, obligèrent le consul à évacuer la plaine, et à s'établir sur les hauteurs qui dominent la Trebia. Cette opération s'accomplit sans beaucoup de perte, parce que les cavaliers numides, envoyés à la poursuite des Romains, perdirent leur temps à piller et à incendier le camp abandonné. Dans cette forte position, avec son aile gauche appuyée à l'Apennin, la droite au Pô et à la forteresse de Placentia, couvert en avant par la Trebia, dont l'importance est considérable dans cette saison, Scipion ne sut pas sauver les riches magasins de Clastidium (Casteggio) dont l'armée de l'ennemi le coupa ; il ne put pas non plus empêcher l'insurrec-

Les armées
à Placentia.

tion de presque tous les cantons gaulois, sauf les Cenomani, alliés de Rome; mais il arrêta complètement la marche d'Hannibal, et l'obligea à placer son camp en face de celui des Romains. De plus, la position prise par Scipion et l'aide des Cenomani qui menacèrent la frontière des Insubres, empêchèrent le corps principal des insurgés gaulois de se joindre directement à l'ennemi, et donna à la seconde armée romaine, qui pendant ce temps marchait de Lilybée à Ariminum, le temps d'arriver à Placentia au milieu d'un pays insurgé, sans trop de difficulté, et de se réunir à l'armée du Pô. Scipion avait réussi dans sa tâche brillamment et complètement. L'armée romaine, maintenant forte de près de quarante mille hommes, et, quoique inférieure à celle de l'ennemi, pour la cavalerie, l'égalant pour le moins en infanterie, n'avait qu'à garder sa position, pour obliger l'ennemi soit à essayer, en hiver, le passage de la rivière et l'attaque du camp, soit à suspendre sa marche et à éprouver l'inconstance des Gaulois au milieu des rigueurs de l'hiver. Quelque évident que cela fût, il n'était pas moins clair qu'on était alors en décembre, et qu'avec le plan proposé, la victoire serait, sans doute, remportée par Rome, mais non pas par le consul Tiberius Sempronius, qui commandait seul, par suite de la blessure de Scipion, et dont l'année de fonctions expirait dans quelques mois. Hannibal connaissait l'homme, et ne négligea aucun moyen pour l'attirer au combat. Les villages restés fidèles aux Romains furent cruellement dévastés, et après un combat de cavalerie amené par cette opération, Hannibal laissa l'ennemi s'enorgueillir de sa victoire. Bientôt après, cependant, par un temps de pluie, un engagement général, non prévu par les Romains, se livra. Depuis les premières heures du jour, les troupes légères des Romains tiraillaient avec la cavalerie légère de l'ennemi; celle-ci se retira lentement, et les Romains la poursuivirent ardemment à travers les flots enflés de la Trébia, pour compléter l'avantage qu'ils avaient gagné. Tout à coup, la cavalerie s'arrêta; l'avant-garde romaine se trouva en face de l'armée ennemie rangée en bataille sur

Bataille de la
Trébia.

un terrain choisi par Hannibal ; elle était perdue, si le corps d'armée principal ne traversait le fleuve, pour voler à son secours.

Affamée, fatiguée et mouillée, l'armée romaine arriva, se hâta de se ranger en bataille, avec la cavalerie sur les ailes, selon l'habitude, et l'infanterie au centre. Les troupes légères, qui formaient l'avant-garde des deux côtés, commencèrent le combat ; mais les Romains avaient déjà presque épuisé leurs traits contre la cavalerie, et plièrent, tandis que sur ses ailes la cavalerie, repoussée dès l'abord par les éléphants, était également prise en flanc à droite et à gauche par la cavalerie carthaginoise, beaucoup plus nombreuse. L'infanterie romaine se montra digne de son nom ; elle combattit au commencement de la bataille avec une supériorité décisive contre l'infanterie ennemie, et même quand la défaite de la cavalerie permit à celle des ennemis et à leurs troupes légères de se tourner contre l'infanterie romaine, elle cessa de gagner du terrain, mais elle se maintint opiniâtrément. A ce moment apparut tout à coup une troupe carthaginoise d'élite, moitié infanterie, moitié cavalerie, qui, sous le commandement d'Hannon, le plus jeune des frères d'Hannibal, sortit d'une embuscade, sur les derrières de l'armée romaine, et tomba sur sa masse déjà si pressée. Les ailes de l'armée et les derniers rangs du centre des Romains furent rompus et dispersés par cette attaque, tandis que la première division, forte de dix mille hommes, se précipita en masse compacte à travers les lignes carthagoises, et se fraya un chemin, en occasionnant à l'infanterie ennemie, et surtout aux insurgés gaulois, de terribles pertes. Cette troupe valeureuse, poursuivie, mais faiblement, atteignit Placentia. Le reste de l'armée fut presque entièrement massacré par les éléphants et les troupes légères de l'ennemi, en tentant de passer la rivière ; une partie de la cavalerie seulement, et quelques détachements d'infanterie, purent, en passant la rivière à gué, atteindre le camp, où les Carthagois ne les suivirent pas ; ils gagnèrent également ainsi

Placentia (1). Peu de batailles ont fait plus d'honneur au soldat romain que celle de la Trebia, et peu ont fait peser une plus lourde responsabilité sur le général qui commandait; le juge équitable n'oubliera pas cependant qu'un commandement en chef, qui expire à jour fixe, est une institution antimilitaire, et qu'on ne recueille pas des figues sur des chardons. La victoire coûta cher aux vainqueurs. Quoique les pertes eussent été supportées surtout par les insurgés celtes, une multitude de vétérans d'Hannibal succombèrent plus tard aux maladies contractées dans cette rude et pluvieuse journée d'hiver, et tous les éléphants périrent, sauf un seul.

Hannibal,
maître de l'Italie
du Nord.

L'effet de cette première victoire de l'armée d'invasion fut que l'insurrection nationale se répandit et s'organisa sans obstacle dans toute la contrée des Celtes. Le reste de l'armée romaine se

(1) Le récit que donne Polybe de la bataille de la Trebia est extrêmement clair. Si Placentia est située sur la rive droite de la Trebia, à l'endroit où elle se jette dans le Pô, et si la bataille a été livrée sur la rive gauche — deux points qui ont été contestés, mais qui n'en sont pas moins hors de question — les soldats romains doivent avoir eu également à passer la Trebia pour regagner soit Placentia, soit leur camp. Mais ceux qui se réfugièrent dans le camp eurent à se faire un chemin à la fois à travers les divisions désorganisées de leur propre armée, et à travers le corps ennemi qui était tombé sur les derrières de l'armée, et ont dû passer la rivière en combattant avec l'ennemi presque corps à corps. D'autre part, le passage près de Placentia s'accomplit après que la poursuite avait faibli; le corps était éloigné de plusieurs milles du champ de bataille, et était arrivé à proximité d'une forteresse romaine. Il peut même se faire, quoiqu'on ne puisse le prouver, qu'il y eût en cet endroit un pont sur la Trebia et que la tête de pont sur l'autre bord fût occupée par la garnison de Placentia. Il est évident que le premier passage était aussi facile que le second était difficile, et Polybe, en militaire qu'il était, a raison, quand il dit simplement du corps des dix mille, qu'il se fit son chemin en colonne serrée vers Placentia (III, 74, 6) sans mentionner le passage de la rivière, qui dut se faire là sans difficulté.

Le point de vue erroné par lequel Tite-Live transporte le camp phénicien à droite, et celui des Romains à gauche de la Trebia, a été récemment signalé de nouveau. Il suffit de rappeler que la situation de Clastidium, auprès de la moderne Casteggio, a été maintenant établie par des inscriptions (Orelli, Henzen, 5117).

réfugia dans les forteresses de Placentia et de Crémone ; complètement coupée de sa communication avec Rome, elle dut se procurer des vivres par la voie d'eau. Le consul Tiberius Sempronius n'évita que comme par miracle d'être fait prisonnier, lorsque, avec une faible escorte de cavaliers, il se rendit à Rome pour les élections. Hannibal, qui ne voulait pas compromettre la santé de ses troupes en marchant plus avant dans le cours d'un hiver rigoureux, bivaqua dans le lieu où il était ; et, comme une tentative sérieuse sur de plus grandes forteresses n'aurait conduit à aucun résultat, il se contenta de tourmenter l'ennemi par des attaques sur le port de la rivière, à Placentia, et sur d'autres petites positions. Il s'occupa principalement d'organiser l'insurrection gauloise : plus de soixante mille fantasins et quatre mille cavaliers des Celtes rejoignirent, dit-on, l'armée.

On ne fit à Rome aucun préparatif extraordinaire pour la campagne de 537 (217) : le Sénat pensa, et non sans raison, que, malgré la perte d'une bataille, la situation n'était pas entourée de graves dangers. Outre les garnisons côtières qui furent envoyées en Sardaigne, en Sicile et à Tarente, et les renforts qui partirent pour l'Espagne, les deux nouveaux consuls, Gaius Flaminius et Gnaeus Servilius, avaient assez de troupes pour compléter les quatre légions : la cavalerie seule fut renforcée. Ils avaient à protéger la frontière du nord, et s'établirent sur les deux routes artificielles qui conduisent de Rome vers le Nord, et dont l'une, celle de l'ouest, se terminait alors à Arretium ; celle de l'est, à Ariminum ; l'une fut occupée par Gaius Flaminius, l'autre par Gnaeus Servilius. Ils y rappelèrent à eux les troupes des forteresses du Pô, qui les rejoignirent sans doute par eau, et attendirent le retour de la bonne saison, pour occuper et défendre les passages de l'Apennin, et alors, reprenant les opérations offensives, descendre dans la vallée du Pô, et opérer leur jonction quelque part près de Placentia. Mais Hannibal n'avait aucunement l'intention de défendre

Situation
politique et
militaire
d'Hannibal.

la vallée du Pô. Il connaissait Rome mieux peut-être que les Romains ne la connaissaient eux-mêmes, et il savait très-précisément qu'il avait le côté le plus faible, et qu'il restait tel même après la brillante bataille de la Trébia ; il savait encore que son but final, l'humiliation de Rome ne serait arrachée à l'orgueil indomptable des Romains, ni par la terreur, ni par la surprise, mais ne pouvait être atteinte que par la défaite complète de l'orgueilleuse ville. Il était évident que la confédération italique était en solidité politique et en ressources militaires fort supérieure à lui, qui ne recevait que des secours précaires et irréguliers de son pays, et qui ne pouvait s'appuyer en Italie que sur la nation capricieuse et inconstante des Gaulois. Le fantassin phénicien, malgré toutes les peines que s'était données Hannibal, était très-inférieur au légionnaire, au point de vue de la tactique : cela avait été prouvé par les opérations défensives de Scipion, et par la magnifique retraite de l'infanterie, battue à la Trébia. De ces considérations découlèrent les deux principes fondamentaux qui dominèrent la conduite d'Hannibal en Italie, c'est-à-dire que la guerre devait être un peu à l'aventure, conduite avec des changements continuels dans le plan et dans le théâtre des opérations, et que l'issue favorable devait être attendue comme le résultat de succès plutôt politiques que militaires, par le relâchement, et finalement la rupture de la confédération italique. Cette méthode de faire la guerre était nécessaire, parce que le seul élément qu'Hannibal eût à mettre dans la balance contre tant de désavantages, son génie militaire, ne pouvait paraître dans toute sa grandeur, que lorsqu'il enveloppait ses ennemis dans des combinaisons inattendues : il était perdu, si la guerre devenait stationnaire. Ce but était inspiré par la saine politique, parce que, quoique général victorieux sur le champ de bataille, il voyait clairement qu'il était vainqueur du général, et non de la cité, et qu'après chaque bataille les Romains restaient aussi supérieurs aux Carthaginois, qu'il était supérieur aux généraux romains. Hannibal, même au faite de la fortune, ne se méprit

jamais sur ce point, et c'est là un fait plus extraordinaire que ses plus extraordinaires batailles.

Ce furent ces motifs et non les supplications des Gaulois pour qu'il épargnât leur pays (qui auraient eu peu d'influence sur lui) qui décidèrent Hannibal à renoncer en ce moment à la base d'opérations qu'il avait conquise, et à transférer le théâtre de la guerre en Italie même. Avant de se mettre en marche, il donna l'ordre qu'on amenât devant lui tous les prisonniers. Il fit mettre à part les Romains, et les chargea de chaînes comme des esclaves; car le récit suivant lequel Hannibal fit mettre à mort tous les Romains en état de porter les armes, est indubitablement au moins fortement exagéré. Au contraire, tous les alliés italiotes furent renvoyés sans rançon, et durent annoncer dans leur pays qu'Hannibal faisait la guerre non à l'Italie, mais à Rome; qu'il promettait à toute communauté italique le rétablissement de son indépendance et ses anciennes frontières, et que le libérateur allait suivre de près ceux qu'il avait délivrés, pour apporter le secours et la vengeance. Quand l'hiver finit, il quitta la vallée du Pô pour chercher un chemin à travers les défilés étroits des Apennins. Gaius Flaminius, avec l'armée étrusque, était encore en ce moment à Arezzo, avec l'intention de quitter ce point pour se rendre à Lucca, et protéger la vallée de l'Arno et les passages de l'Apennin, aussitôt que la saison le permettrait. Mais Hannibal le devança. Le passage des Apennins fut accompli sans beaucoup de difficulté à un point aussi rapproché de l'ouest qu'il était possible, ou, en d'autres termes, aussi éloigné que possible de l'ennemi; mais les terres basses marécageuses entre le Serchio et l'Arno étaient tellement inondées par les fontes de neige et les pluies du printemps, que l'armée eut à marcher quatre jours dans l'eau, sans trouver un lieu sec pour le bivac, et fut obligée, pour passer la nuit, d'empiler les bagages et les bêtes de somme qui étaient mortes. Les troupes souffrirent prodigieusement, particulièrement l'infanterie gauloise, qui marchait derrière les Carthaginois, par des sentiers déjà rendus

Hannibal
traverse
l'Apennin.

impraticables ; elle murmurait bruyamment, et se serait sans doute complètement dispersée, si la cavalerie de Magon, qui fermait la marche, ne lui avait rendu la fuite impossible. Les chevaux, attaqués d'un mal aux pieds, tombaient par masses ; des maladies diverses décimaient les soldats : Hannibal lui-même perdit un œil, par suite d'une ophthalmie.

Flaminius.

Le but, cependant, était atteint. Hannibal campa à Fiesole, tandis que Gaius Flaminius attendait encore à Arezzo que les routes fussent devenues praticables pour aller le bloquer. Maintenant que la position défensive des Romains avait été ainsi tournée, ce que le consul avait de mieux à faire, capable qu'il était de défendre les passages des Alpes contre Hannibal, mais non pas de le rencontrer en bataille rangée, c'était d'attendre que la seconde armée, qui était devenue complètement superflue à Ariminum, fût arrivée. Il en jugea cependant autrement. C'était un chef de parti politique, qui était arrivé au pouvoir par suite des efforts qu'il avait faits pour limiter la puissance du Sénat ; indigné contre le gouvernement à cause des intrigues aristocratiques qui avaient été ourdies contre lui, pendant son consulat ; entraîné par une opposition peut-être justifiable contre leur routine partielle, dans un dédain complet de la tradition et de la coutume, enivré par un amour aveugle des petites gens, et par une haine également amère contre le parti des nobles ; et, joint à tout cela, il avait l'idée fixe qu'il était un génie militaire. La campagne contre les Insubres, en 351 (223), qui, pour des juges impartiaux, prouvait simplement que de bons soldats réparent souvent les fautes de mauvais généraux, était regardée par lui et ses partisans comme une preuve irrécusable qu'il suffisait de mettre Gaius Flaminius à la tête de l'armée, pour en finir bientôt avec Hannibal. Des bruits semblables lui avaient valu son second consulat, et de telles espérances avaient amené à son camp un si grand nombre de partisans sans armes, avides de butin, que leur nombre, suivant des historiens sérieux, dépassait celui des légionnaires. C'est en partie sur cette circonstance

qu'Hannibal basait son plan. Loin de l'attaquer, il le dépassa, et fit ravager toute la contrée environnante par les Celtes, qui s'entendaient au pillage, et par sa nombreuse cavalerie. Les plaintes et l'indignation de la multitude qui se voyait pillée sous les yeux du héros qui avait promis de l'enrichir, et la conviction que semblait avoir le général ennemi qu'il n'aurait ni le pouvoir ni la résolution suffisante pour entreprendre quelque chose avant l'arrivée de son collègue, ne pouvaient manquer de pousser un tel homme à déployer son génie stratégique, et à donner une rude leçon à son ennemi imprévoyant et présomptueux.

Jamais plan ne réussit mieux. Le consul suivit à la hâte la marche de l'ennemi, qui passa par Arezzo, et se dirigea lentement par le riche val de Chiana vers Pérouse ; il l'atteignit dans le voisinage de Cortone, où Hannibal, exactement informé de la marche de son adversaire, avait eu tout le temps de choisir son champ de bataille, un défilé étroit entre deux murailles abruptes des montagnes, fermé à la sortie par une haute colline, à l'entrée par le lac Trasimène. Il barrait la sortie avec la fleur de son infanterie ; les troupes légères et la cavalerie étaient dissimulées sur les deux côtés. Les colonnes romaines s'engagèrent sans hésitation dans le passage inoccupé : le brouillard épais du matin leur cachait la position de l'ennemi. Lorsque la tête de la ligne romaine approcha de la colline, Hannibal donna le signal du combat : la cavalerie, s'avançant de derrière les hauteurs, ferma l'entrée du passage, et en même temps le brouillard en se dissipant dévoila l'armée carthaginoise couronnant les crêtes à droite et à gauche. Il n'y eut pas de bataille ; ce fut une simple déroute. Ceux qui restèrent en dehors du défilé furent précipités dans le lac par la cavalerie, le corps principal fut anéanti dans le défilé sans résistance, et le plus grand nombre, le consul lui-même, furent tués dans l'ordre de marche. La tête de la colonne romaine, six mille hommes d'infanterie, se fraya encore un passage à travers l'infanterie ennemie, et montra une fois de plus la puissance irrésistible de la légion ; mais séparée du

Bataille du lac
Trasimène.

reste de l'armée, et ne sachant ce qu'elle était devenue, elle marcha à l'aventure, fut entourée, le jour suivant, sur une colline qu'elle avait occupée, par un corps de cavalerie carthaginoise, et comme la capitulation, qui lui promettait une libre retraite, fut rejetée par Hannibal, elle fut traitée comme prisonnière de guerre. Quinze mille Romains avaient péri, et un nombre égal avait été fait prisonnier : en d'autres termes, l'armée était anéantie. La perte insignifiante des Carthaginois, quinze cents hommes, tomba principalement sur les Gaulois (1), et, comme si ce n'était pas assez, immédiatement après la bataille du lac Trasimène, la cavalerie de l'armée d'Ariminum, commandée par Gaius Centenius et forte de quatre mille hommes, que Gnaeus Servilius avait envoyée en avant pour secourir son collègue, tandis qu'il avançait lui-même à petites marches, fut de même entourée par l'armée Phénicienne; une partie périt, l'autre fut prise. Toute l'Étrurie était perdue, et Hannibal pouvait marcher sans obstacle sur Rome. Les Romains se préparèrent aux dernières extrémités : ils rompirent les ponts du Tibre, et nommèrent Quintus Fabius Maximus dictateur, pour réparer les murs et conduire la défense, pour laquelle on forma une armée de réserve. En même temps, deux nouvelles légions furent appelées sous les armes pour remplacer celles qui avaient été anéanties, et la flotte, qui, en cas de siège, pourrait jouer un rôle important, fut mise en état.

Hannibal sur la
côte de l'est.

Mais Hannibal voyait plus loin que le roi Pyrrhus. Il ne marcha pas sur Rome; il ne marcha même pas contre Gnaeus Servilius, habile général, qui à l'aide des forteresses de la route du Nord avait jusqu'alors préservé son armée, et qui aurait peut-être tenu son adversaire en échec. Il fit encore un mouvement tout à fait

(1) La date de la bataille, le 23 juin, suivant le calendrier non réformé, doit, suivant le calendrier réformé, tomber un jour d'avril, puisque Quintus Fabius résigna la dictature au bout de six mois, au milieu de l'automne (Tit.-Liv., XXII, 31, 7; 32, 1), et doit, par conséquent, l'avoir reçue vers le commencement de mai. La confusion du calendrier à Rome était déjà, à cette période, très-grande.

inattendu. Il dépassa la forteresse de Spoletium, qu'il essaya en vain desurprendre, traversa l'Ombrie, dévasta le Picenum, qui était couvert de fermes romaines, et s'arrêta aux rivages de l'Adriatique. Ses hommes et ses chevaux n'étaient pas encore remis des pénibles effets de leur campagne du printemps; il resta longtemps en cet endroit pour permettre à son armée de se refaire dans une contrée riante et dans la belle saison de l'année, et pour réorganiser son infanterie libyenne sur le modèle romain; les éléments de cette réforme lui furent fournis par la masse d'armes romaines qu'il trouva dans le butin. De ce point, il reprit ses communications, et envoya, par mer, la nouvelle de sa victoire à Carthage. Enfin, lorsque son armée fut suffisamment refaite, et que l'infanterie fut bien exercée au maniement des nouvelles armes, il leva son camp et marcha lentement le long de la côte pour gagner le midi de l'Italie.

Réorganisation
de l'armée
cartaginoise.

Il avait bien choisi son temps, pour remanier son infanterie. La surprise de ses adversaires, qui s'attendaient sans cesse à une attaque sur la capitale, lui donna au moins quatre semaines de loisir non interrompu, qui lui permit de faire la tentative sans exemple de modifier complètement son système, au cœur de la contrée ennemie, et avec une armée relativement peu considérable, et d'essayer d'opposer les légions africaines aux invincibles légions de l'Italie. Mais l'espérance qu'il nourrissait de voir la confédération commencer à se dissoudre, ne fut pas réalisée. A ce point de vue les Étrusques, qui avaient soutenu leur dernière guerre d'indépendance avec des mercenaires gaulois, étaient d'un faible secours. La fleur de la confédération, surtout au point de vue militaire, se composait (après les Latins) des communautés sabelliennes, et Hannibal avait eu raison de venir maintenant dans leur voisinage. Mais les villes, les unes après les autres, lui fermèrent leurs portes; pas une communauté italique n'entra dans l'alliance des Phéniciens. Ce résultat fut un avantage décisif pour les Romains. On sentit cependant, dans la capitale, combien il serait imprudent

de mettre à pareille épreuve la fidélité des alliés, sans une armée pour tenir la campagne. Le dictateur Quintus Fabius réunit les deux légions supplémentaires formées à Rome de l'armée d'Ariminum, et quand Hannibal dépassa la forteresse romaine de Luceria, pour se diriger vers Arpi, les étendards romains parurent sur son flanc droit, à Acca.

Guerre dans la
Basse-Italie.

Fabius.

Leur général suivit une tactique différente de celle de ses prédécesseurs. Quintus Fabius était un homme d'un âge avancé, et d'une résolution et d'une fermeté que beaucoup prenaient pour de l'hésitation et de l'entêtement. Fidèle admirateur du bon vieux temps, de l'omnipotence politique du Sénat, du commandement par des citoyens, il pensait qu'après les sacrifices et les prières, ce serait une tactique méthodique qui pourrait seule sauver l'État. Antagoniste politique de Gaius Flaminius, et appelé aux affaires par suite d'une réaction contre la folie de la démagogie militaire, il partit pour le camp, aussi décidé à éviter une bataille rangée que son prédécesseur avait été décidé à la livrer; il était absolument convaincu que les premiers éléments de la stratégie empêcheraient Hannibal d'avancer, aussi longtemps qu'il se trouverait en face d'une armée romaine intacte, et qu'en conséquence il ne serait pas difficile de l'affaiblir par de petites escarmouches, et d'affaiblir graduellement l'armée ennemie, dont la subsistance dépendait uniquement des fourrageurs. Hannibal, bien servi par ses espions à Rome et à l'armée romaine, apprit immédiatement la situation des choses, et dirigea, comme toujours, son plan de campagne d'après l'individualité du général ennemi. Dépassant l'armée romaine, il traversa l'Apennin au cœur de l'Italie, pour se rendre à Beuevent, prit la ville ouverte de Telesia, à la frontière du Samnium et de la Campanie, et se dirigea vers Capoue, qui parmi toutes les villes dépendantes de Rome était la plus importante et qui, pour cette raison même, avait été opprimée et maltraitée par le gouvernement romain, d'une manière plus vexatoire qu'aucune autre communauté. Il y avait formé des alliances, qui

Marche sur
Capoue et sur
l'Apulie.

pouvaient faire espérer que Capoue se détacherait de la ligue romaine ; mais cette espérance ne se réalisa pas. Retournant alors en arrière, il prit la route de l'Aplie. Le dictateur avait suivi toute cette marche de l'armée carthaginoise sur les hauteurs, et avait imposé à ses soldats le triste rôle de regarder, avec des armes dans leurs mains, la cavalerie numide piller impitoyablement de fidèles alliés, et incendier tous les villages de la plaine. Enfin il ouvrit à son armée exaspérée la perspective impatientement attendue d'en venir aux mains avec l'ennemi. Quand Hannibal eut commencé la retraite, Fabius lui coupa le chemin près de Casilinum (la moderne Capoue), en mettant une forte garnison dans cette ville sur la rive gauche du Volturne, et en occupant avec le corps d'armée principal les hauteurs qui assuraient sa rive droite, tandis qu'une division de quatre mille hommes campait sur la route même qui suit la rivière. Mais Hannibal fit escalader par ses troupes légères les hauteurs qui dominaient directement la route, et les fit précéder de bœufs portant sur leurs cornes de petits fagots allumés, de sorte qu'il semblait que l'armée carthaginoise s'éloignait pendant la nuit à la lumière des torches. La division romaine qui surveillait la route, s'imaginant qu'elle était entourée, et qu'il était désormais inutile de couvrir la route, fit un mouvement de côté pour gagner les mêmes hauteurs. Hannibal, trouvant ainsi le chemin libre, fit sa retraite avec le gros de son armée, sans rencontrer l'ennemi. Le lendemain, il n'eut pas de peine à se dégager et à rejoindre ses troupes légères, non sans infliger aux Romains des pertes cruelles. Hannibal continua ainsi sans obstacle sa route dans la direction du nord-est, et par des détours de toute sorte, arriva de nouveau dans le voisinage de Luceria, au moment où la moisson allait commencer, après avoir traversé et mis à contribution les contrées des Hirpini, des Campaniens, des Samnites, des Pœligui et des Frentani, sans trouver de résistance, et emportant un riche butin, et son trésor plein. Il n'avait, dans sa longue marche, rencontré nulle part une résistance active, mais nulle part il n'avait trouvé d'alliés.

Guerre
en Apolie.

Reconnaissant bien qu'il n'avait autre chose à faire que de prendre ses quartiers d'hiver en pleine campagne, il commença la difficile opération de rassembler les ressources d'hiver nécessaires à son armée, par le moyen de l'armée elle-même et sur les champs de l'ennemi. Dans ce but, il avait choisi la large et plate contrée du nord de l'Apulie, qui fournissait en abondance du grain et du fourrage, et qui pouvait être tenue en respect tout entière par son excellente cavalerie. Un camp retranché fut construit à Gerunium, à environ neuf lieues au nord de Luccia. Les deux tiers de l'armée en sortaient chaque jour pour aller aux provisions, tandis qu'Hannibal, avec le reste, prenait position pour protéger le camp et les détachements qu'on envoyait dehors.

Fabius
et Minucius.

Le maître de la cavalerie, Marcus Minucius, qui commandait temporairement le camp romain, en l'absence du dictateur, trouva l'occasion favorable pour approcher l'ennemi de plus près, et forma un camp sur le territoire des Lavinates : là, d'un côté, par sa seule présence, il empêcha l'approvisionnement de l'armée ennemie, en harcélant ses détachements, et d'autre part, par une série d'engagements heureux, dans lesquels ses troupes rencontrèrent des divisions phéniciennes isolées et Hannibal lui-même, il délogea l'ennemi de ses avant-postes et l'obligea à se concentrer à Gerunium. A la nouvelle de ses succès, qui naturellement s'embellissaient un peu en chemin, l'orage se déclina dans la ville contre Quintus Fabius. Ce n'était pas absolument sans raison. Quelque prudent qu'il fût de la part de Rome de rester sur la défensive, et d'attendre principalement le succès de la famine qui tomberait sur l'ennemi, il y avait cependant quelque chose d'étrange dans un système de défense et de famine, grâce auquel l'ennemi avait ravagé toute l'Italie centrale sans opposition, sous les yeux d'une armée romaine qui l'égalait en nombre, et qui avait pourvu à tous ses besoins de l'hiver, en fourrageant sur une grande échelle. Gnaeus Scipio, quand il commandait dans la vallée du Pô, n'avait pas entendu ainsi la méthode défensive, et la tentative que son successeur avait faite pour l'imiter

à Casilinum avait échoué de manière à fournir ample matière de plaisanterie aux railleurs de la cité. Il était extraordinaire que les communautés latines n'eussent pas faibli, en voyant la supériorité des Phéniciens et l'immobilité des Romains; mais combien de temps pourraient-ils supporter le fardeau d'une double guerre et se laisser dépouiller sous les yeux mêmes d'une armée romaine et de leurs propres contingents? Enfin, on ne pouvait pas prétendre que la situation de l'armée romaine obligeât le général à suivre ce plan de campagne : cette armée se composait, il est vrai, en partie de milices appelées pour la circonstance; mais la fleur comprenait les légions aguerries d'Ariminum; et loin d'être découragée par ses dernières défaites, elle était indignée de la tâche peu glorieuse que son général « le laquais d'Hannibal » lui imposait, et demandait à grands cris à être conduite à l'ennemi. Dans les assemblées du peuple, on éclatait en invectives violentes contre le vieillard obstiné. Ses adversaires politiques, à la tête desquels était l'ancien préteur Marcus Terentius Varron, prirent en main la querelle : il ne faut pas oublier, pour la comprendre, que le dictateur était, en pratique, nommé par le Sénat, et que la dictature était regardée comme le palladium du parti conservateur; de concert avec les soldats mécontents et les possesseurs des terres ravagées, ils firent passer une résolution absurde et inconstitutionnelle, en conférant la dictature, qui était destinée à conjurer les inconvénients de la division du commandement en temps de danger, à Marcus Minucius, qui avait été jusque-là le lieutenant de Fabius, et en lui donnant par conséquent des pouvoirs égaux à ceux de ce dernier. Ainsi l'armée romaine, après qu'on avait porté remède à sa division en deux corps séparés, était de nouveau divisée, et non-seulement divisée, mais les deux sections étaient placées sous les ordres de chefs qui suivaient notoirement un plan de campagne opposé. Quintus Fabius se renferma plus que jamais dans son inaction méthodique; Marcus Minucius, obligé de justifier sur le champ de bataille son titre de dictateur, fit une attaque précipitée

avec des forces inégales, et aurait été anéanti, si son collègue n'avait pas épargné une plus grande catastrophe, en arrivant eu temps opportun avec des troupes nouvelles. Ce dernier événement justifiait jusqu'à un certain point le système de la résistance passive. Mais, en réalité, Hannibal avait complètement atteint, dans cette campagne, tout ce que la guerre pouvait faire atteindre; aucune de ses opérations essentielles n'avait été déjouée ni par son adversaire impétueux ni par son adversaire réfléchi, et ses approvisionnements, quoique entourés de difficultés, avaient eu somme si bien réussi, que l'armée put passer l'hiver à Gerunium sans souffrir. Ce n'était pas le « temporisateur » qui avait sauvé Rome, mais la structure solide de la confédération, et peut-être surtout la haine nationale que les hommes de l'Occident portaient au héros phénicien.

Nouveaux
préparatifs de
guerre.

Malgré tous ses malheurs, l'orgueil de Rome était encore aussi entier que la confédération romaine. Les donations qui furent offertes par le roi Hiéron de Syracuse et les villes grecques d'Italie pour la campagne suivante, furent refusées avec des remerciements; la guerre affectait ces Grecs moins que les autres alliés de Rome, parce qu'ils n'envoyaient pas de contingents à la ligue; les chefs illyriens furent informés qu'on ne leur permettrait pas de retarder le paiement de leur tribut; et le roi de Macédoine lui-même fut sommé encore une fois de livrer Démétrius de Pharos. La majorité du Sénat, en dépit de la quasi-légitimation que les récents événements avaient donnée au système de temporisation de Fabius, était fermement résolue à cesser un système de guerre qui ruinait lentement mais infailliblement l'État; si le dictateur populaire avait échoué dans son système de campagne plus énergique, ils attribuaient son échec, et non sans raison, à ce qu'on n'avait pris qu'une demi-mesure, et à ce qu'on lui avait donné trop peu de troupes. On résolut de réparer ces fautes, et d'équiper une armée telle que Rome n'en avait jamais mis en campagne : huit légions, dont l'effectif était élevé d'un cinquième sur le nombre ordinaire, et une

quantité correspondante d'alliés, assez, en un mot, pour écraser un ennemi qui n'avait pas la moitié de ces forces. En outre, une légion, sous les ordres du préteur Lucius Postumius, devait opérer dans la vallée du Pô, pour tâcher de faire retourner dans leur patrie les Celtes qui faisaient partie de l'armée d'Hannibal. Ces résolutions étaient judicieuses : il ne restait plus qu'à en venir à une décision également judicieuse au sujet du commandement suprême. Le maintien roide de Quintus Fabius, et les attaques des démagogues qu'il provoquait, avaient rendu la dictature et le Sénat plus impopulaires que jamais : on fit circuler parmi le peuple, non sans la connivence des meneurs politiques, la rumeur absurde que le Sénat prolongeait volontairement la guerre. Comme, par conséquent, on ne pouvait pas songer à la nomination d'un dictateur, le Sénat essaya d'assurer l'élection de consuls capables ; mais ce dessein n'eut d'autre effet que de renforcer le soupçon et l'entêtement. Le Sénat eut de la peine à faire passer un de ses candidats, Lucius Æmilius Paulus, qui avait conduit avec prudence la guerre d'Illyrie en 555 (219) ; l'immense majorité des citoyens lui donna pour collègue Marcus Terentius Varron, homme incapable, qui n'était connu que par son opposition violente contre le Sénat, et surtout par l'initiative qu'il avait prise dans la proposition de donner à Marcus Minucius la co-dictature, et qui n'avait d'autre recommandation auprès du peuple que son humble origine et sa rude effronterie.

Paulus et
Varron.

Tandis qu'on faisait à Rome ces préparatifs pour la campagne suivante, la guerre avait recommencé dans l'Apulie. Aussitôt que la saison lui permit de quitter ses quartiers d'hiver, Hannibal, déterminant comme de coutume le plan de la guerre et prenant pour lui l'offensive, partit de Gerunium pour la direction du sud, et, dépassant Luceria, traversa l'Aufidus et prit la citadelle de Cannes (entre Canosa et Barletta), qui commandait la plaine de Canusium, et qui avait été jusqu'alors un des principaux magasins des Romains. L'armée romaine, qui, depuis que Fabius avait, selou

Bataille
de Cannes.

la constitution, résigné sa dictature au milieu de l'automne, était maintenant commandée par Gnaeus Servilius et Marcus Regulus, d'abord consuls puis proconsuls, et n'avait pu éviter une perte qu'elle ne pouvait faire autrement que de ressentir. Au point de vue militaire aussi bien qu'au point de vue politique, il devenait plus que jamais nécessaire d'arrêter les progrès d'Hannibal, en lui livrant une bataille rangée. Après avoir reçu du Sénat des ordres positifs à ce sujet, les deux nouveaux généraux en chef, Paulus et Varron arrivèrent en Apulie au commencement de l'été de 538 (216). Avec les quatre nouvelles légions et un contingent correspondant d'Italiotes, l'armée romaine comptait quatre-vingt mille hommes d'infanterie, moitié citoyens et moitié alliés, et six mille hommes de cavalerie, dont un tiers de citoyens et deux tiers d'alliés; l'armée d'Hannibal, au contraire, comptait dix mille cavaliers, mais seulement quarante mille hommes d'infanterie. Hannibal ne désirait rien tant qu'une bataille, non-seulement pour les raisons générales que nous avons exposées plus haut, mais particulièrement parce que la plaine d'Apulie lui permettait de développer toute la supériorité de sa cavalerie, et parce que l'approvisionnement de sa nombreuse armée deviendrait extrêmement difficile, malgré son excellente cavalerie, par suite du voisinage immédiat d'un ennemi deux fois aussi fort et qui s'appuyait sur une chaîne de forteresses. Les chefs de l'armée romaine étaient également résolus, comme nous l'avons dit, sur la question générale de livrer bataille, et s'étaient approchés de l'ennemi dans cette intention; mais les plus sagaces d'entre eux ayant vu la position d'Hannibal, étaient disposés à attendre d'abord, et à se poster simplement dans le voisinage de l'ennemi, pour l'obliger à se retirer et à accepter la bataille sur un terrain qui lui serait moins favorable. Dans ce but, Paulus établit deux camps au-dessus du fleuve, le plus grand sur la rive droite, et le plus petit à une distance de près d'une demi-lieue, et à peu près également éloigné de celui de l'ennemi sur la rive gauche, de manière à empêcher celui-ci de fourrager sur les deux bords de la rivière.

Mais cette pédanterie militaire ne plut pas au général démocrate : on en avait tant dit sur les soldats qui ne devaient pas faire sentinelle dans les champs, mais se servir de leurs épées ! Il donna des ordres, en conséquence, pour attaquer l'ennemi partout où on le trouverait et n'importe à quel moment. Selon l'ancienne coutume, si absurde, la voix prépondérante dans le conseil de guerre appartenait alternativement aux deux généraux en chef jour par jour : il fallait donc se soumettre et laisser agir le héros des rues. On ne laissa qu'une division de dix mille hommes dans le principal camp romain, pour s'emparer du camp carthaginois pendant la bataille, et pour intercepter ainsi la retraite de l'armée ennemie par la rivière : le gros de l'armée romaine, au point du jour du 2 août suivant le calendrier non réformé, en juin suivant le calendrier réformé, passa le fleuve, qui à cette époque de l'année était à sec, et qui ne gêna pas matériellement le mouvement des troupes ; elle prit position près du plus petit des camps romains, le plus rapproché de l'ennemi, à un point intermédiaire entre le grand camp romain et celui des Carthaginois, qui avait été déjà le théâtre de combats d'avant-postes, dans la vaste plaine qui s'étend à l'ouest de Canues, sur la rive gauche du fleuve. L'armée carthaginoise suivit, et traversa également le fleuve, sur lequel s'appuyaient l'aile droite romaine et l'aile gauche carthaginoise. La cavalerie romaine était placée sur les ailes : la plus faible portion se composait de citoyens, commandés par Paulus, sur la droite près du fleuve ; la plus forte était formée par les alliés, commandée par Varron, et occupait la gauche vers la plaine. Dans le centre était rangée l'infanterie sur des files exceptionnellement profondes, sous le commandement du proconsul Gnaeus Servilius. En face de ce centre, Hannibal rangea son infanterie en forme de croissant, de sorte que les troupes celtes et ibériennes, avec leur armure nationale, formaient la partie saillante du centre, et les Libyens, armés à la romaine, les ailes fuyantes sur les deux côtés. Toute la grosse cavalerie était placée sur le côté, sous le commandement d'Hasdrubal, et la cavalerie légère des Nu-

mides du côté de la plaine. Après une escarmouche d'avant-postes entre les troupes légères, toute la ligne fut bientôt engagée. Là où la cavalerie légère des Carthaginois lutta contre la grosse cavalerie de Varron, le conflit continua sans résultat décisif, au milieu des charges continuelles des Numides. Au centre, d'autre part, les légions culbutèrent complètement les troupes espagnoles et celtiques qu'elles trouvèrent devant elles ; les vainqueurs pressèrent l'ennemi et poursuivirent leur avantage. Mais, pendant ce temps-là, à l'aile gauche, la fortune avait tourné contre les Romains. Hannibal avait simplement essayé d'occuper l'aile gauche de la cavalerie ennemie, pour pouvoir jeter Hasdrubal avec toute la cavalerie régulière sur l'aile droite, plus faible, et la renverser tout d'abord. Après une courageuse résistance, la cavalerie romaine recula, et ceux qui ne furent pas renversés furent rejetés sur la rivière et dispersés dans la plaine ; Paulus, blessé, courut au centre, pour conjurer ou au moins pour partager la fortune des légions. Celles-ci, pour mieux poursuivre la victoire sur l'infanterie avancée de l'ennemi, avaient changé leur ordre de front en colonne d'attaque, et pénétré comme un coin dans le centre de l'ennemi. Dans cette position, elles furent vigoureusement chargées de deux côtés par l'infanterie libyenne, et une portion fut obligée de s'arrêter pour se défendre contre l'attaque de flanc. Cette manœuvre arrêta leurs progrès, et la masse de l'infanterie, déjà trop serrée, n'eut plus alors assez d'espace pour se développer. Pendant ce temps-là, Hasdrubal, après avoir complété la défaite de l'aile de Paulus, avait rassemblé et rangé dans un nouvel ordre la cavalerie, et il la conduisit, par derrière le centre de l'ennemi, sur l'aile de Varron. La cavalerie italique de ce dernier, déjà suffisamment occupée avec les Numides, fut rapidement dispersée par cette double attaque, et Hasdrubal, laissant aux Numides la poursuite des fuyards, rallia ses escadrons pour la troisième fois, pour les jeter sur les derrières de l'infanterie romaine. Cette dernière charge fut décisive. La fuite était impossible et on ne fit pas de quartier. Jamais, peut-être, une armée aussi considé-

nable ne fut anéantie aussi complètement sur le champ de bataille, et avec une perte si minime pour l'adversaire. Hannibal avait perdu six mille hommes, et principalement des Cètés; des soixante-seize mille Romains qui avaient paru en ligne, soixante-dix mille couvraient le champ de bataille, et, parmi eux, le consul Lucius Paulus, le proconsul Gnæus Servilius, deux tiers des officiers de l'état-major, quatre-vingts personnages sénatoriaux. Le consul Marcus Varron fut seul sauvé par son audace et la rapidité de son cheval, gagna Venusia, et n'eut pas honte de survivre à ce désastre. La garnison du camp romain, forte de dix mille hommes, fut faite en grande partie prisonnière de guerre : quelques milliers d'hommes seulement, appartenant en partie à ces troupes, en partie à celles de ligne, s'enfuirent à Canusium. Et comme si la perte de Rome était jurée, avant que cette année fût terminée, la légion envoyée en Gaule tomba dans une embuscade, et fut complètement anéantie par les Gaulois, avec son général Lucius Postumius, consul nommé pour l'année suivante.

Ce succès sans exemple parut enfin avoir mûri la grande combinaison politique pour laquelle Hannibal était venu en Italie. Il avait fait reposer son plan en premier lieu sur l'armée; mais avec la connaissance profonde qu'il avait de la puissance qui lui était opposée, il voulait que cette armée ne fût qu'une avant-garde, pour le soutien de laquelle les puissances de l'Orient et de l'Occident s'uniraient graduellement, pour préparer la destruction de l'orgueilleuse cité. Le soutien, il est vrai, qui paraissait le plus assuré, l'envoi des renforts d'Espagne, avait été annihilé par l'énergie audacieuse du consul qu'on y avait envoyé, Gnæus Scipio. Après le passage du Rhône par Hannibal, Scipion avait fait voile pour Emporïæ et s'était tout d'abord rendu maître des côtes entre les Pyrénées et l'Èbre; puis, après avoir vaincu Hannon, il s'était emparé du continent, 536 (218). L'année suivante, 537 (217), il avait complètement défait la flotte carthaginoise à l'embouchure de l'Èbre, et après que son frère Publius, le courageux défenseur de la vallée

Suites de la
bataille
de Cannes.

Obstacles aux
envois de
renforts
d'Espagne.

du Pô, l'eut rejoint avec un renfort de huit mille hommes, il avait même traversé l'Èbre, et s'était avancé jusqu'à Sagonte. Hasdrubal, l'année suivante, après avoir reçu des renforts d'Espagne, fit une tentative, suivant les ordres de son frère, pour conduire une armée par les Pyrénées; mais les Scipion lui barrèrent le passage de l'Èbre et le défèrent complètement, juste au même moment où Hannibal triomphait à Canues. La puissante tribu des Celtibériens et d'autres nombreuses tribus espagnoles s'étaient jointes aux Scipions : ils dominaient la mer, les passages des Pyrénées, et au moyen des fidèles Massaliotes, les côtes des Gaules. Hannibal pouvait donc moins que jamais compter sur des secours venus d'Espagne.

Renforts
d'Afrique.

Carthage, de son côté, avait fait pour son général tout ce qu'on pouvait attendre d'elle. Des escadres phéniciennes menaçaient les côtes d'Italie et les îles romaines, et défendaient l'Afrique contre une invasion romaine. C'était tout. Toute assistance plus substantielle était empêchée, moins par l'impossibilité de savoir où on trouverait Hannibal et par l'absence d'un port de débarquement en Italie, que par le fait que, pendant bien des années, l'armée d'Espagne avait été accoutumée à se soutenir elle-même, et surtout par les murmures du parti de la paix. Hannibal eut beaucoup à souffrir des conséquences de cette impardonnable inaction; en dépit de toute son économie d'argent et de soldats, il avait peu à peu vidé sa caisse; la paye était arriérée, et les rangs des vétérans commençaient à s'éclaircir. Enfin, cependant, la nouvelle de la victoire de Cannes réduisit même l'opposition factieuse au silence. Le Sénat carthaginois résolut de mettre à la disposition du général des renforts considérables en argent et en soldats, envoyés en partie d'Afrique et en partie d'Espagne, et comprenant quatre mille cavaliers numides et quarante éléphants, et de poursuivre la guerre avec énergie en Espagne aussi bien qu'en Italie.

Alliance entre
Carthage et la
Macédoine.

L'alliance offensive entre Carthage et la Macédoine, si longtemps discutée, avait été retardée, d'abord par la mort soudaine d'Anti-

gone, puis par l'indécision de son successeur Philippe et la guerre inopportune qu'il avait entreprise, de concert avec ses alliés grecs, contre les Étoliens, 534-537 (220-217). Ce ne fut qu'après la bataille de Cannes, que Démétrius de Pharos trouva Philippe disposé à écouter la proposition de céder à la Macédoine ses possessions illyriennes, qu'il fallait, il est vrai, d'abord arracher aux Romains, et ce ne fut qu'alors que la cour de Pella s'entendit avec Carthage. La Macédoine entreprit de débarquer une armée d'invasion sur la côte orientale d'Italie, en retour de quoi elle reçut l'assurance que les possessions romaines en Épire lui seraient rendues.

En Sicile, le roi Hiéron avait, pendant les années de paix, observé une politique de neutralité, autant qu'il avait pu le faire avec sécurité, et pendant les crises périlleuses qui avaient suivi la paix avec Rome, il s'était montré bienveillant pour les Carthaginois, surtout en leur envoyant du blé. Il est hors de doute qu'il vit avec le plus profond regret la rupture entre Rome et Carthage ; mais il n'avait aucun pouvoir de la détourner, et quand elle éclata, il resta prudemment attaché à Rome. Mais bientôt après (à l'automne de 538 (216), la mort enleva ce vieillard, après un règne de quarante-quatre ans. Le petit-fils et successeur du prudent vieillard, le jeune et incapable Hieronymus, entra immédiatement en négociation avec les diplomates carthaginois ; et, comme ils ne faisaient aucune difficulté de consentir à lui assurer d'abord la Sicile, jusqu'aux anciennes frontières carthaginoises, et puis, quand les prétentions devinrent exagérées, la possession de l'île tout entière, il entra en alliance avec Carthage, et ordonna à la flotte syracusaine de s'unir aux Carthaginois, qui étaient venus pour menacer Syracuse. La position de la flotte romaine à Lilybée devenait tout d'abord très-critique ; elle avait déjà à s'occuper d'une seconde escadre carthaginoise, stationnée près des îles Ægates, et dans le même temps, l'armée qui attendait à Rome son embarquement pour la Sicile, devait, par suite de la défaite de Cannes, être détournée de cette destination pour des objets différents et plus pressants.

Alliance entre
Carthage et
Syracuse.

Capoue et la plus grande partie des cités de la Baïe d'Italie passent au parti d'Hannibal.

Un fait plus décisif encore, c'est qu'enfin l'édifice de la confédération romaine commença à se désunir, après avoir survécu, sans en être ébranlé, aux chocs de deux années de guerre. Parmi les villes qui passèrent au parti d'Hannibal, il y eut Arpi en Apulie, et Uzentum en Messapie, deux vieilles villes qui avaient beaucoup souffert des colonies romaines de Luceria et Brundisium; toutes les villes des Bruttians, qui prirent l'initiative, à l'exception des Petelini et des Consentini qui durent être vaincus avant de céder; la plus grande partie des Lucaniens; les Picentins transplantés dans la région de Salernum; les Hirpini; les Samnites, à l'exception des Pentri; enfin et surtout Capoue, la seconde cité de l'Italie, qui put mettre en ligne treute mille soldats d'infanterie et quatre mille cavaliers et dont la défection entraîna celle des villes voisines d'Atella et de Calatia. Le parti aristocratique, il est vrai, attaché par beaucoup de liens à l'intérêt de Rome, partout et surtout à Capoue, s'opposa beaucoup à ce changement d'alliance, et les conflits opiniâtres qui naquirent de cette opposition contribuèrent beaucoup à diminuer l'avantage qu'Hannibal retira de cette accession. Il se trouva obligé, par exemple, de faire saisir et d'envoyer à Carthage un des chefs du parti aristocratique à Capoue, Decius Magnus, qui, même après l'entrée des Phéniciens, resta obstinément attaché à l'alliance romaine: montrant ainsi, à son grand désavantage, le peu de valeur de la liberté et de la souveraineté qui venaient d'être solennellement garanties aux Campaniens par le général carthaginois. D'autre part, les Grecs du midi de l'Italie adhèrent à l'alliance romaine, résultat auquel les garnisons romaines contribuèrent sans doute, mais qui fut dû surtout à la haine bien décidée des Grecs pour les Phéniciens, pour leurs nouveaux alliés, Lucaniens et Bruttians, et leur attachement d'autre part à Rome, qui avait embrassé avec empressement toute occasion de montrer son hellénisme, et qui avait montré à l'égard des Grecs d'Italie une douceur inusitée. Ainsi, les Grecs de Campanie, Naples en particulier, résistèrent courageusement à Hannibal en personne: dans

la grande Grèce, Rhegium, Thurii, Metapontum et Tarente agirent de même, malgré leur position très-périlleuse. Crotone et Locri, d'autre part, furent, soit emportées d'assaut, soit obligées de capituler devant les Phéniciens et les Bruttians réunis, et les citoyens de Crotone furent menés à Locri, pendant que des colons bruttiens occupaient cette importante station navale. Les colonies latines de l'Italie méridionale, telles que Brundisium, Venusia, Præstum, Cosa et Calès gardèrent naturellement une inviolable fidélité à Rome. C'étaient les citadelles par lesquelles les conquérants tenaient en échec une terre étrangère, et les colons furent établis sur le sol de la population environnante, et en lutte avec leurs voisins : ils seraient ainsi les premiers qui auraient à souffrir, si Hannibal tenait sa parole, et rendait à toutes les communautés italiennes leurs anciennes frontières. C'était aussi le cas de l'Italie centrale, le plus ancien siège de la domination latine, où les manières latines et le langage latin étaient déjà partout prépondérants, et où le peuple se sentait plutôt le camarade que le sujet du maître. Les adversaires d'Hannibal dans le sénat carthaginois ne manquèrent pas de s'appuyer sur ce fait, qu'aucun citoyen romain, aucune communauté latine ne s'était jetée dans les bras de Carthage. Ce fondement de la puissance romaine ne pouvait être brisé, comme les murailles cyclopéennes, que pierre par pierre.

Telles furent les conséquences de la journée de Cannes, dans laquelle périt la fleur des soldats, des officiers de la confédération, le septième du nombre total des Italiotes capables de porter les armes. Ce fut une cruelle mais juste punition des graves erreurs politiques qu'on pouvait imputer, non-seulement à quelques insensés ou misérables individus, mais au peuple romain lui-même. Une constitution, adaptée à une petite ville de campagne, ne pouvait convenir longtemps à un grand pouvoir ; il était simplement impossible que la question du commandement des armées dans une telle guerre fût laissée tous les ans aux chances incertaines de l'urne électorale. Comme une révision fondamentale de la consti-

Attitude
des Romains.

tution, si elle était jamais praticable, ne pouvait être du moins entreprise en ce moment, il ne restait plus qu'à confier à la seule autorité qui était en état de l'entreprendre, c'est-à-dire au Sénat, la surveillance pratique de la guerre, et, en particulier, l'investiture et la prolongation du commandement, et de réserver aux comices la simple formalité de la confirmation. Les brillants succès des Scipion sur le terrain difficile de la guerre d'Espagne montrèrent ce qu'on pouvait obtenir en ce genre : mais le démagogisme politique, qui s'attaquait déjà aux fondements aristocratiques de la constitution, avait pris la conduite de la guerre d'Italie. L'accusation absurde qui pesait sur les nobles de conspirer avec l'ennemi extérieur, avait fait impression sur le peuple. Les sauveurs, à qui la superstition politique demandait la délivrance, Gaius Flaminius et Marcus Varron, tous deux hommes nouveaux et amis du peuple de la nuance la plus pure, avaient reçu tous deux de la multitude elle-même le pouvoir d'exécuter les plans d'opération qu'ils avaient exposés au Forum, au milieu des applaudissements de la multitude, et le résultat avait été les batailles de Trasimène et de Cannes. Le devoir incombait au Sénat qui, maintenant, comprenait mieux sa tâche que lorsqu'il avait fait revenir d'Afrique la moitié de l'armée de Régulus, de prendre en main le gouvernement des affaires, et de s'opposer à des mesures si funestes ; mais quand la première de ces deux défaites eut pour un moment placé le gouvernement entre ses mains, il avait eu bien de la peine à agir sans se laisser influencer par l'esprit de parti. Quelque différence qu'il y eût entre Quintus Fabius et ces Cléons romains, il ne faisait pas lui-même la guerre seulement en chef militaire, mais en adversaire politique particulier de Gaius Flaminius ; et à une époque où l'unité était nécessaire, il fit tout ce qu'il fallut pour envenimer les haines. La conséquence fut, d'abord, que l'instrument le plus utile que la sagesse des ancêtres eût placé entre les mains du Sénat pour de semblables usages, la dictature, se brisa entre ses mains ; et, secondement (au moins indirectement), la bataille de Cannes. Mais la chute

complète de la puissance romaine fut due, non à la faute de Quintus Fabius ou de Marcus Varron, mais à la méfiance qui s'éleva entre le gouvernement et les gouvernés, à l'antagonisme du Sénat et des citoyens. Si la délivrance et la restauration de l'État était encore possible, l'œuvre devait commencer par l'établissement de l'unité et de la confiance à Rome. Avoir aperçu cela, et, ce qui est plus important, l'avoir fait en s'abstenant de toutes récriminations, quelque justes qu'elles pussent être, voilà ce qui a été la gloire et l'honneur impérissable du Sénat romain. Quand Varron, seul de tous les généraux qui avaient eu un commandement dans la bataille, retourna à Rome, et que les sénateurs romains le reçurent à la porte, et le remercièrent de n'avoir pas désespéré du salut de la patrie, ce n'était pas là une phraséologie vide, cachant sous des paroles sonores un désappointement profond; ce n'était pas non plus une amère moquerie contre un pauvre personnage; c'était la paix signée entre les gouvernants et les gouvernés. En présence de la gravité des circonstances et de l'importance d'un pareil appel, les tracasseries démagogiques cessèrent; depuis lors, la seule pensée des Romains fut de chercher les moyens de conjurer en commun le péril commun. Quintus Fabius, dont le courage obstiné, en ce moment décisif rendit plus de services à l'État que toutes ses actions d'éclat, et d'autres sénateurs distingués, prirent l'initiative de tous les mouvements, et rendirent aux citoyens confiance en eux-mêmes et en l'avenir. Le Sénat conserva sa ferme et indomptable attitude, tandis que des messagers, partis de tous les côtés, se hâtaient de venir annoncer à Rome la perte de batailles, la défection de ses alliés, la prise de ses postes et de ses magasins et demander des renforts pour la vallée du Pô et pour la Sicile; et cela, au moment même où l'Italie était abandonnée, et où Rome elle-même n'avait pas de garnison. On défendit les rénnions de la multitude aux portes de la ville; les curieux et les femmes furent renvoyés dans leurs maisons; le temps du deuil pour les victimes de Cannes fut restreint à trente jours, afin que le service des dieux

de la Joie, dont étaient exclus ceux qui portaient le deuil, ne fût pas trop longtemps interrompu ; car le nombre des tués était si grand, qu'il y avait à peine une famille qui n'eût à déplorer quelque perte. Pendant ce temps-là, ceux qui avaient échappé au désastre avaient été rassemblés à Canusium par deux habiles tribuns militaires, Appius Claudius et Publius Scipion le Jeune. Le dernier réussit, par son maintien hardi, et en faisant brandir à ses camarades fidèles des glaives menaçants, à faire changer de dessein les jeunes seigneurs qui, dans un accès de désespoir pusillanime, songeaient à émigrer au delà des mers. Le consul Marcus Varron les rejoignit avec une poignée d'hommes ; deux légions environ furent rassemblées en ce lieu ; le Sénat donna des ordres pour qu'elles fussent réorganisées, et qu'on les dégradât en les faisant servir sans honneur et sans paye. Le général incapable fut, sous un prétexte convenable, rappelé à Rome ; le préteur Marcus Claudius Marcellus, éprouvé dans les guerres des Gaules, et qui avait été destiné à partir avec la flotte d'Ostie pour la Sicile, prit le commandement supérieur. Les efforts les plus vigoureux furent tentés pour organiser une armée propre au combat. Les Latins furent sommés de fournir leur aide dans le danger commun. Rome elle-même donna l'exemple et appela sous les armes toute la population masculine, au-dessus de l'enfance ; elle arma les esclaves pour dettes et les criminels, et incorpora même dans l'armée huit mille esclaves achetés par l'État. Comme on manquait d'armes, on prit dans les temples les anciennes dépouilles des vaincus, et on mit à l'œuvre toutes les boutiques et tous les ouvriers. Le Sénat fut complété, non, comme des patriotes timides le demandaient, avec des Latins, mais avec les citoyens romains qui y avaient le plus de titres. Hannibal offrit de relâcher les prisonniers, aux dépens du trésor romain ; on déclina ses offres, et l'envoyé carthaginois qui était arrivé avec une députation de captifs, ne fut pas admis dans la ville : rien ne devait faire même soupçonner que le Sénat songeât à la paix. Non-seulement les alliés ne devaient pas penser que Rome était

disposée à entrer en négociation ; mais le plus humble citoyen lui-même avait à comprendre que, pour lui comme pour les autres, il n'y avait pas de paix possible, et que le salut n'était que dans la victoire.

FIN DU TOME DEUXIEME.

982196



TABLE DES MATIÈRES

LIVRE II.

(Suite.)

DEPUIS L'ABOLITION DE LA MONARCHIE A ROME, JUSQU'A L'UNION DE L'ITALIE.

CHAPITRE IV.

CHUTE DE LA PUISSANCE ÉTRUSQUE. — LES CELTES. —
SUPRÉMATIE MARITIME ÉTRUSCO-CARTHAGINOISE.

Le Latium soumis par l'Étrurie	8
Les Étrusques repoussés du Latium.	<i>ib.</i>
Chute de la suprématie maritime étrusco-carthaginoise.	9
Victoires de Salamine et d'Himera, et leurs effets.	<i>ib.</i>
Suprématie maritime des Tarentins et des Syracusains.	10
Les Romains rencontrent les Étrusques à Véies.	12
Les Samnites contre les Étrusques de Campanie.	13
Caractère des Celtes.	<i>ib.</i>
Les migrations celtiques.	16
Attaque de l'Étrurie par les Romains.	18
Conquête de Véies	19
Les Celtes contre Rome.	21
Bataille de l'Allia.	22
Inutilité de la victoire des Celtes.	24
Conquêtes subséquentes de Rome en Étrurie	25
Pacification de l'Italie du Nord.	26

CHAPITRE V.

DÉFAITE DES LATINS ET DES CAMPANIENS PAR ROME.

<u>Égalité originaire de droits entre Rome et le Latium.</u>	32
<u>Usurpations sur cette égalité légale</u>	33
<u>Pour les guerres et les traités</u>	<i>ib.</i>
<u>Pour les commandements de l'armée.</u>	<i>ib.</i>
<u>Droits privés</u>	34
<u>Réforme des constitutions latines suivant le modèle romain</u>	35
<u>Extension de Rome et du Latium à l'Est et au Sud</u>	36
<u>Contre les Sabins.</u>	37
<u>Contre les Éques et les Volsques</u>	<i>ib.</i>
<u>Crises dans l'intérieur de la ligue romano-latine.</u>	39
<u>Renouvellement des traités d'alliance.</u>	40
<u>Fin de la confédération latine dans les relations entre Rome et le Latium</u>	<i>ib.</i>
<u>Fixation des frontières du Latium</u>	43
<u>Révision des constitutions municipales. — Juges de police.</u>	44
<u>Domination des Romains. — Exaspération des Latins</u>	<i>ib.</i>
<u>Collision entre les Romains et les Samnites.</u>	45
<u>Conquête des Samnites dans l'Italie méridionale.</u>	46
<u>La confédération Samnite</u>	50
<u>Rome soumet Capoue</u>	<i>ib.</i>
<u>Dissolution de la ligue latine.</u>	53
<u>Colonisation dans le pays volsque</u>	54
<u>Soumission complète des provinces volsques et campaniennes</u>	55

CHAPITRE VI.

LES ITALIOTES CONTRE ROME.

<u>Guerre entre les Sabelliens et les Tarentins</u>	57
<u>Archidamas</u>	<i>ib.</i>
<u>Alexandre le Molosse</u>	<i>ib.</i>
<u>Coalition des Italiotes contre Rome.</u>	59
<u>La lutte éclate entre le Samnium et Rome</u>	60
<u>Pacification de la Campanie</u>	61
<u>Alliance entre les Romains et les Lucaniens.</u>	<i>ib.</i>
<u>Nouvelles forteresses en Apulie et en Campanie</u>	67

Intervention des Tarentins	68
Accession des Étrusques à la coalition	70
Victoire au lac Vadimon	<i>ib.</i>
Dernières opérations militaires dans le Samnium	71
Paix avec le Samnium	73
Paix avec Tarente	<i>ib.</i>
Consolidation de la domination de Rome dans l'Italie centrale	74
Reprise de la guerre samnite et étrusque	77
Jonction des troupes coalisées dans l'Ombrie	78
Bataille de Sentinum	79
Paix avec l'Étrurie	80
Dernières luttes dans le Samnium	<i>ib.</i>

CHAPITRE VII.

LE ROI PYRRHUS CONTRE ROME.

Rôle historique de Pyrrhus	86
Caractère et histoire antérieure de Pyrrhus	89
Les Celtes et les Étrusques	92
Anéantissement des Sémonais	93
Rupture entre Rome et Tarente	94
Tentatives de paix	96
Pyrrhus appelé en Italie	97
Débarquement de Pyrrhus	<i>ib.</i>
Pyrrhus et la coalition	98
Préparatifs à Rome	99
Commencement des hostilités	<i>ib.</i>
Bataille d'Héraclée	100
Pyrrhus contre Rome	104
Deuxième année de la guerre	105
Affaires de Sicile. — Syracuse et Carthage	109
Pyrrhus appelé à Syracuse	<i>ib.</i>
Alliance entre Rome et Carthage	<i>ib.</i>
Pyrrhus s'embarque pour la Sicile	111
Ralentissement de la guerre en Italie	<i>ib.</i>
Pyrrhus maître de la Sicile	113
Gouvernement de Pyrrhus en Sicile	114

Embarquement de Pyrrhus pour l'Italie.	115
Destruction de la royauté sicilienne.	ib.
Reprise de la guerre en Italie	ib.
Mort de Pyrrhus.	117
Dernières luttes en Italie.	ib.
L'Italie méridionale soumise.	118
Nouvelles forteresses et nouvelles routes.	119
Décadence de la marine romaine	120
Les côtes fortifiées par les Romains	122
La flotte romaine	ib.
Questeurs de la flotte	124
Rome et les puissances navales de la Grèce.	125
L'Italie unie	ib.
Plein droit de cité romaine	126
Communautés sujettes.	127
Citoyens passifs.	130
Confédérés non latins	131
Dissolution des alliances des peuples	ib.
Système de gouvernement.	132
Modération du gouvernement	135
Intermédiaires	136
Recensement	ib.
Frontières primitives de la Confédération italique	137

CHAPITRE VIII.

DROIT. — RELIGION. — ORGANISATION MILITAIRE. — ÉCONOMIE SOCIALE. —
NATIONALITÉ.

Législation.	140
Police	ib.
Adoucissements dans les dispositions légales	142
Administration de la justice.	143
Droit coutumier	ib.
Changements dans la pratique	145
Religion	147
Organisation sacerdotale.	148
Art militaire	149
Légion manipulaire	ib.

Camps retranchés.	150
Cavalerie.	<i>ib.</i>
Officiers.	<i>ib.</i>
Discipline militaire.	<i>ib.</i>
Valeur militaire de la légion manipulaire.	151
Origine de la légion manipulaire.	152
Économie sociale.	153
Commerce continental en Italie.	154
Commerce maritime.	156
Le capital à Rome.	158
Développement de Rome comme grande ville.	159
Essor de l'architecture.	161
Taux de l'argent.	162
Extension de la nationalité latine.	163
Progrès de l'hellénisme en Italie.	164
Lits de table.	166
Rome et les Romains de ce temps.	167

CHAPITRE IX.

ART ET SCIENCE.

Fête du peuple à Rome.	171
Scène romaine.	172
Chanteurs errants.	<i>ib.</i>
Satura.	<i>ib.</i>
Déconsidération attachée à l'art.	173
Histoire.	174
Listes des magistrats.	175
Ère capitoline.	176
Chroniques.	<i>ib.</i>
Généalogie.	178
Histoire romaine primitive, selon les Romains.	179
Histoire primitive de Rome, selon les Grecs.	181
Stéhicore.	183
Timée.	<i>ib.</i>
Science du droit.	185
Avis.	186
Juridictions.	<i>ib.</i>
Langage.	<i>ib.</i>

Science du langage	187
Instruction	188
Sciences positives.	189
Révision du calendrier.	<i>ib.</i>
Architecture et ornementation	190
Architecture	191
Étrusque	<i>ib.</i>
Latine	<i>ib.</i>
Sculpture et dessin	193
Campanienne et sabellienne	194
Caractère de l'art étrusque.	196
Art du Nord et du Sud de l'Étrurie.	198
Caractère de l'art latin	<i>ib.</i>

LIVRE III.

DE L'UNIFICATION DE L'ITALIE A LA CONQUÊTE DE CARTHAGE ET DES ÉTATS GRECS.

CHAPITRE I.

CARTHAGE.

Les Phéniciens.	203
Commerce	204
Développement intellectuel.	<i>ib.</i>
Industrie.	205
Développement politique.	206
Carthage.	207
Carthage à la tête des Phéniciens d'Occident contre les Grecs	208
Domination de Carthage en Afrique	210
Libyens	<i>ib.</i>
Liby-Phéniciens	211
Puissance navale de Carthage	214
Sardaigne.	<i>ib.</i>
Sicile	<i>ib.</i>
Domination des mers	215
Constitution carthaginoise.	217
Juges	218

Citoyens	219
Caractère du gouvernement	220
Capital, et puissance du capital, à Carthage	221
Carthage et Romo comparées dans leur situation économique	223
Dans leur constitution.	224
Dans le traitement des sujets	225
Dans le régime financier.	227
Dans la guerre	<i>ib.</i>

CHAPITRE II.

GUERRE POUR LA POSSESSION DE LA SICILE ENTRE ROME ET CARTHAGE.

Situation de la Sicile	232
Merconaires campaniens.	233
Mamertins	<i>ib.</i>
Hiéron de Syracuse	234
Guerre entre les Syracusains et les Mamertins.	235
Les Mamertins reçus dans la Confédération italique.	236
Discussion entre Rome et Carthage.	238
Les Carthaginois à Messine	239
Messine romaine	240
Guerre des Romains avec les Carthaginois et les Syracusains	<i>ib.</i>
Prise d'Akragas.	242
Commencement de la guerre maritime	243
Construction d'une flotte romaine.	<i>ib.</i>
Victoire navale à Mylæ	246
Guerre sur les côtes de Sicile et de Carthage	247
Attaque sur l'Afrique	248
Victoire d'Ecnomos	249
Négociations inutiles pour la paix	251
Préparatifs de Carthage	<i>ib.</i>
L'Afrique évacuée.	254
Reprise de la guerre de Sicile	<i>ib.</i>
Suspension de la guerre maritime	256
Défaite de la flotte romaine devant Drepana	258
Anéantissement de la flotte romaine de transport	259
Perplexité des Romains	<i>ib.</i>
Guerre de détail en Sicile	261
Les Romains construisent une flotte	263

Victoire de Catulus auprès d'Ægusa	264
Traité de paix	ib.
Critique des opérations militaires des Romains	267

CHAPITRE III.

EXTENSION DE L'ITALIE JUSQU'A SES FRONTIÈRES NATURELLES.

Frontières naturelles de l'Italie.	271
La Sicile devient une dépendance de l'Italie.	272
La Sardaigne devient romaine	273
Organisation du gouvernement des possessions transmarines.	276
Organisation des provinces	278
Propriété.	279
Dîmes et douanes	ib.
L'Italie et les provinces.	281
Piraterie illyrienne.	284
Expédition contre Scodra	285
Acquisition de territoire en Illyrie	286
Impression en Grèce et en Macédoine	ib.
L'Italie du Nord.	288
Attaque contre les Celtes sur leur propre territoire.	293
La contrée des Celtes au pouvoir des Romains	295

CHAPITRE IV.

HAMILCAR ET HANNIBAL.

Situation de Carthage après la paix.	297
Partis de la paix et de la guerre à Carthage.	298
Projets de guerre d'Hamilcar.	302
L'armée	ib.
Les citoyens	303
Hamilcar en Espagne	304
Le gouvernement carthaginois et les Barcides.	306
Le gouvernement romain et les Barcides	ib.
Hannibal.	308
Rupture entre Rome et Carthage	310
Préparatifs pour attaquer l'Italie.	313
Départ d'Hannibal.	316

Situation de Rome	317
Incertitude des plans de guerre.	<i>ib.</i>
Hannibal sur l'Èbre	318
Hannibal en Gaule.	319
Passage des Alpes par Hannibal	322
Résultats.	328

CHAPITRE V.

LA GUERRE SOUS HANNIBAL JUSQU'À LA BATAILLE DE CANNES.

Hannibal et les Celtes d'Italie.	330
Scipion dans la vallée du Pô.	332
Bataille du Tessin.	<i>ib.</i>
Les armées à Placentia	333
Bataille de la Trebia.	334
Hannibal maître de l'Italie du Nord	336
Situation politique et militaire d'Hannibal.	337
Hannibal traverse l'Apennin	339
Flaminius.	340
Bataille du lac Trasimène	341
Hannibal sur la côte de l'Est.	342
Réorganisation de l'armée carthaginoise	343
Guerre dans la Basse-Italie	344
Fabius.	<i>ib.</i>
Marche sur Capoue et sur l'Apulie	<i>ib.</i>
Guerre en Apulie	345
Fabius et Minucius	346
Nouveaux préparatifs de guerre	348
Paulus et Varron	349
Bataille de Cannes.	<i>ib.</i>
Suites de la bataille de Cannes.	353
Obstacles aux envois de renforts d'Espagne	<i>ib.</i>
Renforts d'Afrique	354
Alliance entre Carthage et la Macédoine.	<i>ib.</i>
Alliance entre Carthage et Syracuse	355
Capoue et la plus grande partie des cités de la Basse-Italie passent au parti d'Hannibal.	356
Attitude des Romains	357

Publications de MM. A. LACROIX, VERBORCKHOVEN et C^{ie}, Éditeurs

VICTOR HUGO. — <i>Les Misérables</i> . 10 vol. in-8.	60 fr.
— <i>Id.</i> 10 vol. in-18.	35 fr.
Victor Hugo raconte par un témoin de sa vie, avec œuvres inédites de Victor Hugo, notamment un drame : <i>Inez de Castro</i> . 2 vol. in-8.	15 fr.

COLLECTION DES GRANDS HISTORIENS

CONTEMPORAINS ÉTRANGERS
FORMAT IN-8° A 5 FRANCS LE VOLUME

Auteurs américains.

W.-H. PARRCOTT. — *Œuvres complètes*. 17 volumes, comprenant les ouvrages suivants :

- *Histoire du Règne de Philippe II*. 5 vol. in-8.
- *Histoire du Règne de Ferdinand et d'Isabelle*. 4 vol. in-8.
- *Histoire de la Conquête du Pérou*. 3 vol. in-8.
- *Histoire de la Conquête du Mexique*. 3 vol. in-8.
- *Essais et Mélanges historiques et littéraires*. 2 vol. in-8.
- G. PANCHOFF. — *Histoire des États-Unis d'Amérique*. 10 vol. in-8.
- J.-L. MOTLEY. — *Les Pays-Bas au XVI^e siècle, histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies*. 4 vol. in-8.
- *Histoire de la République batave, depuis la mort de Guillaume le Taciturne*. 1 v. in-8.
- WASHINGTON IRVING. — *Histoire et légende de la Conquête de Grenade*. 3 vol. in-8.
- *La vie, voyages et mort de Christophe Colomb*. 3 vol. in-8.

Auteurs anglais.

- SIR ROBERT PEEL. — *Mémoires*. 2 vol. in-8.
- G. GROTE. — *Histoire de la Grèce*. 15 vol. in-8, avec cartes.
- BUCKLE. — *Histoire de la Civilisation en Angleterre*. 3 vol. in-8.

Auteurs allemands.

- MAY DENCERRE. — *Histoire de l'Antiquité*. 8 vol. in-8.
- TH. MOMMSEN. — *Histoire romaine*. 3 vol. in-8.
- GERVING. — *Introduction à l'Histoire du XIX^e Siècle*. 1 vol. in-8.
- *Histoire du XIX^e Siècle*. 8 vol. in-8.
- HERDER. — *Philosophie de l'histoire de l'Humanité*. 3 vol. in-8.
- O. WERTH. — *Histoire universelle*. 10 vol. in-18, à 3 fr. 50 c. le volume.
- H. BARTH. — *Voyages et découvertes dans l'Afrique centrale et septentrionale*. 4 vol. in-8, avec gravures, plans, carte, portrait, chromolithographies, etc. 24 fr.
- W. EMERSON. — *Les Représentants de l'humanité*. 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Par FR. LAURENT, Professeur à l'Université de Gand

9 forts vol. in-8° à 7 fr. 50 c. le volume

- Tome I^{er}. *L'Orient*. — Tome II. *La Grèce*. — Tome III. *Rome*. — Tome IV. *Le Christianisme*. — Tome V. *Les Barbares et le Catholicisme*. — Tome VI. *L'Empire et la Papauté*. — Tome VII. *L'Église et la Féodalité*. — Tome VIII. *La Réforme*. — Tome IX. *Les Guerres de religion*.

L'ouvrage sera complet en 12 volumes, et s'étendra jusqu'à 1789.

DU MÊME AUTEUR : *L'Église et l'État*. 3 vol. in-8. 15 fr.

NOUVEAUTÉS IMPORTANTES

- ALPHONSE DE LAMARTINE. — *La France parlementaire pendant 20 ans (1832-1852)*. 8 vol. in-8. 40 fr.
- *Biographies des Grands Hommes*. (Biographies inédites.) 4 vol. in-8. 20 fr.
- *Histoire de mon siècle, mes Mémoires*. (Galerie de portraits des contemporains.) 4 vol. in-8. 30 fr.
- EUGÈNE PYLLETAN. — *L'Homme au XIX^e siècle*. 1 vol. in-8. 5 fr.
- *La Femme au XIX^e siècle*. 1 vol. in-8. 5 fr.
- EDMUND QUINET. — *La Révolution*. 2 vol. in-8. 10 fr.
- L. ARBUTHNOT. — *Le Moulin*. 3 vol. in-8. 15 fr.

Bruxelles. — Typ. de A. Lacroix, Verborckhoven et C^{ie}. Rue royale, 3, Imposse du Parc.

LEGATORIA GIULIO
P. CIGGIONICCI
Borgo Vittorio N. 24
ROMA (18)





